

MERCVRE DE FRANCE

TOME CINQUIÈME



Année 1892. Tome V.

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(Série Moderne)



Ont collaboré à ce tome :
G.-ALBERT AURIER, EDMOND BARTHÉLEMY,
O.-J. BIERBAUM (JEAN DE NÉTHY *trad.*), JEAN COURT,
GASTON DANVILLE, TOLA DORIAN, LOUIS DUMUR,
HENRI GAUTHIER-VILLARS, REMY DE GOURMONT,
OLA HANSSON (JEAN DE NÉTHY *trad.*), HERMÈS, A.-FERDINAND HEROLD,
L'IMAGIER, JULIEN LECLERCQ, JEAN LORRAIN, CHARLES MERKI,
RAOUL MINHAR, CHARLES MORICE, EDGAR POE, QUASI, PIERRE QUILLARD,
RACHILDE, THÉODORE RANDAL, ERNEST RAYNAUD, JULES RENARD,
SAINT-POL-ROUX, ALBERT SAMAIN, ERNEST TISSOT, ALFRED VALLETTE,
GABRIEL VICAIRE.
Eau-forte de A.-M. LAUZET, *d'après un Pastel de*
Mme JEANNE JACQUEMIN.

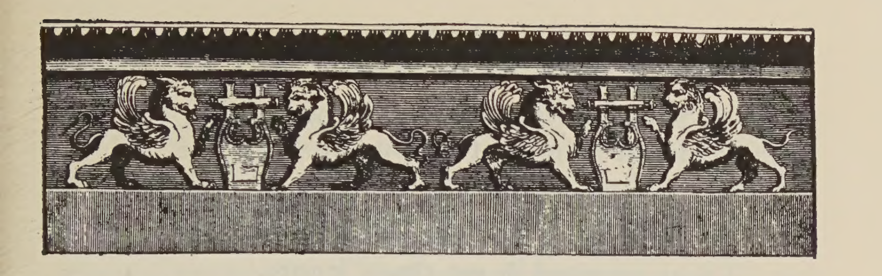
15, Rue de l'Echaudé-Saint-Germain, 15

PARIS

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Vaduz
1965

Printed in the United States of America



EDOUARD DUBUS

Le charme particulier du poëme (1) que vient de nous donner ce Poëte — outre la forme rare, délicate, harmonieuse et la couleur légère à la fois et sincère du sentiment — outre le parfum de plus hautes promesses que fleure ce bouquet de jolis et de beaux vers — est dans l'arrangement ingénieux qui contraint des psychologies de dates diverses à l'unité poétique.

I

La femme mal aimante et impérieuse et sans émoi, *qui n'aime que la brume*, de qui le vêtement est fait d'impassibilité, pose en des portraits préliminaires. Fut-elle rencontrée ? Indiscrète question. Ou si c'est là quelque pur prétexte aux lyriques madrigaux qui vont suivre ? Eh, sans doute, les caprices de la vie ont eux-mêmes d'abord pu motiver ce prétexte. Mais la vie a tant de souplesse que chaque poëte y trouverait bien des modèles contrastés d'auditrices d'élection pour des poëmes, et c'est au type choisi qu'il faut demander les indications les plus précieuses sur l'âme du poëte.

Le type, donc, choisi par Dubus, est révélateur d'une âme bien de ce temps, avec tous les meil-

(1) *Quand les violons sont partis* (Bibliothèque Artistique et Littéraire).

leurs et tous les pires désirs de ce temps. Un besoin initial et touchant de pureté :

Une angélique Main, qui lui montre la Voie,
Seule dans sa pensée eut la gloire d'écrire,
Et le ciel, d'une paix divine, lui renvoie
L'écho perpétuel de son chaste sourire.

Or, ne serait-ce point là l'innocence vigilante, l'étrangère candeur si essentielle aux âmes libertines ? Peut-être, car ce besoin de pureté ne va point sans quelque jouissance un peu sadique à songer qu'au fond des veines de la très pure circule :

Une langueur cruelle en sa douceur première ;

La vierge pressent elle-même qu'un jour :

Son désir fou prendra l'essor, les ailes grandes ;

des lys pâment à sa caresse barbare :

Et meurent au parfum rouge de ses baisers.

Quoi de plus désirable que la chasteté présente avec le pressentiment de toutes les perversités ? Cette écouteuse-là pourra tout entendre et donnera du prix à tout ce qu'on lui dira. Car elle est noble aussi, et dédaigneuse, et hautaine, et orgueilleuse ; elle est mystique, encore, et ses grâces graciles évoquent :

La majesté mélancolique
D'une sainte, au long corps rigidement sculpté
Dans un portail de cathédrale catholique.

Et puis, elle a cette vertu suprême d'être silencieuse, et la voilà, de par ce seul détail, douée des mérites entre tous souhaités : puisqu'elle ne démentira point le poëte, il pourra rêver que le ciel mire en elle ses féeries :

Sa vie est un fleuve qui dort.
Le ciel y mire ses féeries
Profondes sous un frisson d'or ;
Aux parfums de rives fleuries
Sa vie est un fleuve qui dort...

A tout prendre, cette sœur d'élection est surtout une bonne et idéale baudelairienne. Je l'aime ainsi, et je puis spécifier les traits qui la particu-

larisent dans le groupe nombreux de ses congénères. C'est la plus jeune brebis du dangereux troupeau, et le vent qui souffle dans ses blanches laines s'est doucement attiédi. Il faudra lui parler moins des beautés sinistres du mal que de ses alanguissements, d'horizons crépusculaires plutôt que de fauves midis. Elle fuirait les longs efforts et son âme est déjà lasse. Il faudra la rassurer pour l'attirer; comme elle songe à des colombes en allées, elle aimera les airs fanés que lui joueront :

Cent violons mignons d'une grâce ancienne...

Elle se plaira aux madrigaux élégants, d'un autre temps. Si on lui dit : marquise, elle sourira et voudra bien d'un abbé de cour. — Elle chemine entre les tragiques et les coquettes, et c'est dans les Fêtes galantes qu'elle a fait sa cueillette de Fleurs du mal.

II

Baudelaire et Verlaine sont, en effet, par excellence, les maîtres aimés d'Edouard Dubus. Non, bien entendu, qu'il leur doive son essence de poëte. Mais en les lisant il a eu le sentiment d'une patrie retrouvée. Il ne croit pas que, chez Baudelaire, le psychologue ait éteint ou même seulement gêné le poëte. Il ne croit pas davantage que l'influence de Verlaine — quoi qu'en pensent tel et tel — doive être combattue.

Puis-je toutefois le dire, ces deux traditions, si harmoniques, croirait-on, se sont gênées dans la pensée du jeune écrivain. Le Verlaine qu'il a le plus fréquenté n'est pas celui de *Sagesse*, le seul qu'on puisse — parmi les êtres divers et un qui concertent la personnalité de Verlaine — affronter à l'auteur des *Fleurs du Mal* : c'est le Verlaine des *Fêtes Galantes*. Et là, dans ce jardin de Watteau où il n'avait point désiré descendre, Baudelaire s'est atténué, sa tristesse s'est dénouée, son génie, épris des fleurs pourpres, n'a su cueillir que de pâles roses d'artifice.

Il a perdu la Passion sans trouver la Joie.

C'est peut-être ici, hélas ! la grande maladie morale de la plupart des jeunes poëtes de cette heure : ils n'ont ni passion ni joie. Ils coquettent avec de subtiles possibilités littéraires d'amour et font des vers très raffinés sans rien d'essentiel. Même on peut s'étonner de l'étrangement inutile bravoure qui les incite à publier des rêveries sans cause vitale comme sans but idéal. Singulier moment d'outrance dans le dilettantisme, où rien ne se fonde plus — je parle pour le grand nombre — ni sur une croyance ni sur un désir de croyance ! où l'on emprunte de l'originalité à des imitations bien exquises!

Ne serait-ce pas que nous avons oublié nos plus initiaux devoirs ?

Je lis dans un livre — parmi les plus passionnants qu'on puisse lire (1) — que saint François d'Assise avait fait, à quiconque acceptait la règle franciscaine, de la Joie une obligation canonique, au même titre que de la Chasteté, de l'Obéissance et de la Pauvreté. — Aujourd'hui, ne sommes-nous pas, Poëtes, les seuls authentiques disciples de saint François ? Pour la chasteté et l'obéissance... je ne sais qu'en dire : mais n'avons-nous pas fait, en écrivant nos premiers vers, vœu de joie invincible et de perpétuelle pauvreté ?

III

A défaut de joie et de passion, Dubus au moins garde un élégant désir d'intense vie sentimentale. C'est cet idéal d'intensité qui prête à son œuvre le charme de l'unité. Unité composite et qui relie des époques variées, unité réelle pourtant. Plus d'un titre de poëme (lisez l'éloquente « Table des matières ») fut, à l'heure de sa nouveauté, le titre du livre lui-même : n'est-ce un bon signe de concentration croissante et la preuve d'un développement logique et un de la pensée du

(1) *L'Italie mystique*, de M. Emile Gébhart.

poëte, d'un soin constant des hautes convenances qui régissent les relations du rêve et du chant ? S'il enguirlande son rêve de fleurs factices et de fioritures, s'il aime trop le pompadour, voire le rococo, je ne lui en voudrai pas, à cause de l'accent délicieux où dans sa voix ces choses d'autrefois se sont renouvelées :

On a cueilli, dans un beau songe émerveillé,
Un radieux bouquet de roses printanières,
Que des belles d'aurore, aux exquises manières
Des temps évanouis, fleur à fleur ont pillé....

Et cela est vraiment, chez lui, mieux qu'un jeu où d'aventure il se complaise et parfois semble insister trop : c'est la caractéristique très nette d'un talent mièvre à plaisir, qui de telles mièvreries sait superbement rebondir aux sommets lyriques : tels ces deux poëmes, sans doute les plus beaux du livre, *La Gloire* et *Méditation*.

Les drapeaux du Soleil vainqueur, où se marie
Le rose triomphal avec l'or souriant,
Poursuivent de rayons mortels la rêverie
Des astres, qui gardaient la Nuit à l'Orient ...

Louons en passant le sens, admirable chez ce poëte, du majestueux et souple alexandrin officiel : l'alexandrin d'un Banville moins éclatant, moins altier et plus souple. Des vers comme ceux-ci indiquent l'excellent ouvrier dans leur variété savante :

Solitaire dans un jardin des Hespérides...
Dans les lilas fleuris le vent du soir chuchote...
Sous les tilleuls irradiés de girandoles...
Baigné par les splendeurs en feu d'un pur azur...
Les oiseaux bleus qui s'envolèrent ce matin...
A l'horizon gorgé de carnage il s'abat...
De grands yeux monstreux nimbés de terreurs vagues...
L'enchantement des fugitives apparences...
Ses mains font des bouquets dans l'espace et le temps...

IV

Le grand grief contre cette poétique, c'est que le décor en a déjà servi. C'est le décor de l'artificielle nature parnassienne.

Le grief s'aggrave si l'on observe que ce décor a servi déjà en des œuvres précisément analogues, comme composition, au livre de Dubus : poëmes reliés comme par des assonances de sentiments, mais où l'on pourrait bouleverser l'ordre impunément.

C'est sans doute qu'à la manière de certains peintres qui « viennent des musées » Dubus vient trop visiblement des livres. Ses sentiments sont à lui : mais s'il essaie, pour les éterniser, de les attribuer par quelque fiction à la nature, on croirait qu'il ne l'a guère observée avec des yeux neufs, vivants. Il a négligé, croirait-on, d'écouter cette parole lumineuse de Stéphane Mallarmé : « le Poëte doue d'authenticité la nature. »

Ses fleurs, ses oiseaux appartiennent à la botanique et à l'ornithologie si vagues du Parnasse. Il ne les a pas conquis lui-même et c'étaient des fleurs déjà cueillies, des oiseaux déjà familiers. Entre eux et son sentiment il n'y avait pas cette relation étroite et nécessaire qui est le signe de la création dans le symbole.

Mais peut-être ce défaut est-il, dans le cas tout spécial de ce poëte amoureux de grâces surannées, un signe encore de personnalité. Qu'a-t-il de commun avec la vraie nature, cet amant de ruines galantes, qui, lorsqu'il échappe aux mignardises des madrigaux, échappe du même coup à toute visibilité pour atteindre à ces pures sphères spirituelles d'où sont proscrites les plus chères séductions de la vie, — comme en ce poëme, assurément le sommet du livre, *Méditation* ?

Quoi qu'il en soit, par ses mérites comme par ses défauts, l'auteur de *Quand les violons sont partis* est évidemment et nécessairement un « Poëte Français ».

V

On m'excusera de tâcher de dissiper ici, aussi brièvement que possible, le léger malentendu qui

faillit naguère s'établir à propos de ces mots : Poètes Français.

A la suite d'une information trop rapide, publiée au *Figaro*, des gens, que je dois croire les plus purs du monde, m'accusèrent de prétendre au titre de chef d'école et m'enseignèrent qu'il n'y a, en art, que des individualités. Je m'en doutais. Voici les première lignes d'un livre publié en 1889 :

« Il n'y a plus d'écoles littéraires, il n'y a que des manifestations individuelles. Trois écrivains d'accord sur les principes, voilà ce qu'on ne verra plus.. » (1).

Mais voyant, non sans surprise, que des tentatives d'écoles — très étrangères et au génie français et à cette date — se produisaient ici, là, ailleurs, je songeai qu'il serait peut-être opportun de leur opposer un mot qui, sans être un programme, sans créer ni chef d'école ni « écoliers », eût le mérite d'unir quelques bonnes volontés dans le souvenir respectueux des grandes traditions; d'où ce titre : les *Poëtes Français*. J'éprouvai, à cette occasion, qu'une entente, même si large, n'est plus de notre temps.

Quant aux conseils indiscrets que me donnèrent alors, et que de temps en temps d'ailleurs et sans autre prétexte que leur bon plaisir, me donnent sur ma propre production des moralistes imprévus, je n'ajouterai pas à ces vétilles, en y insistant, l'importance dont elles manquent. Comme dit le bon chanteur Gabriel Vicaire :

Rions donc un peu !

Aux informations erronées ou aux intentions médiocres il sied de ne répondre que par des œuvres — et la date m'appartient.

VI

Edouard Dubus a, au plus noble degré, l'amour et le culte de la Beauté. Toujours davantage, pour

(1) La Littérature de tout a l'heure. *Avertissement.*

se rapprocher d'elle, — et ce sont là les hautes promesses dont je parlais en commençant, — il dépouillera les mièvreries sentimentales et cette gracieuse mais caduque friperie des « regrets poétiques ».

Je ne crois pas qu'en ce siècle de toutes les banqueroutes, — quand d'une part la multitude trop leurrée d'un inconsistant avenir de jouissances immédiates menace d'exiger violemment les terribles échéances, et que d'autre part les religions elles-mêmes, ces grandes agonisantes, ne savent plus prodiguer aux vivants, pour endiguer leurs désirs, les consolations d'éternelles récompenses, — les Poëtes, qui seuls disposent de richesses réelles, à la fois immédiates et éternelles, aient le droit de s'oublier dans l'égoïste et mauvaise délectation de leurs deuils intimes. Il ne s'agit certes point de faire œuvre directement utilitaire. L'utilité sera dans la pureté et dans la nouveauté même de l'œuvre. Et par l'œuvre sereine nous dirons — à ceux qui se plaignent :

Votre erreur est de chercher hors de vous des trésors tangibles, réels de la douteuse réalité des pierres changées en pains. Il faudra toujours souffrir et peiner sur le chemin : mais l'homme a dans ses rêves des refuges splendides, dans son esprit et dans son amour des féeries infiniment changeantes. Le rêve est à tous. Quelques-uns le chantent — musiciens, peintres, écrivains, tous poëtes — et vous, l'humanité immense, écoutez-les. En grandissant eux-mêmes, en s'élevant toujours davantage vers un idéal que par pitié le sort toujours différera, ils vous enseigneront comment on s'affranchit des contingentes douleurs, sans les oublier : car ce rêve unique, ce rêve de vivre, tient compte de tous les éléments de la vie, mais il les transforme en les touchant ou s'en délivre tout en les indiquant par le recul d'un vaste essor. Il peut dire : « Je » à toutes les pages sans rien avoir d'égoïste. Il est d'essence eucharistique.

Cette Religion qu'ici je prêche — en prêtre

qu'aucune raillerie ne va plus étonner — (et que déjà j'indiquais dans un livre), cette suprême Religion de Beauté, la seule désormais possible, où l'humanité s'adore dans les éléments d'infini qui prêtent une forme impérissable à ses éléments d'éphémère, dans le désir passionné de connaître pour l'aimer (seul vrai visage de Dieu) l'être mystérieux que toute l'évolution de la vie annonce et qui sera à l'homme ce que l'homme est à la bête inconsciente — tu l'as prévue, mon cher Dubus, dans ces beaux vers que je veux laisser pour dernier souvenir à ceux qui me lisent :

Pour devenir, un jour, celui que tu recèles
Et qui pourrait mourir, avant d'avoir été,
Sous le poids d'une trop charnelle humanité,
O mon âme ! il est temps enfin d'avoir des ailes.

CHARLES MORICE.



CONSOLATION

A MAURICE DU PLESSYS

Si Plutus ennemi par des chants ne se dompte,
Ne cessons pour cela d'animer nos pipeaux,
Qu'ils éveillent encor les échos d'Amathonte,
Et fassent d'Helicon verdoyer les coupeaux !

Athéné nous assure une vengeance prompte,
Car nous avons la voix qui force le tombeau,
Et dis-toi, si le mal quelquefois te surmonte,
Qu'Apollon chez Admète a gardé les troupeaux.

L'aveugle qui, vivant, mendiait un asile,
Homère, après sa mort, fut riche de sept villes ;
Il revit par le monde en bronzes radieux !

Quelque effroyable vent qui froisse ta nacelle,
N'interromps d'honorer les savantes pucelles,
Par qui sera ta faim repue aux mets des dieux !

ERNEST RAYNAUD.



LITANIES DE LA ROSE

A Henry de Groux.

Fleur hypocrite.
Fleur du silence.

Rose couleur de cuivre, plus frauduleuse que nos joies, rose couleur de cuivre, embaume-nous dans tes mensonges, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose au visage peint comme un fille d'amour, rose au cœur prostitué, rose au visage peint, fais semblant d'être pitoyable, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose à la joue puérile, ô vierge des futures trahisons, rose à la joue puérile, innocente et rouge, ouvre les rets de tes yeux clairs, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose aux yeux noirs, miroir de ton néant, rose aux yeux noirs, fais-nous croire au mystère, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur d'or pur, ô coffre-fort de l'idéal, rose couleur d'or pur, donne-nous la clef de ton ventre, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur d'argent, encensoir de nos rêves, rose couleur d'argent, prends notre cœur et fais-en de la fumée, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose au regard saphique, plus pâle que les lys, rose au regard saphique, offre-nous le parfum de ton illusoire virginité, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose au front pourpre, colère des femmes dédaignées, rose au front pourpre, dis-nous le secret de ton orgueil, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose au front d'ivoire jaune, amante de toi-même, rose au front d'ivoire jaune, dis-nous le secret de tes nuits virginales, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose aux lèvres de sang, ô mangeuse de chair, rose aux lèvres de sang, si tu veux notre sang, qu'en ferions-nous ? bois-le, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur de soufre, enfer des désirs vains, rose couleur de soufre, allume le bûcher où tu planes, âme et flamme, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur de pêche, fruit velouté de fard, rose sournoise, rose couleur de pêche, empoisonne nos dents, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur de chair, déesse de la bonne volonté, rose couleur de chair, fais-nous baiser la tristesse de ta peau fraîche et fade, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose vineuse, fleur des tonnelles et des caves, rose vineuse, les alcools fous gambadent dans ton haleine : souffle-nous l'horreur de l'amour, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose violette, ô modestie des fillettes perverses, rose violette, tes yeux sont plus grands que le reste, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose rose, pucelle au cœur désordonné, rose rose, robe de mousseline, entr'ouvre tes ailes fausses, ange, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose en papier de soie, simulacre adorable des grâces incréées, rose en papier de soie, n'es-tu pas la vraie rose, fleur hypocrite, fleur du silence ?

Rose couleur d'aurore, couleur du temps, couleur de rien, ô sourire du Sphinx, rose couleur d'aurore, sourire ouvert sur le néant, nous t'aimerons, car tu mens, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose hortensia, ô banales délices des âmes distinguées, rose néo-chrétienne, ô rose hortensia, tu nous dégoûtes de Jésus, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose rose de Chine, si douce et si fanée, miraculeux amour des femmes remontantes, rose rose de Chine, tes épines sont mouchetées et tes griffes sont rentrées, ô patte de velours, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose blonde, léger manteau de chrôme sur des épaules frêles, ô rose blonde, femelle plus forte que les mâles, fleur hypocrite, fleur du silence !

Rose couleur d'orange, ô fabuleuse Vénitienne, ô patricienne, ô dogaresse, rose couleur d'orange, la gueule du tigre dort sous les lampas de ton feuillage, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose abricotine, ton amour chauffe à petit feu, ô rose abricotine, et ton cœur est pareil aux bassines où mijotent les charlottes, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose en forme de coupe, vase rouge où mordent les dents quand la bouche y vient boire, rose en forme de coupe, nos morsures te font sourire et nos baisers te font pleurer, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose toute blanche, innocente et couleur de lait, rose toute blanche, tant de candeur nous épouvante, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur de paille, diamant jaune parmi les crudités du prisme, rose couleur de paille, on t'a vue, cœur à cœur derrière un éventail, respirer le parfum des barbes, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur de blé, gerbe lourde à la ceinture lâche, rose couleur de blé, tu voudrais bien être moulue et tu voudrais être pétrie, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose lilas, cœur douteux, rose lilas , une ondée t'a rouillée, mais tu n'en vendras que plus cher ta chair oxydée, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose cramoisie, ô somptueux couchers des soleils de l'automne, ô rose cramoisie, tu te couches et tu t'offres, offrande impériale, aux impubères convoitises, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose marbrée, rose et rouge, fondante et mûre, rose marbrée, tu montres encore volontiers le revers de tes pétales, dans la plus stricte intimité, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur de bronze, pâte cuite au soleil, rose couleur de bronze, les plus durs javelots s'émoussent sur ta peau, fleur hypocrite, fleur du silence !

Rose couleur de feu, creuset spécial pour les chairs réfractaires, rose couleur de feu, ô providence des ligueurs en enfance, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose incarnate, rose stupide et pleine de santé, rose incarnate, tu nous abreuves et tu nous leurres d'un vin très rouge et très bénin, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose en velours glacé, dignité rose et jaune, grâces présidentielles, rose en velours glacé, corsage des néo-princesses, pourpoint du bon Tartuffe, fleur hypocrite, fleur du silence !

Rose en satin cerise, munificence exquise des lèvres triomphales, rose en satin cerise, ta bouche enluminée a posé sur nos chairs le sceau de pourpre de son mirage, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose au cœur virginal, ô louche et rose adolescence qui n'a pas encore parlé, rose au cœur virginal, tu n'as rien à nous dire, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose groseille, honte et rougeur des péchés ridicules, rose groseille, on a trop chiffonné ta robe, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur du soir, demi-morte d'ennui, fumée crépusculaire, rose couleur du soir, tu meurs d'amour en baisant tes mains lasses, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose bleue, rose iridine, monstre couleur des yeux de la Chimère, rose bleue, lève un peu tes paupières : as-tu peur qu'on te regarde, les yeux dans les yeux, Chimère, fleur hypocrite, fleur du silence ?

Rose verte, rose couleur de mer, ô nombril des sirènes, rose verte, gemme ondoyante et fabuleuse, tu n'es plus que de l'eau dès qu'un doigt t'a touchée, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose escarboucle, rose fleurie au front noir du dragon, rose escarboucle, tu n'es plus qu'une boucle de ceinture, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose couleur de vermillon, bergère énamourée couchée dans les sillons, rose couleur de vermillon, le berger te respire et le bouc t'a broutée, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose des tombes, fraîcheur émanée des charognes, rose des tombes, toute mignonne et rose, adorable parfum des fines pourritures, tu fais semblaut de vivre, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose brune, couleur des mornes acajous, rose brune, plaisirs permis, sagesse, prudence et prévoyance, tu nous regardes avec des yeux rogues, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose ponceau, ruban des fillettes modèles, rose ponceau, gloire des petites poupées, es-tu niaise ou sournoise, joujou des petits frères, fleur hypocrite, fleur du silence?

Rose rouge et noire, rose insolente et secrète, rose rouge et noire, ton insolence et ton rouge ont pâli parmi les compromis qu'invente la vertu, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose muguette, liseron qui s'enroule autour des lauriers-roses dans les jardins d'Académos, et qui fleurit aussi dans les Champs-Elysées, rose muguette, tu n'as plus ni parfum, ni beauté, éphèbe sans esprit, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose pavot, fleur d'officine, torpeur des philtres charlatans, rose rosâtre au casque des faux mages, rose pavot, la main de quelques sots tremble sur ton jabot, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose ardoise, grisaille des vertus vaporeuses, rose ardoise, tu grimpes et tu fleuris autour des vieux bancs solitaires, rose du soir, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose pivoine, modeste vanité des jardins plantureux, rose pivoine, le vent n'a retroussé tes feuilles que par hasard, et tu n'en fus pas mécontente, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose neigeuse, couleur de la neige et des plumes du cygne, rose neigeuse, tu sais que la neige est fragile et tu n'ouvres tes plumes de cygne qu'aux plus insignes, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose hyaline, couleur des sources claires jaillies d'entre les herbes, rose hyaline, Hylas est mort d'avoir aimé tes yeux, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose topaze, princesse des légendes abolies, rose topaze, ton château-fort est un hôtel au mois, ton donjon marche à l'heure et tes mains blanches ont des gestes équivoques, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose rubis, princesse indienne en palanquin, rose rubis, sœur d'Akédysséril, ô sœur dégénérée,

ton sang n'est plus qu'à fleur de peau, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose amarante, princesse de la Fronde et reine des Précieuses, rose amarante, amante des beaux vers, on lit des impromptus d'amour sur les tentures de ton alcôve, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose opale, ô sultane endormie dans l'odeur du harem, rose opale, langueur des constantes caresses, ton cœur connaît la paix profonde des vices satisfaits, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose améthyste, étoile matinale, tendresse épiscopale, rose améthyste, tu dors sur des poitrines dévotes et douillettes, gemme offerte à Marie, ô gemme sacristine, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose cardinale, rose couleur du sang de l'Eglise romaine, rose cardinale, tu fais rêver les grands yeux des mignons et plus d'un t'épingla au nœud de sa jarretière, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose papale, rose arrosée des mains qui bénissent le monde, rose papale, ton cœur d'or est en cuivre, et les larmes qui perlent sur ta vaine corolle, ce sont les pleurs du Christ, fleur hypocrite, fleur du silence.

Fleur hypocrite,
Fleur du silence.

REMY DE GOURMONT.



L'OFFRANDE FUNÉRAIRE A HYMNIS.

Pour Bernard Lazare.

Face d'ombre, je viens à toi : la nuit m'emporte.
Poussière évanouie aux plis blancs d'un linceul,
Pâle vierge oubliée et que j'honore seul
D'une fleur morte hélas ! moins que ta grâce morte,

Je viens à toi qui dors au fond des siècles lourds
Et dont le pur tombeau clôt les lèvres fidèles.
Je n'ai pas entendu les mots qui naissaient d'elles
Ni goûté la douceur de tes tristes amours :

Mais je pleure ton corps et sa grâce équivoque
Et les baisers trop lents qui l'auraient effleuré,
Sœur de jadis, désir dont je me suis leurré
Parce qu'un même appel nocturne nous évoque

Vers les mêmes cyprès noirs et silencieux.
Vain appel, tu le sais ! et menteuses fanfares :
Je ne scellerai pas de caresses avares
Tes yeux désenchantés qui connurent les dieux.

Sommeille loin de moi près de la mer antique,
Sous un ciel insulté par de confuses voix,
Où la vague qui chante encor comme autrefois
Entrechoque les mâs du port aromatique.

Toujours l'âpre soleil et la foule et l'embrun,
Loin de moi, troubleront ta mémoire ignorée,
Et l'inutile fleur que je t'ai consacrée
Ne réjouira pas ta cendre d'un parfum.

PIERRE QUILLARD.

PATHOLOGIE DU DEVOIR

A Pierre Quillard.

La pathologie sociale, qu'il est réservé à l'avenir de concevoir, mais dont les premiers linéaments déjà nous apparaissent aujourd'hui, ne rencontrera guère de phénomène morbide plus étonnant à décrire que la domination, dans les siècles passés et jusqu'à notre temps, de l'idée du devoir. Nous disons l'idée, par condescendance à l'usage. C'est l'hallucination du devoir qu'il faudrait dire. Car il s'agit du plus détestable fantôme et de plus la funeste impulsion hystérique qui aient jamais obsédé les nerfs malades des hommes.

On a analysé, à l'étonnement unanime, de nos jours, toutes les formes de suggestion par lesquelles une idée fixe s'impose à nous et rend obligatoires pour nous les actes que nous désirons le moins. On a cité des hallucinations collectives et contagieuses. On a décrit dans le plus menu détail ce curieux phénomène de greffe psychologique, en vertu duquel une image transplantée dans un cerveau y prend racine, y pullule, se répand comme une plante grimpante le long de toutes les fibres nerveuses, les paralyse ou les actionne à son profit, et envahit tout l'organisme de sa végétation parasite. En sorte qu'un homme sous le coup d'une suggestion n'est plus un homme, mais un automate au service de l'idée suggérée, et en marche irrésistiblement vers le but que le tyran intérieur lui prescrit. Nous avons vu cela, et nous l'avons appris comme chose nouvelle. Nous ne nous sommes pas aperçus que les plus lucides esprits parmi nous et les volontés les plus droites obéissent à une suggestion non moins fatale, si du moins nous avons affaire à d'honnêtes gens. Une idée fixe s'est emparée d'eux, sous la forme d'une mission qu'ils croient octroyée à chacun par une volonté supérieure à la leur, divine ou sociale. Cette mission s'est imposée à eux d'autant plus sûrement qu'ils y ont réfléchi davantage. Preuve certaine que l'obsession est incurable. Et cette obsession, c'est le devoir.

Lorsque nous entrons dans un asile d'aliénés, nous y rencontrons des hommes qui s'imaginent être des Rois ou des Anges, des femmes qui se disent possédées de l'Esprit-Saint. D'autres répètent avec une régularité risible des actes puérils auxquels ils mettent toute leur âme. D'autres préfèrent les danses furieuses en commun et les cris frénétiques. Ces choses nous frappent. Mais, à vrai dire, nous sommes tous ainsi. Nous portons tous au front quelque couronne chimérique ou une auréole imaginaire. Non point par vanité ; souvent en toute humilité de cœur. J'en sais qui sont ravis que des yeux profanes n'aperçoivent point la dignité cachée dont ils sont revêtus ; et ils s'irritent seulement si quelqu'un, plus perspicace ou plus attentif, y prend garde et y veut toucher d'une main indiscrète. Mais de même les phénomènes d'imitation morbide ne sont point rares. A tout instant nous pratiquons avec une sincérité maniaque des rites dénués de sens. Ou bien, sur un signe parti de quelqu'un de nous, plus possédé que d'autres, de M. Melchior de Vogüé, par exemple, ou de M. Paul Desjardins, ou encore de MM. Jules Simon et F. Passy, nous nous livrons à des hurlements unanimes contre le vice, et à un engouement frénétique de la vertu. D'où viennent ces accès? Nul ne le sait. Mais ils sont irrésistibles et contagieux. C'est la danse de Saint Guy du Bien.

Je me rends compte que je dois froisser en ce moment même plusieurs de ces manies imitatives et beaucoup de ces manies individuelles, plus douces, mais non moins dangereuses. A leur hostilité, il m'est difficile de répondre raisonnablement, puisque je ne les crois pas clairvoyantes. Mais je serai excusable, autant qu'elles le sont, si je dis que j'ai, moi aussi, ma manie, qui est de montrer la leur aux gens de bien. Ou, pour leur parler leur propre langage, je crois, moi aussi, en un devoir — le dernier de tous, et après l'accomplisement duquel il n'en restera plus à remplir, — et qui est de critiquer le devoir. Dès cet instant, si ces hommes sont vraiment possédés de leur idée, je leur paraîtrai respectable ; et s'ils en sont déjà délivrés, ils me toléreront.

J'ai beau essayer de me faire des scrupules sur la justesse des affirmations, jusqu'ici sans preuves, que je viens d'énoncer : l'analogie de l'idée du devoir avec l'idée fixe ressort des descriptions mêmes qu'en

ont faites ses partisans. Et à mesure que les moralistes ont été plus profonds, leur analyse du devoir a davantage ressemblé à une description de l'hystérie ou de la folie impulsive. Ce caractère pathologique de l'idée morale apparaît avec moins de précision dans les doctrines hédonistes que dans les doctrines spiritualistes. Et parmi ces dernières, la doctrine de Victor Cousin ou de M. Jules Simon, étant bien plus immorale que celle de Kant ou de Fichte, le présente moins nettement que ces philosophes allemands. Mais dans aucune ce trait ne manque tout à fait. Voyons plutôt les textes.

« Les vérités morales, dit V. Cousin, se distinguent des autres vérités par ce caractère singulier : aussitôt que nous les apercevons, elles nous apparaissent comme la règle de notre conduite. A la nécessité de *croire* s'ajoute ici la nécessité de *pratiquer*... A ce commandement je ne peux opposer ni mon humeur ni les circonstances, ni même les difficultés. Cette loi n'admet ni délai, ni accommodement, ni excuse. Dès qu'elle parle, il ne nous reste qu'à obéir. »

On me reprochera, si j'interprète ce texte dans le sens d'une suggestion invincible exercée sur la volonté et perçue sous le nom de devoir, de ne pas distinguer la nécessité physique qui oblige un captif à toutes les actions que lui impose une force brutale, d'avec la nécessité morale, que je subis lorsque je ne peux soustraire mon vouloir à une loi supérieure que je respecte. J'aperçois très bien cette distinction, et je dis même qu'on ne la fait pas suffisamment. La question est en effet plus profonde qu'à première vue elle ne paraît. Ce qu'il y a d'effrayant, c'est que, dans la doctrine du devoir, la partie de la volonté la plus haute, et la plus réfléchie de nous, celle qui consiste, non pas à mouvoir nos membres à notre guise ou à gouverner nos désirs, mais à donner ou à refuser notre consentement à des idées, est hypnotisée à jamais, et déterminée sans résistance dans le sens d'une suggestion venue on ne sait d'où, et qui lui dit : « Tu dois ! » Elle ne cède pas à l'influence par une adhésion semblable à celle que l'on donne à des vérités intellectuelles bien déduites. Elle naît, celle-là, d'une attirance esthétique, d'un goût d'harmonie qui est satisfait en nous par la sériation claire des propositions simples. Il est loisible à chacun de ne pas satisfaire ce goût, ou de ne pas l'éprouver. Il est permis, en d'autres termes, de

douter de toute proposition scientifique. Mais il est criminel de douter de la loi morale ; et « le premier devoir, dit Kant, est de croire au devoir. » Or, c'est précisément pourquoi le devoir est une idée fixe.

Cela est si vrai que toute tentative de s'y soustraire engendre, comme chez les fous dont on contrarie la manie, l'obsession plus furieuse de la même idée. L'impulsion inassouvie se change en hallucination impérissable. Elle devient l'œil qui poursuit Caïn dans la tombe ; elle devient la tache de sang qui brille ineffaçablement aux mains de lady Macbeth. Et elle s'appelle le remords. Tous les moralistes ont dénoncé ce caractère hallucinatoire du remords, c'est-à-dire du devoir non accompli et qui, non accompli, s'impose encore. Il n'ont pas vu qu'à moins de méconnaître toutes les lois de la gradation des illusions, ils proclamaient ainsi le devoir lui-même une hallucination.

La morale vulgaire s'est toujours estimée heureuse qu'il y eût des crimes. L'existence du crime lui semblait une preuve expérimentale de ce libre arbitre en nous, sans lequel le devoir ne serait pas intelligible. Si je puis faire le mal, c'est donc que je ne suis pas assujetti au bien. Et on triomphait de cette aisance qui nous est donnée de commettre le mal. Pour un peu, si le crime n'eût pas existé, on l'eût inventé, afin de sauver la morale. Voilà que le *remords* a rétabli le fait de l'obsession morale, et sous l'empire d'une obsession telle il n'y a pas de liberté vraie. Il faudrait donc, pour que la morale traditionnelle eût raison, qu'il y eût des crimes *sans remords*.

Y a-t-il des âmes moralement assez oblitérées pour être criminelles sans repentir ? — A coup sûr, diront la plupart, en arguant de l'exemple récent de Ravachol. Mais il n'est pas sûr que ce superbe pauvre hère n'ait pas agi sous l'impulsion d'un devoir. Il n'est pas établi qu'il n'ait pas été sous l'empire d'une obsession passionnelle. Or, une idée fixe, par le rétrécissement qu'elle provoque toujours dans le champ de la conscience, est exclusive d'une autre. Et, ainsi, on peut n'avoir point de remords et n'être pas, pour cela, dégagé d'obsession.

Mais d'ailleurs il est incorrect de choisir toujours les sujets d'expérience dans ce prolétariat que l'assaut incessant de la misère, l'épuisement physique et l'alcoolisme inévitable disposent presque invinciblement

aux passions obsédantes. Il conviendrait, dans l'intérêt de la cause, de les chercher plutôt parmi les gens à qui l'aisance matérielle assure plus facilement l'équilibre moral. Il faudrait se poser des problèmes comme ceux-ci : s'il ne s'est jamais trouvé de financiers capables de faire banqueroute frauduleuse d'un cœur léger; s'il n'y a jamais eu d'industriel qui se soit fait scrupule d'exploiter ses ouvriers jusqu'au sang ; si aucun membre de la *Société pour le relèvement de la moralité publique* n'a jamais séduit de vierge sans en éprouver de repentir. Nous n'oserions soutenir que des natures aussi perverses existent, car ce sont là des types d'hommes criminels que le professeur Lombroso a omis d'étudier. Mais comme la morale du libre arbitre est intéressée à la vérification expérimentale de ces faits, peut-être resterait-il à ses partisans à faire eux-mêmes l'expérience du crime *sans remords.* Et à supposer que l'on choisît, pour la tenter, un casuiste subtil de l'école de M. Jules Simon, nous ne douterions pas de son succès.

Un dernier scrupule cependant ne veut nous quitter. Cet homme, criminel sans remords, serait peut-être libre, mais à coup sûr il n'aurait plus le sentiment du devoir. Il ressemblerait à ces hypnotisés qui, durant leur sommeil, éprouvaient les sentiments et commettaient les actes qu'on leur dictait, mais qui, revenus à eux, ont perdu jusqu'au souvenir de la suggestion. Si, donc, on a des remords, on n'est pas libre ; et si on n'en a pas, il n'y a plus de devoir. Et la corrélation est rompue entre devoir et liberté.

On a dit qu'au moment même où nous accomplissons le devoir, nous nous sentons libres, et que rien ne vaut contre ce témoignage infaillible de la conscience. Mais ce témoignage est le même, et pourtant erroné, chez ces hystériques, qui, sous le coup d'une suggestion, ne la soupçonnent même pas, et vont jusqu'à défier le magnétiseur. « Essayez donc, lui disent-elles, de me commander. » Et ce disant, elles exécutent sans résistance l'ordre inconscient qu'il leur a dicté. Ainsi sommes-nous, lorsque, en accomplissant un devoir, nous nous croyons libres. Imaginaires sont la plupart de nos révoltes, puisque, à tout prendre, un ordre moral et une hiérarchie sociale subsistent et que nous-mêmes, malgré notre mauvaise volonté passagère, nous contribuons à les maintenir.

L'analogie entre la volonté pathologique et l'obligation morale augmente encore, lorsqu'on demande : A quoi vous sentez-vous obligé moralement ? Est-ce le bien, d'abord aperçu par la raison, qui est ensuite senti comme obligatoire ? Ou bien est-ce l'obligation, sentie la première, qui confère à certains actes leur caractère de bonté ? Insoluble débat, mais où il semble bien que les partisans de la seconde hypothèse aient été des observateurs plus profonds, et des hommes atteints d'une plus parfaite folie morale.

Car si vous faites l'intelligence juge du bien moral, vous n'êtes pas sûr qu'elle ne doutera jamais ! Vous n'aurez plus cette sécurité superbe de somnambule marchant sans trébucher au bord d'un toit. Le doute, c'est déjà l'incapacité d'action ; le réveil moral, c'est déjà la chute.

Il est bon de ne point voir clair, pour continuer à marcher droit devant soi. « Agis, même sans savoir ce que tu fais. Agis, sans savoir ce que c'est que l'action. Agis à la grâce de Dieu. Car agir, c'est vivre ; et vivre est une excellente chose. » Ce commandement étouffe toute réflexion. Car vivre, n'est-ce pas aussi être aux dépens d'autrui ? Et quelle raison morale y a-t-il à ce ce que je sois plutôt qu'un autre être ?

« Agis. » Ce seul ordre nous convainc et nous rassure. Cette voix est si forte que chez les vraies natures morales elle se traduit par des hallucinations de l'ouïe, par des *voix* physiquement entendues, comme chez les Saints, ou semblables à ce *daimonion* que Socrate écoutait chuchoter en lui des paroles intérieures. Ainsi la conscience morale, comme tous les états hypnotiques, est accompagnée d'hyperesthésie auditive.

Mais que veut dire ce mot *bon* appliqué à un acte vers lequel l'assentiment moral est irrésistiblement poussé ? Il signifie, dit Kant, que cet acte est la loi possible de tous les hommes. Elle veut dire, au témoignage de deux moralistes plus raffinés encore, Fichte et Jouffroy, qu'un acte, qualifié bon, est conforme à notre destination. J'ai fait mon devoir quand j'ai fait ce que j'étais destiné à faire. Une place m'est assignée dans l'ordre général du monde, pour laquelle je suis fait, sans qu'un autre puisse l'occuper. Mais comment savoir ce que je suis ainsi prédestiné à faire ? Je ne le saurai jamais, dit Fichte, d'une certitude intellectuelle. Mais je dois faire effort pour le cher-

cher, et cela même est obligatoire. Une tendance obscure est en moi qui me fera trouver le chemin, et un sentiment vif de satisfaction morale me le révèlera quand je l'aurai rencontré. Il y a une sorte de cumberlandisme moral, et comme une pression d'une main invisible dans notre main, qui nous mène vers les trésors inaperçus qu'il nous appartient de découvrir. Une baguette divinatoire vibre entre nos doigts au voisinage des sources cachées du Bien. Ce frisson de bonheur, qui nous traverse au moment de la découverte, est le signe que nous avons trouvé notre destination. A l'éprouver, nous sentons que la tendance la plus profonde de notre être est satisfaite; et, comme dit Fichte, « que notre moi sensible et passager est d'accord avec le moi absolu et éternel » que nous portons en nous.

Le fond du phénomène moral, c'est en effet que nous avons plus d'un moi. Il y a en nous un dédoublement de la personnalité. Par une désagrégation psychologique, bien connue chez les névropathes, mais dont tout honnête homme offre un exemple tout aussi frappant, deux *moi* s'installent en nous, côte à côte, étrangers, hostiles l'un à l'autre. Chacun est maître du mécanisme psycho-physique de nos mouvements. Mais leur domaine psychologique est différent, bien qu'assez difficile à délimiter. On voit peut-être assez bien quelle est la part de la première de ces personnes, de notre moi sensible et quotidien. Il est fait de tous nos appétits égoïstes, de toutes nos joies où il s'épanouit, de toutes nos douleurs qui le restreignent. Pour l'autre, celui qui subit le devoir, il est plus malaisé à décrire. On le définirait plutôt négativement. Ce qui apparaît le plus clairement de lui, c'est qu'il est inaccessible à toutes les sensations du premier. Elles demeurent en dehors de lui. Il est anesthésique par rapport à elles. Il ne connaît pas le désir. Il n'a ni affection ni haine. Il trouve la joie fade, et de la douleur il dit qu'elle n'est pas un mal. La mort même n'a pas pour lui d'aiguillon. Si l'on adopte la terminologie usitée et si, à cette coexistence de deux personnes dans un même être, à cette impuissance d'unir toutes ses sensations en un même moi, on conserve son nom scientifique d'hystérie, il faut donc dire qu'il y a une hystérie morale. C'est celle qui fait qu'un moi parasite, insensible à toutes nos joies et à toutes nos douleurs, se développe en nous aux dépens de notre moi passion-

nel : et c'est cette espèce d'hystérie qui arrive à son paroxysme dans l'état d'âme des héros et des ascètes.

Quand un névropathe sent s'opérer en lui le dédoublement de la personnalité, il constate lui-même qu'il est devenu *un autre*. Et de même l'ascète, le néophyte converti au bien, ont dépouillé l'ancien homme. Le névropathe croit que le monde lui échappe. Les objets ne lui offrent plus ni relief ni résistance ; et son corps lui semble avoir perdu tout son poids. Il se sent infiniment léger ; il voit la terre infiniment loin de lui. Il a peur de lui-même et de ses facultés nouvelles ; et dans sa propre âme il ne se reconnaît plus. Mais ce portrait n'est-il pas aussi celui de l'homme moral ? Il a, lui aussi, perdu le sens et le contact du monde extérieur. Non seulement il ne le perçoit que d'une perception vague, mais il l'abhorre. Et son propre moi sensible le tourmente et s'insurge contre la personne nouvelle et s'effraie de l'intruse. Et ainsi le domaine de la personne morale n'est plus vraiment de ce monde. Elle est étrangère même à notre âme. Elle vit ailleurs. Elle communie avec le monde intelligible.

Par un déplacement psychologique souvent observé, c'est donc le second moi, le moi parasite, factice et morbide, qui acquiert la prépondérance. Le vrai moi maintenant n'est plus le moi qui voit et qui entend, qui désire, qui aime et qui hait, qui rit et qui pleure, mais le moi anesthésique, figé dans un vouloir unique et maniaque. Est-ce même encore un moi ? En psychologie on appelle phénomènes « subconscients », ou « impersonnels », ceux qui échappent aux prises de la conscience vulgaire. De même c'est un moi impersonnel que ce moi dont le vouloir, éternellement inconnu, n'est aperçu que du plus vague des sentiments. Fichte a judicieusement dénommé ce moi, en l'appelant « moi absolu ». C'est lui qu'on appelle plus généralement la « personne morale »; et Victor Cousin a montré avec exactitude combien la personne morale en nous est étrangère au moi vivant et réel.

« Il faut bien distinguer en nous, dit-il, ce qui nous est propre de ce qui appartient à l'humanité. Les particularités font *l'individu*, et non pas la *personne*; et la personne seule en nous est respectable et sacrée, parce qu'elle seule représente l'humanité. Tout ce qui n'intéresse pas la personne morale est indifférent. » Ce qui me tyrannise sous le nom du devoir, c'est cet être intérieur, ce fantôme qui habite au fond de mon âme,

qui n'est pas moi, et qui m'inspire un effroi religieux. Je me courbe devant lui. Il est un fétiche que j'adore en moi-même. Ce n'est plus moi que je dois aimer, ou respecter. « Moi, dit M. Jules Simon, je ne suis pour rien dans cette affaire. » C'est l'homme que je respecte en moi. Ce que les autres craignent en moi, et ce qui leur impose, ce n'est pas moi, c'est toujours le fantôme en moi, et qui vient de l'autre monde. Et de même ce que je crains d'offenser en eux, ce n'est pas eux, que peut-être je déteste : mais c'est le spectre invisible qui est en eux, et qui est le frère de celui qui est en moi. Or, le monde, transformé par cette perpétuelle obsession du devoir, n'est plus un rendez-vous de vivants, qui aspirent à confondre leur sang dans l'amour ou à le verser dans des luttes passionnées. C'est un monde de fantômes immatériels et maniaques ; un lieu de frayeur, où je dois craindre tous les autres et moi-même. Ce monde immatériel et tyrannique, c'est la hiérarchie sociale, assise sur des milliards de dévouements barbares, et d'ignorances saintes, et sur le mépris de toutes les joies saines et des désirs les plus profonds de la nature humaine.

Il est de pauvres exaspérés qui espèrent faire crouler par la force ce monde fantomatique. Ils ne voient point, dans leur généreuse illusion, que l'on ne détruit pas par la force matérielle ce qui n'est qu'un mirage prestigieux de nos esprits. C'est donc dans les esprits qu'il faut détruire l'obsession mauvaise, et avec elle disparaîtra le labyrinthe inextricable des devoirs et s'effondrera la voûte écrasante du respect qui nous cacha le ciel au-dessus de nos têtes. Ce sont les âmes qu'il faut guérir du délabrement où les ont conduites l'abus du breuvage alcoolique des dogmes, les fatalités héréditaires des races vieillies et les suggestions délétères des éducations viciées. Puisse-t-il donc venir bientôt, le doux magnétiseur, qui d'un attouchement efficace dissipera l'effet des passes malfaisantes par où nous sommes plongés dans le sommeil inerte, et qui nous restituera notre libre vouloir, en nous délivrant de notre grande maladie morale, de l'idée fixe du devoir !

THÉODORE RANDAL.



LE VITRAIL DES SAINTES

URSULA

Çà et là, par la nef, le chœur des Vierges loue
La douce piété de sa chère maîtresse;
Et, les yeux éclairés d'espérance et d'ivresse,
La Princesse de Bretagne prie à la proue.

Dans les mâts, à travers lesquels elle se joue,
La brise met une harmonie enchanteresse ;
Elle frôle parfois la prieuse, et caresse
Les cheveux emperlés qui lui voilent la joue.

Elle murmure : « Voici bientôt la journée
Où la prairie aux parfums d'or sera fanée,
Pure, et que n'a flétrie aucune rude haleine.

Et, du Ciel de victoire, en blondes théories,
Les Anges descendront vers la sanglante plaine
Cueillir le diamant de vos âmes fleuries. »

BEATRIX

Toi par qui les martyrs ont eu la sépulture,
Blonde Vierge, trésor d'amour et de beauté,
Ne gémis pas de l'âpre hiver qui te torture,
O Lys qui vas fleurir en l'éternel été.

Que t'importent les lourdes grilles et les gênes ?
Tes yeux de printemps voient la gloire de Jésus,
Tu souffres en riant la morsure des chaînes
Et tu marches front haut vers les cieux aperçus.

Ta chaste bouche a dit les prières pieuses,
Et, ravie à la terre où l'azur est menteur,
Parmi l'harmonieux chœur des Victorieuses,
Tu chanteras les hymnes de ton Rédempteur.

O Douce, déjà la main des Anges constelle
Tes cheveux d'or divin et de joie immortelle.

ODILIS

La voix des cors émeut les montagnes obscures,
La chasse cruelle hurle par la forêt.
« Nous verrons s'il pourra te sauver des morsures,
Le Dieu que ta prière illusoire adorait. »

La chasse farouche bondit dans la clairière.
« Non, tu ne trouveras nul antre où te cacher. »
Le cor sonne; et voici la Vierge printanière
Qui surgit glorieuse au faîte d'un rocher.

« C'est, Jésus, en ta parole que je me fie;
Tu m'as ouvert les yeux et je t'aime, ô Martyr.
J'ai baisé tes pieds nus et sanglants : prends ma vie,
Elle est tienne, et je suis préparée à mourir. »

Et le Père a crié : « Mes regards voient l'aurore.
J'ai péché, Jésus, Dieu d'amour, et je t'implore. »

SUZANNA

« O lointaine douceur des flûtes vespérales....
Entends les flûtes t'appeler vers les jardins
Où tu pourras cueillir les fleurs impériales,
O Belle qui resplendis comme les matins.

Entends la voix des flûtes d'amour, ô Suzanne ;
O ma radieuse Impératrice, je veux
Te vêtir d'or lucide et d'argent diaphane
Et couronner de ma couronne tes cheveux. »

— « Je ne m'égare pas, loin de la route pure,
Par les chemins hantés des serpents et des loups.
Sous mon voile et sous ma robe de brune bure,
Je veux rester fidèle à Jésus, à l'Epoux. »

Oh, sur les noirs créneaux de la prison dolente,
Comme elle sourit, la tête blonde et sanglante.

BERTILLA

Aux marges neuves d'un bel évangéliaire,
L'Abbesse peint des colombes et des griffons;
Elle peint des rameaux d'olivier et de lierre
Ou des Anges volants parmi des ciels profonds.

Là, Jésus dort en un berceau de paille fraîche;
Et voici les trois Rois Mages et les Bergers
Que l'Etoile guida vers la divine crèche
Avec les vases d'or et les fruits des vergers.

La sage Abbesse peint de douces rêveries,
Le Précurseur, grave et maigre, et vêtu de peau,
Et le Seigneur qui dans les mystiques prairies
Veille sur les brebis de son chaste troupeau.

Et la tête de Christ saignant au mur se baisse
Pour mieux voir et sourit à la savante Abbesse.

AGATHA

« Vous qui m'avez permis d'aimer et de souffrir,
Soyez béni, Seigneur, Roi des grandes batailles.
Qu'elle est douce, la meurtrissure des tenailles,
A la Vierge pour qui vos palais vont s'ouvrir. »

Elle chante. Des feux d'opale et de saphir,
Des feux cléments et doux traversent les murailles;
Des Anges font brûler, en des vases d'écailles,
Tous les baumes de l'Arabie et de l'Ophir.

Elle chante ses chants, la voix joyeuse et sûre,
Et ne frissonne point de la rude blessure
D'où sort éperduement le sang chaste et vermeil.

Le bonheur embellit ses prunelles décloses,
Et son corps apparaît glorieux de soleil,
Tel un jardin de lys où flamboieraient deux roses.

A.-Ferdinand Herold.



COCOTES EN PAPIER

A GRANDES GUIDES

I

Le fiacre s'arrêta. Les trois amis en descendirent des cannes hydrocéphales, si lourdes qu'ils les portaient à bras tendu, pour montrer leur force. Ils étaient bruyants, fiers de vivre, vêtus à la mode éternelle. Chacun avait une route nationale dans les cheveux.

Le premier dit : « Laissez donc, j'ai de la monnaie ».

Le second : « J'en veux faire ».

Le troisième : « Vous n'êtes pas chez vous, ici », et au cocher : « Je vous défends de prendre ! »

Longtemps ils cherchèrent , ouvrant avec lenteur, une à une, les poches de leurs bourses, et, tandis que le cocher les regardait, ils se regardaient obliquement.

II

Le premier apportait pour bébé un polichinelle bossu par devant, bossu par derrière, et singulier, car plus on le maltraitait, plus il éclatait de rire.

La maîtresse de maison dit : « Voilà une folie ».

Le second apportait un bouledogue trapu, à mâchoires proéminentes. Il était en caoutchouc, coûtait dix-neuf sous, et, quand on lui tâtait les côtes, il pilait comme un oiseau.

La maîtresse de maison dit : « Encore une folie ! »

Le troisième n'apportait rien ; mais du plus loin qu'elle le vit entrer, la maîtresse de maison s'écria :

— « Je parie qne vous avez fait des folies ! venez ça, vite, que je vous gronde ! »

III

Au dîner, dès le potage, la maîtresse de maison dit :

— « Encore un peu ? non, bien vrai ? Vous ne faites pas honneur à la cuisinière. Je suis désolée. Vous savez : il n'y a que ça. »

Le premier des trois répondit : « Mâtin ! »

Le second : « Je l'espère bien ».

Le troisième : « Je voudrais voir que ce ne fût pas tout ».

Ensuite les plats défilèrent, comme il est prescrit, s'épuisant à calmer les faims.

IV

Après avoir mangé, chacun comme quatre, et tous comme pas un, les trois amis dirent parallèlement :

au dessert assorti : « Soit, pour finir mon pain ».

aux liqueurs circulantes : « Jamais d'alcools ; mais du moment que cela vous fait plaisir ! »

et la boîte de cigares vidée : « La fumée ne vous incommode pas, au moins ? »

— « Mon père était fumeur, répliqua d'un trait la maîtresse de maison. Mon frère était fumeur. J'ai joué et grandi sur des genoux de fumeurs. Mon mari fumait aussi. J'ai un oncle que j'aime beaucoup qui fume la pipe et j'adore l'odeur du tabac, bien que ça empeste les rideaux. »

V

Quand les trois amis se retrouvèrent dehors, le premier fit : « Ouf ! »

Le second : « Cette noce m'a cassé ».

Et le troisième, qui parlait plusieurs langues étrangères : « Jamais je n'ai tant rigolé ».

Puis, remmenant leurs cannes, ils allèrent se coucher.

QU'EST-CE QUE C'EST ?

Oui, qu'est-ce qu'il y a ? Les passants s'arrêtent. Ils ne comprennent d'ordinaire que les choses qui veulent dire quelque chose, et ne savent plus s'ils doivent rire ou avoir mal.

Un grand domestique aux galons d'or tient ferme par le bras un petit vieux qu'il a la consigne de promener correctement, une heure, le soir.

Mais le petit vieux fait effort pour s'échapper. Il voudrait toucher les murs, regarder aux vitrines et tracer des raies sur les glaces, du bout d'un doigt mouillé de salive. Ses joues ridées semblent deux jaunes tablettes d'écriture ancienne. Sa taille est nouée depuis longtemps. Il a dans chaque blanc d'œil une minuscule mèche de fouet rouge et la couleur de ses cheveux s'est arrêtée au gris.

Tantôt, brusque, il tire le domestique et tâche en vain de le faire dévier ; tantôt il lui donne un coup de pied ou lui mord la main.

Le domestique, que rien n'offense, a des ordres et suit, sec et raide, en ligne droite, le milieu du trottoir.

Enfin le petit vieux saisit, par surprise, le bouton d'une porte, s'y cramponne, s'y suspend et pousse des cris aigus de gorge usée, des pépiements.

Le domestique de haut style l'en décroche avec des précautions respectueuses, et lui dit, d'une voix bien cultivée, sévère et douce à la fois :

— « J'en demande pardon d'avance à Monsieur, mais je rapporterai que Monsieur n'a pas été raisonnable et qu'il s'est conduit comme un enfant. »

JULES RENARD.

A LA SEULE

Je me souviens de vous comme de la maison
Qu'on aperçoit en se penchant à la portière
Et, tandis qu'on la cherche encore à l'horizon,
Qui disparaît dans la fumée et la poussière...

Ah ! combien l'on maudit tout bas le train brutal
De vous emporter loin de cette maison blanche,
Pour qui l'on donnerait son vieux clocher natal,
Si cher pourtant avec ses cloches du dimanche.

On s'en allait gaiement, et voici qu'un regret
Déjà vous prend le cœur au milieu de la route.
Et le voyage maintenant est sans attrait,
Car l'espoir qu'on avait vous quitte et naît le doute.

Fallait-il donc un but à l'heure de partir
Pour ne pouvoir demeurer là, dans la vallée
Où l'on n'a rien laissé de soi que son désir
Près du cours d'eau baignant la maison isolée ?

Le lendemain la joie est morte sans retour,
Et, lorsqu'au bord du fleuve on voit la pauvre auberge,
Le rêve qu'au départ on fit d'un bon séjour
S'évanouit comme la brume sur la berge,

Sur la berge où les soirs on s'en viendra songer
A la maison — belle comme une abandonnée
Dont la tristesse est un sourire à l'étranger,
Qui désespérément poursuit sa destinée !...

Et de nos yeux, pareils aux yeux des exilés
Que la patrie ingrate emplit de nostalgie,
Au ciel nu monteront ces regards désolés
Où l'âme pleure en des silences d'élégie.

Vous êtes la maison qu'on n'habitera pas,
Celle qu'à peine vue on se croyait promise
Et qui, je ne sais où... très loin d'ici... là-bas,
Laisse battre sa porte entr'ouverte à la brise.

JULIEN LECLERCQ.

PAGES QUIÈTES

LE VIEUX DANS SA BARBE

Les femmes s'étaient retirées dans les chambres, et les valets, alourdis par la bière et la chaleur des trois foyers, avaient cessé de boire : leurs têtes aux lourds maxillaires oscillaient et tombaient sur leurs poitrines. A la place d'honneur, Hrafnkell vida la dernière corne et marmonna d'une voix lente :

« Je suis un homme vaillant et je suis un homme habile : ceux qui m'obéissent le font par crainte, et, lorsque j'ai tué, je ne me sens pas le cœur triste et pesant.

« C'est une folie que d'honorer les dieux ; on ne doit le respect qu'à soi-même ; on se doit d'être brutal pour être redouté, pour fonder son droit sur la force et mépriser les faibles qui ne sont rien.

« En arrivant à Adalbol, je fis bâtir un temple au dieu Frey, et je me déclarai son prêtre ; dans ma lâche crédulité, je lui attribuais mes jours heureux et je lui consacrais de grands sacrifices ; je me fiais à lui, et si, pour aucun meurtre, je ne payais l'amende, c'était grâce à lui, à ce néant.

« A Frey je vouai un étalon brun à raies noires, un étalon nommé Freyfaxi, et je lui jurai de tuer celui qui monterait ce cheval, bête franche n'obéissant à nul, libre à la vue du dieu et à la mienne.

« Et j'ai tué Einar, ce berger qui avait osé le seller et le chevaucher ; je l'ai tué d'un coup de hache, comme un homme noble, car il ne nia pas son acte et me l'avoua en face. Je l'ai mis à mort pour tenir mon serment; et de moi-même, sans y être forcé, j'offris à son père le prix du sang.

« Parce que, pour honorer ce dieu Frey, j'avais tué mon serviteur, dont la mort ne me rapportait rien, sa famille me poursuivit et me fit mettre au ban de l'Islande ; la honte fut sur moi parce que j'étais un dévot, que j'adorais un dieu, ce néant.

« Les parents d'Einar me saisirent dans la nuit; ils me trouèrent le jarret et y passèrent une corde; ils me lièrent à un poteau et eurent l'audace de me proposer la vie, si je leur cédais tous mes biens.

« Ces petites gens devaient être des sots ou des fous; ils eurent l'audace de me proposer la vie, pouvant me tuer impunément. J'acceptai leur merci pour ne point mourir par les mains de ces hommes vils, et pour me venger d'eux, plus tard, à l'heure de l'occasion.

« Ils donnèrent Adalbol à Sam, le cousin d'Einar. Ce Sam tua l'étalon de Frey et brûla le temple du dieu ; il n'en devint pas moins riche et considéré ; pour réussir, il n'est pas besoin d'être pieux.

« Moi, je dus me réfugier dans une hutte, au milieu d'un marais. J'étais comme un corbeau, lorsque la paix règne et qu'il n'y a pas de combats ; j'avais mérité un tel sort par ma dévotion stupide.

« Je passai ainsi des années, un nombre d'années non calculé ; les années sont longues pour le banni couard qui regrette un bonheur perdu ; elles sont rapides pour celui qui guette sa vengeance.

« Dans l'ouragan de la nuit, au milieu de la tourmente, j'essorai vers Adalbol comme un aigle de mer ; la voix âpre du vent hurlait ; ma poitrine n'a pas respiré une plus belle tempête depuis que je vins de Norvège, à quinze ans, avec mon père Hallfred.

« Nous les surprîmes dans le sommeil et nous égorgeâmes tous les hommes, à l'exception de Sam: lui, je l'accablai de coups, je lui fendis la cuisse et la traversai d'un lien, pour le fixer à ce même

poteau où ce néant avait eu l'audace de m'épargner.

« Il poussait des gémissements et demandait grâce avec une voix d'enfant ; ses cris devenaient importuns, et je lui fis couper la gorge par une servante. Les lâches doivent mourir comme des poules : ils ne méritent pas sur eux la main d'un mâle.

« Je mis les pieds sur les ruines du temple de Frey, et je conchiai les restes charbonnés du dieu. Je m'étais servi de moi-même et des hommes qui m'avaient suivi ; par amour ou par crainte, peu m'importait, puisqu'ils m'avaient obéi.

« Et je me jurai de n'avoir d'autre dieu que moi ; car les dieux m'avaient trahi, si moi j'avais vengé mon insulte. Je le dis à mes serviteurs et à mes servantes : Hrafnkell sera le dieu de Hrafnkell, et il entend qu'on le respecte. »

Le vieillard se tut ; à travers la fumée des brasiers à demi éteints, on percevait des ronflements sonores. Les sourcils froncés, Hrafnkell caressa longuement sa barbe blanche ; ses yeux se fermèrent, et il s'endormit dans son orgueil.

RAOUL MINHAR.



SIMPLES NOTES

LA BOUTIQUE D'HISTOIRE NATURELLE

I

Mon amie de maintenant est demoiselle de comptoir, teneuse de livres, caissière et que sais-je encore, chez un marchand de « Sciences Naturelles ». — Mais la boutique où elle se tient tout le jour n'est pas, suivant la tradition romantique, un obscur boyau dans une infâme et puante petite rue, un capharnaüm sans air et sans soleil, dont les vitres poussiéreuses sont aveuglées de taies en papier ; ce n'est point le réduit crasseux et vermineux des âges légendaires, aux casiers vermoulus supportant pour le danger de qui pénètre de sales carcasses branlantes et des tronçons de momies, des bêtes empaillées que dépilèrent et rongèrent des générations de parasites, des bocaux chassieux et des bouquins couleur de suie, reliés par des toiles d'araignées ; on n'y voit pas, dans les coins, ces entassements de choses méconnaissables qu'affectionnent les bric-à-brac ; il n'y a point, au plafond, pendus à des solives fumées, des crocodiles gâteux et des serpents bourrés de foin, rigides ainsi que la baguette d'Aaron. — La boutique d'histoire naturelle où se tient mon amie est très moderne ; elle ouvre dans la grande lumière et l'espace du boulevard Saint-Germain, sur un trottoir large ; tout y est luisant et neuf, clair, coquet et propret ; rien n'affecte l'odorat quand on passe, si ce n'est un léger parfum de peinture fraîche et de vernis, parfois d'alcool, parfois de phénol ; les bêtes empaillées ont fait leur toilette ; les grenouilles en conserve et les pièces anatomiques nagent dans des liquides si incolores, si plaisants à l'œil, que bien des ivrognes les boiraient sans dégoût. La boutique d'histoire naturelle a suivi les progrès de la Science et ne répugne pas plus qu'une officine de pharmacien ou de bandagiste.

Depuis que je marche les cent pas devant ses vitrines, je l'ai complaisamment apprise, d'ailleurs ; je puis la décrire avec minutie, les yeux clos, la refaire trait pour trait, la sortir de mon cerveau, qui en garde l'image immédiate et un peu fidèlement sotte des clichés photographiques ; je sais le nombre de ses étagères, la place de ses comptoirs, l'endroit où l'on met chaque chose dans l'étalage ; je sais le va-et-vient des êtres qui la fréquentent, les habitudes du patron, — les péripéties et gestes, en somme, qu'un observateur consciencieux grave dans sa mémoire lorsqu'il séjourne quotidiennement quatre heures devant une même façade d'immeuble : — devant la sévérité quasi officielle d'un muséum fournissant aux études expérimentales de plusieurs institutions réputées.

II

C'est la devanture, d'abord, peinte en noir ainsi qu'il convient, avec un mince filet d'or rehaussant la ligne des boiseries ; c'est l'inscription en lettres rouges du frontail : — MAISON CRUXIOLLES, — et au-dessous, discrètement, sur la vitre longue qui surmonte la double porte : — *Sciences Naturelles* ; c'est la symétrie, sur les extrêmes panneaux, des deux listes de noms illustres, en petites capitales vermillon (*Buffon*, *Cuvier*, *Lacépède*, *Linné*, *Jussieu*, etc..), descendant, vingt-cinq de chaque côté, jusqu'au relief des plinthes.

Derrière les hautes glaces, entre un tatou coiffé à l'alsacienne et un python au badigeonnage récent, roulé en pyramide de boudin sur une planchette semée de fin gravier, j'aperçois en arrivant la figure doucement souriante de mon amie ; elle guette ma venue, assise à sa caisse, et me fait un petit signe de tête, se penche vers le boulevard, incline son buste drapé d'étoffes sévères, où éclate la blancheur d'une cravate-plastron ; elle tire ses manches, remonte le col droit de sa chemisette, donne une tape à ses cheveux frisottés et m'indique l'œil-de-bœuf, au-dessus d'elle, en comptant sur ses doigts : — je dois attendre dix minutes, — vingt minutes, — ou bien elle ne peut sortir que dans une heure. — Je patiente, alors, je me promène devant la porte, les deux vitrines ; je regarde les bocaux, les fioles, les quadrupèdes « préparés », des instruments pour les excursions géologiques, des boîtes vertes pour les botanistes, un herbier ouvert

toujours à la même page jaunie par le soleil, saupoudrée de quelques grains de suie et de la chiure des mouches, avec des plantes collées, séchées, ratatinées, étiquetées de noms latins (*Gillenia trifoliata, Mœnch.*, *Gillenia stipulacea, Mutt.* Amérique du Nord). Je regarde des taupes, des musaraignes, des civettes, un loir, un chinchilla, la carapace d'un pangolin (*M. pentadactyla, L.*), un axolotl, un callao, une chauve-souris clouée sur une planche barbouillée de céruse ; plus loin sont des fossiles, des empreintes de fougères et de presles, une mâchoire de dinothérium, les fragments recollés d'un ptérodactyle, comme sculpté sur son morceau de pierre. — Plus loin encore, c'est un spécimen étrange de la faune féminine d'Australie, une maman ornithorynque (*Ornithorynchus paradoxus, Blumemb.*) qui a un bec de canard, des pattes palmées, un corps d'ourson ou de loutre, et devant tout le monde pond des œufs en même temps qu'elle allaite ses mioches (M. Cruxiolles appelle ces préparations : l'enseignement par l'aspect) ; c'est une autruche géante, en maillot chair, ses ailes ridicules soulevées, pareilles à de vieux plumeaux ; c'est un kangourou, dont la poche recèle des prospectus de la maison.

Et cependant qu'une baudroie (*Lophius piscatorius, D.*) tourne, vire, poisson de gélatine, la gueule ouverte, les épines dressées, pendue à un fil d'archal ; cependant que les bêtes me considèrent de leurs yeux louches, grimacent de leurs mâchoires déformées, montrent leurs crocs, leurs griffes, s'appuient ou se dressent en des poses improbables pour le plaisir du chaland, voici les mains, les chères mains amoureuses de mon amie, qui dérangent un perchoir, alignent un socle, renouvellent ou changent de place des livres a cartonnage smaragdin : — *Le Guide de l'herborisateur*, *La Flore jurassique des environs de Dôle* (vient de paraître), *Le Petit entomologiste* (envoi franco contre 3 fr. 50).

III

Mais les richesses de la Maison Cruxiolles sont surtout à l'intérieur, et bien visibles seulement le soir. — Il y a un phoque, dont la peau huilée reluit comme le ventre d'une Vénus nègre ; il y a un requin-marteau, des perroquets et des aras multicolores ; sur les consoles, les rayons, des files de bocaux classent par

groupes et familles des échantillons de batraciens ou d'arachnides, des helminthes-cestoïdes, même des portions de céphalopodes; de grands tableaux dépeignent de nombreuses espèces de plantes, offrent des coupes de bois, des figures anatomiques ; il y a des boîtes contenant des centaines d'insectes, du scarabée vert-de-gris au papillon machaon ; il y a un écorché, debout sur un comptoir, et qui fait le geste du roi Amasis ; il y a des bustes en plâtre, de naturalistes à perruques ; il y a, au fond, des squelettes montés avec tringles et attaches de cuivre : squelettes humains, squelettes de gorilles et d'orangs, de sarigues, de cerfs et de chiens ; puis des têtes en trophées, des crânes, des tortues ouvertes sur charnières, des reliefs pour l'embriologie.

Certes, des esprits superficiels pourraient déplorer l'absence, dans cette collection, des habituelles grenouilles jouant à l'escrime ; des classiques écureuils, qu'on trouve à l'étalage des plus infimes empailleurs, s'estramaçonnant avec des aiguilles à tricoter. — Je puis répondre que la maison Cruxiolles n'a point une clientèle futile de bonnes femmes spirites, de vieilles filles dévotes, apportant dans le cabas de ma-grand-mère-Louis-Philippe le chat ou le caniche défunt. — Ceux qui veulent voir le veau à cinq pattes iront ailleurs ; ce n'est pas ici une baraque de la foire, et le sérieux, la majesté de la Science s'accommodent mal de ces plaisanteries.

Un singe, près de la porte, fait pourtant l'admiration des curieux, qu'il dévisage de ses yeux vairons; des visiteurs qui ne manquent jamais de le féliciter sur sa bonne tenue : — il doit cet empressement à sa beauté de bête. — Très grand, roux de pelage, il a le derrière chauve ; deux de ses mains, une supérieure, une inférieure, s'attachent à un arbre sans feuilles ni branches, planté sur une caisse revêtue de cailloux et de colle jaune ; et il s'enlève à demi, se retourne vers le trottoir avec un air furieux, impuissant à déraciner cette matraque dont il assommerait volontiers tout le magasin. — Devant lui, les gamins s'arrêtent ; ils lui font des pieds-de-nez et jurent comme les matous; dès que le vantail reste ouvert, de mauvais gars jettent sur sa robe, pareille à de la bourre de coco, des boulettes de sale papier mâché : — quadrumane impassible, il supporte, ne réclame point ; il ne jalouse pas même l'autruche, dont les cuisses font rêver de grands

dadais de collégiens; les oisillons et les musaraignes, devant quoi s'attendrissent de jeunes personnes accompagnées de leurs parents; l'ornithorynque, qui a le privilège de faire larmoyer les commères et parler des devoirs d'une bonne mère de famille. — Il sait qu'il est mieux partagé, que souvent il recueille les œillades et les sourires polissons des petites ouvrières. — Elles lui tirent bien la langue, mais c'est par amitié; elles le reluquent surtout, se glissent à l'oreille des propos grivois et s'éloignent en pouffant.

Quand M. Cruxiolles parait ensuite, il oublie rarement de présenter à son singe quelque « pierre » de sucre teintée par le séjour des poches.

IV

C'est que M. Cruxiolles n'affecte jamais les façons d'un personnage chagrin.

Continuellement occupé, derrière les vitres dépolies de son arrière-boutique, sous la lueur dansante et rouge du gaz, à d'occultes besognes, il arrive avec son bon sourire de commerçant sitôt que le timbre l'appelle; il reconduit lui-même les moindres pratiques; il encourage les perroquets, donne une tape au kangourou et se frotte les mains, content toujours, replet et rubicond, promenant sa face joviale parmi les carapaces antédiluviennes et les conserves de ténias. — Il n'a pas de lunettes, mais un binocle d'or. Il n'a pas une lévite de professeur, mais, ainsi que les bourgeois en villégiature, un veston de toile blanche. Une presque totale calvitie l'autorise à se munir d'un bonnet grec; il préfère égayer par son chef en calotte de gelée rose, son bourrelet de cheveux crépus et grisonnants, et n'être pas semblable à un rat de bibliothèque, à un desservant de laboratoire. Il dit qu'il n'est pas un savant, qu'il ne veut point rebuter la clientèle en lui faisant grise mine; on sait que la maison est tenue et cela suffit.

— Les voilà, ajoute-t-il, les savants... nos maîtres!..

Il montre les bustes, les Lacépède, les Buffon, les Cuvier, les Linné de plâtre (voir les noms au dehors, vingt-cinq sur chaque panneau); il se bourre le nez de tabac et retourne dépouiller ses bêtes.

Des jours, il reçoit de fortes commandes; il devient aussitôt exclamatif; il descend son binocle d'or jusqu'à l'extrémité du nez et parle avec enthousiasme de cer-

taines « pièces » qu'il voudrait voir chez lui (une girafe, un tamanoir, un jeune hippopotame), dont il n'a pas besoin, que personne n'achèterait, mais dont l'encombrement ferait bien dans l'étalage et rehausserait sa réputation d'empailleur expert.— Cet homme, je vous le dis, aime son métier et l'exerce en artiste. — Et, s'il fait en même temps donner un coup de vernis au phoque ou raccommoder un squelette qui égrenait en chapelet de perles les petits os de ses doigts, il est certain qu'il a encore le mot pour rire.

Une fois, il a proposé à mon amie de mettre le requin-marteau dans sa corbeille de noces ; à l'heure du courrier, lorsqu'elle oublie d'importantes lettres sur le comptoir, il ne la gourmande point ; il se contente d'ouvrir la porte derrière elle, de crier dans ses mains en abat-voix que Mlle Georgina pense plus à ses amours qu'aux affaires de la Maison, qu'elle n'aura pas son augmentation annuelle de vingt francs. — Mlle Georgina ajoute même que, jovialement toujours, il se compromet jusqu'à lui parler mariage, ce vieux sale, et fait spécialement valoir ce qu'elle trouverait d'avantageux dans la possession du singe.

V

Je l'avouerai à ma honte, toutefois, le bonhomme Cruxiolles m'excède ; je juge ses plaisanteries d'un goût douteux; la boutique d'histoire naturelle tourne au cauchemar; elle me remémore, je ne sais trop pourquoi, les dessins absurdes d'un Flammarion de deux sous vulgarisant les choses préhistoriques. Je revois, entre cent, une planche toute d'allégories délicates, où des animaux impossibles entourent un pauvre vieillard tardivement charmé par la caresse d'une guenon familière ; sur un rocher, une vague bonne femme, debout, en robe longue, ayant des ailes archangéliques et, sous le bras, un carton, s'époumone dans une tuba romaine : « *La trompette de la zoologie a sonné* », certifie la légende, « *ils sont réssuscités et le naturaliste les classe* ».

Et j'ai beau me raisonner, me dire que je juge mal, que je regarde avec les yeux du dénigrement, que c'est ainsi quand un muséum fournit aux études expérimentales des institutions réputées : l'impression désastreuse persiste. Je sens faillir le respect que tout homme raisonnable doit aux accessoires de la Science. La

Maison Cruxiolles, temple de Cloacine, ménagerie de carnaval et caricature de la mort, m'apparaît aussi frivole et moins pittoresque que l'obscur boyau des naturalistes romantiques, aux vitres poussiéreuses aveuglées de taies en papier. Je regrette le désordre des bric-à-brac, les carcasses branlantes, les tronçons de momies, les bocaux chassieux, les animaux dépilés par des générations de parasites, les crocrodiles gâteux et les serpents bourrés de foin, pendus aux solives fumées. C'est à peine si le rictus des squelettes me reporte à des idées de littérature ou de philosophie macabres. Mais je subis alors une plus abominable hantise : — quand j'ai songé, trop longtemps, au prince Hamlet de Danemark, lequel jouait aux boules avec des crânes dans le cimetière d'Elseneur ; — à Lord Byron, qui avait fait monter en coupe le crâne d'un aïeul et s'en servait à table ; — à Han d'Islande, qui buvait l'eau des mers dans les crânes des morts ; — aux pieux cénobites des tableaux d'églises (à peine visibles tant le bitume des couleurs a tourné au cirage) et qu'on représente à genoux près de l'évangile, devant une croix de deux bâtons rompus et un crâne plus jaune qu'un fromage de Chester, — la nuit, tout le magasin des Sciences naturelles me pèse sur la poitrine : — les fœtus des bocaux montent l'escalier ; l'écorché me tend les bras et danse la pavane ; les tortues font claquer leur couvercles avec des bruits de mandibules ; la chauve-souris volète, sa planche barbouillée de céruse dans le dos ; l'ornithorynque pond ses œufs sur l'oreiller ; le kangourou distribue ses prospectus et répète à « haute et intelligible voix » les cinquante noms illustres des panneaux ; l'autruche me jette du gravier ; la baudroie me tourne sur le ventre ; les squelettes s'avancent en titubant et me prodiguent les confitures de grenouilles et d'araignées, me lancent les bustes, les boîtes de scarabées et de papillons, les marteaux des géologues, les pages de l'herbier, les fragments du ptérodactyle ; le singe enfin, d'un terrible effort, déracine son arbre, et, poussant des clameurs vengeresses, brandissant cette matraque avec une joie de sauvage, — à grands coups, — ran ! ran ! ran ! — assomme les perroquets et les aras, assomme le requin-marteau, assomme le phoque, pulvérise les plâtres, casse les tibias et la mâchoire des squelettes, éparpille les œufs et les prospectus, crève les armoires, démolit toute la boutique et le père Cruxiolles lui-même,

qui tombe parmi les débris, suffoqué d'indignation, la tête en deux, les bras ouverts avec un geste de martyr....

VI

La Boutique d'histoire naturelle suit les progrès de la Science.

CHARLES MERKI.



CONTES D'AU-DELA

LE RÊVE DE LA MORT

La consigne, très sévère, fut rigoureusement observée, et, malgré toutes leurs tentatives, journalistes, étudiants, curieux, ne purent forcer la porte de la salle d'autopsie.

Aux quatre coins, quatre tables de pierre s'érigent, allongeant leur sournoise masse grise rongée d'ulcères bruns, pareilles à d'antiques autels. Elles sont excessivement vieilles; aussi le mol frottement des cadavres qui s'y étendirent les a-t-il vernies d'une patine, luisante comme celle qui distingue, au fond des cryptes, les dalles funéraires où l'on s'est trop agenouillé. Le milieu de la pièce, dont les murs blanchis à la chaux ne reflètent qu'une louche clarté, traversant les barreaux des fenêtres, étroites et prenant jour sur un jardin, qui se pare au printemps d'une jonchée de pervenches semées de roses trémières, s'égaie du clapotis d'une fontaine s'égrenant en cascatelle dans une vasque de métal brillant.

Seul le garçon d'amphithéâtre se trouvait avec moi, occupé activement, en fumant une courte pipe, à trier une collection de calculs variés, qu'il avait sortis avec précaution d'une boîte en ferblanc. C'était sa manie de collectionner ainsi ces petites pierres, qu'il recueillait, au hasard des ventres, près des entrailles pelotonnées et grasses ainsi qu'on ramasse les galets chatoyants, les coquillages nacrés, parmi l'enchevêtrement ambré, humide, des algues ou des fucus ; et, silencieusement, il les rangeait en expulsant, à inter-

valles réguliers, des bouffées de fumée bleue dont l'âcre senteur corrigeait l'indéfinissable et fade odeur planant dans la demi-ténèbre.

Après avoir consulté ma montre, dont les aiguilles me désespéraient par leur lenteur à se déplacer, je laissai échapper une exclamation vive traduisant mon impatience ennuyée. Il daigna alors quitter un moment son macabre travail pour me dire, après avoir inspecté le ciel, que couvrait le manteau diaphane des brumes matineuses. :

« *Il* ne peut plus tarder bien longtemps, monsieur le docteur; *il* doit être au moulage et on va l'apporter dans quelques instants. »

Puis, secouant les cendres du brûle-gueule, il se remit méthodiquement à l'ouvrage.

Vraiment cette attente trop longue m'agaçait, et la contemplation des tables, de la fontaine du bonhomme, que je connaissais également de longue date, ne me distrayait que médiocrement. Les Imaginaires, alors, me venant en aide, transfigurèrent l'espace morne et bassement réel : ne me trouvais-je pas dans quelque temple consacré à une farouche divinité, qui exigeait le tribut quotidien d'hosties humaines, et l'heure n'allait-elle pas sonner du sacrifice, que, grand-prêtre, j'accomplirais ? Et, de fait, la Science, que je m'honorais de servir en humble familier, figurait bien cette Idole, auguste, mystérieuse, puissante puisqu'elle commande à des milliers d'intelligences, et non pas fictive, mais vivant de souffrances, de labeurs douloureux, de sang, de larmes chaque jour versées pour elle, exigeante, ne livrant ses secrets qu'aux initiés ! Combien d'êtres se prosternèrent inutilement devant la Déesse au mutisme de sphynge et moururent, fervents martyrs, pour l'avoir connue... Et à mesure que les générations, toutes éphémères, disparaissaient, bues par le sable mol du Néant, elle s'exhaussait sur les féconds alluvions apportés par ces vagues de peuples, avant de disparaître.

Une légère ombre de mélancolie commençait à m'envahir. J'éprouvait donc un joyeux soulagement lorsque j'entendis s'approcher des pas lourds et des coups ébranler la porte. Précipitamment, j'ouvris.

On *le* jeta sans précaution sur un des blocs frustes, où il tomba rendant un bruit mat, comparable à celui que produirait un fort coup de battoir sur du linge mouillé.

Il paraissait très court. Les porteurs s'en allaient.

« Et la tête ?» demandais-je, ne la trouvant pas.

« Elle doit être là, monsieur », répondit l'un d'eux, qui dénoua le drap sanglant.

En effet, on la lui avait mise sous un bras.

« Comme saint Denis, après la décollation », fit en souriant le garçon d'amphithéâtre, facétieux quelquefois.

Redevenant sérieux, il retroussa ses manches....

Le corps du guillotiné n'était pas encore occupé par la rigidité cadavérique. Tiède, souple, robuste, les muscles bosselant la peau, à peine maculée par endroits d'une pourpre spumeuse qui en soulignait l'éclatante carnation, il reposait dans une attitude calme et confiante, d'une belle pureté de lignes ; on eût dit un lutteur fatigué, si l'impression atroce causée par l'absence de visage, et le sillon écarlate qui sectionnait le cou, n'avaient rappelé à la hideuse évidence. De banales, d'attristantes considérations sur la fragilité de notre existence m'assaillirent malgré mes relations antérieures et fréquentes avec la mort. Il est vrai que la plupart des corps sur lesquels j'opérais avaient succombé après l'affaiblissement d'une lente maladie ou la survenue d'accidents les mutilant. D'autres, ceux des vieillards, se recroquevillaient, maigres, chétifs, débiles, déformés ; tous, enfin, se présentaient marbrés des taches rousses, vertes, lie de vin, de la putréfaction, ne ressemblant déjà plus à aucune forme humaine, tandis que *lui* datait d'une heure... et une frac-

tion infinitésimale de minute avait suffi pour mettre à néant sa vigoureuse santé, sa force d'athlète, souffler sa vie comme une flamme.

Maintenant, la poitrine onverte, où je fouillais entre les poumons, d'un rose fané, pour atteindre le cœur, ne faisait plus songer, devant la carcasse entamée, les côtes brisées en triangle, qu'à la dépouille de quelque étrange animal de boucherie.

Pendant que mon aide décortiquait lentement la moelle, opération difficile où il excellait, la sortant des vertèbres délicatement, de même qu'on extirpe la succulente chair d'une patte de homard, je pris la tête du supplicié.

Complètement exsangue, elle était horriblement pâle, les lèvres épaisses et sensuelles, violettes, et les yeux ouverts, fixes, à l'iris pers, ternis par une frêle buée qui en opalisait la transparence. Une soyeuse teinte bistre les cerclait. Je la tenais à deux mains pour l'examiner : les sinus frontaux énormes, le nez offrant une mince déviation en son milieu, les mâchoires inférieures extrêmement développées, donnant à la face une apparence bestiale que complétaient les pommettes saillantes, tous ces caractères formaient par leur réunion un type accompli de criminel.

Je saisis un couteau que me tendait le garçon, et me disposais à fendre le cuir chevelu, de façon à mettre le crâne à nu avant d'en scier la boîte pour parvenir au cerveau, quand un bruissement bizarre, composé de sons articulés, encore que très faiblement, un bourdement de paroles confuses, m'arrêta. Surpris, je regardai autour de moi : le seul être animé m'accompagnant avait la bouche close, et du reste le timbre de cette voix me demeurait inconnu. Elle semblait impersonnelle, extra-humaine, émanant des choses mêmes qu'elle évoquait, elle était douce, et, dirai-je, parfumée de terreur : cette expression rend presque mon sentiment d'alors, car il me parut que la voix me caressait d'une odeur sépulcrale,

mélange d'encens et de pourriture, haleine d'épouvante.

Je ne m'effraie pas facilement et n'ai jamais eu d'hallucinations ; cependant, là, il me vint à la fois le doute de moi-même, de ma lucidité d'esprit, et une crainte vague, qui fit battre plus fort mon pouls et me serra à la gorge, péniblement. Certes, je l'avoue, j'eus peur, une peur folle avec des envies de fuir, et je faillis laisser rouler à terre le chef de l'assassin dans ce moment de brusque terreur.

Néanmoins, je maîtrisai cette panique soudaine, et, la bouche sèche, les tempes brûlantes, sentant mon cœur heurter tumultueusement ma poitrine, j'écoutai la voix.

D'abord, je ne distinguai rien de précis. Les syllabes roulaient, étouffées, gutturales, sans prononciation nette qui permît de leur attribuer un sens. Elles se succédaient rapidement, rappelant le susurrement des sources vives, que l'on rencontre parfois en forêt, dissimulées sous la mousse et les feuilles. En même temps, je pensais ironiquement qu'il était impossible, complètement impossible à une tête, d'une part séparée du larynx, d'autre part privée du sang indispensable à sa fonction, d'exprimer des idées qu'elle ne devait plus avoir, et je me raillais de ma crédule attention à saisir quelque lambeau de phrase, plus clair.

Ensuite... vous vous êtes certainement trouvé, parfois, au cours d'un cauchemar pesant, subitement figé, en quelque sorte, par une paralysie brusque, horrible, entravant toute action, et qui vous enlève, en présence d'un danger pressant, immédiat, vos moyens de défense ? Il en résulte une angoisse haletante, immense, puis un plongeon dans le noir, et le réveil. Pour moi, la scène se passa exactement ainsi.

Ce que je tenais entre mes doigts disparut, ou plutôt se fondit dans ma conscience avec ma personnalité propre. J'eus la notion, assurément

imprécise, que je pénétrais dans cette âme étrangère, déserte, m'annexant les perceptions, les idées, les images abandonnées par l'autre, auquel je me substituais par cette sorte de prise de possession de son ancien habitat. Etais-je *lui* ou *moi*? Peut-être les deux à la fois et non dédoublés; d'ailleurs, je ne posai pas le problème. Cette manière d'être ambiguë, cet état d'esprit équivoque paraîtront, sans doute, à quelques-uns, illusoires, mensongers, peu vraisemblables : qu'il me suffise de leur rappeler que je ne fais ici que transcrire, le plus fidèlement possible, mes impressions d'alors, sans analyse ni critique.

Bientôt, je pressentis un danger osbcur, latent, qui menaçait, et auquel je ne me déroberais pas. Mes prunelles se dilatèrent vainement à vouloir percer la nuit, à deviner le monstrueux péril accroupi, au guet, protégé par cette opacité lugubre qui m'environnait, et mes poumons s'enflaient outre mesure afin de soulever le poids d'anxiété les écrasant.

— Un temps de transition, vide, car ma mémoire ne retrouve rien.

Ce fut, après, l'inévitable imminence du terme fatal. J'eus l'intuition que nulle force bienveillante, tutélaire, charitable, ne pouvait m'y soustraire.

Une place, bordée d'arbres effeuillés dont les branches mettent un volant de dentelle ajourée, guipure extrêmement fine, au bas de la traîne moirée du firmament, vêtu de roses saignantes et de jonquilles, s'étend, froide, sinistre, effleurée de la lumineuse caresse de l'aube pointant. Des nuages corail voguent sur une mer gris perle, vers des archipels d'or, loin, très loin des hautes maisons, lavées en grisaille, avec des toits d'ardoises mauves, que lèchent de carmin apâli des rayons de l'astre à son lever. De l'autre côté de l'espace vide, une foule agitée, bruyante et frondeuse, se presse en grondant derrière des cavaliers en ligne, le sabre haut, pailleté d'éclairs ; une

foule que je ne vois pas, mais la rumeur qui monte par delà cette barrière de gardes m'indique assez sa présence. Pourquoi des formes humaines m'entraînent-elles? Je ne veux pas. Non, et... je ne parviens pas à me débattre des liens étroits qui me garrottent. Ha! mes regards se heurtent à une machine que je reconnais: deux poteaux encadrent un triangle brillant. Dans le même temps je bascule, précipité en avant, et sens autour de mon cou la gêne d'un collier rigide et glacé. Le couteau tarde bien, ou est-ce que ces secondes-là comptent double? Je voudrais me recueillir, obtenir une dernière pensée lucide, solennelle, avant l'instant fatal... tout est flottant, indécis, flou, dans ma tête, qui va tomber.

Cependant, voici que passent, avec une rapidité inconcevable qui n'exclut pas une achevée précision de détails, de naïves et candides images, mes actes de tout petit, menus épisodes datant mon enfance de leur insignifiance grandie et retenue, les jeunes figures, les paysages primitifs qui l'encadrèrent. Cette reviviscence de fort anciens souvenirs s'irradia comme une gerbe de fusées éclatantes, constellation vite éclipsée.

Une indéfinissable sensation de vide suit un choc violent sur la nuque: je m'aperçois nettement de l'absence de mon corps, et l'étrangeté de cette constatation m'effraye. Du noir éclaboussé de rouge et encore du rouge strié de noir, sous mes paupières, palpitantes d'un irréprimable tressaillement, un rappel de la récente impression, le biseau du couperet tranchant la moelle, en me vrillant d'une douleur suraiguë, survivent seuls à l'effondrement dernier.

Ici se place une période d'inconscience absolue, complète, à la suite de laquelle, progressivement, je redescends en moi-même; une douce tiédeur, un bien-être infini me ranime, me pénètre, et je me retrouve dans mon laboratoire, versant de la liqueur orangée sur un cerveau placé en un cristallisoir.

Surpris, effaré, je regarde attentivement autour de moi : tout est en place et il n'y a pas de confusion possible. Ce microscope est le mien, je me servis hier de ces flacons... Comment, alors, cette incursion dans une âme étrangère, cette transfusion à laquelle je dois d'avoir parcouru à nouveau les stades émouvants qui précédèrent sa mort, n'a-t-elle pas interrompu tous mes actes ? Que s'est-il passé ?

J'ai interrogé mon aide. Il n'a absolument rien remarqué d'anormal chez moi. J'insiste : il maintient sa réponse. Il m'a vu continuer la nécropsie, prendre les pièces anatomiques et me rendre au bâtiment où je suis en ce moment, pour les mettre à durcir dans la solution d'usage.

C'est donc vrai ! Une partie de mon être vaquait à ses occupations, tandis que l'autre revivait une terrifiante agonie. Eh bien, oui ! cette funèbre fantasmagorie, coexistant avec des travaux multiples, encore que ne nécessitant pas un concours intelligent, est possible, et, après réflexion, je ne devrais pas concevoir une surprise telle, moi qui sais des cas de ce genre, en ai observé, en connais le mécanisme. Pourtant, un étonnement inquiet me poursuit, je ressemble à un homme qui posséderait la géographie parfaite d'une contrée, en aurait lu d'exactes descriptions topographiques, et se trouverait transporté sur les lieux mêmes : je crois que, malgré ses notions antérieures, il ne manquerait néanmoins pas d'être dépaysé.

Et je me surprends à douter de ce songe singulier, à chercher de craintives et de superstitieuses interprétations.

Je prendrai du bromure, dès ce soir.

GASTON DANVILLE.



PETITS APHORISMES

SUR LA SENSIBILITÉ

1

Le cœur est un levier puissant que doit mettre en œuvre la raison.

2

Rien n'est si dangereux qu'un homme de cœur qui a des idées fausses.

3

Le cœur, c'est l'enthousiasme : c'est aussi le fanatisme.

4

Le cœur est un volcan, dangereux quand il est en activité, laid quand il est éteint.

5

Le cœur donne quelquefois de l'esprit ; l'esprit ne donne jamais du cœur.

6

Il ne suffit pas que le cœur soit d'or : il faut encore qu'il soit délicatement ouvré.

7

Trop de raison jette sur tous les sentiments une disgrâce.

8

Les contradictions du cœur n'en sont pas.

9

Notre cœur nous emporte au large ; notre raison nous retient sur le rivage. De là tant de naufrages pour le cœur et tant de dépendances pour la raison.

10

L'égoïsme du cœur est le plus noble de tous les égoïsmes : mais c'est aussi le plus tyrannique.

11

L'incrédulité du cœur est un vice, le cœur étant fait pour être crédule, comme l'esprit pour ne l'être pas.

12

La beauté d'un sentiment nous illusionne souvent sur sa légitimité.

13

Le cœur est un organe essentiellement lâche, qu'il soit ouvert ou qu'il soit fermé.

14

Une excessive sensibilité témoigne plus de nerfs malades que de délicatesse de cœur.

15

Les personnes qui s'émeuvent facilement n'ont pas plus de cœur que les autres : elles l'ont plus mou.

16

Il y a souvent, chez les personnes d'extérieur froid, une émotion intérieure d'autant plus violente qu'elle est comprimée.

17

Celui qui s'émeut de tout ignore les émotions.

18

L'impassibilité est une force, à condition qu'elle ne se communique pas ; la sensibilité en est une autre, à condition qu'elle se communique.

19

Pour réussir, il faut parler avec le cœur et agir sans lui.

20

Le degré d'émotion auquel un homme amène une foule est en raison directe de son sang-froid.

21

L'évolution du sentiment chez le sage : égoïsme, amour de la famille, patriotisme, amour de la civilisation, amour de l'humanité, détachement de la civilisation, détachement de la patrie, détachement de la famille, détachement de soi-même.

22

L'indépendance du cœur est le triomphe de l'égoïsme.

23

Ce qu'on nomme indifférence n'est que l'acca-

parement de l'âme par un objet au détriment de tout le reste.

24

Le cœur a ses prodigues et ses avares ; il a aussi ses économistes qui le discutent comme un budget.

25

Quelques-uns font carrière par l'élégie ; ils savent pincer adroitement leur cœur, jusqu'à lui faire ousser des cris de douleur.

26

Les femmes sensibles se donnent facilement et se reprennent de même.

27

Rien n'est moins digne de sympathie qu'une sensibilité qui n'est pas doublée de charité.

28

Les égoïstes de la sensibilité agacent plus qu'ils n'émeuvent.

29

Les larmes ne viennent jamais des couches profondes du cœur.

30

Les détresses du cœur sont des faiblesses de l'âme.

31

Pour ne pas se perdre dans le labyrinthe du cœur, il faut ce fil d'Ariane : le mépris.

32

Mépriser les souffrances du cœur ne veut pas dire ne pas souffrir, mais garder son sang-froid dans la souffrance.

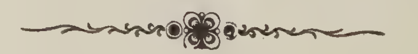
33

Les souffrances du cœur ne doivent faire crier qu'élégamment.

34

Un cœur éprouvé se barde d'un triple airain : mais souvent cet airain ne recouvre plus qu'un cadavre.

Louis Dumur.



L'ENFER FAMILIAL

A Georges Rochegrosse.

Un habitacle de grincements-de-dents, voilà ce que j'étais en vérité.

Après mille sondes jetées dans mon hospitalité bizarre, à cela j'avais singulièrement conclu : grouillaient en moi des êtres fantastiques, desquels émanaient les grincements.

Certes, j'étais hanté comme un donjon par un mystère ayant des dents, puisqu'il y avait grincements. Cela grinçait d'un ton si tragique même que m'incendiait parfois le vertige de m'entrouvrir, pour mon édification, avec cette épine d'acier qui pousse dans les mains désespérées; la brèche eût été perpétrée, n'eussé-je à temps pensé que la mort éteindrait l'œil et l'ouïe apparemment nécessaires.

Je m'enquis alors d'un miroir fabuleux, le miroir qui fait voir en dedans.

A force de me creuser comme un sol rebelle avec acharnement, l'idée de ce miroir germa. Bientôt je récoltai : le miroir qui fait voir en dedans, c'est le Son-de-Cloche !

Effectivement le Son-de-Cloche déracine la fleur humaine, l'accapare et, s'exilant des apparences, la greffe sur un intime et foncier climat au décor tissé par une essentielle araignée.

J'allais donc connaître en quels hôtes crissaient les mâchoires occultes.

Un soir je gravis le clocher du village. Le silence recevait, parmi l'escalier en caragol, les cendres du dernier angélus. Accédant à la cage du phare sonore, je découvre, grâce aux vers luisants de quatre pipes, quatre énormes campanules de métal. On allait dru glorifier, ce vêpre de Pentecôte, les douze langues de feu spirituelles.

Sur un signe du cadran, les gaillardes campanules s'émeuvent puis se meuvent de par huit bras qui semblent de glacés coups de bise ; chaque cloche passe du hanap impérial à la jupe populaire, et le vacarme crucifie mes oreilles.

Le tympan halluciné, je m'imagine des appeaux invitant les étoiles ou que tout un peuple de misère cogne à la porte du Paradis. Station par station, ma fièvre de savoir, mûrissant son à son, aboutit finalement à une île étrange et m'y accroche comme un naufragé, loin de la falaise logique de ma Vie, près sans doute des cannibales adéquats.

Or cette île est le Dedans-de-mon-être.

Bientôt l'abominable théorie point et se divulgue progressivement : tas informe de chrysalides, puis larves indécises ; cela rampe, chenilles, vers ma compréhension et s'y révèle papillons. Non certes des papillons, mais des formes jadis humaines rongées par la lèpre du malheur, moignons fumants, os calcinés, avec d'ignobles imbroglios qui durent être chevelures et barbes.

J'allais interroger ces indigènes du cauchemar lorsque je perçus leurs dents grincer, oh grincer terriblement — si proche ! — ainsi que grinceraient les portes de prisons qui ne s'ouvrent jamais.

Pressentant alors qu'ils souhaitent m'enseigner, je balbutie :

— Dites !

Ces hurlements vinrent aussitôt me meurtrir comme si mes oreilles se débattaient sur des ronces:

— Nous sommes, parmi les Aïeux de ton Sang, ceux qui vécurent dans l'opprobre. L'Enfer de l'homme étant le Péché-de-sa-postérité, nous brûlons à travers toi sur les aspics rouges de tes vices noirs. De grâce, pour que s'éteigne notre châtiment, fais pénitence, ô notre Fils ! verse des larmes réparatrices jusqu'à ce que ta conscience ait mérité de se mirer sans honte en le sceau des margelles, et cette contrition sera la lavan-

dière aussi de notre désespoir, leurs fils améliorés pouvant seuls abolir la peine des ancêtres damnés. Pitié donc pour nous, car ta vertu nous affranchirait, et pitié pour toi-même, car tu devrais subir l'inéluctable expiation dans la malice de ta descendance ! Notre passé de forfaits rendait nécessaire ton futur de vices, de par ceci que l'ignominie d'une famille est charriée, de l'aube au vêpre, par son fleuve générationnel; de la sorte nous sommes nos propres bourreaux. Mais, encore que prétendent les Pages Saintes l'humanisant impiement, le Miséricordieux point ne désire un enfer sans fin, l'enfer il le commet aux soins amendeurs de la postérité des réprouvés, enfer annihilable au gré de la race clémente. Daigne le marbre de ta mémoire accueillir ce discours diabolique et ton âme le scander jusqu'à sa neige rédemptrice !...

Je ne pus écouter davantage en le miroir de cloche dont le silence, à propos, me ramena vers le rivage aimable des contigences.

Vivement je descendis la spirale de l'escalier, et de la place de l'église j'allais m'éperdre emmi la campagne sous les linges frais de la lune, avec ce souvenir de flamme sur les lèvres :

— Le père souffre dans le fils !

M'étant regardé dans la voix rose d'un rossignol nocturne, je me trouvai plus pâle que l'Amant de Béatrice.

Le matin me vit agenouillé devant une niche où languissait une madone.

Depuis je noue mes bras affolés autour de la Sagesse afin de n'ouïr plus jamais les dents infâmes. Hélas ! elles me réveillent, parfois, à l'heure oublieuse de la faute.

Il est si savoureux, le fruit de l'arbre aux branches de serpent !...

SAINT-POL-ROUX.

LES PREMIERS SALONS

Indépendants. — Rose ✝ Croix. — Exposition de Mme Jeanne Jacquemin.

« Dans le beau, la forme sensible
n'est rien sans l'idée. »
Esthétique de Hégel.

I

Incontestablement, le salon de la Rose ✝ Croix, dû au dévouement de M. de La Rochefoucauld pour l'art, aura été, par ses tendances, la grande manifestation de l'année ; si l'on y joint, en pensée, quelques-unes des cimaises vues aux *Indépendants* et presque toute l'Exposition permanente de la rue Le Peletier, — cet ensemble représentera un admirable effort vers le nouveau, vers un art synthétique, idéaliste, symétrique, vers un art de signification et de volonté. Ce mouvement a été secret, s'est élaboré loin des écoles et des salons autorisés, et son origine première est moins picturale, peut-être, que littéraire. — C'est-à-dire que les poètes et les esthètes l'on influencé davantage que les artistes eux-mêmes, fussent-ils les Chassériau ou les Gustave Moreau, les Primitifs ou les Japonais. Non seulement le public, toujours si mal renseigné et pourtant si docile, l'a méconnu, mais la critique, à part des jeunes gens, à part des audacieux comme Th. Duret ou Octave Mirbeau, n'y a rien trouvé, sinon « de quoi rire » : on se souvient des clameurs, des cris de canard qui saluèrent l'exposition des œuvres de Gauguin. A cette heure — sauf illusions — quelque revirement se fait : même les journalistes semblent en avoir assez de la peinture photographique des Meissonier et des Jacquet, des Lambert et des Bonnat ; — peinture photographique, ou, d'une expression plus large, « naturaliste », parce qu'elle tend à l'imitation de la Nature et non à son interprétation. Cette sorte de peinture n'existe pour ainsi dire plus, sinon comme quantité, — kilométriquement ; comme la littérature académique ou naturaliste, qui lui fait pendant, elle se meurt dans l'indifférence des générations nouvelles,

— à peu près comme s'éteignit, aux temps du romantisme, l'art de Dorat, de Ginguené, de Voltaire ou de Luce de Lancival, et l'art de Fragonard, de Greuze, de David ou de Guérin.

Deux écoles, néanmoins, restent en présence : les Impressionnistes et les Symbolistes ; ceux qui tendent à transporter sur la toile, vive et crue, l'impression pure et simple, toute objective, qu'un aspect des choses a produite sur leur imagination sensorielle ; — ceux qui décomposent cette même impression pour la recomposer à loisir selon la volonté d'exprimer en leur œuvre, non pas des fuyances, mais des permanences, des significations éternelles, des représentations voulues définitives.

Ces deux arts valent par leur sincérité : pratiquement ils se joignent et se complètent, — car il faut au symboliste un fond d'impressionnisme, et l'impressionniste qui ne chercherait qu'à emmener des nuances en captivité serait le plus vain des détrousseurs de paysages.

Ces notions admises, voici quelques annotations aux livrets.

II

Les Indépendants. — La plupart des peintres qui exposent là sont plutôt des indépendants *de* l'art que des indépendants *en* art, mais toutes ces médiocres toiles pendues ne sont pas pires que celles que nous verrons aux Champs-Elysées ou au Champs-de-Mars. De la foule se dégagent :

Maurice Denis : d'étranges petites femmes nues, un peu japonaises, mais très originales et peintes avec une science merveilleuse; une autre femme en noir dans un paysage qui a des airs vieux, une ordonnance comme classique, et pourtant un viaduc de chemin de fer s'érige dans le fond : dévulgariser la nature civilisée, c'est intéressant et c'était difficile ; trois autres femmes, très pâles, bustes qui sortent d'un panneau brique ; une autre femme avec fleurs et arbres : — tout cela pris dans la vie, mais recomposé, agencé en vue de signifier de nobles moments de loisir, des repos où l'on songe;

Emile Bernard : mais rien de comparable à son beau *Portement de Croix* ; il s'exagère malheureusement dans le laid;

Bonnard : sortira-t-il du japonisme ? Son japonisme,

du moins, est bien du Bonnard : j'espère qu'il le personnalisera encore; un paysage en trois ou quatre verts avec des taches orange est bien curieux; même sensation devant un plus grand paysage; une vieille femme intéresse grandement; tout cela est certainement du très bel art décoratif, mais avec, çà et là, une fâcheuse tendance au grotesque, c'est-à-dire à la déformation grimaçante;

Ranson : d'amusants plats étrusques (sur toile);

Anquetin : une femme rousse assise, avec un presque sourire d'une ironie cruelle, — égal en valeur significative à l'autre rousse du même, qui se peigne avec une férocité de hyène;

Gausson : quelques cadavres;

Guilloux : huit paysages de la plus heureuse composition, étranges et originaux, très harmoniques;

H.-F. Roussel : un assez bizarre coin étroit de jardin, l'éternel violet, du plein soleil terne;

A. Osbert : des paysages d'un vert pâle à fonds bleuâtres, très doux, très accueillants, harmonisés par la pâleur des cadres;

Angrand : une ombre bleue dans une ombre lumineuse plus pâle : ce sont des loups dans une brumeuse nuit de lune; très spécial de facture;

G. d'Espagnat : paysages (à la Poussin);

Casas : deux paysages assez engageants;

Ranft : son trio de femmes rouges ne serait pas désagréable, — mais quelle absence de style!

D. de Regoyos : une *Mater dolorosa*, plus espagnole que peinte;

Ibels : amusant;

Toulouse-Lautrec : intéressant;

Seurat : des toiles sont des merveilles d'harmonieuses tonalités; en d'autres, il ne réussit qu'à colorier des toupies : — on reviendra quelque jour sur l'œuvre de ce chercheur.

III

Les *Indépendants* ne détiennent nulle sculpture bien notoire; au contraire, quelques-uns des meilleurs envois aux **Rose ✝ Croix** sont des groupes, des bustes, des reliefs; à noter :

Le *Christ* de V. Vallgren, haut-relief en plâtre, d'une résignation un peu jésuitique; du même, une minuscule *Urne funéraire* en bronze (M. Roujon l'a achetée pour le compte de l'Etat);

De Léopold Savine, une belle tête bronzée et sanguinolente de Saint Jean-Baptiste;

De E. Bourdelle, l'esquisse d'une femme au pied de la Croix, vraiment prosternée, vraiment fondue (et même trop) d'amour;

Le *Torrent*, de Niederhausern, est fougueux et tourmenté comme il sied; l'influence de Rodin se fait sentir; du même un intéressant buste de Verlaine.

Dampt : statuettes en haut-relief, des enfants et des têtes ailées d'un très bon modelé;

Pezieux : Terre cuite peinte dans le goût florentin, *Vierge à l'enfant;* ce n'est pas banal, grâce à l'expression de tristesse de la Mère et de son Jésus;

Les grès flammés de G.-A. Jacquin témoignent de peu d'imagination, mais séduisent par leurs amusantes couleurs fausses.

Enfin, les fers forgés de Servat nous sortent du japonisme industriel et du truquage historique; c'est de l'art véritable.

En transition à la peinture, les gravures sur bois de Villoton. Ce sont d'ingénieuses caricatures, très vivantes, très amusantes, loin de toute banalité; son Verlaine et son Baudelaire intéressent vivement : ce n'est plus de la caricature, et pourtant ce Verlaine potiron!...

Les aquarelles de Trachsel sont des lavis : plans, coupes et élévations de palais mythico-chaldéens, de temples en forme de têtes humaines architectuées; des lavis de chimères, de larves aqueuses, le tout très original, absolument unique, l'œuvre d'une belle imagination, — sans peur et qui la suggère. — Original, oui, et cela malgré la très sensible influence de Redon.

Th.-P. Wagner fait saillir en violet d'un fond crayonné de noir une « épouvantable » tête; du même, un complexe, mais trop vieillement fantastique Ciel-Terre-Enfer.

Les Khnopff sont fort curieux, surtout la *Sphinge* qui semble peinte sur la glace d'un miroir; les femmes se voient dedans, la face aux genoux, et, en se dressant un peu, arrivent à fondre l'image de leur front avec la fuyante image du sexe de la Sphinge, — reposant ainsi, par un naïf instinct, leur pensée dans son véritable organe.

Maurice Chabas : *Erraticité*, évolution des fantômes humains; du même, une fulgurante *Révélation.*

Les Schwabe sont du symbolisme bien sage, et aussi

les Séon, dont l'*Ecueil* cependant frappe ; de A. Point, une agréable femme.

L'*Aurore*, de Ch. Maurin, attire le public par l'excentricité de ses teintes plates. Ayant dessiné admirablement une allégorique composition, l'auteur a couché dans chaque blanc, délimité par des lignes, une nuance choisie au hasard ou d'après une théorie que j'ignore. Abstraction faite de ces coloriages malheureux, le tableau signifie bien ce qu'il veut dire : les divers éveils, au matin, d'une humanité lasse d'avance du jour qu'elle va vivre, qui voudrait fuir, mais qui retombe aux rêts de la besogne quotidienne, des plaisirs quotidiens.

L'*Ange de la Rose † Croix*, par A. de La Rochefoucauld : c'est truculent, violent, bizarre, barbare, et cependant, de tout le salon, c'est peut-être la seule toile qui soit *peinte*. Si les couleurs étaient un peu plus fondues, si cela criait un peu plus discrètement, on s'y plairait sans doute davantage ; mais qu'un tableau témoigne d'audace, de force, de brutalité même, cela vaut tout de même mieux que le douceâtre lavis ou que l'encre de chine teintée de bleu. M. de la Rochefoucauld a un solide tempérament d'artiste : avec cela, on peut être sûr de soi.

Un grand dessin de Georges Minne est très beau et très incompréhensible ; mais, comme dit Hégel (et le simple bon sens) : « Le beau ne se peut comprendre. »

Des Cimabue plus finis, plus poussés ; l'âme des Primitifs, la foi d'un Angelico ; un amour pour les yeux, qui sont tout l'homme intellectuellement sensible ; des têtes, comme celles du *Christ* et de ses *Anges*, qui s'inscrivent pour toujours dans les prunelles, comme celle de cette *Vierge à l'enfant*, bretonne idéalisée en un prodige de naïve douceur ; à côté, une tête volontaire et perverse ; puis un enfant nu en prière, adorable d'innocence ; un Saint Jean-Baptiste prêchant, de quelle foi ! une *Vierge aux anges*, aux anges si volontairement purs, — voilà, avec beaucoup d'incohérences, quelques-unes des impressions que donnent les miniatures de Filiger. C'est un mystique, lui, et non d'imitation, de tempérament, un homme de foi et de charité en même temps qu'un artiste précieux et savant en théories. Le *Christ aux anges* est un chef-d'œuvre, et la Vierge bretonne la plus digne d'*Ave Maria* depuis celles que peignirent, pour leurs églises aimées, les derniers idéalistes flamands.

IV

Mme Jeanne Jacquemin. — Exilée de la Rose ✝ Croix, où les femmes ne furent admises (quoique cela foisonne d'œuvres peu viriles), Mme Jacquemin s'est réfugiée chez M. Le Barc de Boutteville, où elle expose quelques pastels. A première (ou à seconde) vue, on imagine (plutôt que l'on ne découvre) en les œuvres singulières de cette jeune femme la double influence de Gustave Moreau et d'Odilon Redon; — mais c'est du Moreau bien moins pacifique et du Redon bien plus hautement mystique : de sorte que, si l'originalité n'est pas stricte, l'effet produit est cependant de pleine et pure nouveauté, d'un réel inattendu, — tant il y a de rêve dans ces verdâtres luminosités, — tant il y a d'ingéniosité en ces hardies symbolisations qui se résument toutes en une figure humaine, une tête.

Mélange de catholicisme et de perversité; son œuvre semble faite pour illustrer Baudelaire et Barbey d'Aurevilly, et j'y sens quelque chose d'encore plus maladif, une exquise putréfaction qui va jusqu'à devenir somptueuse, une immoralité charmante qui se préoccupe très peu de préciser les sexes et qui laisse le doute des androgynats flotter comme une buée de désirs malsains et adorable autour des têtes infiniment lasses de vivre qu'elle précise en des pastels d'une science technique très rare chez une femme.

On peut regretter un peu de monotonie, mais il s'agit (je crois) d'un début, et nous verrons de la même main, non plus uniquement des têtes, mais des êtres entiers, des groupes, des compositions : si ses doigts ne s'ornent pas encore de multiples joailleries, mais d'une bague unique, c'est bien celle alléguée en un vers exquis par Charles Coran :

Je n'ai pour bague au doigt qu'une couleuvre d'or,

Et couleuvre aux yeux pâlement et chimériquement verts !

Les pastels exposés sont : *L'Exil* : l'enfant glauque tombée sous les eaux glauques; tête de cadavre idéalisée par la douleur, penchée sous la pression des injustices; *Le Calice* : un calice, et en émerge la tête sanglante de Jésus...

Salve, caput cruentatum,
Totum spinis coronatum,
Conquassatum, vulneratum,
Arundine verberatum,
Facie sputis illita...

... Tête si ravagée par la souffrance que sa hideur devient extra-humaine, — et divinement adorable; *La Fin d'un Jour* : une tête lumineusement triste aux yeux de bleu lapis (1); *L'Enfant prodigue*, qu'auréole l'ennui de toutes les joies, — aux yeux morts à tout désir, — à la bouche vitupératrice de tout baiser; *Séraphitus Séraphita*, être inquiétant, sans âge ni sexe, laid, étrange, à la main une fleur inconnue, signe de son impossible amour, vêtu de violet pâle, les yeux mélancoliques de ne pas vivre ; *L'Ami* : derrière des barreaux, se meurt l'intangible ami aux yeux clos par le désespoir ; *Le Cantique*, une femme dont toute la face et les lèvres chantent le chant de l'extase attristée vers l'au-delà... Ces pastels ont dit cela et bien d'autres choses.

R. G.



BOÈCE AU MOYEN-AGE (2)

Le grec Hermas, chrétien et platonicien, et familier même davantage avec les dires de Diotime qu'avec les paraboles évangéliques, écrivit, aux temps de saint Paul, un livre, le *Pasteur*, qui a servi de modèle à tout un cycle de livres. Le début en est tout à fait pur et plein de grâce :

« Celui qui fut mon hôte à Rome me vendit une jeune fille. Beaucoup d'années après, je la revis, je la

(1) C'est d'après ce pastel de Mme Jeanne Jacquemin que M. A.-M. Lauzet a gravé l'eau-forte aujourd'hui offerte par le *Mercure de France* à ses abonnés (V. feuille d'annonces en tête du présent numéro).

(2) *Boethius, an essay*, by Hugh Fraser Stewart (Londres, Blackwood). — Cet ouvrage est un *manuel* de Boèce, un très bon travail d'érudition où tout est dit avec méthode et sobriété.

reconnus et je me mis à l'aimer comme une sœur. Mais avant cela, un jour qu'elle s'apprêtait à se baigner dans le Tibre, je lui tendis la main et la menai vers le fleuve. En la regardant, je me disais en mon cœur : Je serais heureux de posséder une telle femme, si belle et si honnête. Je pensais cela et pas davantage. Or, quelque temps après, en me promenant avec ces pensées, je rendis hommage à la créature de Dieu, songeant compien elle était magnifique et belle. Et m'étant promené, je m'endormis. Et l'Esprit me ravit et m'enleva vers la droite, en un lieu où un homme n'aurait pu marcher. Car c'était un lieu plein de rochers et abrupt, et impraticable à cause des eaux. Quand j'eus franchi ce lieu, j'arrivai dans une plaine : et, les genoux fléchis, je commençai de prier le Seigneur et de confesser mes péchés. Et comme je priais, le ciel s'ouvrit, et j'aperçus cette femme que j'avais désirée, me saluant du haut du ciel et disant : Hermas, salut. Et moi, l'apercevant, je luis dis : Madame, que faites-vous là ? Et elle me répondit : J'ai été reçue ici pour dévoiler tes péchés au Seigneur. Madame, demandai-je, les dévoilerez-vous vraiment ? Non, dit-elle. Mais écoute les paroles que je vais te dire. Dieu, qui habite dans les cieux et qui de rien a créé toutes choses et les a multipliées pour sa sainte Eglise, Dieu est irrité contre toi : parce que tu as péché envers moi. Répondant, je lui dis : Madame, si j'ai péché envers vous, où, en quel lieu et en quel temps vous ai-je jamais adressé une parole déshonnête ? Ne vous ai-je pas toujours estimée comme une dame ? Ne vous ai-je pas toujours révérée comme une sœur ? Pourquoi donc m'accusez-vous d'actions si abominables ? Alors, se mettant à rire de moi, elle dit : En ton cœur est montée la concupiscence du mal. Et ne te parait-il pas que c'est une laide chose pour l'homme juste que la concupiscence du mal soit montée dans son cœur ? C'est un péché pour lui, un très grand péché. L'homme juste en effet pense des choses justes. Et c'est en pensant des choses qui sont justes et s'avançant dans cette droite voie qu'il trouvera au ciel un Seigneur propice à sa cause. Mais ceux qui pensent en leur cœur des choses défendues assument la mort et la captivité : surtout ceux qui aiment ce siècle et qui se glorifient dans leurs richesses : et ceux qui ne pensent pas aux biens futurs, leurs âmes sont vidées de tout. Ainsi font les

douteux qui n'ont pas d'espoir en le Seigneur et méprisent et négligent sa vie. Mais toi, prie le Seigneur, et il guérira tes péchés et ceux de toute ta maison et ceux de tous les saints. Quand elle eut prononcé ces paroles, les cieux se fermèrent » (1).

Voilà bien le prototype de la *Vita nuova* de Dante; mais Dante n'a sans doute connu Hermas qu'à travers l'imitation qu'en a faite Boèce dans sa *Consolation.* A vrai dire, le traité de Boèce provient du *Banquet* encore plus que du *Pasteur*, mais tous ces livres et d'autres ont des analogies de filiation. Diotime, la *Domina* d'Hermas, la Monique évoquée dans la *Vie heureuse* de saint Augustin, la Philosophie telle que la voit Boèce, Béatrice, — autant d'êtres de rêve ou d'idéalisation appartenant à la mystérieuse famille.

Avoir une place, même toute petite, parmi ces créateurs d'âmes, c'est la gloire du sénateur Boèce, Maître des Offices à la cour de Théodoric et qui fut mis à mort sur des accusations assez obscures portées contre lui par Cyprien, comte des Sacrées Largesses.

Sa réputation durant tout le moyen-âge et son influence sur le développement de la philosophie scolastique proviennent évidemment d'une toute autre cause; beaucoup plus pratiques qu'on ne le croit et avides de savoir à un degré ignoré de notre siècle de lassitude, les gens de ces temps (si pleinement lumineux pour qui n'a pas sur les yeux le bonnet d'âne fabriqué par la Renaissance) estimaient au-dessus de tout le livre qui leur apportait soit des arguments de raisonnement, soit des faits, soit des notions nouvelles touchant les sérieux problèmes qu'ils ne se lassèrent jamais d'étudier. Or, entre les deux grandes écoles qui se battaient, sous des noms différents, pour les éternelles causes qui sont l'idéalisme (*réalisme* du moyen-âge) et le réalisme (*nominalisme* du moyen-âge); entre Platon et Aristote, également mal connus par les traditions et par des bribes de textes incorrects, de traductions libres,—Boèce, philosophe mitoyen, mi-platonicien, mi-aristotélien, apparut comme une sorte de Juge, dont l'impartialité était sans cesse consultée.

Cette position de Boèce est nettement indiquée par Godefroi de Saint-Victor : assis entre Platon et Aris-

(1) *Hermae vetustissimi theologi Pastor*; à la suite de *Claudiani Mamerti De Statu Animae* (Cygneae, 1655, in-16).

tote, étonné de la controverse indéfinie, écoutant avec soin ce que disent l'un et l'autre, il ne sait lequel des disputeurs favoriser, il n'ose clore définitivement le débat :

> Assidet Boethius, stupens de hac lite,
> Audiens quid hic et hic asserat perite,
> Et quid cui faveat non discernit rite;
> Nec praesumit solvere litem definite.

Donc, au tribunal du Maître des Offices, Platon disait : Les universaux existent en dehors de toute connaissance subjective. Il y a dans le monde, au-dessus de nous, une idée, un archétype de chacune des choses qui forment le monde visible ; et ces idées seules sont stables et permanentes ; elles sont, en somme, les seules réalités véritables et connaissables ; les choses ne sont que d'obscures copies de ces formes éternelles, et on ne peut les connaître que par leur ressemblance avec les immuables types. — Aristote disait : Cette doctrine que l'Ecole résume, « Universalia extra et ante rem », me semble radicalement irrationnelle. Moi, je ne monte point au général pour redescendre au particulier, mais je pars du particulier pour atteindre le général ; le particulier seul existe vraiment ; l'individuel seul est réel et l'universel est un de ses attributs (1).

Platon parlait comme un métaphysicien, Aristote comme un savant, et Boèce, simple philosophe de bonne volonté, n'osa jamais aller si loin ni à droite, ni à gauche. Ayant traduit Aristote et commenté Platon, il lui restait pour l'un et pour l'autre une timide tendresse presque naïve. Il aurait voulu les concilier : la conciliation est encore à faire ; ce fut l'œuvre tentée par la philosophie scolastique, — mais Boèce ayant refusé de dire le dernier mot, nul ne le proféra : Platon triompha avec le génie de Scott Erigène ; Aristote, avec le génie de Thomas d'Aquin.

HERMÈS.

---

(1) Voir le chapitre intitulé : *Boethius and the scholastic problem.* — Cf. B. Hauréau, *Histoire de la philosophie scolastique*, t. 1er.

THÉATRE D'ART

Les Noces de Sathan, pièce ésotérique en un acte et 5 tableaux, en vers, de Jules Bois ; partie musicale de Henry Quittard ; décors et costumes artistiques de Henry Colas. — Deux scènes tirées de **Vercingétorix**, drame en vers d'Edouard Schuré ; partie musicale de Duteil d'Ozanne ; décor artistique de Paul Sérusier. — **Le Premier chant de l'Iliade**, interprétation théâtrale en 4 tableaux, en vers, par Jules Méry et Victor Melnotte ; partie symphonique de Gabriel Fabre ; partie décorative établie par Charles Guilloux.

Tel le programme de la Soirée pour laquelle, le 30 mars dernier, M. Paul Fort avait trouvé très amusant de réunir 800 personnes dans une salle construite pour contenir au plus 300 spectateurs. Dès 8 heures on s'écrasait aux portes ; fauteuils et chaises furent pris d'assaut par une nuée de barbares, et la plupart des invités, munis d'authentiques coupons dûment numérotés, cherchèrent vainement, comme toujours, les sièges qui leur étaient dévolus.

Après avoir écouté debout, aplati contre un mur et serré entre de vigoureuses épaules, une conférence où M. Jules Bois, sous prétexte d'expliquer aux profanes les Mystères d'Eleusis, dauba discrètement sur le compte de MM. Leconte de Lisle, Renan et Paul Bourget, je dus quitter la place, et, en attendant un entr'acte propice pour récupérer le fauteuil auquel j'avais droit, j'allai rejoindre les âmes en peine qui depuis le lever du rideau ambulaient dans les galeries, heureusement très vastes, du Théâtre d'application, sous les regards narquois des pastels de Gyp.

Ce fut de là que j'assistai, si je puis m'exprimer ainsi, aux *Noces de Sathan et de Psyché.*

En ce poème, M. Jules Bois a commenté, paraît-il, le dogme de la Chute et de l'Ascension s'achevant dans le mystère de la Rédemption. Sathan symbolise l'Humanité palpitante d'inquiétude et de révolte, l'Anarchie contemporaine avec sa foi brutale et son nihilisme de dillettante. Psyché, qui fut autrefois la Perséphone soumise au va-et-vient fatal de la nuit et de la lumière, est aujourd'hui la Médiatrice de Dieu, l'image affaiblie du Paraclet. Elle descendra dans les bras de Sathan, et le Révolté vaincu et racheté par cet amour divin deviendra le Messie qui se lèvera dans les nuages du Péché comme le soleil sort de la prison du matinal crépuscule.

Bien entendu, je ne parle de tout ceci que d'après la glose insérée dans le programme. Je ne doute point que M. Jules Bois n'ait déployé beaucoup de talent dans la facture de ce mystère, mais, n'ayant pas été à même d'en juger pour la raison que j'ai mentionnée plus avant, je ne saurais en écrire davantage sans compromettre ma bonne foi.

Les vers du *Vercingétorix* sont d'une fort honnête médiocrité. M. Schuré a d'ailleurs commis une faute en morcelant son drame, car c'est une grave erreur de croire qu'il suffise de représenter une scène ou deux d'une œuvre quelconque pour en faire apprécier les qualités. Ce procédé de marchand de comestibles peut avoir sa raison d'être dans nos conservatoires nationaux et les soirées familiales, mais je doute qu'il soit goûté du public auquel s'adresse M. Paul Fort.

Avec le *Premier chant de l'Iliade*, nous tombons dans le grotesque. Au cours d'un article que publia l'*Endehors* au lendemain de la représentation, M. Jules Méry s'excusa, fort spirituellement du reste, d'avoir porté des mains profanes sur le chef-d'œuvre des âges antiques. Cela me met à mon aise, et, puisque M. Méry ne se fait aucune illusion sur la valeur de son adaptation, je ne crois pas le trop chagriner en écrivant ici tout le mal que je pense du tripatouillage homérique qu'il commit de complicité avec M. Victor Melnotte.

A vrai dire, et pour être impartial, tout n'est pas absolument condamnable dans ce pensum qu'infligea le tyrannique M. Paul Fort à deux poètes non dépourvus de talent. Quelques scènes sont bien traitées, et on rencontre de ci de là plusieurs vers de bonne qualité; mais, hélas ! ils sont tellement égaillés en tirailleurs tout le long des 4 tableaux, ils sont si bien perdus parmi les plats alexandrins qui forment le gros de l'armée, qu'il faut une oreille véritablement exercée et une attention soutenue pour les discerner au milieu de ce classique fatras. Le pire de cette interprétation c'est que, par plus d'un côté, elle fait invinciblement songer aux lugubres farces qu'élaborèrent Offenbach et ses acolytes pour la joie des crapuleux goujats du second empire. La mise en scène d'ailleurs n'était pas faite pour dissiper cette illusion, et il eût fallu être surérogatoirement naïf pour s'en rapporter au programme, qui annonçait fallacieusement « des costumes reconstitués d'après les documents authentiques ». Le casque d'Akilleus copiait fidèlement le casque de pompier de M. Boussigneul dans la facétieuse comédie qu'on sait, et, pour le reste, certain journaliste a pu dire, sans altérer la vérité, que la scène du Théâtre d'Art, ce soir-là, ressemblait à s'y méprendre à un char de mi-carême.

Après avoir assisté au partage du butin et avoir écouté paisiblement le récit de la peste, le public commençait à s'..... Homerder ferme, lorsqu'un monsieur correct, gagné sans doute par la colère du bouillant Akilleus, se rua sur un inoffensif jeune homme, son voisin, et le gifla d'importance. Flic, flac.... Cela fit diversion. Les spectateurs intéressés se hissèrent incontinent sur les fauteuils, et, suivant les us et coutumes, des cris d'animaux furent proférés. Cet intermède rasséréna tous les visages, et, à part quelques fumistes qui continuèrent à se souffleter pour rire dans une loge du fond, on écouta jusqu'au bout sans broncher. Dans un Olympe simulant de remarquable façon la façade de la Cour des Comptes (le parapet du quai n'avait pas même été oublié), on assista aux agapes des dieux, puis la toile tomba au milieu d'un tonnerre d'applaudissements folâtres

En somme, on se demande quel était le but des auteurs en œuvrant semblable machine. Ce ne fut à coup sûr une tentative bien méritoire. Toute la littérature grecque a vécu d'Homère et les classiques de France et des autres pays en ont fait leurs choux gras. A quoi bon y revenir. Les poètes d'aujourd'hui ont mieux à faire, j'imagine, que de retourner en arrière. Laissons cela aux précieux de l'Ecole Romane, M. Méry, croyez-moi. Noyons-nous plutôt dans le Magnificisme et la Théorie des Cinq Sens, cela vaudra mieux que de vivre des dépouilles d'autrui. Ce sera plus noble, sans compter plus intéressant.

Des comédiens, je ne peux dire grand' chose. Les malheureux ! ils furent à la hauteur de la tâche qui leur avait été confiée ; c'est faire comprendre, n'est-ce pas ? qu'ils furent franchement abominables. Exceptons pourtant M. Favre-Akilleus et surtout Mme Suzanne Gay, qui, au dire de plusieurs personnes peu susceptibles de partialité, déclame admirablement les vers d'Ennoïa, dans le mystère de M. Jules Bois. Ce n'est pas la première fois du reste que cette jeune artiste se distingue sur la scène du Théâtre d'Art, dont elle est dès à présent la seconde étoile — Mlle Camée restant la première. Je ne mentionne point M. Jules Méry, qui jouait le rôle de Kalkhas. M. Méry est un poète, il disait ses vers, il n'a donc aucun mérite à s'être distingué entre les autres comparses.

Tout compte fait, cette dixième représentation est désastreuse. Le Théâtre d'Art va périclitant de mois en mois, et sa déchéance est proche. Déjà nombre d'artistes, et des meilleurs, se désintéressent de cette entreprise. Si M. Paul Fort n'y remédie au plus tôt en changeant de voie, le chiffre des défections ira s'accroissant jusqu'au jour où, complètement abandonné des intellectuels, le Théâtre d'Art ne sera plus qu'une boîte à chahut, un grotesque guignol, voué aux sarcasmes et aux éclats de rire des seuls philistins. Ce qui serait une lamentable destinée pour un théâtre qui devait être initialement, dans l'esprit de son directeur, le Théâtre des Poètes.

JEAN COURT.

LES LIVRES (1)

Il nous revient de divers côtés, après publication de chacune de nos livraisons, qu'il y a désaccord entre certains auteurs et nous sur leurs mérites : malentendu déplorable et où

(1) Aux prochaines livraisons : *Les Chansons naïves* (Paul Gérardy); *Dominical* (Max Elskamp); *Chères Amours* (A. Maffre de Baugé); *Une d'Elles* (Paul de Garros); *Songes creux* (Georges Moussoir); *Théâtre contemporain. 1870-1883* (J. Barbey d'Aurevilly); *La Conquête du pain* (Pierre Kropot-

il semble bien qu'ils aient mauvaise grâce, puisque nous tâchons précisément à leur découvrir des qualités qu'ils s'ignoraient, ne les ayant point notées sur ces petits papiers qu'ils rédigent pour la presse et que, pour être agréables à nos confrères et par scrupule aussi, jamais nous n'insérons. Ce serait même de l'ingratitude : alors que nulle part dans les journaux on ne lit plus les livres, que partout on escamote la moitié des envois pour ne publier qu'un passage de la « prière d'insérer » de ceux qu'on retient, nous lisons en effet et nous signalons tous (1) les ouvrages qui nous parviennent; et, notre Recueil étant une des très rares publications où il soit permis de dire ce qu'on pense, les auteurs sont avec nous à l'abri de ces bordées de louanges inconsidérées dont on blesse si souvent leur légitime orgueil, et ils ont l'assurance d'une opinion toujours sincère — sinon, hélas ! toujours juste. Au reste, cette liberté de tout dire, un peu notre raison d'être, nous avons la conviction de n'en jamais avoir mésusé, par comparaison surtout avec la parfaite muflerie de notre exquise époque. Que si, cependant, des auteurs croient avoir à se plaindre de nos procédés, il leur est loisible : 1° ou de ne point nous envoyer leurs livres, auquel cas, n'ayant point coutume de les aller solliciter chez les éditeurs et ne rendant compte que tout à fait exceptionnellement d'un ouvrage que nous n'avons pas reçu, ils peuvent tenir pour à peu près certain qu'il ne sera soufflé mot de leur « vient de paraître »; 2° ou de demander des explications au fauteur de la bibliographie jugée malséante : tous nos échos sont signés d'initiales, le signe *** appartenant au surplus à un seul rédacteur; et quant aux rares notes qui, pour une raison quelconque, sont anonymes, le rédacteur se dérobât-il — supposition que rien jusqu'ici n'autorise —, ou fut-il un mineur ou une femme, qu'on trouverait sans doute encore avec qui s'entendre.

A. V.

Quand les violons sont partis, par Edouard Dubus (Bibliothèque Artistique et Littéraire). — Voir page 1.

Rose et Ninette, *Mœurs du jour*, par Alphonse Daudet, avec un frontispice de Marold (E. Flammarion. — Collection Guillaume). — L'intolérance, pour ne pas dire plus, des très jeunes gens envers M. Alphonse Daudet a son exacte contrepartie dans la flagornerie universelle de la « grande » presse, et j'imagine que cette constance des uns à tout esti-

---

kine); *Les Chansons d'un Rustre* (Auguste Gaud) ; *l'Ironie du sort* (Sutter Laumann); *Daisy* (Max Waller); *Regain d'amour* (Olivier du Chastel) ; *Un Hollandais à Paris en 1891* (W. G. C. Byvanck) ; *Versiculets* (Alfred Poussin) ; *Cas passionnels* (René Maizeroy); *Les sept Sages et la Jeunesse contemporaine* (Julien Leclercq); *Heures de Mélancolie* (Jules Grizez-Droz); *Dames de Volupté* (Camille Lemonnier); *Tel qu'en songe* (Henri de Régnier).

(1) Il ne s'agit ici que des ouvrages reçus par le Recueil, et non de ceux qu'on adresse *seulement* à tel ou tel rédacteur.

mer pour le mieux dans le meilleur des mondes est pour quelque chose dans l'intransigeance des autres. Mais la cause de leur attitude dédaigneuse réside surtout en ces profondes différences morales qui séparent l'homme d'hier de l'homme d'aujourd'hui, au point qu'ils ne se comprennent pas plus que des individus de latitudes très distantes. Un peu moins même. Pour nous en tenir à la littérature, si, convaincus que les choses n'ont point de réalité objective, nous nous efforçons à une œuvre dégagée de l'*accident* (décor, mœurs, contingences quelconques) pour y renfermer le plus possible d'essences, il n'est pas douteux que les hommes de la génération de M. Alphonse Daudet nous jugeront prétentieux et soporifiques ; par contre, beaucoup d'écrivains de notre génération à nous, et la grosse majorité de ceux qui viennent actuellement au monde littéraire, comptent absolument pour rien — quel que soit du reste le talent de l'auteur — l'ouvrage qui est un simple tableau de mœurs et relate les incidents de la vie quotidienne dans le décor où nous nous mouvons habituellement. Il faut à un tel livre de bien spéciales qualités *à côté*, d'humour par exemple, pour qu'il soit apprécié des jeunes critiques — lesquels ne sont point que critiques, mais auteurs de livres aussi, et qui, arrivant à l'heure où se précise un mouvement qu'ils trouvent bon de réaliser, adoptent presque tous la critique dogmatiste préconisée par M. Bernard Lazare (1) : hors de mon esthétique, rien n'existe. Critique de combat et tout à fait légitime : elle fut celle de M. Zola et l'aida au triomphe. Mais, à l'appliquer aux écrivains d'il y a vingt ans — si l'on excepte les deux ou trois génies qu'on sait — nous commettons une sûre injustice, et mieux vaut alors ne point parler d'eux : ils avaient en effet et ils ont gardé sur la littérature des idées opposées aux nôtres, ils sont *différents* de nous. — Voici *Rose et Ninette* : aux yeux de la critique dogmatiste *actuelle*, ce livre, a priori, en dehors de ses qualités ou de ses défauts d'exécution, « n'existe pas », puisqu'il est le simple tableau de mœurs et que nous n'admettons plus ce genre. Une critique moins volontairement étroite y regarderait de plus près, et, quitte à se prononcer *ensuite* sur la valeur du sujet, rechercherait *d'abord* ce que l'auteur a voulu, et s'il a réussi ce qu'il a voulu. Or, qu'a voulu ici M. Alphonse Daudet? Poser, sans le résoudre, le problème d'un cas — d'un seul — de la question des enfants dans le divorce. A-t-il réussi ? Incontestablement, au point de vue de l'expression totale. Restent les critiques de détail : la grossièreté sans doute trop forcée du petit baron Rouchouze, l'épisode bizarre non du voyage de Fagan en Corse, ainsi qu'on l'a dit, mais de son introduction sous un déguisement au bal de la préfecture d'Ajaccio, enfin le suicide à point nommé de ce Hulin, séparé de sa femme, qui la reprend un soir et ne veut survivre à cette dernière nuit de délices. Tous ces gens-là font l'effet d'être

(1) Entretiens Politiques et Littéraires : *Des Critiques et de la Critique* (vol IV, p. 170).

un peu toqués, et M. Alphonse Daudet, en maintenant ses personnages dans la vraisemblance et en inventant d'autres évènements, nous eût tout aussi bien montré l'affection de Fagan pour ses filles, son abandon,. son isolement et sa détresse de cœur au milieu d'une vie enviable d'apparence ; et le roman eût profité d'une intégrité qui lui manque.

A. V.

Le Cuirassier blanc, par PAUL MARGUERITTE (Lecène et Oudin). — Des nouvelles sentimentales écrites avec la désinvolture d'un auteur de bonne compagnie, qui se sent un peu fourvoyé dans le journalisme prétendu littéraire. La moins solide est, je crois, le *Cuirassier blanc*. Une des meilleures, *Près de la mort*, contient deux ou trois touches savantes et fines dignes du peintre de *Tous Quatre*. *L'Insecte*, *Cousine Mad*, *Grand Garçon*, sont d'un joli ton de névrose enfantine, simples, claires, pourtant angoissantes. Le style de Paul Margueritte est doux-fleurant comme une fleur malade, une belle fleur de couronne mortuaire qui évoque des souvenirs d'enfance troublée par de solennelles catastrophes et des craintes de revenant glorieux. Ce qu'on peut dire de plus juste sur cet état d'âme littéraire est ce que l'auteur en dit lui-même dans sa première nouvelle : « *Je pensais trop à ces choses-là. Elles m'entouraient d'une atmosphère de rêvasseries pâles le jour et de songes fièvreux la nuit.* »

Il est à souhaiter que l'auteur pense moins à ces choses : nous préférons les rudes franchises de *Tous Quatre* à certaines mélancolies qui sembleraient trop voulues.

***

Légendes puériles, par PIERRE-M. OLIN. (Bruxelles, imprimerie de Mme Veuve Monnom.). Les sept brèves histoires, plus des poèmes que des contes, rassemblées ici par M. P.-M. Olin forment une des plus exquises petites œuvres où se puissent distraire les imaginations à la fois ingénues et perverses. Transposer dans l'âme de couples enfantins, pour qui tout le mystère du monde réside dans le spectacle de la mer et de la forêt, les aventures cruelles que les jour réservent aux hommes, les montrer qui jouent avec le vagues et en meurent, comme plus tard ils joueraient avec la douleur et en mourraient, simplement, sans avoir même conscience que cette fantasmagorie est fort pénible en soi, c'est d'un artiste très inquiétant et très subtil, et j'en sais peu qui puissent donner un plaisir aussi ambigu de résignation, de tendresse et d'ironie. M. Théo van Rysselberghe a composé, pour illustrer ce livret d'une admirable exécution typographique, sept frontispices d'un charme égal à celui de l'œuvre commentée.

P. Q.

Selon mon rêve, par ELZÉARD ROUGIER (Savine).—Selon le rêve de M. Elzéard Rougier, un prince russe fait bâtir un théâtre à Miramare et engage tout un corps de ballet pour représenter le chef-d'œuvre inconnu d'un jeune auteur, plein de génie. (Voilà, certes, un de ces rêves irréalisables, ou je ne m'y connais pas !...) Il y a la Sérapis, une danseuse de voluptés,

Céleste Lepage, une danseuse de puretés...et toutes les deux tombent en les bras du prince au premier faux pas, naturellement. L'une est la maîtresse, l'autre devient la femme, puis meurt bien tragiquement après un second mariage *in extremis* avec l'auteur du ballet perfectionné. Autour de cette intrigue tourbillonnent à vous en donner le vertige les jupes de tulle, et les chevelures-folles,et les jolies jambes roses! Le fond de la mer est toujours bleu, le théâtre est toujours ruisselant de dorures, de scupltures, de peintures superbes. On mange tout le temps des bouchées à la *Montglas*; bref, à la fin du livre, on a une indigestion de belles choses et de belles filles comme si on avait mangé de la creme à la vanille depuis huit jours !... C'est charmant !...

***

Le Mouvement néo-chrétien dans la Littérature contemporaine, par l'abbé Félix Klein (Perrin et C[ie]) — Avec une sympathie assez narquoise, M. l'abbé Félix Klein se demande ce qu'il faut penser du « mouvement néo-chrétien ». Il remarque que les apôtres d'une rénovation morale sont de fois assez différentes et étudie rapidement les idées (il vaudrait mieux dire les apparences d'idées de MM. Rod, Desjardins, de Vogüé, Bérenger et même G. Duruy. Il en arrive à reconnaître que la plupart de ces messieurs sont certainement *néo*, mais qu'ils ne furent mie *chrétiens*, puisqu'ils repoussent tout simplement le dogme et que quelques-uns même ne tiennent que fort peu à l'existence de Dieu.

S'il suffisait de professer le dégoût du naturalisme et de l'abjecte libre-pensée orthodoxe pour se croire chrétien, les neuf dixièmes des jeunes littérateurs actuels seraient déjà convertis. Mais à nombre d'entre eux la sottise manifeste des « chrétiens de lettres » inspire un dégoût égal : ils se sont aperçus que,à tout bien prendre, sous prétexte d'évangile, les néophytes restauraient de leur mieux une sorte de morale bourgeoise, orléaniste, cousinienne, julessimoniaque, qui ne saurait leur plaire. Et s'ils trouvent, par goût de spéculation métaphysique, un certain plaisir à l'examen de difficultés théologiques — le mystère de la Trinité, par exemple, concilie assez bien la vieille antinomie de l'un et du multiple — il leur manquerait encore : LA FOI. M. l'abbé Klein a laissé de côté ce genre plus noble d'esprits qui s'intéressent au christianisme, peut-être parce que ceux-là se manifestent moins bruyamment et n'ornent pas leur tête de plumes de paon liturgiques. Sa brochure n'en est pas moins intéressante et d'une critique subtile et avisée, encore qu'il montre un peu trop de révérence pour un littérateur aussi médiocre que M. Georges Duruy.

P. Q.

Le faux et le vrai Positivisme, par Jorge Lagarrigue (Paris, Apostolat positiviste). — Cette brochure porte en sous-titres : 1° *Le Sophiste Pierre Laffitte nommé professeur officiel au Collège de France.* — 2° *Programme d'un véritable enseignement positiviste.* Elle est datée : *104e année de la Grande Crise.* Nous souhaitons de bon cœur l'abolition du *faux* positivisme et aussi celle du *vrai.*

R. G.

La Passion de Jésus, *drame en vers*, par ANTOINE CHANSROUX (Savine). — A l'usage des théâtres forains munis de marionnettes rudimentaires.

Scène XI.

JÉSUS, PIERRE, CAIPHE, FOULE, SOLDATS, COQ.

LE COQ.

Cacaraca !...

PIERRE, pleurant, fuit :

Où donc cacher ma honte éternelle en ce lieu.
Dans mon aveuglement, j'ai renié mon Dieu.

. . . .

***

Giovanni, par ANTONY AUBIN (Savine). — L'auteur aura très probablement introduit son drame dans un roman d'action après un refus, non motivé du reste, de la *Comédie Française*. Cela se passe à Naples, sous la domination espagnole, et entre grands peintres tels que le Dominiquin, Ribeira, Salvator Rosa et Giovanni, le héros principal, qui semble personnifier le génie italien dans ce qu'il a de pur et de tendrement amoureux. Masaniello, le duc d'Arcos, Don Juan, représentent, d'autre part, les personnages politiques. Ni moins ni plus intéressant que ces sortes d'épopées où le manteau *rabattu sur le visage* alterne avec le coup de dague porté à l'italienne, c'est-à-dire dans le dos. Quelques jolis morceaux descriptifs et des dialogues furieusement mouvementés, où tout le monde parle la langue dite *style soutenu* à l'Académie. En somme, bien préférable à *Par le glaive*, car ce n'est pas en vers.

***

Tro-Breiz, par A. CLOUARD ET G. BRAULT (Fischbacher). — MM. A. Cloüard et G. Brault ont voulu, disent-ils, refaire en « vrais bretons » le pèlerinage des Sept-Saints, fort célèbre au Moyen-Age. Ils avouent avec beaucoup d'ingénuité — un peu d'hypocrisie religieuse siérait en cet âge de néo-christianisme — qu'ils s'y décidèrent pour des raisons assez profanes : un désir d'artistes de vivre quelques semaines hors des villes trop modernes et monotones, et de se distraire du monde banal par des spectacles inattendus, des monuments et des légendes. Puis, le pèlerinage accompli comme les pélerins, parmi les hommes, appartenaient à l'espèce singulière dont l'habitude est d'écrire des livres, ceux-ci racontèrent, non sans talent et sans bonne grâce, les diverses choses d'autrefois et d'aujourd'hui qui leur étaient apparues sur la route et l'impression qu'ils en avaient gardée. Le danger de pareils livres serait de ressembler aux guides Joanne, si précieux à leur manière ; ce n'est point le cas pour *Tro-Breiz* ; le souci de faire honneur à leur pensée par le prestige du langage n'abandonne jamais les deux collaborateurs, et, soit qu'ils citent directement ou qu'ils paraphrasent la légende, la chronique ou l'histoire, ils prennent soin de l'harmonie et de la composition. Le plaisir de les lire est fort grand, même pour qui connaîtrait déjà Dom Morice et Dom Lobineau, voire MM. de La Villemarqué et Luzel, érudits contradictoires et

bataillants. Je dirais volontiers, si l'éloge ne risquait d'être trop strictement interprété et de devenir maladroitement excessif, qu'on trouverait là un peu du charme des plus anciens *Reisebilder* du *Voyage dans les montagnes du Harz*, par exemple : mais j'indique une analogie dans la façon de conter et ne prétends point faire de comparaisons.

P.Q.

Les Charneux, par GEORGES GARNIR (Lacomblez). — La maîtresse d'un homme, une veuve, a une fille, et l'épouse de ce même homme a un fils. L'époux connaît la trahison, dont elle garde le secret ; mais la fatalité veut que les deux enfants, qui ne sont pourtant pas frères, se rencontrent un jour et s'aiment. De là un drame... inévitable. Et c'est justement cet *inévitable* drame voulu qui gâte un peu la psychologie de l'œuvre. Tout est bien écrit, correct, longuement expliqué, poignant, mais ressemble à du bon Zola propre. Or, on aimerait peut-être mieux du mauvais belge, s'il y en a, que du bon Zola, même première qualité.

***

Une Conscience d'artiste, par MONTAURY (Lemerre). — Livre de nouvelles. Presque toutes les femmes de cet auteur sont des institutrices plus ou moins perverses. Jolie écriture alerte, pleine de bavardages spirituels. Fond malsain et forme à la Droz. Pas pour un liard de sens moral, littéraire ou non, et brusquement des trous dans lesquels sombrent à la fois le bon goût et l'esprit. Amusant parce que toqué. Peut-être écrit par une institutrice genre *Charlotte* !

***

Un Pélerinage à Beyreuth, par EMILE DE SAINT-AUBAN (Savine). — De tous les livres qui furent publiés sur Richard Wagner, celui-ci est le mieux fait pour éveiller de désirables réflexions chez les pauvres gens qui, au mépris de l'art, ont gardé d'absurdes griefs contre ce haut musicien. C'est l'œuvre d'un écrivain d'une grande sensibilité, dont la compétence, jointe à une ardente admiration, est aussi profitable à ceux qui possèdent le don malheureux d'admirer sans comprendre. On reprocherait seulement à M. de Saint-Auban, — un des plus fins avocats du barreau de Paris, — de laisser échapper quelquefois de ces phrases aux images connues qu'il n'emploie jamais dans l'improvisation d'un plaidoyer. J'en cite une, non pas au hasard, car je suis obligé de la chercher : « Voici M. Vincent d'Indy, pour qui la cloche de la Renommée sonna récemment l'heure de la notoriété. »

J. L.

Les Arlequinades, par REMY SAINT-MAURICE (Lemerre).— Des vers à la façon de jadis, c'est-à-dire bien faits, jolis, spirituels parfois, mais n'apportant aucun frisson nouveau. Pierrot sous toutes ses formes, Pierrette sous tous les atours, et du tragique dans un Polichinelle assez ambitieux pour vouloir synthétiser le mâle vis-à-vis de... *Madame Polichinelle*, la femme. — En somme, un livre honorable, très honorable même, et dont l'auteur, devenu notaire ou préfet de son département, pourra se vanter à juste titre.

***

Les Bas-fonds de Constantinople, par Paul de Régla (Tresse et Stock). — Préface curieuse où l'auteur nous raconte les ennuis d'un écrivain édité malgré lui. En lisant ces pages toutes vibrantes d'une indignation qui, pour être très personnelle, n'en est pas moins fort intéressante, on se demande mélancoliquement jusques à quand la librairie sera faite en France en dehors de toutes espèces de lois commerciales et jouira d'une liberté que n'ont ni les épiciers ni les tailleurs. Il serait pourtant bien simple d'assimiler une bonne fois le livre au cornet de poivre ou à la paire de pantalons, qui se vendent, et par conséquent s'achètent, et à punir *simplement* comme voleur le marchand de livres qui fraude ou qui refuse de solder à l'échéance. Dans les *Bas-fonds de Constantinople*, des anecdotes sur les mœurs et la politique assez bien troussées.

***

Les Chants du Divorce, par Henri Ner (Ollendorff). — D'après sa préface, je me représente volontiers M. H. Ner comme un bon jeune homme studieux, que les destins de l'humanité chagrinent et qui cherche à sonder les grands problèmes de la philosophie. Il le déclare sans nulle contrainte, son volume n'est pas un de ces recueils que,... un de recueils qui, .. Il a voulu construire un roman psychologique en vers et nous servir un petit plat de *symbolisme social.*

La nuit de Noël, tandis que nous autres profanes mangions le traditionnel boudin et l'oie farcie de châtaignes, M. Ner réveillonnait frugalement d'une pièce à la Muse et de divers félibres (oh! ces méridionaux!). Ayant ensuite évoqué *l'âme sociale* et la *synthèse humanitaire*, il se dit: — « En chantant les douleurs d'un homme séparé de celle qu'il aime, je pense non seulement aux douleurs de chaque homme en face de la femme, mais aux douleurs de chaque individu en face de la société »; *ergo*, chantons les douleurs et faisons un roman psychologique en vers! — Il convoque là-dessus la mer et le ciel, et la terre, et les montagnes, et les vallées fleuries, et la Vénus d'Arles:

Venez, peuples, venez boire avec volupté
A ses deux seins jumeaux l'amour et la beauté...

et s'éprend d'une petite femme qu'il rencontre.

Le soir, quand je me couche en la tiédeur des draps,
Je sens mon corps brûler, enveloppé de fièvre,
Et j'agite énervé mes jambes et mes bras...

Il en perd même le boire et le manger et l'écriture. Huit jours durant, il s'assied devant sa copie

Sans pouvoir arriver à noicir une page.

Elle s'appelle Henriette; il lui fait des vers *savamment ciselés* (sic); il l'emmène chez lui, un jour d'hiver, et, sous prétexte que *mouvement c'est chaleur,* au meilleur moment, il parle au vocatif:

Je vais te dévêtir, ô toi qui te tapis!

Ils se marient enfin et font des enfants. La demoiselle a obtenu *son brevet simple après quatre échecs* ; le beau-père est mercier. — Mais bientôt ils ne s'entendent plus ; lui est brun et fume la pipe ; elle aimait *un grand garçon frisé, fils naturel et blond*. — Les époux se battent, divorcent, et ce pauvre M. Ner pleurniche et déclame dans son coin tout le restant du volume.

Comme on le voit, on aurait tort de s'effrayer des mots ; le symbolisme social n'est pas bien terrible, et cette littérature a besoin de quelque indulgence. — Par bonheur, on rencontre de temps à autre une feuille blanche.

C. Mki.

L'Anarchie littéraire. *Les différentes écoles : les Décadents, les Symbolistes, les Romans, les Instrumentistes, les Magiques, les Magnifiques, les Anarchistes, les Socialistes*, etc., par Anatole Baju (Vanier). — Ce prétentieux opuscule n'a ni intérêt, ni valeur, ni signification. C'est une vaine énumération de noms classés selon un à peu près qui dénote une terrifiante ignorance de tout. Quant au style, il est *nuancé* : « Après toutes ces divisions, l'ancien groupe décadent se trouva non point amoindri, mais fort diminué... »

R. G.

JOURNAUX ET REVUES

A la suite de notre dernier écho (tome IV, p. 366) sur le **Nieuwe Gids**, M. Jan Ten Brink nous a déclaré que les deux lettres reçues d'Amsterdam et de Leyde, et dont nous citions de courts passages, nous venaient de personnes qui lui ont « voué une haine littéraire des plus déloyales », qu'on l'avait déjà « insulté » dans le *Nieuwe Gids*, et qu'on ne nous avait écrit que pour « l'insulter encore ». Nous avons certifié à M. Jan Ten Brink que les lettres en question, et même une troisième (1) reçue d'Utrecht depuis la publication de notre dernier numéro, gardaient le ton de la plus parfaite bienséance ; que nous y avions vu, certes, une divergence d'opinions littéraires entre lui et le *Nieuwe Gids*, mais nulle « haine » et pas la moindre parole « insultante » ; que d'ailleurs — abstraction faite de ses propres sympathies littéraires — le *Mercure de France* insérerait impartialement soit une réponse à l'écho du mois dernier, soit partie de la lettre qu'il venait de recevoir. M. Jan Ten Brink nous prie de citer des passages de ses deux lettres. Les voici presque in-extenso, et nous espérons que leur publication mettra fin à l'incident :

(1) Dont l'auteur serait bien aimable d'écrire plus lisiblement son nom : nous lui avons répondu courrier par courrier, mais notre lettre, comme telle autre que nous lui avons adressée il y a quelques mois, pourrait bien s'être égarée.

« Leide, 3 avril 1892.

« A Monsieur Alfred Vallette,

« Rédacteur en chef du *Mercure de France*.

« Monsieur!

« Permettez-moi de vous communiquer un petit renseigne-« ment, à propos de ce qu'on a écrit sous le titre : *Nieuwe* « *Gids* (*Journaux et Revues*), p. 366 de votre livraison « d'avril 1892.

« L'auteur dit qu'il a reçu deux lettres d'Amsterdam et de « Leide pour signaler une erreur, quand on m'a nommé « critique célèbre » dans votre livraison de février. Ces deux « lettres vous viennent de personnes qui m'ont voué une haine « littéraire des plus déloyales. Cette revue : *Nieuwe Gids*, ne « produit rien d'original. Tout est de l'imitation de votre « M. Stéphane Mallarmé et de l'école symboliste.

« S'il s'y trouve quelque chose de foncièrement hollandais, « ce sont bien des insultes grossières à l'adresse de ces écri-« vains qui ne donnent pas dans le mallarmisme du *Nieuwe* « *Gids*.

« Comme je n'admire pas beaucoup le symbolisme et le « galimatias littéraire et comme je l'ai dit souvent, on m'a « insulté dans le *Nieuwe Gids*........................

« Quand votre *Mercure* me reconnait « critique célèbre », « ces messieurs vous ont écrit deux lettres pour m'insulter « encore...

« Vous-même, vous êtes hors de cette question; je vous prie « de ne pas croire tout à fait ce que ces messieurs vous « écrivent.

....

« Vous n'avez entendu que deux voix très partiales : vous « aimerez voir aussi le revers de la médaille.

Croyez, Monsieur, etc.

« JAN TEN BRINK. »

« Leide, le 10 avril 92.

« Monsieur!

« Mille fois merci! Votre lettre me prouve qu'en France, du « moins, on n'a pas perdu la belle tradition de la courtoisie. « Je vous prie de citer tout ce que vous trouverez d'utile « dans mes deux lettres.

« S'il n'existait qu'une certaine divergence d'idées entre le « *Nieuwe Gids* et moi, l'affaire se trouverait dans les termes « les plus corrects. Mais ces jeunes gens se distinguent par « un esprit-de-corps fort remarquable, et ont la bouche « pleine d'offenses pour ceux qui oseraient leur faire la « moindre critique.

« ...... ils prétendent avoir inventé la littérature néerlan-« daise. J'ai écrit souvent contre cette tendance des esprits; « jamais je n'ai oublié les lois de la courtoisie.

« Vous n'avez pas trouvé de haine littéraire dans les « lettres de Leide et d'Amsterdam. C'est qu'ils voulaient me « nuire en France auprès de votre publication, et ils avaient

« besoin de prendre les allures de la correction. Dire que je « ne suis « pas sérieux », « célèbre que dans mes propres « yeux », est certainement pour moi une offense.

« Vous connaissez M. Byvanck, qui ne m'aime pas du « tout; mais il est parfaitement honnête. Demandez-lui si « c'est la vérité ce que disent vos lettres de Hollande. Il « connait toute ma carrière scientifique et littéraire! Je ne « doute pas une minute qu'il me jugera tout autrement, quoi- « qu'il ait à se plaindre de moi au sujet de son dernier livre.

« En vous remerciant, etc.

« Jan Ten Brink. »

A. V.

La **Fortnightly Review** (mars 1892) contient une étude d'Athur Symons sur *J.-K. Huysmans*; en voici la traduction partielle, le début et la fin :

« Les romans de M. Huysmans, si on peut les appeler romans, sont, en tout cas, la sincère et complète expression d'une très remarquable personnalité. De *Marthe* à *Là-Bas*, de chaque histoire, de chaque volume, se dégage la même atmosphère, une atmosphère de novembre à Londres, où l'existence seule suffit à vous écraser les épaules, où les petites misères de la vie se transmuent dans le brouillard en un vague et formidable grotesque. Il s'agit là, cas rare, d'un pessimisme dont la philosophie ne s'élève pas au-dessus de la sensation. (Après tout la sensation est une certitude en un monde bien ou mal ordonné, en vue de causes dernières, — mais qui est sûrement, pour chacun de nous, tel que chacun de nous le sent). A M. Huysmans le monde apparait profondément inconfortable, déplaisant, ridicule, tel que peuvent cependant l'améliorer quelques formes de l'art, et d'où l'on peut même s'échapper temporairement Une partie de son œuvre nous présente une peinture de la vie ordinaire comme il la conçoit, en son uniforme et triviale misère; en une autre partie, il narre ses tentatives de fuite vers des directions qui ont semblé lui promettre quelque adoucissement; en d'autres encore, il s'est laissé aller à la joie de son personnel enthousiasme, l'enthousiasme pour l'art. Il serait lui-même le premier à le reconnaître — et, en fait, il l'a reconnu — cette manière originale de voir la vie provient d'un tempéramment particulier, d'une constitution spéciale : c'est une question de nerfs. Les Goncourt ne se sont jamais lassés d'insister sur leur névrose, d'en montrer l'importance en ce qui se rapporte à la forme et à la structure de leur œuvre, leur touche de style même. Eux, la maladie décadente les a délicatement atteints, comme de fines et languissantes femmes du Faubourg Saint-Germain; elle a aiguisé leurs sens jusqu'à la plus morbide sensibilité; elle a donné à leurs romans une certaine beauté fiévreuse : — à M. Huysmans cette maladie n'a donné que l'horreur exagérée de tout ce qui est laid et malplaisant, avec un fatal don de découvrir, un fatal besoin de contempler chaque fêlure que ce monde imparfait offre à ses minutieuses inspections. C'est la transposition de l'idéal. Là, les valeurs relatives disparaissent; c'est le désagréable seul qui est mis en lumière, et le monde,

selon l'étrange désordre de cette vision, assume un aspect qui ne peut être comparé qu'à celui d'une goutte d'eau sale examinée au microscope.« La Nature vue à travers un tempérament », — définition de tout art par M. Zola : rien certainement ne peut être plus exact ou plus expressif s'il faut définir l'art de M. Huysmans.

« Pour se faire une idée bien adéquate de M. Huysmans, il est nécessaire de connaître l'homme.

« Il m'a donné l'impression d'un chat », a écrit une interviewer; « il est courtois, très poli, presque aimable,mais tout nerfs, prêt à sortir ses griffes contre le monde entier. » Et, de fait, il y a en lui quelque chose de son animal favori. La figure est terne,à la fois vive et fatiguée,avec un regard de malice plutôt bienveillante.A première vue,elle est commune,les traits sont ordinaires, on croit l'avoir rencontrée à la Bourse ou au Stock Exchange. Mais graduellement cette étrange et invariable expression, ce regard de bienveillante malice vous capte à mesure que s'étend sur vous l'influence de l'homme lui-même. J'ai vu Huysmans dans son bureau (il est employé au ministère de l'Intérieur et employé modèle) ; je l'ai vu au café, en diverses maisons; mais je le revois toujours tel qu'il m'apparut chez la bizarre Mme B. C***. Il est à demi étendu sur un sofa, roulant une cigarette entre ses doigts fins et expressifs, ne regardant personne, ni rien, pendant que Madame B. C.*** va et vient avec une vivacité sûre de soi au milieu de son extraordinaire ménagerie de bibelots. Les dépouilles du monde entier sont là, en cet incroyablement petit salon; elles sont sous les pieds; elles grimpent aux murs; elles s'accrochent aux écrans, aux piédouches et aux tables; un de vos coudes menace un joujou japonais et l'autre une bergère de Saxe; toutes les couleurs de l'arc-en-ciel éclatent en un barbare discord de notes. Et, dans le coin de cette chambre fantastique, Huysmans se carre indifférent sur le sofa, avec l'air de quelqu'un parfaitement résigné aux embêtements de la vie.

Quelque chose est dit par M. R. G.***, l'un de mes amis, qui doit écrire dans une revue en formation, le MERCURE DE FRANCE, ou peut-être par M. A. V.***, le jeune directeur de cette revue, ou peut-être encore (si cela n'était pas impossible) par le taciturne Anglais qui m'accompagne, — et Huysmans, sans lever les yeux, sans prendre la peine de parler bien distinctement, relève la phrase, la transforme, ou plutôt la transperce, la retourne, en fait une phrase, parfaite d'impromptu soigneusement élaboré. Peut-être ne s'agit-il que d'un livre stupide que quelqu'un a mentionné, ou d'une femme stupide; et à mesure qu'il parle le livre surgit dans sa monstrueuse sottise, devient un miraculeux chef-d'œuvre d'imbécillité; l'importante petite femme devient devant vos yeux une grandissante horreur. C'est toujours le déplaisant aspect des choses qu'il saisit, mais l'intensité de sa révolte contre cette déplaisance met comme une touche de sublime à l'intensité de son dégoût. Chaque phrase est une épigramme et chaque épigramme occide une réputation ou une idée. Il

parle avec un accent de pénible surprise, un regard amusé plein de mépris, d'un mépris si profond que cela en devient presque de la pitié pour l'imbécillité humaine.

« Oui, c'est bien là le vrai Huysmans d' *A Rebours*, et dans le milieu qui fait le mieux ressortir sa personnalité. Avec ce mépris de l'humanité, cette haine de la médiocrité, cette passion pour une modernité un peu exotique, un artiste si exclusivement artiste était sûr, un jour ou l'autre, de produire une œuvre qui, — produite pour le plaisir même de l'auteur et étant absolument représentative de l'auteur,— fût, en un certain sens, la quintessence de la Décadence contemporaine. Et c'est précisément un tel livre qu'a écrit Huysmans, dans son extravagant et étonnant *A Rebours*. Tous ses autres livres sont une sorte d'inconsciente préparation à ce livre-là ou une sorte d'inévitable suite, à peine nécessaire. L'ensemble de son œuvre apparaît, selon un développement un peu erratique, procéder de Baudelaire pour, à travers Goncourt et au moyen de Zola, aboutir à une surprenante originalité, à une déconcertante déviation de l'ordre logique des choses... »

Après avoir analysé les livres de Huysmans, l'auteur conclut :

« La place de Huysmans dans la littérature contemporaine n'est pas aisée à déterminer. Il y a le danger d'être ou trop attiré ou trop repoussé par ces qualités de singularité délibérée qui font de son œuvre une sincère expression de sa propre personnalité, elle-même si artificielle et si recherchée. Avec des caractéristiques aussi prononcées,aussi exceptionnelles, il lui aurait été impossible d'écrire un roman objectif, ni de se ranger pour longtemps en aucune école ou sous aucun maître... Mais, comme nous l'avons vu, il a subi diverses influences; il a eu ses périodes. Dès le commencement, il possède un style singulièrement piquant, nouveau et coloré... Travaillant sur les fondations de Flaubert et de Goncourt, les deux grands stylistes modernes, il s'est créé un verbe à lui, intensément personnel, dans lequel le sens du rythme est entièrement dominé par le sens de la couleur. Il manipule le français avec une liberté quelquefois barbare, « traînant les images par les talons ou par les cheveux (cette admirable phrase est de M. Léon Bloy) le long de l'escalier vermoulu de la syntaxe terrifiée », mais atteignant certainement les effets qu'il cherche. Il possède au plus haut degré ce « style tacheté et faisandé » qu'il attribue à Goncourt et à Verlaine. Et avec son audacieuse et barbare profusion de mots, — choisis toujours pour leur couleur et leur qualité de vie, — il est capable de décrire les aspects essentiellement modernes des choses comme personne ne l'a fait avant lui. Personne avant lui n'a jamais ainsi réalisé le charme pervers du sordide, le charme pervers de l'artificiel. Toujours exceptionnel, c'est plutôt de cette exceptionnalité que des ordinaires qualités du romancier qu'est faite sa valeur. Ses récits sont dénués d'incidents; ils sont construits pour aller jusqu'au moment où il faut les arrêter; ils ne contiennent presque aucune

analyse de caractères. Sa psychologie ne va pas plus loin que les sensations et principalement les sensations visuelles. Il ignore le monde moral ; ses émotions se résolvent d'elles-mêmes, pour la plupart, en sordide ennui, parfois en une certaine rage de vie. Le protagoniste de chacun de ses livres est moins un caractère qu'un faisceau d'impressions et de sensations, — le vague dessin d'une conscience unique, la sienne. Mais c'est cette conscience unique que nous aimons dans ce morbide écrivain, — car les romans de Huysmans, avec toute leur étrangeté, leur charme, leur répulsivité, ont une assez large valeur représentative et sont certainement l'expression d'une personnalité aussi remarquable que celle d'aucun autre écrivain contemporain. »

R. G.

Les **Entretiens Politiques et Littéraires** (avril 1892) sont particulièrement intéressants, avec un sommaire composé de MM. Remy de Gourmont, Pierre Quillard, Edmond Cousturier, Henri de Régnier, F. Vielé-Griffin et Bernard Lazare. Tout serait à citer — et une bonne partie à discuter — de ce numéro substantiel, qui contient plus d'idées en lui seul que tel grand quotidien en l'année entière. Nous en détachons cette *Autobiographie de Walt Whitman*, que rapporte M. Francis Vielé-Griffin :

« Je suis né, le 13 mai 1819, dans la ferme de mon père, à West Hilles, L. I. Etat de New-York. Les gens de ma famille, la plupart fermiers ou marins, furent, du côté de mon père, d'origine anglaise, du côté de ma mère (Van Velsor), d'origine hollandaise. Il y eut d'abord, et longtemps, une grande famille d'enfants ; j'étais le second. Nous fûmes à Brooklyn, quant j'étais encore en robe, et là, à Brooklyn, je grandis hors de mes robes ; puis comme garçonnet, ensuite comme garçon, je fréquentai les écoles publiques, d'abord, et pris du travail dans une imprimerie.

« A seize ou dix-sept ans seulement, et pour deux années, j'allai enseigner dans les écoles rurales, dans les comtés de Queens et Suffolk (Long-Island), et je vécus cà et là.

« Puis, retournant à New-York, je travaillai comme imprimeur et écrivain (avec parfois un écart « poétique »).

« 1848-49. — Vers cette époque, je partis faire un voyage de loisir et de travail (avec mon frère Jeffe) à travers les Etats du Centre et descendant l'Ohio et le Mississipi.

« Demeurai pour un temps à la Nouvelle-Orléans, y travaillant (ai vécu pas mal de temps dans les Etats du Sud). Après un temps, retournai vers le Nord, remontant le Mississipi, le Missouri, etc. . . . ; et, par la voie des grands lacs Michigan, Huron, Erié, aux chutes du Niagara et le bas Canada, rentrant enfin à travers l'Etat de New-York et descendant l'Hudson.

« 1851-54. — Occupé au travail du bâtiment à Brooklyn (pour quelque temps, au début, m'étais occupé à imprimer un journal quotidien et un hebdomadaire).

« 1855.— Perdis mon cher père cette année... Commencai à imprimer « *Brins d'herbe* » pour de bon, après maints manus-

crits, fontes et refontes. (J'eus grand'peine à laisser de côté les « touches poétiques », mais j'y parvins, à la fin).

« 1862. — Au mois de décembre de cette année, descendis vers le « théâtre de la guerre » en Virginie. Mon frère Georges porté comme grièvement blessé à la bataille de Fredericksburg (pour 1863 et 1864, voir *Specimen Days*).

« 1865-71. — Classé comme employé (jusque fin 73) au ministère de la Justice, à Washington. (New-York et Brooklyn semblent plus mon *chez moi* : j'y suis né et y fus élevé et y vécus, enfant et homme, pour trente ans. Mais je vécus plusieurs années à Washington et ai visité, y séjournant, la plupart des villes de l'Ouest et de l'Est.)

« 1873. — Cette année je perdis ma chère, chère mère, et, un peu avant, ma sœur Martha (les deux meilleures et douces femmes que j'aie jamais vues et connues, que je compte jamais voir.)

« Même année, une prostration soudaine de paralysie, qui couvait en moi depuis plusieurs années, s'était manifestée temporairement déjà, mais avait été vaincue. Mais maintenant attaque sérieuse, irrémédiable. Le docteur Drinkard, mon médecin de Washington (de premier ordre), dit que c'était le résultat de ma tension nerveuse à Washington et aux avant-postes en 1863-64-65. Je ne crois pas qu'un homme plus gaillard, plus robuste et plus sain ait jamais vécu, que moi de 1840 à 1870. Ce qui m'incita le plus à m'en aller de gauche et de droite faire ce que je pouvais pour les souffrants, les malades et les blessés, fut le sentiment de ma force et de ma santé (je me considérais comme invulnérable). J'abandonne le travail à Washington et vais m'installer à Camdem, N. J., où j'ai vécu depuis, et où (sept. 1889) j'écris ces lignes.

« Une longue époque de maladie ou de demi-maladie, avec quelques répits. Durant quoi ai revisé et imprimé tous mes livres, — publié « *Rameaux de Novembre* » ; et, entre temps, des voyages aux Etats de la Prairie, aux Montagnes Rocheuses, au Canada, à New-York, au lieu de ma naissance, à Long-Island et à Boston. Mais la faiblesse physique et la guerre — paralysie expliquée ci-dessus — se sont appesanties sur moi de plus en plus ces dernières années. »

M. F. Vielé-Griffin rappelle que, des quelques pages de Walt Whitman traduites en francais, la première, *Etoile de France*, le fut par Jules Laforgue et a été imprimée dans la *Vogue* ; et il note que, il y a deux ans, ayant offert *pour rien* une traduction de Whitman à l'éditeur Savine, il lui fut gracieusement répondu que l'auteur de *Brins d'herbe* était « trop peu connu ».

A. V.

Revue Philosophique. Sous ce titre : *Les Processus Nerveux dans l'Attention et la Volition*, Charlton Bastian, l'éminent nécrologiste anglais, étudie certains problèmes fort discutés en ces derniers temps, et s'applique surtout à démontrer que les phénomènes de volition ne sont pas l'œuvre d'une faculté spéciale, d'une entité mystérieuse ; ils ne sont pas accomplis dans des centres moteurs, ils sont une simple

transcription, en action de l'intellect, ce qu'avait déjà formulé Spinoza, qui affirmait : *Voluntas et intellectus unum et idem sunt.*

A signaler aussi une revue générale, très intéressante, de M. Pierre Janet, sur *Le Spiritisme comtemporain.* Après avoir énuméré les principaux organes des sociétés spirites, et résumé leurs doctrines importantes, l'auteur passe à l'étude du médium, et à l'interprétation psychologique des phénomènes qu'il présente. L'écriture automatique, dont il s'occupe surtout, a déjà fait l'objet d'un remarquable travail du Dr Blocq (1), où les mêmes idées sont défendues, à savoir qu'il s'agit là d'actes inconscients de l'esprit, et non des esprits.

G. D.

L'Art et l'Idée tient largement les promesses de son programme. La livraison de mars s'ouvre par un excellent article de M. Octave Uzanne sur *Quelques plaisants croquis faits en sa prime manière par maître Félicien Rops*, article illustré de dix sept desdits croquis reproduits en fac-simile, et du portrait de Rops. En tirage hors texte, *l'Amour régnant sur le monde*, composition inédite de Félicien Rops, reproduite en chromogravure taille-douce, — *Quatre planches coloriées*, par Pierre Vidal, représentant les principaux marchands d'estampes du siècle. Au sommaire : *L'Idéal et l'Idéalisme* (*Salon de la Rose✝Croix*), par Alphonse Germain ; *Invitation à la physiologie de l'Iconophile et du Marchand d'estampes*, par Henri Nogressau (14 illustrations de Pierre Vidal) ; *Maurice Rollinat* (*Le poète d'antan, silhouette de souvenir*), par Octave Uzanne, avec un portrait inédit de Maurice Rollinat d'après un dessin de Gaston Béthune ; *Revue bibliographique des nouveautés du mois*, par B.-H. Gausseron ; *Revues et Idées nouvelles*, par Pierre Valin, etc. Vignettes et lettrines nouvelles de A. Séon, Moreno, Viletti, A. Lynch, etc.

A. V.

Le **Don Marzio**, de Naples, analyse, en son numéro du 4 avril, une conférence donnée par M. Vittorio Pica dans la salle du *Filologico.* Sujet : l'*Art aristocratique.* M. V. Pica reconnaît un art de telle essence qu'il s'oppose indéniablement à l'esprit démocratique et demeure fermé à la foule. Le plus grand de ces artistes fut hier Wagner, aujourd'hui il se nomme Stéphane Mallarmé, et, sous l'égide de l'un ou de l'autre, à la suite aussi de Baudelaire et de Verlaine, ont lui ou luisent au ciel invisible les noms de Villiers de l'Isle-Adam, Laforgue, Rimbaud, Poictevin, Barrès, Puvis de Chavannes, O. Redon, Maeterlinck, C. Lemonnier, Huysmans, Hannon, Verhaeren, Rodenbach, Rops, H. de Groux, Minne, Holman Hunt, Burn Jones, Swinburne, Morris, Whistler ; les peintres italiens Morelli, Sartorio Previati ; les écrivains Carlo Dossi et d'Annunzio ; Tolstoï, Rod, Goncourt, etc. Les énumérations sont toujours incohérentes ; il y a à retenir de

(1) Dr Paul Blocq : *Le Spiritisme au point de vue scientifique.—L'Ecriture médianimique.* (BULLETIN MÉDICAL, 14 octobre 1889.)

ce compte rendu autre chose, l'idée dominante de la conférence : qu'il y a un art « ésotérique » et qu'il est absolument légitime.

A mentionner dans la **Gazzetta Letteraria** (26 mars) : *L'Oltretombo*, par A. Lenzoni ; *I Pressitimenti*, par F. Rizzati ; dans la **Cronaca d'Arte** (27 mars) : un intéressant article d'Alberto Sormani, *Arte nuova*, et sous ce titre : *Venezia nell'arte e nella litteratura francese*, un important extrait d'un volume de G. Molmenti : *Studi e Ricerche*, lequel va paraître à Turin chez L. Roux ; dans la **Critica Sociale** (1er avril) : *La carestia in Russia, sue vere cause e suo significato*, par Federico Engels, et *Il Quinto Stato*, par I. Gherardini.

Livres nouveaux annoncés par les revues italiennes : *Eva*, poème d'Antonio Fogazzaro (Milan, Chiesa et Guindani) ; *I Poeti bolognesi* : *Carducci*, *Panzacchi*, *Stecchetti*, par Augusto Lenzoni (Bologne, Trèves) ; *La Patologia del genio, in chiesta a proposito del caso di Guy de Maupassant*, par A.-G. Bianchi (Milan, Kantorowicz).

M. E. Rolland recueille pour **Mélusine** (Mars-Avril) les noms du Diable dans les diverses langues et dialectes du monde ; en voici quelques-uns : L'Autre (Rabelais) ; — Celui qui n'a pas de blanc dans l'œil (Noël du Fail) ; — Le Traquenard de saint Michel (Leroux, *Dict. Comique*) ; — Le Boulanger (argot français) ;—Le Dache (argot de Paris) ;—Le Vilain, le Peut, le Malin, le Maufé, le Gros (Morvan) ; — Georget, le Maufait, le Mauvais, Lui, Il (centre de la France) ;—l'Ange cornu (Valenciennes) ; — la Grande Bête (Haut-Maine) ; — le Petit Capet (La Hague) ; — Griffon (Montbéliard) ; — Double (Guernesey) ; — Quel che da l'ambio a'i baleni, Celui qui fait trotter les éclairs (Italie) ; — Ruffian (argot anglais) ; — Mounanmounan (créole mauricien) ; — Ita radjana, les autres gens (sanscrit).

Le **Bulletin de l'Afrique Française**, sous la direction de M. Harry Alis, est en même temps le recueil officiel centralisant toutes les nouvelles de l'Afrique et un journal d'authentiques voyages dans le continent noir. Il est publié par un comité qui attend les souscriptions de tous ceux qui s'intéressent à l'Inconnu.

M. Romain Coolus, dans la **Revue blanche** (Mars), fait dialectiquer à la manière de Platon quelques contemporains sous des noms empruntés aux *Dialogues* ; il s'agit de la liberté de l'art : Socrate affirme les droits d'un Etat moralisateur ; les disciples mettent l'artiste au-dessus de ces droits, et Socrate n'a pas cette fois le dernier mot. Straton, à la fin, allègue d'une façon bien délicate le poète de notre temps, qui, comme Leucippe, dut « monnayer son âme en des pédagogies puériles. » Lisons M. Mallarmé, le maître estimé et aimé entre tous.

Art et Critique vient de re-mourir ; le mois de mars fut son dernier mois de vie. Bien que cette revue eût, en sa

seconde série, des tendances un peu moins étroites, elle n'en représentait pas moins l'esprit naturaliste, le genre Théâtre Libre; s'il y a encore des habitués pour cette sorte d'art, il n'y a plus de néophytes possibles. Ce décès prouve qu'il ne suffit pas qu'une revue soit *bien faite*; il faut encore qu'elle réponde à un besoin nouveau de ce public, très restreint, qui s'intéresse aux plus récentes évolutions littéraires. D'ailleurs, sur les sept principaux rédacteurs d'*Art et Critique* mentionnés sur la couverture, cinq et peut-être tous expriment librement leurs idées dans la presse quotidienne; alors, à quoi bon ce groupement?

Néanmoins, nous déplorons cette disparition, car, après tout, c'est la liberté qui perd un organe, et elle n'en aura jamais trop.

Du **Figaro** (7 avril) cette prédiction au sujet de M. Viaud, l'académicien nouveau, célèbre pour avoir narré son mariage (*Le Mariage de Loti*) avec des larmes dans la voix : « Soyez sûr qu'aujourd'hui il ne manquera pas d'orner de sa dragonne d'or la poignée de nacre de son costume à palmes vertes. » — Ne pas croire que cette phrase est extraite de l'article de M. A. Dayot sur le même Loti, publié le même jour dans le même journal. — Le discours de réception de cet officier de marine (c'est en cette qualité que M. Mézières l'a reçu) ou, comme a dit l'**Éclair**, de ce « Don Juan pour négresses », a été très méprisant pour M. Zola. Nul n'avait moins de droit, pourtant, qu'un naturaliste *inconscient*, à déblatérer contre le naturalisme voulu et raisonné. De plus, M. Zola, si répulsive que soit pour nous son œuvre, compte dans le mouvement contemporain, et quant à M. Loti, sa littérature a tout juste la valeur d'une jolie série de lettres de femmes.

R. G.

La **Plume** (1er avril) publie deux poésies : *Sylve*, et *Autre Sylve*, de Jean Moréas; une poésie de Stuart Merrill : *Croisade;* des extraits inédits d'un prochain livre de Camille Lemonnier : *La Fin du Bourgeois;* trois portraits, deux dans le texte et un hors texte, de Léon Riotor, dont M. Alphonse Boubert signe dans la même livraison une biographie exacte et détaillée. — Le fascicule du 15 avril est consacré à la *Chanson populaire au Japon :* M. le Dr L.-J.-E. Baret en donne de fort curieux spécimens, dont quelques-uns avec musique. — Tirage hors texte : portrait en pied de Willy.

Au sommaire de la **Revue Indépendante :** Maurice Beaubourg : *La Nuit de lumière réelle;* Camille Mauclair : *Notes sur un essai de dramaturgie symbolique;* Charles Saunier : *Les Dons funestes* (drame féerique en 4 tableaux); Maurice Bazalgette : *Joséphin Péladan;* René Ghil : *Données évolutives : Sociocratie évolutive;* la suite du roman de MM. Gaston et Jules Couturat : *Le Naufrage;* etc.

M. Albert Saint-Paul publie dans l'**Ermitage** (15 mars) une traduction, avec texte en regard, d'extraits de *Pilgerfahrten*, le nouveau livre du poète allemand Stefan George,

qui a traduit Baudelaire et subit l'influence des poètes français. « Mais, fait observer M. Albert Saint-Paul dans une note, influence ne saurait dire imitation. Si M. George, dans son esthétique, trahit la grande admiration qu'il professe à l'égard de Baudelaire — dont il vient de faire paraître une vraiment belle traduction, la seule d'ailleurs qui existe en allemand, — de Mallarmé et de Verlaine, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il garde toujours l'originalité de sa pensée, et qu'ainsi il nous apparaît comme le poète le plus curieux qu'il nous soit donné de connaître de toute la jeune génération d'Outre-Rhin ». — D'autre part, numero intéressant avec des poésies de MM. Henri de Régnier, Stuart Merrill, Adolphe Retté, Henri Degron, Victor Remouchamps, des proses de MM. Jules Bois, Yvanhoé Rambosson, Pierre Valin, René Tardivaux et Henri Mazel. La livraison s'ouvre par *Les Trois tasses de thé*, poème en prose de J. Barbey d'Aurevilly, extrait de *Rythmes oubliés*.

Le **Saint-Graal** (20 mars) donne une page inédite de Mme Desbordes-Valmore; une *Ode à Paul Verlaine*, d'une facture un peu en retard, dont l'auteur, M. Emmanuel Signoret, a fait tirer à part quelques exemplaires pour ses amis; des vers de Verlaine, George Suzanne et Gabriel Vicaire, etc.

Dans le **Nouvel Echo** (15 avril), sous le titre : *M. Viaud à l'Académie Française*, M. Alfred Duquet dit quelques vérités à M. Pierre Loti. Mais, à moins de considérer l'Académie — ce à quoi inclinent quelques esprits évidemment grincheux — comme la maison de retraite de nos plus glorieux Poncifs (ne pas lire Pontifes), nous ne voyons pas bien pourquoi la « vieille aveugle du pont des Arts » aurait dû choisir M. de Bornier.

Nouveaux confrères : **Littérature et Critique** (Administrateur : M. Marcel Girard, 120, boulevard Saint-Germain). — **Essais de Jeunes** (Rédacteur en chef : Emmanuel Delbousquet; Secrétaire : Léon Santa. Toulouse, 2, rue de la Concorde). — **L'Idée Libre** (Emile Besnus, Jules Bois, B. Guinaudeau, Gabriel Mourey, Maurice Pottecher, Edouard Schuré. — Adresser les communications au Secrétaire de la Rédaction de l'*Idée Libre*, 28, rue des Ecoles). — **Simple Revue**, *Bulletin mensuel, Littéraire, Artistique et Mondain*. (Rédacteur en chef : Georges Régnal. Paris, boulevard Hausemann, 41).

A. V.

CHOSES D'ART

Au Louvre, on fait cuire avec le plus grand soin, dans l'étuve des combles, un excellent petit Cranach; à la pinacothèque de Brera, à Milan, ce travail est organisé en grand, et l'on considère comme arrivés à un bon degré de cuisson et de craquelure une douzaine de tableaux, parmi lesquels :

une Madone de Jean Bellini ; la Cène de Rubens ; une grande Borgognone ; le St. François de Nicolas de Foligno ; un grand Hercule de Roberti ; un triptyque de Palma Vecchio ; un André de Milan ; la Sainte Famille de Magnis ; la Madone de Signorelli ; un Luini ; un Benvenuto Tisi.

Il paraît que les fameux greniers du Louvre renferment, sous triple cadenas : 1° 30 à 40 *Moys* ou tableaux de corporations du XVIIe siècle, enlevés à Notre-Dame lors de la dernière restauration ; 2° divers Léonard, Raphaël, Titien, Véronèse, disparus : ne seraient-ils pas roulés céans ou céhaut ?

Le tableau de H. de Groux, le *Christ aux Outrages*, présenté au jury du Champ-de-Mars, a été refusé sur les instances de M. Jean Béraud. Devant l'opinion de ce peintre (d'un génie incontesté), des artistes tels que M. Puvis de Chavannes (lequel connaissait le tableau et l'admirait tout haut) ont cru devoir humblement capituler. L'ambigu Stevens n'a dit ni oui ni non. Raison du refus : que cette toile, trop originale (*sic*), compromettrait la bonne tenue du Champ-de-Mars. Ce tableau et une grande composition en quatre panneaux, du même auteur, sont exposés à l'Union libérale d'Artistes français (Palais des Arts Libéraux, Champ-de-Mars).

Musée Guimet. — A voir : une nouvelle vitrine de miniatures chinoises sur feuilles du figuier sacré, qui, dit la Tradition, abrita le Buddha. C'est un don de M. Rubens Duval. Elles sont fines et datent, sans doute, du XVIIIe siècle. On y a joint d'autres peintures et des dessins à l'encre (de Chine, naturellement), qui rappellent la manière de l'Ecole japonaise des Kano.

M. Clémenceau a offert au Louvre un portrait de la princesse de Lamballe, croquis de Gabriel, pris à la hâte au moment de l'appel des condamnés, à la Force.

Chez le Barc de Boutteville, douze chefs-d'œuvre de Van Gogh. — Affluence de nobles épaves : des Bernard (surtout un mémorable *Christ au jardin des Oliviers*), qui, à la *Rose + Croix*, disparaissait, trop discret de ton, dans les excès lumineux de ses voisins ; on attend le renfort des *Indépendants ;* les M. Denis sont annoncés.

Le compte-rendu du Salon du Champ-de-Mars sera fait au *Figaro* par Octave Mirbeau.

Expositions en cours :

Exposition des Peintres-Graveurs, chez Durand-Ruel : des Bracquemond, des Odilon-Redon, etc.

Les Amis de la Nature, rue de l'Abbaye.

Union libérale d'artistes français, Palais des Arts Libéraux (Champ-de-Mars). Cette exposition organise un salon de lecture et prépare une série de conférences et d'auditions musicales. Elle invite les directeurs de revues, journaux d'art, journaux illustrés, et les libraires-éditeurs à lui envoyer,

en telle quantité qui leur plaira, des numéros de leurs périodiques et des exemplaires de leurs livres. Les compositeurs qui désireraient produire leurs œuvres et ceux de nos confrères qui voudraient faire des conférences doivent s'adresser au secrétariat de l'exposition.

Exposition Louis Gaillard (Galerie E. Francfort, 6, rue Le Peletier) : Paysageries. Aquarelles littéraires.

Expositions prochaines :

Exposition internationale des Beaux-Arts, à Munich (juin).

Exposition de la Société Bohême des Beaux-Arts, à Prague (mai-juin).

R. G.

ÉCHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

Le Latin Mystique

Nous remercions de leur empressement les personnes qui ont souscrit à cet ouvrage de notre collaborateur Remy de Gourmont, et nous prions celles qui désireraient des exemplaires sur papier « au gré du souscripteur » de vouloir bien ne point trop remettre à nous en avertir : il ne serait en effet plus temps une fois commencé le tirage. En tenant compte des difficultés à se procurer les papiers requis — et même l'un de ceux qu'offre l'annonce, le papier violet-évêque, dont la nuance exacte ne se trouve pas dans le commerce et qui est fabriqué spécialement par la maison E. Dujardin (ancienne maison J. Laborde), sur un échantillon de vêtement épiscopal — le volume, actuellement en préparation chez Mazeyrie, imprimeur à Tulle, paraîtra d'ici deux mois environ.

Voici, par catégories d'exemplaires et par ordre de dates, la liste des souscriptions qui nous sont parvenues :

Exemplaires sur papier de luxe au gré du souscripteur (à 40 fr.) : Pierre Quillard (whatman) ; Octave Mirbeau (non encore choisi) ; Mme B. de Courrière (papier vergé des Vosges à la forme, nuance grain de blé).

Exemplaires sur papier violet-évêque (à 30 fr.) : Jules Renard, Docteur Monnereau (par Pigeon, libraire), Meilheurat des Pruraux, Francis Poictevin.

Exemplaires sur papier de Hollande (à 20 fr.) : A.-Ferdinand Herold, Gaston Danville, Jean Richepin, Ernest Chausson, Per Lamm.

Exemplaires sur papier fort, teinté (à 20 fr.) : Abbé Mugnier (2 ex.), Saint-Pol-Roux, P.-N. Roinard, Georges Landry, Alfred Vallette, Frederick Serrien, Jules Lemaître, de La Rochefoucauld, Maurice Maeterlinck, Defrenne, Courtin, Paul Mariéton, Emile Blémont, Paul Leclercq, Marcel Boulenger, G. de La Panouse, Théodore Child, R. Friebels, Alphonse Diepenbrock (2 ex.), Georges Rochegrosse, Georges Bonnamour, Albert Savine, Le Barc de Boutteville, Joseph C. du Parc, Louis de Saint-Jacques, Antonio de Oliveira-Soares, Lamertin, Raoul Minhar, Michelot, Antonin Bunand, G. Maurevert, Ary Prins, A. Landry, Paul Poujaud, André Fon-

tainas, Firmin Boissin, Vittorio Pica, Edouard Dubus, L. Ponet, Raymond Bonheur, P. H. G. Schultze, Hugues Rebell, Olivier de Gourmont, Stuart Merrill, Jonathan Sturges, Jean Lorrain, Gaulon (2 ex. par Vanier), Albert Samain, Hugh Stewart.

(*Voir aux annonces, en tête du présent numéro, le détail des chapitres et les conditions de souscription.*)

Les *Entretiens Politiques et Littéraires*, dont notre confrère Camille de Sainte-Croix avait, sur certains bruits, annoncé la disparition, ne se sont jamais si bien portés (voir présent numéro, page 85).

On a mené grand bruit, le mois dernier, au sujet du concours de l'Agrégation de Médecine. Nous ne rappellerons pas ici les polémiques auxquelles il a prêté et nous nous bornerons à envisager cet incident à un point de vue plus général, quant aux causes qui l'ont déterminé, à la morale qu'il nous semble légitime d'en tirer. Il est certain que, depuis longtemps, le Pr C... jouait dans les concours le rôle de grand-électeur, dont l'a dépossédé, lors du concours actuel, le Pr B... Or il est patent, d'une part, que ce dernier doit sa situation au Pr C..., son ancien maître, qui a ainsi *réchauffé un serpent dans son sein* ; que, d'autre part, le nouveau souverain n'a incontestablement pas la valeur scientifique qui faisait la puissance de son prédécesseur. Enfin, alors que celui-ci à toujours porté ses choix en se fondant sur les titres des candidats, M. B... s'est fâcheusement laissé influencer par des considérations d'ordre étranger à la science. Conclusion : qu'on se hâte de supprimer ces concours, inutiles et nuisibles ; inutiles, on a vu pourquoi. Du reste, fussent-ils même réguliers, ils ne serviraient qu'à juger la valeur des épreuves, non celle des candidats. Nuisibles parce qu'ils paralysent les chercheurs féconds au profit des érudits stériles.

L'Endehors a ouvert une souscription « pour les enfants des compagnons détenus ». Relevé dans la première liste quantité de noms de nos confrères.

L'éditeur Paul Ollendorff vient de recevoir un roman de M. Eugène Bosdeveix : *L'Angoisse*, étude cérébrale où le héros, Don Quichotte de l'Analyse intérieure, raconte ses luttes avec les idées-fantômes qui l'assaillirent en sa route au pays de l'Absolu, et comment il devint le prisonnier de l'Angoisse.

Le *Théâtre d'Art Social* ouvrira avec un prologue de Jean Richepin : l'*Art social*, et une pièce de P.-N. Rbinard : *La Légende rouge*, synthèse révolutionnaire en 5 actes et en vers.

Alfred Poussin vient de faire paraître, à Genève et à Paris, une nouvelle édition des *Versiculets*, augmentée, avec portrait de l'auteur par M. van Muyden. — M. Henri Corbel va publier un livre de poésies : *Rimes de Mai*, pour lequel Gabriel Vicaire a écrit une préface.

Le 13 avril, il y avait à la Morgue 57 cadavres de suicidés.— Ça va bien, la joie de vivre! Peut-être aussi que c'est parce

qu' « Ils » trouvent la vie trop belle, — comme le chien à qui on tend un plein sucrier et qui recule modestement?... Cette dernière opinion serait, nous assure un de nos confrères de la presse « honnête et dévouée », celle de MM. Zola et H. Fouquier.

Les *Jeux Floraux*, si doucettement surannés, décernent leurs annuels prix de sagesse. On se croirait à l'Académie Française ; ce n'est pas plus bénin : 1° *Le Chant du Coq*, ode, a obtenu une violette ; 2° *L'Angelus de Jeanne*, poème : un souci réservé ; 3° *Les Départs*, élégie, le souci, prix du genre et de l'année ; 4° *La Vieille Fille*, élégie : un œillet ; 5° *Les Vendanges*, sonnets idylliques : un œillet, fleur offerte par M. Stephen Liégeard, maître ès-jeux floraux ; 6° *Le Faucheur*, sonnet libre : un œillet ; 7° *Les droits de la science en face des droits de la morale et de la société humaine*, discours en prose : un œillet.

Le catholicisme, tel que protégé par Mgr d'Hulst, fait une sérieuse concurrence à Robert-Houdin (Dickson successeur) : — Au *Cirque*, catholique des Etudiants : « Mecredi saint, 13 avril, à 3 heures, Mme Chevé fera une conférence sur « Jérusalem et la voie douloureuse », avec projection à la lumière oxhydrique. »

Eloquence de la chaire en 1892 (suite).

Toujours Mgr. d'Hulst, prélat, professeur, député et représentant du « protestantisme » catholique : – « Pourquoi l'homme vit-il en société ? Parce que l'isolement le tuerait. » — A rapprocher du fameux : Otez l'homme de la société, vous l'isolez. — Ce *Monsignor* est le même qui disait à un lecteur d'*Axël* : « Vous lisez *ça*? Vous n'avez donc pas fait vos humanités ? »

Nous sommes obligés de remettre à la prochaine livraison nos *Enquêtes et Curiosités*.

PETITE TRIBUNE DES COLLECTIONNEURS (1)

ON ACHETERAIT :

Maurice Barrès : UNE HEURE CHEZ M. RENAN. — Ed. or. br.
Henri Becque : LA NAVETTE. — LES HONNÊTES FEMMES. — Ed. or. br.
Anatole France : NOCES CORINTHIENNES. — POÈMES DORÉS. — Ed. or. br.
Grasset : LES QUATRE FILS AYMOND.
Edmond Haraucourt : LA LÉGENDE DES SEXES.
Ernest Hello : L'HOMME.
Maindron : LES AFFICHES ILLUSTRÉES.
Stéphane Mallarmé : POÉSIES. — Ed. autogr. av. front. de *Rops*.

(1) *Au* MERCVRE DE FRANCE, *le mardi, de 3 à 6 heures, ou par correspondance. — En sus des prix marqués, frais d'expédition et, s'il y a lieu, de recouvrement.*

Ralchide : Monsieur de la Nouveauté, avec préf. d'*Arsène Houssaye* (1880).
Henri de Régnier : Apaisement. — Les Lendemains. — Poèmes anciens et romanesques. — Ed. or. br.
Siret : Octave Pirmez, sa vie et ses œuvres.
Jules Tellier : Nos Poètes.
Paul Verlaine : Poèmes saturniens. — Romances sans paroles. — Sagesse. — Fêtes galantes. — La Bonne Chanson. — Femmes. — Dédicaces — Ed. or. br.
Villiers de l'Isle-Adam : Morgane. — Isis. — Premières Poésies. — Le Nouveau-Monde. — Elen. — Ed. or. br.
Revue Indépendante (Sér. Dujardin). Ed. des Fondateurs-Patrons, n° 1, même sans la double suite d'études de Whistler.
La Vogue : T. IV, nos 2 et 3.
— à partir du num. 5, tome II.
Mercvre de France : 2 ex. n° 1, 1 ex. n° 13, 1 ex. n° 14.
Entretiens Politiques et Littéraires : n° 2, numéros séparés de la première année, première année complète.

ON VENDRAIT :

Jean Moréas : Les Syrtes, 1884, tiré à 124 ex., rare .... 15 fr.
Edmond et Jules de Goncourt : Portraits intimes du XVIIIe siècle. Dentu, 1857, 2 vol. tir. à 100 ex. sur pap. vergé. Très rare........ 12 fr.
Catulle Mendès : Le Roman d'une Nuit, avec eau-f. de *F. Rops*. Ed. or. ép........ 5 fr.
Description des environs de la Forêt noire, etc. Traduction très libre de l'anglais. « A bon entendeur salut. » — A Boutentativos, chez les veuves sulamites, aux petits appartements de Salomon. L'an du monde 100,800,000,500. In-12 holl .... 5 fr.
Bulle de Clément XII contre les Franc-Maçons : « Condemnatio societ. seu conventicularum *de Liberi Muratori* aut *de Francs Massons* sub poena excommunicationis ipso facto, etc. ». — Romae, ex. typ. Reverendae Camerae Apostolicae, 1738. Un placard in folio. Ex. origin. du plus anc. docum. ecclés. sur la fr. maçonnerie........ 100 fr.
Bulle de Benoit XIV confirmant la précédente, suivie d'un mandement de Guyon de Crochans, archevêque d'Avignon, sur le même sujet, 12 pages in-4°. Avignon, 1751........ 60 fr.
Les deux pièces ensemble........ 150 fr.
Laurent Tailhade : Au Pays du Mufle. Epuisé.... 10 fr.
Charles Morice : La Littérature de tout a l'heure .... 3 fr. 50
Léon Bloy : Le désespéré. Soirat, 1886........ 3 fr. 50
Remy de Gourmont : Sixtine. Ed. or. br........ 5 fr.
Giovanmaria Cecchi : L'Esaltatione della croce con i suoi intermedi, etc. Recitata in Firenze da' Giovani della Comp. di S. Giovanni Vangelista, etc. — In Firenze, app. Mich. di Bart. Serma-

telli, 1592, in-16. Marque de Sermat. au titre et à la fin) .... 10 fr.

Gio : Batt. Gelli : Capricci del Bottaio, etc. — In Venetia, presso Marco degli Alberti; 1605, in-16. 1 fr. 50

Antonio Vignati : La Floria, comedia dell' Arsiccio Intronato. — In Fiorenza, presso i Giunti, 1567, in-16 (Marque des Giunti au titre et à la fin).. 5 fr.

Émile Zola : Edouard Manet Portr. par *Bracquemond.* Eau-f. d'*Ed. Manet* d'ap. *Olympia.* — In-8°, 1867, Dentu. Très rare.................... 10 fr.

Emile Zola : La Bête Humaine. Ed. or. br........ 3 fr. 50

Stéphane Mallarmé : Villiers de l'Isle-Adam, conférence. — In-8° holl. tiré à 50 ex............... 10 fr.

Paul Bourget : Mensonges. Coll. Guillaume...... 3 fr. 25

Lautréamont : Les Chants de Maldoror.......... 3 fr. 50

Lissagaray : Les huit journées de Mai, 1 vol. Rare 5 fr.

Bitard : Dictionnaire des Contemporains. Gr. vol. 3 fr.

Trésor des vieux Poètes français : *J. de la Taille :* 4 vol. ; *Guy de Tours* : 2 vol. ; *Amadis Jamyn* : 2 vol. ; *J. A. de Baïf,* Mimes : 2 vol. ; *Pierre Faifeu* : 1 vol. ; Noelz et chansons : 1 vol. ; Geste de la guerre d'Etampes : 1 vol. ; Les élégies de la Belle Fille : 1 vol. ; ensemble 14 vol. in-12. Valeur 73 fr..................................... 30 fr.

La Vogue : n° 1 tome IV (1889)................. 1 fr.

Le Fifre (Forain) : coll. comp., 15 n^os^........... 6 fr.

La Revue Wagnérienne : coll. comp., 3 vol...... 50 fr.

Mercvre de France : (série mod.) coll. comp. en numéros (28 n^os^ form. 4 gros volumes). Rare.... 35 fr.

Le Symboliste : les 4 n^os^........................ 2 fr.

Extraordinaire du 25 aoust 1662 (n° supp. à la *Gazette de France*). A Paris, du Bureau d'Adresses. In-4° de 12 pages.................................. 1 fr. 50

Clésinger : Buste d'Alexandre Dumas père. Marbre original.. 3000 fr.

Odilon Redon : Songes (6 pl) .... 35 fr.

Jules Chéret : 10 couvert. de livres en couleur.. 5 fr.

— Les petits japonais, alb. jap. av. couv. ill. en coul..................................... 0 fr. 50

Grasset : L'affiche de la Librairie Romantique avant la lettre .... 5 fr.

— Douze mois. Fant. décor. en coul..... 2 fr.

Guédy : Dictionnaire des peintres anciens et modernes, av. les pr. de vente de leurs œuv. et nomb. monogr., publié à 10 fr .... 6 fr.

Mercvre.

Le Gérant : A. Vallette.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



SUR LE RESPECT

Quand un pédagogue, familial ou mercenaire, veut donner aux enfants dont il doit guider la jeune intelligence cette éducation conventionnelle généralement qualifiée de *bonne,* il leur inculque d'abord ce principe : « Soyez respectueux », et, pour leur en démontrer l'éternelle excellence, il les accable de punitions sitôt que, à son égard, ils manquent de s'y conformer. Et les enfants grandissent, persuadés qu'il est nécessaire d'être respectueux.

Si, par hasard, il en est qui résistent, et qui, plus tard, se permettent de ne pas admirer ce qu'il est reçu d'admirer, ou de penser que les institutions sur lesquelles est fondée la société actuelle n'assurent pas un excessif bonheur à l'humanité, et d'insinuer que peut-être pourrait s'améliorer par des révolutions ou simplement des réformes le sort des malheureux, aussitôt ils s'entendent crier : « Vous n'êtes pas respectueux », et la foule à qui, hélas, le mot de respect impose, se détourne d'eux, et les voilà classés parmi les hommes dangereux, et qu'il faut fuir.

Est-ce donc un sentiment si noble, si digne de régir la pensée et l'action humaines, que le sentiment du respect ? Il nous apparaît, au contraire de ce que pense la foule, qu'égarent trop facilement les sophistes privilégiés et conservateurs,

comme un sentiment dangereux, le plus dangereux peut-être de tous.

Il importe d'abord de définir exactement ce qu'est le *respect* : car ceux qui jugèrent utiles pour soi de se faire respecter abusèrent étrangement du mot et s'en servirent pour désigner des sentiments — certains même fort louables — tout autres que le respect ; ils créèrent ainsi des ambiguïtés qui leur profitèrent singulièrement, et grâce à qui de bons esprits, peu respectueux dans la réalité, croient pourtant le maintien du respect nécessaire.

Respect, qui vient du latin *re-spectus*, veut dire proprement *regard en arrière* : c'est une sorte de mouvement qui nous détourne la tête de ce qui est devant nous, et par qui nos yeux s'attardent à contempler ce qui est derrière nous, ce qui vient d'être, le passé. Nos regards restent fascinés par ce spectacle, nous tombons dans un état hypnotique où notre corps, devenu inerte, perd la faculté d'agir, et où notre intelligence, rendue impuissante, oublie la pensée. Le respectueux ne songe pas qu'autre peut être ce qui sera que ce qui a été ; ne voyant jamais devant lui, il ne vit que pour les choses anciennes ; il les juge bonnes par cela seul qu'elles sont anciennes, et il ne souffre pas qu'on y modifie si peu que ce soit. Il ne sortira de sa torpeur que pour gémir contre les insolents « rêveurs », contre les malfaisants « utopistes », contre les « fauteurs de désordre » qui disent des paroles « malsaines » et s'efforcent vers le nouveau.

Une telle manière d'être ne peut procéder que d'un sentiment, d'essence, conservateur et ennemi de toute pensée libre et de toute action féconde ; et tel est le respect. Et les faits, d'ailleurs, prouvent sa nature : car c'est au nom de ce respect saint et sacré que, dans la politique comme dans la science et dans l'art, on a souvent empêché, et retardé toujours, le triomphe des idées neuves et hardies.

Il faut bien se garder de confondre le respect avec le sentiment qui nous pousse à défendre la gloire des hommes qui découvrirent les grandes lois scientifiques, qui édifièrent d'harmonieuses philosophies ou qui créèrent de belles œuvres d'art. Pour de tels hommes, ce que nous ressentons est de l'admiration et de la sympathie. Aussi, quand nous les entendons attaquer, nous souffrons, tandis qu'un respectueux n'est qu'ennuyé, agacé au plus, quand on conteste l'excellence de ce qu'il respecte.

La preuve que ce n'est pas le respect qui attache aux savants ou aux artistes du passé, est en ce fait que l'on produit après eux, et surtout que l'on cherche à produire autrement qu'eux. Respectueux, l'on se dirait : « Ils ont trouvé toutes les formes, ils ont découvert toutes les lois », et l'on resterait inactif; ou bien l'on imiterait servilement les devanciers, le libre essor s'arrêterait de la pensée créatrice; l'idée et le style s'étioleraient dans le lien des formules, et l'œuvre cesserait d'être vivace. Les exemples ne manquent pas, d'ailleurs, de soi-disant artistes qui furent respectueux : en littérature, Crébillon, Voltaire le tragique et tous leurs contemporains quand ils versifièrent, — les universitaires, les vaudevillistes et MM. de Bornier et Richepin ; — en peinture, les Bolonais du XVII[e] siècle, — MM. Bouguereau, Bonnat et Gervex; — en musique, Aubert, Donizetti, — MM. Ambroise Thomas et Massenet, — ont montré ou montrent encore ce que vaut le respect.

Il y a une irréductible antinomie entre le respect et le génie créateur, et, par la raison même qu'il chercha — et trouva — du nouveau, nul philosophe, nul savant, nul artiste admirable ne fut respectueux. De là les luttes que tous eurent d'abord à soutenir : est-il besoin de rappeler quelles railleries et quelles huées accueillirent Hugo et Baudelaire, Delacroix et Manet, Beethoven et Wagner ?

De même chaque fois qu'un homme, ou un groupe d'hommes, songe à améliorer le sort des misérables, à leur donner la part de bien-être que les lois de la justice, très différentes des lois juridiques, accordent à tout homme, et, pour cela, à détruire quelques institutions oppressives, le respect est là, qui le fait honnir, car ce sont les institutions sociales, surtout, qu'une sage éducation apprend à respecter. Des aphorismes rhythmés et éminemment respectueux — tels que :

Il y aura toujours des pauvres et des riches,

ou :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

ou :

Mourir pour la patrie
Est le sort le plus beau, le plus digne d'envie,

et beaucoup d'autres dont un gros livre, rédigé en un français déplorable et qui honore peu la littérature du premier Empire (*Les Codes Français*), réunit une copieuse anthologie, — sont, dès le bas âge, enseignés aux citoyens futurs ; on veille à ce qu'ils les sachent par cœur, et cette utile précaution perpétue le respect des institutions ; et les gouvernements, qui ont pour mission de veiller au maintien des iniquités créées par elles, les peuvent espérer immuables.

Et pourtant, par les siècles, il s'est levé des irrespectueux grâce à qui nous commençons à sortir de la primitive sauvagerie ; si ceux-là n'avaient pas paru, sans doute nous habiterions encore au fond des cavernes, nous défendant à coups de pierres contre la faim des fauves et celle de nos pareils, avec, pour seule idée politique et sociale : « Haïssons-nous les uns les autres. » L'irrespect de certains a, depuis lors, légèrement amélioré notre vie ; mais on n'en raille et on n'en persécute pas moins ceux qui veulent aller encore vers le mieux, et renverser ce qui est toujours debout des vieilles institutions.

De ces institutions, il n'en est pas une qui ne

soit oppressive, qui ne protège les riches, les forts et les intrigants contre les pauvres, les faibles et les sincères. De plus, toutes maintiennent, comme principe fondamental des sociétés, le principe d'autorité; et les législations des États ont multiplié les cas où un homme, parce que la fortune, la platitude rusée, ou le hasard de la naissance, lui ont permis d'orner ses manches de galons, a le droit de commander — et sans réplique — à d'autres hommes. Quant à la justice, les usurpateurs du pouvoir et du bien-être ont partout oublié son existence; et même, par un raffinement d'hypocrisie, et sans doute avec l'espoir qu'ils la rendraient haïssable aux opprimés, ils ont emprunté son nom pour le donner à la jurisprudence, et, allant plus loin, à la magistrature, et quelquefois à la police.

D'ailleurs, on a si souvent démontré le mal de nos institutions sociales et politiques qu'il serait oiseux, et un peu ridicule, d'entreprendre une fois de plus cette démonstration. Il n'est pas d'esprit un peu libre, un peu réfléchi, qui, aujourd'hui, n'ait condamné l'actuelle constitution sociale. Beaucoup même, plus passifs, sentent que le mal est maître dans le monde, mais, dominés par l'hérédité d'habitudes séculaires, croient qu'on le guérira avec des larmes. Le respect les empêche de réfléchir, et, bien que parfois ils ne soient pas méchants, ils applaudissent à l'oppression, et continuent à opprimer eux-mêmes.

Parmi les hommes à qui le respect défend toute action, il y en a qui, vraiment, sont d'un ridicule suprême. Ce sont ceux qui assument la tâche de prêcher à leurs pareils la vie et l'action. Vainement, bien des fois, leur a-t-on demandé : « Vous nous criez d'agir : mais vers quel but entendez-vous que se dirige notre action ? » A cette indiscrète question jamais nul d'entre eux n'a répondu : ils omettent de définir ce qu'ils comprennent par les mots *vie* et *action*. Et, de cela, il ne faut pas trop leur en vouloir : il leur était impossible de

fixer un but à leur action, parce qu'ils ne peuvent pas agir. Des semblants d'idées qu'ils manifestent dans leurs livres il se conclut qu'ils ne voient rien hors ce qui est ou a été. Et leur désir d'action sera toujours vain et illusoire : ils auront beau crier : « Agissons ! » ils n'agiront pas, et ils rappellent ces chœurs des opéras meyerbeeresques qui chantent pendant des quarts d'heure : « Marchons ! Courons ! » ou : « Volons à son secours ! » et restent en scène, immobiles.

Certes, actuellement, nous croyons qu'il y a lieu d'agir. — Et incidemment il sied de répéter une fois de plus que l'homme qui écrirait des poèmes aussi beaux que les *Fleurs du mal* ou un roman comparable à la *Tentation de saint Antoine*, que celui qui créerait un drame musical égal à *Tristan* ou une symphonie luttant avec la neuvième, aurait accompli une action meilleure et plus féconde que d'aller tirer des coups de fusil contre les nègres de l'Afrique. — Mais, pour ne parler que d'action sociale, il nous semble qu'aujourd'hui on ne peut guère songer à édifier. Qui ne traiterait de fou l'architecte qui voudrait bâtir une maison boulevard des Italiens sans d'abord en démolir une? Dans la société, toutes les institutions se tiennent, ne laissant entre elles nul espace pour en glisser de nouvelles, et, avant d'y édifier, il faut y détruire. Et, pour début, il y faut détruire le respect, grâce à qui le reste subsiste encore ; il faut qu'il ne se trouve plus personne pour opposer aux propagateurs d'idées nouvelles cette absolue fin de non recevoir : « Vous manquez de respect ! » Il faut que, sans voir se hausser les épaules, on puisse développer les idées dites « subversives » par ceux qui spéculent sur la naïveté des foules. Le rôle des actifs est donc de tuer le respect : le respect mort, nous verrons tomber d'elles-mêmes les institutions qui nous oppriment encore, la propriété, les églises, la famille et la patrie.

A.-Ferdinand Herold.

LES CHANTS D'ÖFEG (1)

POÈMES EN PROSE

I

Lorsque le vin commença à me sembler aigre et qu'Ève eut perdu une de ses dernières dents de devant, je fus saisi par le désir de déchiffrer l'énigme de la vie.

Pendant cinq ans je disséquai les pattes d'une mouche, car j'avais entendu dire qu'il faut chercher le grand dans le petit et que toute la multiplicité de la création était recélée dans un brin d'herbe. Après cinq ans, je fis une sieste, et, quand je rouvris les yeux, je compris que j'étais resté assis au fond d'un trou et que j'y avais perdu de vue le monde entier. A peine pouvais-je apercevoir un coin du ciel en rejetant la tête en arrière. Alors je laissai la patte de la petite mouche et sortis de mon antre. Mais la lumière du jour m'éblouit et je me sentis sous le soleil, aveugle comme un hibou, en face de la nature bariolée.

La sixième année je rencontrai un vieux sage qui me dit que ce que j'avais pris pour les fruits de l'arbre de la science n'était que des pommes amères. Le vieux sage m'expliqua aussi que, pour élever un édifice, il suffit de connaître les points et les lignes mathématiques de la pensée. Et je

(1) Ola Hansson, né le 12 novembre 1860 à Skane, est, avec Auguste Strindberg, le représentant le plus typique de la jeune Suède. — Les poèmes en prose dont nous donnons ici la traduction, d'après le texte suédois, font partie d'un volume non encore publié. Quelques-uns, connus et traduits en Allemagne, y paraissent une expression lyrique des doctrines philosophiques anarchistes et du personnalisme autoritaire de Nietzsche. — J. de N.

charpentai gaiement ; c'était comme une danse, sans bruit. Mais un jour une brise s'éleva, et toute cette magnificence s'envola, et je la vis voltiger dans l'air comme une toile d'araignée.

Alors je tirai le vieillard par sa barbe blanche et lui dis de fabriquer son cercueil, s'il le pouvait, avec ses points et ses lignes mathématiques.

Et je fermai les yeux en grande douleur. Et la nuit vint, et soudain je sentis ma douleur se rompre, comme l'écorce autour d'un noyau, et quelque chose en moi grandir, enfonçant ses racines dans mon cœur, poussant sa sève à travers mes veines, — et des feuilles, des bourgeons éclataient, et ils avaient des couleurs et des formes, mais non pas de ce monde, et lorsque le jour vint, je vis dans l'aube de mon âme le bourgeon mi-ouvert d'une étrange fleur.

Et il n'est qu'une seule fleur de cette espèce ; c'est à mon sang que ses racines s'alimentent, et sa tige croît en moi, invisible pour tous excepté pour moi. Mais je sais que le jour où le bourgeon aura éclaté, alors, tout au fond de mon cœur, je la trouverai, la *Grande Inconnue*.

II

J'avais quitté les baies planes et les « sunds » étroits ; car j'étais las des idylles à fumées sortant des cabanes, et las de regarder le soleil, en son inébranlable imbécillité, éclairer le juste et l'injuste.

Après avoir passé ma jeunesse et parcouru bien des mers sur mon yacht élancé, un matin, comme je montais sur le pont, s'offrit à mes yeux la grande, la belle vue à laquelle j'aspirais depuis de longues années dans l'ombre des jours sombres et à la clarté des nuits. D'un horizon à l'autre, sur toute la voûte céleste, s'étendait un portique en forme de croissant de lune, et sur cet arc gigantesque, en lettres d'or, brillaient les mots :

« Voici l'Entrée du Royaume de la Vérité ! »

Lorsque le soir descendit sur la mer, mon bateau franchit en glissant le portique, aux sons d'une musique telle qu'on n'en ouït pas sur la terre.

Je passai quinze mois dans ce pays nouveau. Un jour,étendu sur le pont de mon yacht,fixement je regardais au large, mon âme en une joyeuse quiétude. Le ciel était rouge, rouge comme les roses et le vin, rouge comme l'amour et le sang, et l'océan était rouge comme le ciel. Et sur le ciel rouge se leva le soleil noir, noir ainsi que le charbon et la grande souffrance, et son ombre s'enfonça dans la rouge profondeur ainsi qu'une colonne colossale couleur de grenade noircissante. Très loin à l'horizon,une éclatante bordure d'or frangeait le rouge tapis : — c'étaient les îles que j'avais découvertes et dans lesquelles j'avais vécu, Adam d'un nouveau paradis, homme nouveau en un nouveau monde. Car là était droit tout ce qui est de travers dans l'ancien monde, et ce que mon ancien moi avait coutume de voir en zig-zag s'y arrondissait en cercle; là les vertus anciennes allaient boitant sur des béquilles comme des vieillards près de mourir, tandis que les anciens péchés florissaient; et les fruits qui croissaient sur ces arbres étranges m'offraient une nourriture d'une rare saveur, quoiqu'ils fussent pareils à ceux auxquels notre mère Eve avait mordu, tandis que je trouvais dans le cœur des fruits de l'ancien monde, choisis entre les meilleurs de l'année, des vers.

J'étais étendu sur le pont de mon yacht et je regardais à l'horizon la frange d'or, mon âme en une joyeuse quiétude. Et les belles pensées se détachant doucement du voile blanc, léger, des sensations, l'écartèrent et, se penchant sur mon âme, s'y reflétèrent. Et leurs visages étaient la paix, et leurs yeux souriaient, et leurs lèvres remuaient, et — j'entendis parler ma propre voix :

—Heureux,heureux,heureux! celui qui a trouvé une grande vérité et qui peut se reposer sur ses

prairies. Car que lui sont-ils, à lui, ses ennemis ? Que lui est la mort ? La vie, c'est sa propre âme, et son âme est le palais où, solitaire, il célèbre des fètes silencieuses. Trois fois heureux celui qui peut se reposer sur les prairies et entendre ruisseler les sources de l'éternelle Vérité !

Un susurrement traversa l'air, des cris d'oiseaux devinrent perceptibles, et, lorsque je levai les yeux, je vis les rouges espaces emplis d'oiseaux noirs — noirs comme le soleil, — d'oiseaux marins, avec ces ailes longues et effilées qui les supportent durant les grands voyages. Lorsqu'ils planèrent au-dessus de mon bateau, l'un d'eux descendit, se percha sur la pointe du mât et dit, d'une voix humaine :

— Celui qui jette l'ancre est bientôt à l'écart. Hier le pays béni où coule le lait, le miel, aujourd'hui le désert ou aucune fleur ne fleurit. Ton Eldorado sera demain un désert de sable. Nous passons au-dessus de toi tandis que tu te reposes et rêves dans ton fier bien-être, et que tu oublies que, toi aussi, tu t'es envolé par dessus des pays anciens où les hommes dormaient. Derrière tes îles surgissent des mondes nouveaux, s'allument des aurores futures.

Et l'oiseau noir souleva ses ailes longues et effilées qui le supportent durant les grands voyages, il s'étendit à l'horizon et disparut derrière la frange d'or que mes îles tissaient autour du rouge tapis de la mer. Et le noir soleil flamboya, et, les voiles déployées, mon yacht élancé traversa et devança l'ouragan qui s'élevait derrière le vol d'oiseaux, lui-même un oiseau, un oiseau marin, un oiseau de l'ouragan....

III

Il y avait une fois un être humain qui erra toute la nuit à travers la forêt, où, dans l'obscurité, brillaient des vers luisants. Quand vint le

matin, il se trouva à la lisière de la forêt et vit le soleil se lever sur la mer.

L'homme s'assit au rivage et pleura. Lorsqu'il leva les yeux, il vit le grand Dieu de la Mer se reposant sur les eaux, étendu de toute sa longueur, le bras replié, la tête dans la main. Son soyeux vêtement vert, en écharpe légère autour du corps, à chaque mouvement chatoyait d'humidité lustrée, sa chevelure éployée sur la surface de la mer scintillait comme un large rais de soleil, et ses yeux verts regardaient fixement l'homme assis sur le rivage et qui pleurait.

— Pourquoi pleures-tu ?. demanda-t-il.

— Je me suis égaré, répondit l'être humain. J'ai erré pendant toute la nuit et je suis las. Je veux dormir, mais je ne le puis; je veux rentrer chez moi, mais je hais ma demeure. Je suis las de la vie.

— Il te reste la mort, dit le Dieu de la Mer.

— Je ne puis mourir, répondit l'homme. Et il frissonna. Car la vie était si belle, et je suis si jeune!..

— Va auprès de mon frère Pan, dit le Dieu de la Mer.

A ces mots, l'homme se mit à rire amèrement :
— Pan m'offrait des fleurs, mais lorsque je voulais les cueillir elles se changeaient en papillons, et lorsque j'étais parvenu à prendre un de ces papillons je trouvais dans ma main un ver. Ton frère Pan est un fourbe.

— Viens auprès de moi, dit le Dieu de la Mer.

—- Que me donneras-tu?

— Je te donnerai la brise de la mer, les rayons du soleil, et l'étendue sans limites.

— Tu es si grand ! Tu me fais peur.

Alors le Dieu de la Mer prit une coquille :

Et pourtant je puis tenir dans un si étroit espace.

— Mais tu sembles si grave — imposant comme le destin.

Alors le Dieu de la Mer rit, à son tour, et son

rire, comme un rayon de soleil, effleura la mer, et il leva la main, et la profondeur s'entr'ouvrit, et l'homme regarda dans la profondeur et vit, entouré de plantes grimpantes vert-clair, un palais en coraux érubescents, aux murs de mosaïque et de perles.

— Mais je suis enchaîné ! s'écria-t-il en grande détresse de cœur. Délivre-moi, — car j'aime une femme.

Le Dieu de la Mer rit de plus belle en regardant l'homme.

— Enfant, dit-il, tu appelles mon frère Pan un fourbe, et pourtant tu n'as pas découvert sa pire œuvre de mensonge.

Et il plongea son petit doigt dans la mer et de l'eau s'éleva un tourbillon d'où jaillirent des gouttes pareilles à des perles vertes,et de l'écume se déploya un voile argenté, aux rayons du soleil, et à travers le voile apparut un visage de femme plus beau que l'homme n'en avait jamais vu encore. Et le Dieu de la Mer souffla, et le visage de femme disparut comme une vapeur se dissout en néant.

Alors l'homme se leva, et sous ses pas le sol glissa, recula et s'enroula sous l'horizon, et l'être humain se vit lui-même un petit point noir sur la mer infinie sous l'infinité du ciel, et un tel silence se fit que toute vie semblait morte, et que le soleil brillait seul dans l'espace.

L'homme se jeta au sein de la grande solitude, rempli d'un sentiment d'indicible confiance.

IV

J'étais là contemplant l'univers et j'admirais sa beauté. Etalé devant moi, il semblait une précieuse parure d'or sur un coussin de velours azur. Soudain une ombre tomba sur toutes choses. Croyant que c'était l'heure de midi, je pensai quun nuage voilait le soleil; mais, regardant alentour, je reconnus que c'était le crépuscule du soir

descendant sur le siècle. Un silence avant-coureur d'orage pesait sur toutes choses : et j'entendis des voix qu'assourdissaient auparavant les bruits du jour.

L'une d'elles se fit entendre d'abord comme de très loin, de l'autre bout du monde, de derrière l'horizon :

—Pourquoi les hommes sont-ils pleins de soucis?

Alors, de l'Est, de l'Ouest, la même réponse ; elle souffla du Sud, elle mugit du Nord :

—Ce sont des enfants épeurés de la nuit où éclatera l'orage !

Et une voix encore, une voix solitaire très près de moi, me fit me retourner :

— Pourquoi ont-ils oublié la joie?

Je voulus répondre, mais une réponse, une même réponse vint de l'Est et de l'Ouest; elle souffla du Sud, elle tonna du Nord :

— Les hommes n'ont pas le loisir d'être joyeux!

Lorsque le bruit se fut calmé, j'entendis une voix triste murmurer tout bas à mon oreille :

— Dis, dis-nous, toi, pourquoi les hommes ne sont pas joyeux?

Mon cœur se gonfla, il était plein de larmes :

— Parce que, dis-je, parce que, s'il nous est offert, le grand bonheur nous fait reculer ; parce que nous ne pouvons le regarder en face, sans que les griffes de l'angoisse étreignent notre âme.

V

La lutte était terminée, le but atteint. J'avais servi mes sept ans pour Rachel, les douze travaux étaient accomplis. Je regardai tout ce que j'avais fait et je le trouvai bon. Alors je sanctifiai le septième jour et le consacrai jour de repos. Rachel était assise à mes pieds, et, autour de moi mon royaume, sous le soleil de midi, reposait.

Les trois sages entrèrent et déposèrent à mes pieds de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Un autre apporta des dents d'éléphant, un troisième

la peau de l'ours blanc, et dans ma demeure des houris arabes dansaient.

Mais, devant l'entrée, j'aperçus une longue file d'hommes vêtus d'amples vêtements blancs, aux visages pleins de silence; et chacun d'eux, sous son bras gauche, portait un coffret d'argent. Et tous se ressemblaient autant qu'un cheveu blanc à un autre; et les coffrets paraissaient tous le même coffret, multiples facettes d'un prisme.

— Qui êtes-vous ? demandai-je à celui des hommes vêtus de blanc qui se tenait au seuil.

— Nous sommes les jours à venir jusqu'à la fin de ta vie, qui attendons pour entrer l'un après l'autre dans ton palais, répondit-il se prosternant.

Sur quoi, tous ceux qui se tenaient derrière lui jusqu'à l'horizon se prosternèrent de même, comme mus par un fil invisible.

— Et qu'enfermez-vous en vos coffrets? demandai-je encore.

— C'est l'hymne que tes esprits serviteurs chanteront tous les matins en ton honneur, répondit l'homme vêtu de blanc. Et de nouveau il se prosterna, et tous les autres hommes blancs l'imitèrent.

Alors, je fus pris d'un bâillement si long et si puissant que les hommes blancs frissonnèrent comme le brouillard au souffle du vent, et les murs de ma demeure oscillèrent comme des décors de théâtre. Et je sursautai de mon trône, pris mon bâton de voyage, ma longue vue et mon sac — et m'éveillai de mon rêve.

VI

Je descendis la longue route qui encercle la terre. Les fenêtres des maisons étaient fermées et derrière les vitres ternies dardaient des yeux perçants, étincelants. Le soleil baignait mon front, le pavé brûlait mes pieds et l'air s'épaississait autour de moi comme du feutre.

En descendant plus loin je vis des maisons in-

habitées. Au-dessus de chaque porte pendait un bonnet de nuit et des entraves pour les pieds, et des gardiens se tenaient au seuil. Je m'arrêtai devant un perron, saluai un de ces hommes et dis :

— Je désire une maison, car le soleil de midi est ardent, je suis las; tous mes amis sont assis entre leur femme et leurs fils. Pourquoi ne pourrais-je pas, moi aussi, avoir ma maison ?

Alors l'homme, qui se tenait devant la porte, rit d'un rire que je ne compris pas et dit :

— Tu as raison : pourquoi ne pourrais-tu pas, toi aussi, avoir ta maison ! Tu prendras celle-ci. Mais d'abord va sur la grande place et assiste au service divin avec le peuple.

Je m'en allai sur la grande place où je trouvai une foule assemblée, le nez dans la poussière, adorant une parhélie qui, terne, apparaissait au ciel. Lorsque je regagnai la longue route qui encercle la terre, je vis de loin l'homme rire à mon approche, rire du même rire que je ne pus expliquer.

— Maintenant, te voilà libre d'entrer dans la maison, de la considérer comme ta propriété; mais d'abord laisse-moi mettre les entraves à tes pieds et le bonnet de nuit sur ta tête.

Et il s'esclaffa encore, et soudain je vis clair dans son rire : je tenais le ver qui se tordait au fond. J'en connais trop bien l'espèce, il appartenait à la grande famille de la joie maligne.

J'arrachai de ses mains les entraves et le bonnet de nuit et les lui jetai à la figure; et je me détournai de la longue route qui encercle la terre, et qui se déroulait devant mes yeux comme un blanc ténia gigantesque détaché de l'ordure d'un monstre.

VII

Je vois ces yeux, partout où je vais, partout où je m'arrête, en toute chose, et en tous.

Au-dedans des villes populeuses et en dehors,

dans le vide du désert, au berceau du nouveau-né, et au cercueil qu'on enfouit sous la terre, quand les heureux rient et quand pleurent les malheureux, — je vois ces yeux partout et toujours.

Dans la femme que je voudrais pouvoir aimer et dans mon meilleur ami, dans le bourreau et dans la victime, dans le grand et dans le petit, — sous la toque de soie et sous le large chapeau de feutre — je vois ces yeux, toujours ces mêmes yeux.

Ils tournoient autour de moi la nuit et le jour; le matin quand je m'éveille ils se tiennent près de mon lit, et le soir lorsque j'ai fermé les miens ils me regardent à travers l'obscurité. Et ce ne sont pas deux yeux seulement comme dans une face humaine ; par myriades ils jaillissent d'un inépuisable écrin, innombrables yeux d'un fantastique polype géant étreignant la terre tout entière de ses bras. Ils me poursuivent comme le sort, ils se sont enfoncés dans mon âme comme des dents en de la chair. Même si je me détourne, je les vois, je les aspire avec l'air, je les inhale avec les rayons du soleil, je les reçois avec les paroles des hommes et les pensées des livres...

Avec le regard tout à la fois d'un chien maltraité, et d'un ennemi traître — comme un poignard dégainé caché sous le manteau, et des pas assourdis dans l'ombre, comme des pensées qui jamais n'ont trouvé de paroles, qui toujours sont restées un murmure rauque, — douloureux et astucieux, menaçants et haineux, ils plongent dans mes yeux, yeux de malades, de faibles, d'infirmes, yeux d'esclaves voyant surgir le manteau azuré du Seigneur à l'horizon d'or de l'Avenir.

VIII

Une nuit d'été, par la pleine lune, j'allai dans la forêt. Parmi les aulnes de la clairière, j'aperçus le Dieu du Temps se reposant sous les rayons de la lune.

— Que cherches-tu dans la forêt, à cette heure

tardive ? demanda-t-il. Tu sembles plein de pensées, et la peur regarde par tes yeux.

— Je cherche la guérison pour les hommes. Cette race est sans volonté, sans actions, sans courage. Elle est insoucieuse,mais par indolence, sans peur,mais par fatalisme, forte,mais par résignation. Je cherche la racine magique qui pourrait rendre à l'homme la joie de vivre. Seule la joie de vivre fait le pied léger, le cœur joyeux et suscite les grands rêves, les grandes actions. Je cherche la moelle de l'humanité, qu'elle a perdue !

Le Dieu était calme, les yeux fixés sur l'infini qui se déroulait devant lui, mystérieux.

Il semblait sourire, mais soudain je le vis froncer les sourcils : un bruit tumultueux, venant de loin, troubla la forêt, et l'obscurité se fit. Et la grande clameur approchait, et l'obscurité s'aggravait, et là où elle paraissait le plus épaisse s'agitaient des ombres aux yeux rouges, étincelants. — Tout à coup les clameurs se firent aboiements, et je vis déboucher une meute de centaines de chiens qui s'élancèrent vers moi. Involontairement je me redressai et saisis le couteau à ma ceinture.

Alors j'entendis près de moi un rire bon, paisible. Et les abois des chiens cessèrent, et l'obscurité se dissipa, et la forêt, autour de moi, s'étendait calme dans la nuit d'été éclairée par la pleine lune, et parmi les aulnes, dans la clairière, le Dieu du Temps reposait toujours, et il riait :

— Lorsque l'heure sera venue, dit-il, et que l'humanité se mettra à chercher la racine magique, et à la demander comme toi, alors je précipiterai le *Grand Danger*. Et alors l'humanité, comme toi, saisira le couteau à sa ceinture et se redressera. Et alors elle sentira qu'elle a reconquis sa moelle perdue !

Ola Hansson.

(*Traduction de* Jean de Néthy.)



LES HÉROÏNES

Pour Henri de Régnier.

Lys de splendeur et de mensonges
Eclos au seuil des vieux palais
Au son des harpes, dans les songes
Des mystiques chanteurs de lais,

Des femmes, reines enivrantes,
Princesses aux yeux ingénus,
A l'éclat des tresses errantes
Mêlant l'éclat de leurs seins nus,

Les Héroïnes, fleurs divines,
Au bruit savant des rythmes d'or,
Sous la pourpre et les perles fines
Consentent à renaître encor.

Moulant dans d'étroites simarres
A fantasques et lourds dessins
Leurs bras surchargés d'anneaux rares
Et la souplesse de leurs seins,

Dans l'ombre des Broceliande
Pleines d'embûches et d'effrois,
Leur troupe magique enguirlande
Les preux et leurs blancs palefrois.

Leurs yeux troublants d'aigue-marine
Ont le languide attrait des flots.
Les lys en feu de leur poitrine
Sèment la guerre et les sanglots.

Leur lèvre est rouge et leur front pâle ;
Et sous le hennin couleur ciel,
Leurs cheveux roux, où rit l'opale,
Bondissent en flots d'hydromel.

Les Héroïnes sont farouches :
Il faut des meurtres et des morts
Pour atteindre au miel de leurs bouches.
Leurs lents baisers sont des remords.

Les batailles, les épopées,
Les trahisons, les faux serments,
Mieux qu'au clair fracas des épées
Revivent dans leurs noms charmants :

Mélusine, Yseulte, Genèvre.
Triste comme un appel de cor,
Leur nom baise et meurtrit la lèvre.....
Qui l'a dit le redit encor :

Et s'animant dans l'ombre noire,
Où leur cœur est enseveli,
Les Héroïnes dans leur gloire
Jaillissent du féroce oubli.

La tunique entr'ouverte aux hanches,
L'or des cheveux en fusion,
Les sveltes reines aux mains blanches
Surgissent, lente vision.

La clarté du songe les baigne,
Allumant en humide éclair
Les perles rondes de leur peigne
Et les tons nacrés de leur chair ;

Et dans les feuilles trilobées
Des chardons bleus et des lys d'or,
Des reines au Temps dérobées
Le clair essaim triomphe encor.

JEAN LORRAIN.

COCOTES EN PAPIER

JEAN-JACQUES

JACQUES

Au moins, dors-tu bien ?

JEAN

Oui, si j'ai le soin, au bord du sommeil, de me prendre à la gorge, des deux mains. Je me tiens fortement. Je suis sûr de ne pas me laisser échapper, et je passe une nuit tranquille.

JACQUES

As-tu, comme moi, le goût des oreillers durs ? je n'en trouve point d'assez durs. Je voudrais un oreiller de bois, dont la taie serait une écorce, et je m'éveillerais les oreilles saignantes.

JEAN

Nous sommes de pauvres misérables qui descendons vers le singe.

JACQUES

Vers le jouet mécanique aux pattes alternantes. Notre vie, c'est une roue qui fait crrr.. crrr... Quand je pense que, chaque matin, je m'exerce à enfiler mon pantalon sans y toucher ! J'arrondis, sur le modèle d'un cylindre, ma culotte droite. Celle de gauche ne m'intéresse pas. Je lève la jambe, et ffft ! il faut qu'elle fuse comme une hirondelle dans un couloir ; sinon, je recommence.

JEAN

Réussis-tu souvent ?

JACQUES

A la fin, je triche, et, las de danser sur un pied, je me contente d'un à peu près. Mais j'y arriverai, dussé-je rester une journée en chemise.

JEAN

Je me lève plus calme. Mes serviettes seules me préoccupent. J'en ai sept ou huit en train. Dès que l'une d'elles est mouillée, je la rejette. Je ne leur tolère qu'une corne humide. La première m'essuie le front, la seconde le nez, la troisième une joue, et ma tête n'est pas sèche que j'ai mis toutes mes serviettes hors de service.

JACQUES

Est-ce que tu verses de l'huile sur tes cheveux ?

JEAN

Ils sont naturellement gras.

JACQUES

Tu as de la chance. Je me bats contre me mèches. Une, entre autres, se révolte. Je la ratisse et l'écrase à me l'enfoncer dans le crâne. Elle se redresse pleine de vie, en fer. Je m'imagine qu'elle va soulever mon chapeau, et je n'oserai plus saluer, par crainte de montrer une horreur.

JEAN

Fais-la scier.

JACQUES

Ainsi que tes moustaches. Enseigne ton procédé.

JEAN

Je les ronge moi-même, avec mes propres dents.

JACQUES

L'aspect de ta lèvre déconcerte. On y remarque un vague pointillé noir, les restes d'une moustache incendiée, la fumée, l'ombre, le regret d'une moustache.

JEAN

Je ne pense que si je mordille, si j'ai comme un laborieux mulot dans la bouche. Enfin suppose ta mèche domptée.

JACQUES

Je veux sortir. Je descends les escaliers, et sur chaque marche je m'arrête. Mes souliers se frottent par le bout, se caressent du nez. Je piétine jusqu'à ce qu'ils soient satisfaits, et souvent je remonte.

JEAN

Dehors, n'as-tu pas fréquemment l'envie d'aller d'un trottoir à l'autre ? On est pressé. Il y a un embarras de voiture : tant pis. Il faut traverser la rue tout de suite, se diriger par le plus court chemin vers ce point qui attire, éclate sur le mur d'en face.

JACQUES

Je préfère viser un passant et le devancer en l'effleurant du coude. Oh ! je ne tiens ni aux bossus, ni aux jolies femmes. J'ai le bras lourd, et il m'est nécessaire que toute son électricité s'écoule dans le bras d'un autre.

JEAN

Sans doute, une bonne nouvelle inattendue t'attriste ?

JACQUES

Je ne la méritais pas et je me défie ; je regarde au delà, et, devant mes yeux, se matérialise la nouvelle qui suivra. Elle a une forme rectangulaire et deux centimètres d'épaisseur. Rugueuse, d'un rouge sombre, elle tombe, tombe ; c'est la tuile.

Mais qu'on m'annonce le malheur des autres ; j'ai de la peine à contenir dans ma bouche hermétique le rire qui cherche une issue. Ne meurs pas le premier de nous deux, ce serait trop gai. Si le malheur m'atteint, je sautille d'aise, et, dispos, j'irais me faire photographier. Qu'est-ce que tu as ?

JEAN

Rien. Mon petit doigt s'amuse. Il s'abaisse et se relève, à l'exercice. Le voici en haut, le voici en bas. C'est pour sa santé. Une, deux, trois, quatre. Ne compte pas : tu t'embrouillerais. Marque simplement la cadence : une, deux, une, deux...

JACQUES

Curieux. On paierait cher sa place.

JEAN

Talent d'intimité ! Il me distrait, quand j'écris, entre deux phrases. On dirait un geste de pompe

qui aspire et foule. L'encre monte. Ma main s'emplit de vie, et quand mon petit doigt cesse, elle court, légère, intelligente.

Autrefois, je piquais avec une aiguille ma feuille de papier. Je la couvrais de points nombreux « comme les étoiles du ciel ».

Pique, pique, ma bourrique :
Veux-tu gager que j'en ai huit !

J'ai perdu cette mauvaise habitude assoupissante. Celle-ci me plaît à cause de sa simplicité et de son isochronisme parfait. Une, deux, une, deux... Elle exige moins d'accessoires. On n'a pas toujours des aiguilles sur soi. Au café, à la promenade même, mon petit doigt prend son élan et part. Quoi de plus pratique ? Un petit doigt d'enfant en ferait autant. Mais tu changes de visage.

JACQUES

Je t'en prie: n'insiste pas.

JEAN

Tu souffres ; tu rougis, et tes yeux, comme des pavots sous la pluie, débordent d'eau. Sois confiant. Ne l'ai-je pas été ? Avoue pour te soulager et me consoler.

JACQUES

Tu ne peux pas savoir. C'est ma grande folie invincible. Ma femme a tenté l'impossible pour me guérir. Mes enfants m'ont supplié. Un médecin m'a dit : « Plus vous les arracherez, plus ils repousseront. En outre, votre nez enflera.» Ni les propos menaçants du docteur, ni les tendres remontrances d'une famille aimante ne m'ont ému, et cette fois encore, j'en tiens un.

JEAN

Un quoi ? Laisse donc ton nez.

JACQUES

Tu me crois peut-être à plaindre. Tu ne me comprendras jamais. Sache au contraire que j'éprouve des impressions compliquées, connues des seuls initiés. La douleur et la jouissance se confondent. J'ai une narine en feu et de la glace dans l'autre. Je ne compte pas les éternuements

joyeux, qui sont tout bénéfice ! Je tire doucement, doucement. Il me semble que ce poil est planté au profond de ma chair et que ma cervelle vient avec. J'arrive au sommet de l'aigu. Aïe ! que j'ai mal ! Oh ! que je suis heureux ! Je gradue les secousses. C'est une science. Ouf ! Ah ! le voilà !

JEAN

Je ne distingue pas.

JACQUES

Approche-toi.

JEAN

Oui, j'aperçois quelque chose. Mets-le devant la fenêtre, en plein soleil.

JACQUES

Comme ceci ?

JEAN

Là. Bien. Ne bouge plus. Je vois maintenant le poil dans son intégrité ! Il a la flexion d'un arc d'or. Il est transparent et blond, avec une grosseur à l'une de ses extrémités. On jurerait sa tête.

JACQUES

Ce sont plutôt ses racines, Jeannot.

JEAN

Reçois, mon Jacquot, mes sympathiques compliments : il est superbe !

JULES RENARD.



LES POÈTES HÉTÉROCLITES (1).

PRÉFACE.

« Une étude charmante et curieuse, c'est l'étude des poëtes du second ordre : d'abord, comme ils sont moins connus et moins fréquentés, on y fait plus de trouvailles, et puis l'on n'a pas pour chaque mot saillant un jugement tout fait ; l'on est délivré des extases convenues, et l'on n'est pas obligé de se pâmer et de trépigner d'aise à de certains endroits, comme cela est indispensable pour les poëtes devenus classiques.

« La lecture de ces petits poëtes est incontestablement pus récréative que celle des célébrités les plus reconnues ; car c'est dans les poëtes du second ordre (2), je crois pouvoir l'avancer sans paradoxe, que se trouve le plus d'originalité et d'excentricité. C'est même

(1) Sous ce titre, on se propose d'étudier les œuvres de quelques poètes inconnus ou méconnus, principalement des XVIe et XVIIe siècles, mais sans assignation de limites précises au-delà ou en deçà. L'extrait de Théophile Gautier, qui se dresse en portique à cette galerie future, dispense de préventifs commentaires : on ajoutera seulement que la poésie lyrique étant très rare dans les poètes français illustres, elle est peut-être moins rare dans les obscurs ; d'ailleurs nous cherchons moins le lyrisme que l'originalité, — même dans la bizarrerie; il y a longtemps que le « bon sens » de Molière nous dégoûte profondément, — mais, hélas, qu'il y a peu de fous!

Successivement paraîtront dans le *Mercure* : *Gabriel Bounyn* (XVIe s.), par G.-A. Aurier; *Tristan Lhermite* (XVIIe s.), par Pierre Quillard ; *Claude Garnier* (XVIe s.), *Philippe Habert* (XVIIe s.), *Jean de La Fontaine* (XVe s.), par Remy de Gourmont; ensuite *Berthelot*, *Sigognes*, *Bertrand Desmarins de Masan*, *Charles de la Hueterie*, *Guillaume du Sable*, etc., du XVIe s. ; *Jacques et Marie de Romieu*, *Jean-Ogier de Gombauld*, le *P. Lemoygne*, *Claude de Lestoille*, etc., du XVIIe s., et d'autres. — R. G.

(2) Boileau se repentit d'avoir été trop dur et avoua son injustice pour les « poètes du second ordre. » Ses derniers sentiments à cet égard sont généralement ignorés ; voici quelques passages de la *Préface* à l'édition de ses *Œuvres*, de 1695, qui montrent que le vieux Rhadamante pensait alors comme Théophile Gautier et comme nous : « ... *Je me contenterai de l'avertir* [le lecteur] *d'une chose dont il est bon qu'on soit instruit. C'est qu'en attaquant dans mes Satires les défauts*

à cause de cela qu'ils sont des poètes du second ordre. Pour être grand poète, du moins dans l'acception où l'on prend ce mot, il faut s'adresser aux masses et agir sur elles ; il n'y a guère que des idées générales qui puissent impressionner la foule; chacun aime à retrouver sa pensée dans l'hymne du poète : c'est ce qui explique pourquoi la scène se montre si rebelle aux curiosités de la fantaisie. — Les morceaux les plus vantés des poètes sont ordinairement des lieux communs....

« Dans les poètes du second ordre vous retrouverez tout ce que les aristocrates de l'art ont dédaigné de mettre en œuvre : le grotesque, le fantasque, le trivial, l'ignoble, la saillie hasardeuse, le mot forgé, le proverbe populaire, la métaphore hydropique, enfin tout le mauvais goût avec ses bonnes fortunes, avec son clinquant, qui peut être de l'or, avec ses grains de verre, qui risquent d'être des diamants....

« Je trouve un singulier plaisir à déterrer un beau vers dans un poète méconnu ; il me semble que sa pauvre ombre doit être consolée et se réjouit de voir sa pensée enfin comprise ; c'est une réhabilitation que je fais, c'est une justice que je rends; et si quelquefois mes éloges pour quelques poètes obscurs peuvent paraître exagérés à certains de mes lecteurs, qu'ils se souviennent que je les loue pour tous ceux qui les ont injuriés outre mesure, et que les mépris immérités provoquent et justifient les panégyriques excessifs. »

THÉOPHILE GAUTIER.
(*Les Grotesques.*)

I

CLAUDE D'ESTERNOD

De tous les poètes satiriques, érotiques, burlesques et un peu grotesques (tels des mascarons mimant par la déformation de leur face l'éternelle moquerie dont leur âme est boursouflée) que fit éclore la verdeur du siècle dix-septième, le sieur d'Esternod, seigneur de

---

de quantité d'écrivains de nôtre siècle, je n'ai pas prétendu pour cela ôter à ces Ecrivains le mérite et les bonnes qualitez qu'ils peuvent avoir d'ailleurs... je veux bien aussi avoüer qu'il y a du génie dans les écrits de Saint Amand, de Brebeuf, de Scuderi et de plusieurs autres que j'aï critiquez.

R. G

Franchère et gouverneur d'Ornans, est l'un des plus inconnus, des plus étranges, des plus excentriques, des plus hétéroclites, des plus musée-secret. Il était né à Salins en 1590, et, dès qu'il eut l'âge de raison, un cheval et quelques pistoles, il trotta vers Paris, où l'attendaient comme un frère tous les rimeurs éhontés du *Parnasse satyrique*, les Berthelot, les Motin, les Sigognes, les Saint-Amant, peut-être Mathurin Régnier, à l'exemple duquel il blasonna ses contemporains, en un volume appelé l'*Espadon satyrique* (1). C'est tout ce que l'on sait de Claude d'Esternod et on ne peut le connaître qu'en feuilletant ses élucubrations : elles disent un poète d'une singulière virilité et d'une souplesse rare ; elles le proclament un autre Régnier, moins soutenu, sans doute, mais moins monotone, parfois aussi solide, et doué d'un certain lyrisme grimaçant.

Plus que chez Mathurin Régnier la rime est chez d'Esternod inattendue ; elle vient de loin souvent, ce qui fait les belles rimes :

Ceste Médée enchante, pipe
Père, rival et zélotype.

Sa langue est plus osée, plus pittoresque, pleine de mots parlants, d'assemblages baroques, d'images contradictoires ; à propos des courtisans :

Ils font les Rodomonts, les Rogers, les Bravaches,
Ils arboriseront (2) quatre ou cinq cens pannaches
Au feste sorcilleux d'un chappeau de cocu
Et n'ont pas dans la poche un demy quart d'escu.

Et il les montre :

Gringottans (3) leur satin comme asnes leurs cimbales (4),
Piolez (5), riolez (6), fraisez, satinisez,
Veloutez, damassez et armoisinisez (7).

(1) Lyon, Jean L'Autret. 1619. — Rouen, 1619, — Lyon, Jean l'Autret, 1621 et 1626. — Rouen, David Ferrand, 1626 et s.d. — Cologne, Jean d'Escrimerie, 1680. — Amsterdam, A. Mœtjens, 1721. — Paris, 1863. — L'édition de Cologne est en réalité hollandaise ; celle d'Amsterdam, imprimée à Paris ; celle de Paris n'a été vendue qu'à cent souscripteurs.

(2) Arborer.

(3) Faire sonner, claquer.

(4 Sonnettes.

(5) Diapré, paré ; Baïf :

Le nombre on ne dit point, au renouveau, des fleurs
Qui les prez piolez bigarrent de couleurs.

(6) Bigarré.

(7) De *armoisin*, sorte de taffetas.

Il est capable d'une grandiloquence toute castillane :

Moy qui bride les vens, qui charme les esclairs,
Qui donne la lueur aux espaces des airs,
Qui commande aux frimats, enchante les tonnerres,
Et cognois la vertu des herbes et des pierres ;
Qui fais palir chacun de craintes et d'effrois,
Moy qui suis le mignon des seigneurs et des rois,

Moi, continue-t-il (indigné des prétentions de telle vieille fille sur sa personne), j'irais épouser cette « infâme Méduse » ? Description truculente et bouffonne des hideurs de la pauvre amoureuse :

Tout ainsi que l'on voit dessus le pont au Change
La montre de l'orfevre, ou tantost un coral
Rougir contre vos yeux, et tantost un cristal
Donner de son brillant dedans votre prunelle,
Icy du diamant petille l'etincelle,
Icy reluit l'opale, et du saphir le pris,
Deça un hyacinthe, un agate, un rubis,
De là la calamite (1), icy les perles fines,
Deça un beau carcan (2) de riches cornalines ;
Ainsi, sur l'abregé d'un si rare menton
Vous y voyez tantost dorloter (3) un bouton,
Quelque goutelle icy de verole le signe,
Deça quelque malandre (4) et de là quelque tigne (5)...

Donc,

Retranche toy, Gorgone, au ténébreux manoir,
Et n'espere soulas en l'amour qui te ronge ;
Si les Incubes vains ne te causent un songe
Qui te fera penser que j'amortis tes feux...

Ironie que reprendra François Maynard, en un propos analogue, congédiant une vieille :

Et si l'on ne baise aux Enfers
N'esperez plus d'être baisée.

(1) Pierre précieuse impossible à identifier. — Il ne peut s'agir ici du *styrax calamite* ou *storax*, lequel est un baume résineux ; il y a peut-être confusion avec la *calamine* ou *cadmie*, concrétion pierreuse jaune gris, jaune blanc ou brun rouge ; ou avec le *calamus indicus*, sorte d'astroïte, ou le *calamus aromaticus*, qui est un coralloïde.

(2) Collier ; le P. de Saint-Louis, dans la *Madeleine :*
Essences, camayeux, poudres, poinçons, clinquants,
Roses, plumes, atours, collets, nœuds et carcans....

(3) Se dorloter.

(4) Crevasse ou pustule (Lat. : *malandria.*)

(5) Sans doute *teigne.*

D'Esternod lui-même, et cette fois en vers exquis, a redoublé cette idée :

La salemandre (1) ne m'agrée ;
Je ne boy point en eau troublée
Comme un chameau ; dans les brasiers
Je ne vy point en pyralide (2) ;
Mais j'imite la cantharide
Qui n'ayme que les beaux rosiers.

Sa conception de l'amour est simple. Tout matériel, il a réparti les femmes en deux clans, les belles et les jeunes, les vieilles et les laides ; et toute sa diplomatie amoureuse s'occupe à capter les unes, à évincer les autres. Les belles, ce sont les bien en point, les bonnes vivantes, celles qui promettent de larges satisfactions, des déduits où on se prélasse : le seul chagrin qu'une femme puisse lui causer, c'est de faire la sourde oreille à ses propos, — réserve qu'il ne comprend pas : pour lui, les cavaliers et les jolies filles n'ont qu'un devoir sérieux, être aimables au possible, ne se refuser rien, et sans autre préambule — se joindre. Il déverse alors les métaphores les plus désobligeantes pour l'amour, les plus grossières, les plus obscènes. Acceptables seulement celles qui ne sont que pittoresques ; ainsi, lorsqu'il invite Magdelaine à accueillir les chairs qui se meurent pour elle, à leur faire une bourse de son amour et à les enclore là, occis de joie,

Ainsi qu'on void une panteine (3)
Des becasses serrer les cous...

Ou bien lorsqu'il murmure câlinement :

Votre noc est de fine bure...
Votre noc est doublé d'hermine,
On en feroit une hongreline (4)...

Voici quelques strophes du *Paranimphe de la vieille qui fit un bon office ;* il chante sur le mode ironique

(1) Salamandre.
(2) Sorte de papillon de nuit.

(3) Filet à prendre les oiseaux, — Mot tout à fait différent de *pantine :*

Li orles estoit de pantine,
Ço est une beste marine.
(LES BIAUS DESCONNEUS.)

(4) *Hongreline*, manteau de guerre et aussi vêtement de femme.

les adresses d'une Macette qui lui avait procuré une belle fille :

Tu m'as pipé par ton adresse,
Vieille sybile, une déesse
Que j'honore plus que mes yeux...

Il n'est pas ingrat; il dira bien haut les louanges de la bonne entremetteuse et toute la nature les répétera; le nom de la vieille amie sera crié dans les rues, proféré par les animaux :

Toute cette sotte canaille
Qui va criant : huitre en escaille,
Ciboules, la mort aux souris,
Mes beaux navets, ma grosse guigne,
Ne chanteront, ô mere digne,
Que tes vertus dedans Paris.

Pies, corbeaux, hiboux, corneilles,
Viendront nicher dans nos oreilles,
Ne croüassant que tes vertus,
Nous asseurans par leur ramage
Que tu as fait par ton langage
Cent mille hommes becques-cornus (1).

Nos pigeons, nos oysons, nos canes,
Nos chiens, nos chevaux et nos asnes
N'entonneront autres chansons;
Les aveugles sur leur vielle
Ne chanteront autre nouvelle
En mendiant dans nos maisons.

Mille farceurs et mille masques,
Sur leurs petits tambours de basques,
Te chanteront en leurs planplans ;
Le frifri de nos lichefrites
Et le glouglou de nos marmites
En boüilleront plus de mille ans.

Regnier, Berthelot et Sigongne (2)
Et dedans l'hostel de Bourgongne
Vautret, Valerant et Gasteau,
Jean Farine, Gautier Garguille
Et Gringalet et Bruscambille (3).
En rimeront un air nouveau.

Souris en leurs tendres cassines,
Pitois, belettes, martes, foynes,
Et les chats en leur miaou,
Les oyseaux en leur tirelire,
Nous entendrons chanter et bruire
Tes proüesses sur le filou.

(1) Sans doute *cocus*.
(2) Voir plus loin les notes.
(3) Acteurs, pîtres ou chanteurs populaires.

Tu es plus fine, vieille drogue,
Que Moregard, cet astrologue
Qui fit jadis un roy en l'air.
Tu es plus fine que la Brousse
Et que César, qui va en housse
Dans le sabat, comme un esclair...

Cette verve burlesque se maintient pendant trois cents vers, et, à vrai dire, l'*Espadon* tout entier, même — et surtout — quand l'image devient lupanaresque, sonne en le plus amusant cliquetis de mots et d'évocations bizarres. Dans ce genre, il faut citer encore la prosopopée du Juif errant :

Je me nomme le Juif Errant ;
Je vais de çà de là courant,
Mon logis est au bout du monde :
Tantost je suis en Trebisonde
Et puis soudain chez le Valon.
Ma teste aussi n'est pas de plom,
Car je suis ne dessous la lune.
Je vis au soir le roy de Thune
Et aujourd'huy le prestre-Jan...
Je suis un homme de toute heure,
Ores nouveau, ores ancien.
Ma patrie est où je suis bien.

Son étrangeté parfois tourne à la bouffonnerie ; ainsi le récit de la consultation qu'il a dû requérir d'un médecin, — lequel

Escorche la langue latine
Comme un boucher fait un mouton.

On n'en peut guère indiquer que le passage où il maudit la « haquenée » coupable,

Qui a donné plus de veroles
Que l'océan n'a de sablons.

Femmes ou filles, bourgeoises ou demoiselles, il les aime toutes et les méprise toutes, et voici son opinion en une strophe fort belle :

Amour, tes plus douces paroles
Et tes aubois (1) sont les pistoles.
Si tost que ce soleil reluit,
L'on voit trembler les pucelages,
Comme pendant les grands orages
Les arbres tremblent jour et nuit.

Il est d'une fécondité rare en images bizarres. Sur l'accoutrement d'une vieille femme :

C'est une musique sans notte,
Que le damas de votre cotte ;

(1) Sans doute *hautbois*.

Et ces feuillages engraissez
Me ressemblent de nos grands pères
Les tombeaux, dont les caractères
Nous ne pouvons lire effacez.
Elle est, cette cotte, crottée,
Pleine de pluie et tempestée,
Comme un crapaud dans un maret,
Elle a été incarnadine,
Mais elle a pris dans la cuisine
Une couleur d'harenc soret.

Que les femmes préfèrent les actes aux mots :

Car au regard des damoiselles,
Les paroles ce sont femelles
Et les effects hommes d'Etat.

Entêtement des femmes ; elles disent :

Et quand bien nous aurions du lait dans les mamelles,
Nous prouverons encor que nous sommes pucelles.

Il nous montre une dévote

Qui porte un habit fait d'hymnes et d'oraisons...
Son poil entremeslé, comme le grisouris,
Est l'habitation des bienheureux esprits.

Si d'Esternod avait voulu brider sa « phantaisie » et s'appliquer au langage à la mode, il eût, tout comme les autres poètes de son temps, estimés des professeurs de littérature, ordonné de placides odes amoureuses, témoin ces quelques vers d'un *Prélude* adressé à Caliste :

Toutes les fables sont muettes
Et les contes du temps jadis
Ne m'ont fait croire au paradis
Sur la cime où vont les poëtes.

Je n'ai bu jamais à la piste
D'Apollon, ny de ses neuf sœurs ;
Et si j'ai gousté des douceurs,
C'est sur la bouche de Caliste.

Le nectar que j'ai pour remède
Et pour amorce à mes fureurs
Passe l'eau de ces discoureurs
Et la boisson de Ganimède...

Il reste d'intéressant à noter dans l'œuvre du seigneur de Franchère la *Satire du temps à Théophile*. Attribuée souvent à un poète nommé Courval ou à un sieur Nicolas Bezançon, elle est bien plus probablement de l'auteur de l'*Espadon*, mais d'un d'Esternod vieilli et assagi, qui ne retrouve un peu de verve que pour défendre ses amis littéraires. Elle est curieuse en

ce qu'elle rapporte les opinions qui couraient dans les cénacles de « jeunes » vers 1619. Après avoir loué le grand Théophile,

Esprit hermaphrodite, esprit qui se fait voir
Dans ses doctes escrits vray demon de scavoir,

Il commence le chapelet des critiques que profèrent contre les maîtres tous ces « rimasseurs »,

Champignons avortés des humeurs d'une nuit.

Tous ces imberbes sots qui

Comme de jeunes ours sont conduits par le nez.

Voilà ce que disaient les « jeunes ours » :

Ils disent que Malherbe emperle trop son stile,
Supplement coustumier d'une veine fertile,
Et qu'ayant travaillé deux mois pour un sonnet
Il en demande quatre à le remettre au net ;
Que ses vers ne sont pleins que de paroles vaines
Et de la vanité qui bout dedans ses veines...
Ils blasment, desgoutez, l'Iris de Delingendes (1),
Disent qu'il estoit bon pour faire des légendes,
Et que, trop familier, vulgaire et complaisant,
Pour se rendre plus dur il parle en paysant...
Disent que Saint-Amant (2) ressemble le tonnerre,
Tanstot voisin du ciel et tanstot de la terre ;
Que les vers de Hardy (3) n'ont point d'egalité,
Que le nombre luy plaist plus que la qualité,
Qu'il est capricieux en diable, et que l'Estoile (4)
Prend un peu trop de vent qui enfle trop sa voile ;
Qu'il se hasarde trop et que, mauvais nocher,
Il ne cognoit en mer n'y coste n'y rocher.
Ils disent, quant à moy (5), que je n'ay point d'estude,
Que tantost je suis doux et tantost je suis rude ;
Que Ronsard est pedant, et que tous les auteurs
Qui furent de son temps n'estoient qu'imitateurs ;
Qu'ils ont tout desrobé d'Homère et de Virgile,
Ils n'ont pas seulement espargné l'Evangile.
Mesme ils disent de toy (6) que ton esprit malsain

---

(1) Né à Moulins, mort en 1616. Il s'agit ici des *Changemens de la bergère Iris*, poème en cinq livres, tout en strophes de six vers de huit syllabes, dédié à la princesse de Conty.

(2) Cf. *Les Grotesques.*

(3) Alexandre Hardy, Parisien (1560-1630).

(4) Claude de Lestoile, sieur de Saussey, mort en 1652. On trouve ses vers dans : *Recueil des plus beaux vers de Malherbe*, *Racan*, etc. (1627) ; *Nouvelles Muses des sieurs Godeau*, *Chapelain*, etc. (1633) ; *Muses illustres de Malherbe*, *Théophile*, etc. (1658).

(5) D'Esternod.

(6) Théophile.

S'extravague souvent au cours de son dessein;
Que Garnier (1) sent le grain reclus, et que Porchère, (2)
Mercenère au profit, met sa muse à l'enchère ;
Que Cygoignes (3), Regnier (4) et l'abbé de Tyron (5)
Firent à leur trespas comme le bon larron :
Ils se sont repentis, ne pouvans plus mal faire...
Disent que Malleville (6) avecque sa Clytie,
Divin, metamorphose une rose en hortie ;
Jappent après Racan, envient son renom,
Trouvent son vers barbare autant comme son nom ;
Que Gombault (7), embrassant la façon d'Italie,
Par son Endimion a délaissé Thalie ;
Que Nasse (8) est un censeur et qu'il n'est satisfait,
Tant il est plein de vent, que de ce qu'il a fait...
Rien n'evite leurs coups. Ils disent que Bartas (9)
La terre avec le ciel emmoncelle en un tas;
Qu'il veut parler de tout et que sa poësie
Est aujourd'huy, sans plus, toute rance et moisie...

Et pour clore l'énumération, d'Esternod fait sa profession de foi, dévoile ses goûts de poète :

Chaque sorte de vers demande un stile à part,
Selon la gravité qu'un sujet lui despart.
Sot le musicien dont la note est pareille,
Puisqu'un son varié contente mieux l'oreille.

---

(1) Non pas sans doute Robert Garnier, mort depuis plus de trente ans, mais Claude Garnier, gentilhomme parisien, ami de Desportes et de Vauquelin des Yvetaux, auteur de : *Les Royales Couches* (1604) ; *L'Amour victorieux* (1609) ; *La Muse infortunée* (1624), etc. Il fit de beaux vers d'une admirable concision :

Fléchirois-je aux corbeaux avoué par les cygnes ?

(2) Non Porchère d'Arbaud, mais Laugier de Porchère, mort nonagénaire en 1653 ; ses vers se trouvent dans : l'*Académie des modernes François* (1599) ; *Le Temple d'Apollon* (1611) ; *Cabinet des Muses* (1619), etc.

(3) Sigognes, poète licencieux dont on trouve les vers dans : *Cabinet satyrique* ; *Délices satyriques* (1620) ; *Parnasse satyrique*, etc. Mort en 1611, gouverneur de Dieppe.

(4) Mathurin Régnier.

(5) Desportes, abbé de Tyron.

(6) Claude de Malleville, Parisien, mort en 1647. Ses poésies parurent en 1649, chez Courbé.

(7) Jean Ogier de Gombauld, poète huguenot, mort très âgé en 1666. Son *Endymion*, roman, est de 1624.

(8) Inconnu. Il y eut un Rasse des Neux, médecin et bibliophile, dont on sait quelques vers burlesques.

(9) Guillaume Salluste du Bartas.

Tantost la fluste est propre et tantost le haut-bois.
Le cerf du premier coup ne rend pas les abois;
Il court, il se repose : ainsi la poësie
Diverse esgaie mieux l'humaine phantasie.

Tel est l'abrégé de l'*Espadon satyrique*, — abrégé infidèle, car les traits obscènes ont dû t'être épargnés,

Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère.

D'Esternod pourtant ne voulait qu'être vrai et moral, et c'est peut-être mal que d'ombrer ainsi la moitié de sa face; il avait de grandes prétentions : celle de tracer de la pointe de son espadon (1) « un épitaphe immortel »; de rendre, « avec sa généreuse flamberge, le monde net d'ordures, comme Hercule la terre des monstres ». Ainsi s'est-il exprimé avec un assez noble orgueil dans sa dédicace à un inconnu. Ces illusions, des contemporains les encouragèrent : Nicolas Faret, Jacques Mauginelle, Henry Fagot, le sieur de Boissat prônèrent l'*Espadon*. Boissat dit :

Espadon digne de memoire,
Qui, profitable à son ouvrier,
Sers plus de burin pour sa gloire
Que d'instrument pour son mestier,
Jamais ton atteinte n'est vaine;
Mais tu frappes avec douceur,
Puisque ta trempe est Hippocrène
Et un poëte ton fourbisseur.

D'Esternod eut toute licence de faire imprimer ses vers, car il vivait dans un temps où les hommes étaient libres de s'avouer hommes, où chacun écrivait sous la responsabilité de sa conscience, disait franchement sa pensée en tels termes qu'il lui convenait; l'autorité, après avoir lu des satires dont la plus douce entraînerait aujourd'hui de rigoureuses prisons et la flagellation hypocrite des protestants, nos maîtres, — que

(1) Le frontispice du volume représente un Satyre brandissant une lourde épée, ou *espadon*. Il n'est, dit Henry Fagot :

Il n'est personne qui n'admire
De voir dans la main d'un satyre
L'Espadon comme je l'y voy,
Et que l'antiquité le die,
S'il s'est veu dedans l'Arcadie
Vn satyre armé comme toy.

d'Esternod haïssait ferme, — délivra cette cédule au libraire :

« Permission. — Il est permis au sieur Jean L'Autret d'imprimer ce livre intitulé *L'Espadon satyrique*, avec deffences en tel cas requises. — Fait à Lyon, ce 25 avril 1619. — Du Pauzet, *lieutenant particulier.* »

Et c'était juste, car il s'agissait d'un homme de talent, d'un poète qui a pu dire de soi-même, et nul ne l'en démentira :

Sans derober d'autruy figure ny methode,
Suivant mon sens commun, je travaille à ma mode.

Remy de Gourmont.



REPOSE, DOULEUR

Poète, prends la sombre scabieuse,
La brune échevelée au doux parfum qui mord,
Fleur de deuil, fleur de veuve, fleur ombreuse,
Sur ton sein profond comme la Mer ou la Mort...

Dis-moi de quelles nostalgies-névroses,
Langueurs, satiétés, funéraires débris,
Parfums perdus, effondrement de choses,
Est faite sa corolle aux replis assombris ?

De quel tissu, de quelle étrange trame
Est sa robe de serge, de pourpre et de feu ?
De noirs lambeaux arrachés à quelle âme....
Ou d'un loup de velours.... taché de sang un peu ?

Quelle est l'haleine énervante, navrée,
Lourde de lassitude et de subtils relents
Comme un vin vieux, qu'exhale, vulnérée,
Sa patiente ardeur sous tes souffles brûlants ?...

Comme un grenat son cœur sombre en lui porte
(Rouge tison couvant un feu cruel)
Une larme où survit une tristesse morte,
Virtuelle lueur d'un éclair éternel....

Toi qui sais, qui vois, qui chantes... Poète!
Révèle les vouloirs secrets de cette fleur
Voluptueuse, ténébreuse, si parfaite
Dans les empourprements de sa noirceur.

RAPSODIE DES LARMES.

Sang de l'âme blessée, ô larmes, vaines larmes,
Amer et doux torrent, coulez du haut séjour
Où réside la source intime des alarmes :
Les longs désirs des nuits, les longs regrets du jour !
Tombez, abreuvez-nous, larmes, vivantes larmes,
Des mystiques douleurs de l'Amour.

Ce n'est pas dans mon corps que mon âme palpite....
Elle est entre ses mains, sur ses lèvres, ses yeux...
Et mon cœur dans le sien bat plus fort et plus vite,
Comme une roue ardente autour de ses essieux
Ma vie est entraînée et gravite !

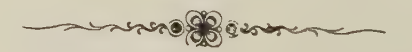
Ah bien-aimé ! sans fin, amèrement aimé,
La chair doit endurer que l'âme la déchire ;
Jamais ce que l'amour a vainement semé,
Ne moissonne l'Espoir sur les champs du délire....
Le bonheur est toujours affamé !

Et loin de toi ma vie est la déserte image,
Le simulacre obscur de ma mortalité :
Ce qui reste de moi n'est qu'une vide cage
D'où s'est enfui l'oiseau par l'orage emporté....
Mais.... laissant aux barreaux son plumage....

Tels, tissés de soleil soyeux dans un coffret,
Contemple ces cheveux morts d'une tète morte....
Semblance formidable !... Ironie !.... On dirait
Que cette pauvre tresse est plus divine et forte
Que l'être que son flot d'or paraît !

Tombez, abreuvez-nous, larmes, ô claires larmes,
Pluie.... écumes.... rosée.... à l'envi, tour à tour ;
Dans votre sel brûlant nous retrempons nos armes
Pour l'attente des nuits et les refus du jour...
Pleurs de glace ou de feu.... coulez, stériles larmes....
Faites-nous pardonner à l'Amour.

TOLA DORIAN.



PETITS APHORISMES

SUR LE BIEN

1

On s'aperçoit du mal à son actualité et du bien à sa virtualité.

2

Nous pensons au bien sans le faire; nous faisons le mal sans y penser.

3

Faire le bien n'est pas tout : il faut le bien faire.

4

L'abîme qui sépare le bien et le mal est aisément comblé par l'intérêt.

5

Il n'y a aucun mérite à faire le bien, lorsqu'on n'a pas d'intérêt à faire le mal.

6

On se repent d'une mauvaise action, lorsqu'elle a été inutile.

7

Nous faisons le bien avec un grand plaisir, lorsqu'il est dans notre intérêt de le faire.

8

Le bien que l'on fait par intérêt est-il moins du bien que l'autre ?

9

Ce qui prouve que l'homme est bon, c'est qu'il lui arrive de faire le bien sans que son intérêt l'y pousse : jamais le mal.

10

Il y a trois manières de faire le bien : avec intérêt, sans intérêt, contre l'intérêt. La première seule rend parfaitement heureux.

11

Plus on fait le bien d'une façon désintéressée, plus on est sensible à l'ingratitude.

12

La sympathie va aux faibles bien plus parce qu'ils sont impuissants que parce qu'ils sont malheureux.

13

Se dévouer pour son prochain est d'un noble cœur et d'un petit esprit.

14

La vertu est un gâteau un peu lourd pour les estomacs modernes et dont on fait bien de ne prendre qu'une tranche.

SUR LA CHARITÉ

I

La charité dépasse le jugement. Ce sentiment est si beau, que, fût-il le plus déraisonnable de tous, on ne devrait se lasser de l'admirer.

2

Ne recherchez jamais la part d'ostentation. d'intérêt ou d'hypocrisie qui se glisse dans la charité : ce serait ravager le champ de roses sous prétexte d'en reconnaître l'engrais.

3

Les charités diffèrent de la charité comme les amours de l'amour.

4

L'amour est une passion ; la charité est une vertu. La charité n'est dont point l'amour de l'humanité. C'en serait plutôt la pitié, si l'on tient compte toutefois que la pitié n'est que le côté négatif de la charité.

5

Des trois vertus théologales l'humanité future ne retiendra qu'une seule : elle laissera la foi aux fous et l'espérance aux sots.

6

On arrivera peut-être à sonder le cœur de l'homme : mais ce ne sera pas le cœur d'un homme charitable.

7

La dernière religion qui persistera sur le globe sera celle qui mit la charité le plus haut.

8

La charité est triste. Quand la charité inonde le cœur d'une douce joie, elle cesse à ce moment d'être charité, pour devenir amour.

SUR LA VENGEANCE

1

L'invective soulage, mais il n'y a que le trait d'esprit qui venge.

2

On se venge plus souvent pour les autres que pour soi.

3

On ne convie guère le public à sa vengeance, lorsque l'insulte a trop bien porté.

4

Il n'y a pas de vengeance là où celui qui se venge souffre.

5

C'est à la manière de se venger qu'on reconnaît l'homme.

6

Le sot se venge brutalement, l'homme d'esprit se venge avec raffinement, le chrétien se venge en pardonnant, le philosophe ne se venge pas.

7

Il y a une certaine noblesse à se bien venger, lorsque la vengeance est difficile ; il y en a davantage à dédaigner la vengeance, lorsqu'elle est facile.

SUR LA SOUFFRANCE

1

Les souffrances de l'âme ennoblissent ; celles du corps dégradent. Affligé d'une colique, je me sens ravalé vers la brute ; tourmenté d'une responsabilité, je me rends mieux compte de ce qui m'en sépare. La douleur physique irrite tellement ma raison, que je préfère les plus énormes effondrements moraux à un simple mal de dents.

2

On peut se prémunir contre la douleur morale par l'ablation du sens moral : contre la souffrance physique il n'y a pas d'ablation possible, sauf celle de la vie.

3

Il est terrible de penser que les seuls moyens découverts jusqu'à présent par l'homme pour apaiser la souffrance, le chloroforme, l'opium, la morphine, l'hypnotisme, ne sont, en réalité, que des approximatifs de la mort.

Louis Dumur.



HENRI DE RÉGNIER (1)

Vers les Sept Demeures de l'Ombre.
H. DE R.

Par une journée de rude hiver, une journée de lumière froide et bleue comme une lame d'épée, je marchais à travers la campagne rase, le long d'une rivière gelée, captive d'une glace tumultueuse et non du miroir calme où s'endort d'autres fois la mémoire des eaux. Un paysage de désolation. Tout à coup, des ailes blanches s'ouvrirent à l'horizon et, délaissant le Nord pour les pays de vrai soleil, passèrent, sanctifiés par une gloire de rayons, majestueux et surnaturels, des cygnes sauvages. J'admirais les nobles plumes éployées, les cous dominateurs pareils à d'étranges lys au large pistil noir et, surtout, la dédaigneuse certitude d'un tel vol. Un croquant, venu on ne sait d'où, s'approcha de moi et, avec un sourire de finesse matoise, me dit : « Monsieur, ce sont des oies » ; et la parole de ce drôle que je ne pouvais pas ne pas avoir entendue souilla d'un souvenir ridicule la beauté de l'apparition. Certes, si les critiques patentés se décidaient par caprice de rustres à proférer une opinion quelconque sur les plus récents poèmes d'Henri de Régnier : *Tel qu'en songe*, il serait à craindre que leur voix obscène ne troublât par des mots de mauvaise augure la fête de notre pensée. Aussi devons-nous peut-être les remercier de leur silence. Un seul d'entre eux — il est vrai que celui-là fut et est l'un des plus exquis, des plus subtils écrivains de notre âge — aurait pu, sans risque d'erreur, annoncer à la foule l'avènement de ce livre : mais M. Anatole France apporte à se discréditer une si singulière coquetterie qu'il y aurait injustice à à gêner, par des reproches, dans son développe-

(1) A propos de *Tel qu'en songe* (Librairie de l'Art Indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin).

ment normal, son âme de Célimène détestable et charmante. Qu'il devienne donc de plus en plus lui-même; et plaise aux dieux qu'il nous donne longtemps encore le spectacle d'un magicien qui, au contraire de mon interlocuteur fortuit, mue les oies en cygnes et les plus médiocres romans en chefs-d'œuvre. Encore que les grâces m'aient été déniées dont les destins lui furent prodigues, j'essaierai de dire ce qu'il aurait dû dire, en avilissant le moins possible par cette glose les merveilles que j'ai cru voir.

Dans la simple et brève dédicace incrite au seuil de l'ouvrage, M. Henri de Régnier a pris soin d'avertir que « ces divers épisodes, d'une technique composite, concourent tous à une sorte d'apologie emblématique du Soi ». Ainsi devrait disparaître aussitôt tout prétexte à ne pas découvrir le sens caché des symboles, même pour les gens heureux qui font métier de ne pas comprendre. Et cependant, comme il faut toujours compter avec leur impudente sottise et leur mauvaise foi, ils pourraient bien feindre, sans autre lecture, une confusion fâcheuse entre le « Soi » de M. Henri de Régnier et le « Moi » qui appartient en exclusive propriété à M. Maurice Barrès. Il vaut la peine de les détromper tout de suite. Loin que les différentes aventures humaines aient pour le poète le sens d'exercices psychiques, qui servent d'entraînement à notre personnalité et contribuent à la rendre plus forte, c'est-à-dire plus consciente d'elle-même, il n'y voit au contraire qu'une dangereuse et presque sacrilège mainmise des évènements accidentels sur tout ce qu'il y aurait de véritable et d'intime noblesse dans notre vie et dans notre pensée. Nulle tristesse, nulle joie, nulle gloire, nulle défaite ne sauraient égaler en intensité de deuil ou de triomphe les fictives et seules réelles épopées que l'âme s'imagine dans le renoncement, le silence et la solitude :

Fleurs à la chevelure ou serpent qui la ronge,
Que la tête sourie ou saigne sur l'écu

Et dresse tel que toi, façonné de ton songe,
L'intérieur Destin que tu n'as pas vécu.

Tout effort de se mêler aux autres hommes est douloureux à qui le tente, par sa vanité d'abord et plus encore par ce qu'il entraîne nécessairement de larmes et de souffrances pour autrui. Et cette impuissance de vivre une vie qui ne soit point misérable et mauvaise oblige quiconque a dénoué le masque de l'Illusion et vu la face hideuse à se retraire en soi-même et à ne plus contempler les choses que selon son rêve.

Voilà l'idée directrice qui, latente ou parfois presque formellement dévoilée, impose à ce recueil de poèmes l'indispensable unité. Ainsi M. Henri de Régnier ne s'est point soustrait à l'essentielle loyauté de qui veut être plus qu'un futile assembleur de paroles : avoir quelque chose à dire et exprimer une conception déterminée de la vie. Mais comme il est un poète et non un philosophe et un romancier, au lieu de manifester son émotion particulière en présence du monde par une série de théorèmes et de raisonnements, ou de menues et fragmentaires analyses, il essaie de la communiquer aux intelligences consentantes en de larges compositions légendaires interrompues par des odelettes où, sans lien apparent, est racontée encore la même histoire d'âme. Ainsi, comme les dieux (et il y a en elle d'ailleurs quelque chose de l'absolu et de l'éternel), l'idée première s'incarne sous des formes multiples de plus en plus complexes, au point même de lui devenir en apparence étrangères.

Trois grands récits épiques : *L'Alérion*, *La Gardienne*, *La Demeure*, et deux séries de courtes pièces qui reprennent isolément les principaux motifs ailleurs entrelacés : *Quelqu'un songe de soir et d'espoir* et *Quelqu'un songe d'heures et d'années*, plus un prologue : l'*Arrivée* et l'*Exergue* final, constituent l'ordonnance du livre. Les figures successives qu'emprunte la secrète Souveraine de ce royaume taciturne sont assez différentes les

unes des autres pour qu'il y ait intérêt à en esquisser l'iconographie. De tous ces poèmes *L'Alérion* est à la fois le plus énigmatique par ce qu'il signifie réellement et le plus accessible pour qui s'arrêterait à la simple affabulation. Par la prairie où les filles du vieux seigneur cueillent des fleurs, plus loin que la fontaine où les filles du vieux fermier lavent des pièces de toile et que la lande où les filles du vieux pâtre paissent les agneaux, l'Adolescent hautain est passé et il est entré dans la forêt pour y mourir victorieusement, après une lutte avec un ennemi qui n'est pas désigné; comme il allait aussi vers l'ombre des arbres, l'Oiseau debout au cimier de son casque s'est éveillé brusquement, sans qu'il daigne s'en apercevoir, sauf pour sourire à cette révolte:

Les chênes hauts ont vu la lutte et le trépas
Et leur silence seul a su le sort étrange
De l'Adolescent mort en son armure blanche,
Parmi les fleurs où son sang clair s'épand en flaque
Funéraire et qui s'agrandit autour du casque
Où radieux, battant des ailes, aspergeant
De ses gouttes les fleurs et l'armure d'argent
Dont les roses baisaient le métal empourpré,
S'éployait, victorieux et transfiguré
D'informe qu'il était d'ombre et de songeries,
Un grand oiseau d'azur, d'or et de pierreries.

Ni les filles du fermier, ni les filles du pâtre ne voient dans le crépuscule l'essor de l'Alérion, et celles du seigneur ne l'apercevraient pas non plus s'il ne secouait sur elles la rosée sanglante qui dégoutte de ses plumes.

N'est-ce pas là un bel emblème de la pensée qui ne peut devenir libre et s'éployer qu'après avoir, par la mort de tout l'antique mensonge, définitivement vaincu la tyrannie des actions inutiles ou funestes? Et le vol en est tellement sublime qu'il ne se révèle à personne qu'aux rares élus prédestinés dès l'origine.

Dans *La Gardienne* et dans *La Demeure* la nécessité du renoncement est symbolisée d'une manière tout autre que dans *L'Alérion*. Au lieu d'un pur mythe, où les gestes et les silhouettes des

personnages sont dessinés avec une certaine raideur hiératique et héraldique, l'idée a revêtu une forme d'humanité plus vivante, moins lointaine, plus sentimentale. Ces deux poèmes sont unis par d'étroites analogies : le sujet en est presque le même ; mais le développement est plus ample dans *La Gardienne*, et des figures accessoires et complémentaires ajoutent encore au relief des protagonistes.

Le Maître du château revient à la demeure abandonnée autrefois pour les mêlées furieuses, à la demeure où il laissa jadis l'Adolescente bien aimée de qui

Les mains enchantaient l'aurore autour d'elle.

Il congédie ses frères d'armes et leur remet son glaive ; tandis que ses compagnons s'éloignent, tout le passé revit en sa mémoire, aube d'amour, batailles détestées maintenant, gloire stupide ; et il invoque l'amie d'autrefois :

Si tes lèvres ne m'ont pas maudit de tout le reproche de leur pâleur,
Si tes tristesses m'ont pardonné de toute la bonté de leur douleur,
Si ta bouche ne fut pas aride de m'avoir appelé en vain,
Si tes yeux ne furent point implacables d'avoir pleuré,
Si ton souvenir me fut doux
De toute la peine endurée,
Si l'ombre du sépulcre (peut-être) garde ta face calme,
Si ceux qui t'ont ensevelie (peut-être) ont dit :
Qu'elle est belle et douce dans la Mort
Et pardonnant dans la mort,
Oh ! laisse-moi rentrer dans la vieille demeure,
Je suis celui qui prie et pleure.

Il heurte à la porte ; à demi dans l'ombre et voilée, la gardienne l'accueille et, pitoyable, lui ouvre le château de songe et de sagesse.

Viens, je t'ouvre la porte et si ton âme est vieille
De tant de soins perdus à son âpre folie,
Ne reproche qu'à toi le peu qu'à notre treille
Vendangeront ta faute et ta mélancolie ;
Que mon silence enfin soit ma seule réponse :
Si ma table de hêtre est frugale en festin,
Ma demeure s'accorde à celui qui renonce
Et qui remet sa main aux mains de son destin.

Le frère de ce héros lassé, lui-même peut-être, dans une apostrophe à *La Demeure* prononce des paroles presque identiques : la Chimère du foyer est morte, l'horloge s'est tue ; au dehors les pierres s'écroulent une à une, et, songeant aux Passantes de l'Ombre, Violence, Amour, tous les désirs qui l'arrachèrent jadis à sa vraie destinée, il les maudit encore dans le souvenir et invoque avec angoisse la paix morne de la maison vide :

Que tes pierres hélas ! s'écroulent une à une,
De soirs en soirs,
Et que la Nuit séjourne à jamais taciturne,
Muette et pour toujours en deuil du passé noir,
Sans qu'à tout son silence encore ne déroge
Aucun sursaut de la Chimère et de l'Horloge
Et sans que puisse rien, du repos qu'il se songe,
Distraire mon destin d'avoir l'âge de l'ombre.

L'analyse ne donne qu'une impression très atténuée de tels poèmes, savamment construits et d'une prodigieuse richesse symphonique. Quant aux morceaux de moindre haleine, il est tout à fait impossible d'en dire le charme, qui réside tout entier dans les détails d'arrangement, dans les rappels d'images et de sons qui se jouent à travers le livre. Cependant, des uns et des autres, il faut retenir cette qualité que je crois primordiale : ils réunissent la plus grande simplicité dans la fable à l'extrême complexité de l'expression et du rhythme. Dès longtemps, la langue de M. Henri de Régnier était connue pour somptueuse entre toutes. Quelques-uns même prétendirent ne voir en lui qu'un orfèvre et un lapidaire et on lui reprocha comme un crime une affection assez vive pour l'or et pour la pourpre. Désireux sans doute d'éviter cette piètre querelle, le poète, cette fois, s'est attaché à susciter en nous les mêmes splendeurs, tout en n'employant pas les mots suspects. Mais en quel embarras ne mettra-t-il pas ceux qui lui appliquaient ce critérium d'un emploi si facile aux critiques médiocres ou involontairement nuisibles? Il a montré, en même temps, que chez lui l'amour des métaux précieux et des couleurs éclatantes n'excluait pas la faculté de choisir et de rendre les images de tons

plus humbles. Ainsi, dans *L'Alérion*, à côté des évocations héroïques apparaissent des scènes rustiques et pastorales d'une infinie douceur; et un peu partout on peut lire des vers comme ceux-ci :

Et les grands linges purs sèchent déjà sur l'herbe

. . . .

Elle était tellement en moi
Que je la cherchais dans le silence,
Que je la cherchais en fermant les yeux,

. . . .

Et les hâleurs courbés qui chantaient en hâlant
Pas à pas côtoyaient, dans l'eau, leur ombre noire.

Les combinaisons rhythmiques sont également fort nombreuses et fort variées : alexandrins traditionnels, vers assonancés, vers libres, clausules de strophes qui ne riment ni n'assonnent. Trouverai-je que ce dernier effet est parfois un peu brutal et d'un art à mon gré trop primitif, parce qu'il oblige à subir directement la surprise d'un pur procédé matériel ? Ainsi lorsque, à deux reprises, *La Gardienne* profère le monosyllabe :

Entre !

le jeu de l'illusion perd beaucoup de son mystère et n'est pas aussi discret qu'on pourrait le requérir. Au contraire, il y a plaisir à retrouver ici la grande période poétique en alexandrins à rimes plates, délaissée depuis Hugo et Leconte de Lisle, pour cause peut-être d'impuissance à en dérouler la vaste et sinueuse draperie, et il ne semble guère qu'on puisse exiger plus que cet admirable couplet :

Et je vous hais, pennons, pour cette allégorie
Que secouait le vent du soir, ample en vos pans !
Hampe où s'accroche l'ongle des griffons rampants,
Et votre saut cabré, licornes pommelées
Dont l'emblême emportait à travers les mêlées
Ceux dont l'âme pareille aux bêtes du blason
Les regardait surgir au ciel de l'horizon
Où leurs griffes luisaient dans le vol de leurs ailes !
Armures que le trou des blessures mortelles
Hérissa d'un faisceau de flèches et de traits,
Triste apparat et vaine emphase où tu riais,
Soleil ! comme au miroir des cuirasses saillies
Hors du lourd manteau noir de nos mélancolies
Dont le lambeau demeure aux branches du passé

Le long de la forêt où nous avons passé,
Taciturne et songeant qu'à travers le bois sombre
Mon âme me suivait peut-être comme une ombre,
Fidèle à la douceur reniée et mêlant
Des larmes au cri dur du combat turbulent,
Avec ces douces mains pour les chairs entamées
Qu'ont les femmes en pleurs qui suivent les armées.

C'est une langue nerveuse et forte, sans mièvrerie, aux phrases solides qui ne craignent point de se charger d'incises. Il y a là une fière désinvolture, à la guise de Saint-Simon que M. de Régnier a dû beaucoup fréquenter; il advient même, parfois, que la volonté de produire une impression énergique et immédiate, coûte que coûte, l'induit à des façons de dire où la syntaxe n'est guère respectée :

Avec de si doux yeux à nul ne leur mentir.
. . . .
J'ai songé mon destin mourir devant la gloire.

Quelque liberté qu'il convienne d'accorder à l'écrivain dans le choix des moyens qui lui semblent le plus aptes à rendre sa pensée, le bénéfice qu'il retire à employer de pareilles tournures semble bien minime.

Mais ces petites rugosités, très rares au reste, ne servent peut-être qu'à donner par contraste plus de prix encore à l'ensemble de l'œuvre et en attestent mieux l'audacieuse et franche venue, en un seul jet de bronze, d'argent et d'or, et la statue se dresse, sans retouche, en son intégrité de vierge. Rien désormais ne demeure qui trahisse le procédé, la manière, la mode d'écrire. Voilà bien un livre de poète ayant adopté la seule attitude qui sied : ne se livrer à la foule que par le chant et sous le voile de triples écharpes et mépriser les manifestes quels qu'ils soient, comme mieux appropriés aux tréteaux, où des bateleurs indélicats promettent de montrer Aphrodite Anadyomène, alors que leur pauvre baraque renferme, pour tout trésor, le simulacre d'un phoque mort-né.

PIERRE QUILLARD

L'ARAIGNÉE DE CRISTAL

A Jules Renard.

Un grand salon dont une des trois fenêtres s'ouvre sur une terrasse remplie de chèvrefeuille. Nuit d'été très claire. La lune illumine toute la partie où se trouvent les personnages. Le fond reste sombre. On entrevoit des meubles de formes lourdes et anciennes. Au centre de cette demi-obscurité, une haute glace psyché de style empire, maintenue de chaque côté par de longs cols de cygnes à becs de cuivre. Un vague reflet de lumière sur la glace, mais, vu de la terrasse éclairée, ce reflet ne semble pas venir de la lune, il paraît sortir de la psyché même comme une lumière qui lui serait propre.

LA MÈRE : 45 ans, des yeux vifs, une bouche tendre; c'est une figure jeune sous des cheveux gris. Elle porte une élégante robe d'intérieur noire et une mantille de dentelles blanches. Voix sensuelle.

L'ÉPOUVANTÉ : 20 ans. Il est maigre, comme flottant dans son négligé de coutil blanc pur. Sa face est terreuse, ses yeux sont fixes. Ses cheveux noirs plats luisent sur son front. Il a les traits réguliers rappelant la beauté de sa mère, à peu près comme un homme mort peut ressembler à son portrait. Voix sourde et lente.

Les deux personnages sont assis devant la porte ouverte.

LA MÈRE : Voyons, petit fils, à quoi penses-tu ?

L'ÉPOUVANTÉ : Mais... à rien, mère.

LA MÈRE (*s'allongeant dans son fauteuil*) : Quel parfum, ce chèvrefeuille ! Sens-tu ? Ça vous grise. On dirait une de ces fines liqueurs de dame...(*Elle fait claquer sa langue*).

L'ÉPOUVANTÉ : Une liqueur, ce chèvrefeuille ? Ah !... oui, mère.

LA MÈRE : Tu n'as pas froid, j'espère,de ce temps-là ? Et tu n'as pas la migraine ?

L'ÉPOUVANTÉ : Non, merci, mère.

LA MÈRE : Merci quoi ? (*Elle se penche et le regarde attentivement.*) Mon pauvre petit Sylvius ! Avoue-le donc, ce n'est pas gai de tenir compa-

gnie à une vieille femme. (*Humant la brise*) Quelle douce nuit ! C'est inutile de demander les lampes, n'est-ce pas? j'ai dit à François d'aller se promener,et je parie qu'il court le guilledou avec les bonnes. Nous resterons ici jusqu'au moment où la lune tournera.... (*Moment de silence. Elle reprend gravement*) Sylvius, tu as beau t'en défendre, tu as un chagrin d'amour. Plus tu vas, plus tu maigris....

L'ÉPOUVANTÉ : Je vous ai déjà déclaré, mère, que je n'aimais personne que vous.

LA MÈRE (*attendrie*) : Cette bêtise ! Voyons, si c'est une fille de princesse, nous pourrions nous l'offrir tout de même. Et si c'est une maritorne, pourvu que tu ne l'épouses pas...

L'ÉPOUVANTÉ : Mère, vos taquineries m'enfoncent des aiguilles dans le tympan.

LA MÈRE : Et si c'est la dette, la grosse dette, hein ? Tu sais que je puis la payer.

L'ÉPOUVANTÉ : Encore la dette ! Mais j'ai plus d'argent que je ne peux en dépenser.

LA MÈRE (*baissant le ton et rapprochant son fauteuil*) : Alors tu, ne vas pas te fâcher, Sylvius ? Dame ! Vous autres hommes, vous avez des secrets plus honteux que des mauvaises passions et des dettes... J'ai résolu de me mêler de tout... tu m'entends ? Si celui qui est ma propre chair était malade... eh bien (*finement*) nous nous soignerions....

L'ÉPOUVANTÉ (*avec un geste de dégoût*) : Vous êtes folle, ma mère.

LA MÈRE (*avec emportement*) : Oui, je commence en effet à croire que je perds la tête rien qu'à te regarder. (*Elle se lève.*) Est-ce que tu ne t'aperçois pas que tu me fais peur ?

L'ÉPOUVANTÉ (*tressaillant*) : Peur !

LA MÈRE (*revenant et se penchant sur lui, câline*) : Je n'ai pas voulu te peiner, mon Sylvius ! (*Un temps, puis elle se relève, et, avec véhémence*) Oh ! quelle est la gueuse qui m'a pris mon Sylvius ? Car il y a une gueuse, c'est certain...

L'ÉPOUVANTÉ (*haussant les épaules*) : Mettons-en plusieurs, si cela vous convient, ma mère.

LA MÈRE (*demeurant debout et semblant se parler à elle-même*) : Où bien un vice effroyable, un de ces vices dont nous ne nous doutons même pas, nous, les femmes honnêtes. (*Elle s'adresse à lui.*) Depuis que tu es ainsi, je lis des romans pour essayer de te deviner, et je n'ai rien découvert encore que je ne sache déjà.

L'ÉPOUVANTÉ : Oh ! je m'en doute.

LA MÈRE : C'est décidé ! Demain, nous inviterons des femmes, des jeunes filles. Tu reverras Sylvia, ta cousine. Tu la suivais jadis comme un toutou, et elle est devenue charmante ; un brin coquette, par exemple, mais si curieuse avec ses imitations de toutes les cantatrices en vogue !... Oh ! mon chéri, la femme, ce doit être la seule préoccupation de l'homme. Puis l'amour vous fait beau ! (*Elle lui caresse le menton.*) Tu pourras redemander la glace de ton cabinet de toilette !..

L'ÉPOUVANTÉ (*se dressant avec un geste d'effroi*) : La glace de mon cabinet de toilette !.. Mon Dieu ! des femmes, des jeunes filles, des créatures qui ont toutes au fond des yeux des reflets de miroirs.. Ma mère ! Ma mère ! Vous voulez me tuer...

LA MÈRE (*étonnée*) : Quoi ! Encore des idées à propos des miroirs ! C'est donc sérieux, cette manie ? Ma parole, il a fini par s'imaginer qu'il était laid. (*Elle rit.*)

L'ÉPOUVANTÉ (*jetant un regard furtif derrière lui, du côté de la psyché que la lune éclaire lointainement*) : Maman, je vous en prie, abandonnons cette discussion. Non, mon physique n'est pas en jeu...Il y a des causes morales...Mon Dieu ! Vous voyez bien que j'étouffe !.. Est-ce que vous comprendriez !.. Oh ! depuis huit jours c'est une persécution incessante ! Vous m'accablez ! Non, je ne suis pas souffrant !... J'ai besoin de solitude, voilà tout. Invitez tous les miroirs qu'il vous plaira, et accrochez au mur toutes les femmes de

la terre, mais ne me chatouillez pas pour me faire rire... Ah ! c'est trop, c'est trop !.. (*Il retombe sur son fauteuil.*)

LA MÈRE (*l'entourant de ses bras*) : Tu étouffes, Sylvius, à qui le dis-tu ? Moi, je meurs de chagrin de te voir cette mine taciturne ! Un bon mouvement, je suis capable de te comprendre, va... puisque je t'adore !.. (*Elle l'embrasse.*)

L'ÉPOUVANTÉ (*avec explosion*) : Eh bien ! oui, là, j'ai peur des miroirs, faites-moi enfermer si vous voulez ! (*Moment de silence.*)

LA MÈRE (*avec douceur*) : Nous enfermerons les miroirs, Sylvius.

L'ÉPOUVANTÉ (*lui tendant les mains*) : Pardonnez-moi, mère, je suis brutal. Sans doute, j'aurais dû parler plus tôt, mais c'est un supplice que de songer qu'on va se moquer de vous. Et cela ne peut guère se dire en deux mots... (*Il passe les mains sur son front.*) Mère, que voyez-vous quand vous vous regardez ? (*Il respire avec effort.*)

LA MÈRE : Je me vois, mon Sylvius (*Elle se rassied tristement et hoche la tête*), je vois une vieille femme ! Hélas !..

L'ÉPOUVANTÉ (*lui jetant un regard de commisération*) : Ah ! Vous n'avez jamais vu *là-dedans* que vous-même ? Je vous plains ! (*S'animant.*) Et moi, il me semble que l'inventeur du premier miroir dut devenir fou d'épouvante en présence de son œuvre ! Donc, pour vous, femme intelligente, il n'y a dans un miroir que des choses simples ? Dans cette atmosphère d'inconnu, vous n'avez pas vu se lever soudainement l'armée des fantômes ? Sur le seuil de ces portes du rêve, vous n'avez pas démêlé le sortilège de l'infini qui vous guettait ? Mais c'est tellement effrayant, un miroir, que je suis ahuri, chaque matin, de vous savoir vivantes, vous, les femmes et les jeunes filles qui vous mirez sans cesse !.. Mère, écoutez-moi, c'est toute une histoire, et il faut remonter loin pour découvrir la cause de ma haine contre les glaces, car je suis un pré-

destiné, j'ai été *averti* dès mon enfance.... J'avais dix ans, j'étais là-bas, dans le pavillon de notre parc, tout seul, et, en présence d'un grand grand miroir qui n'y est plus depuis longtemps, je feuilletais mes cahiers d'écolier, j'avais un pensum à écrire. La chambre close, aux rideaux tirés, me faisait l'effet d'une demeure de pauvres; elle se meublait de chaises de jardin toutes rongées d'humidité, d'une table couverte d'un tapis sale et troué. Le plafond suintait, on entendait la pluie qui claquait sur un toit de zinc à moité démoli. La seule idée de luxe était éveillée par cette grande glace, oh! si grande, haute comme une personne! Machinalement, je me regardais. Sous la limpidité de son verre, elle avait des taches lugubres. On eût dit, s'arrondissant à fleur d'une eau immobile, des nénuphars, et plus loin, dans un recul de ténèbres, se dressaient des formes indécises qui ressemblaient à des spectres se mouvant à travers le ruissellement de leur chevelure vaseuse. Je me rappelle que j'eus, en me mirant, la sensation bizarre d'entrer jusqu'au cou dans cette glace comme dans un lac limoneux. On m'avait enfermé à clé, j'étais en pénitence et il me fallait ainsi, bon gré mal gré, rester dans cette eau morte. À force de fixer mes yeux sur les yeux de mon image, je distinguai un point brillant au milieu de ces brumes, et en même temps je perçus un léger bruit d'insecte venant de l'endroit où je voyais le point. Très insensiblement ce point s'irradia en étoile. Il pétillait comme une fulguration vivante au sein de cette atmosphère de sommeil, il bruissait pareil à une mouche contre une vitre. Mère! je voyais et j'entendais cela! Je ne rêvais pas le moins du monde. Pas d'explication possible pour un gamin de dix ans, pas plus que pour un homme, je vous assure! Je savais qu'au pavillon attenait un hangar où l'on serrait les outils de jardinage; mais il n'était pas habité. Je me disais que, probablement, quelque araignée d'une

espèce inconnue allait me sauter à la face, et, stupide, je demeurais là, les bras figés le long du corps. L'araignée blanche avançait toujours, elle devenait un jeune crabe à carapace d'argent, sa tête se constellait d'arêtes éblouissantes, toujours ses pattes s'allongeaient sur ma tête réfléchie, elle envahissait mon front, me fendait les tempes, me dévorait les prunelles, effaçait peu à peu mon image, me décapitait. Un moment je me vis debout, les bras tordus d'horreur, portant sur mes épaules une bête monstrueuse qui avait l'aspect sinistre d'une pieuvre! Je voulais crier; seulement, comme il arrive dans tous les cauchemars, je ne le pouvais pas. Je me sentais désormais à la merci de l'araignée de cristal, qui me suçait la cervelle! Et elle continuait à bruire, d'un bourdonnement de bête qui a l'idée d'en finir une bonne fois avec un ennemi.... Tout à coup, la grande glace éclata sous la pression formidable des tentacules du monstre, et toute cette fiction s'écroula en miettes étincelantes dont l'une me blessa légèrement à la main. Je poussai des cris déchirants et je m'évanouis... Quand je fus en état de comprendre, notre jardinier, qui avait pénétré dans ma prison pour me rassurer, me montra le vilebrequin dont il se servait, *de l'autre côté de la muraille*, à seule fin de planter un énorme clou! Le mur percé, il avait également percé la glace, ne se doutant de rien, poursuivant son travail qu'accompagnait le grincement de l'outil. Ma blessure n'était pas grave... Le brave homme craignait des scènes... et je promis de me taire... A partir de ce jour, les miroirs m'ont singulièrement préoccupé, malgré l'aversion nerveuse que j'éprouvais pour eux. Ma courte existence est toute moirée de leurs sataniques reflets. Et après le premier heurt physique, j'ai reçu bien d'autres chocs spirituels... Ici, c'est le souvenir grostesque de la tête que j'avais sous les lauriers du collège. Là, c'est la transparente photographie de mes péchés de libertin... Il y a un mystère

dans cette poursuite du miroir, dans cette chasse à l'homme coupable dirigée contre moi seul! — (*Il rêve un moment, puis reprend, s'animant de plus en plus*) Contre moi seul?.. Mais non! Croyez-le, mère, ceux qui voient *bien* sont aussi épouvantés que moi. En somme, sait-on pourquoi ce morceau de verre qu'on étame prend subitement des profondeurs de gouffre... et double le monde? Le miroir, c'est le problème de la vie perpétuellement opposé à l'homme! Sait-on au juste ce que Narcisse a vu dans la fontaine et de quoi il est mort?...

LA MÈRE (*frissonnant*): Oh! Sylvius! Tu m'effrayes, maintenant. Ce ne sont donc pas des contes à dormir debout que tu me fais? Est-ce que... sincèrement, tu penses à ces choses?

L'ÉPOUVANTÉ: Mère, oseriez-vous, à cette heure, vous aller regarder dans une glace?

LA MÈRE (*se retournant vers le fond du salon et très troublée*): Non! Non! Je n'oserais pas... Si nous allumions une lampe...

L'ÉPOUVANTÉ (*la forçant à se rasseoir et ricanant*): Là... je savais bien que, vous aussi, vous auriez peur! Tout à l'heure vous y verrez très clair! Pourquoi vous obstinez-vous, femme, à peupler nos appartements de ces cyniques erreurs qui font que je ne puis jamais, *jamais* être seul? Pourquoi me lancez-vous à la tête cet homme-espion qui a l'habileté de pleurer mes larmes? J'ai vu, un soir que je vous mettais une pelisse de fourrure sur les épaules en sortant d'un bal, j'ai vu dans un miroir sourire voluptueusement une dame qui vous ressemblait, ma mère!... Un matin que j'attendais ma cousine Sylvia, me morfondant derrière sa porte, un bouquet d'orchidées à la main, j'ai vu cette porte s'entrebâiller sur une glace immense où se reflétait une belle fille nue à la pose provocante!... Les glaces, ma mère, sont des abîmes où sombrent à la fois et la vertu des femmes et la tranquillité des hommes.

LA MÈRE: Tais-toi! je ne veux plus t'écouter.

L'ÉPOUVANTÉ (*lui saisissant le bras et se levant*) : Mère, avez-vous rencontré les glaces raccrocheuses qui vous happent au passage dans les rues des grandes villes ? Celles qui vous tombent dessus brusquement comme des douches ? Les glaces des devantures entourées de cadres odieusement faux, comme le sont de fards et de stras les créatures à vendre ? Les avez-vous vues vous offrir leurs flancs rayonnants où tous les passants se sont successivement couchés ? Les infernaux miroirs ! Mais ils nous harcèlent de tous les côtés ! Ils surgissent des océans, des fleuves, des ruisseaux ! En buvant dans mon verre, je constate mes hideurs. Le voisin qui croit n'avoir qu'un ulcère en a toujours deux !... Les miroirs, c'est la délation personnifiée, et ils transforment un simple désagrément en un désespoir infini. Ils sont dans la goutte de rosée pour faire d'un cœur de fleur un cœur gonflé de sanglots. Tour à tour pleins de menteuses promesses de joie ou remplis de secrets honteux (et stériles comme des prostituées), ils ne gardent ni une empreinte, ni une couleur. Si devant le miroir que je contemple *elle* a glissé aux bras d'un *autre*, c'est toujours moi que je vois à la place de *l'autre* ! (*Furieux.*) Ils sont les tortureurs scandaleux qui demeurent impassibles, et cependant, doués de la puissance de Satan, s'ils voyaient Dieu, ma mère, ils seraient semblables à lui !...

LA MÈRE (*d'un ton suppliant*) : Sylvius ! la lune est à l'angle du mur. Va chercher une lampe, je veux y voir...

L'ÉPOUVANTÉ (*d'une voix redevenue sourde*) : Oh ! je vous dis ces choses parce que vous m'y forcez ! Je n'ai vraiment aucune qualité pour devenir le révélateur funeste, mais il est bon que les femmes aveugles apprécient, par hasard, l'épouvantable situation qu'elles font aux hommes qui voient, même dans les ténèbres. Vous installez somptueusement chez nous ces geôliers impitoyables, il nous faut les supporter pour l'amour

de vous. Et en échange de notre patience ils nous soufflètent de notre image, de nos vilenies, de nos gestes absurdes. Ah! qu'ils soient maudits au moins une fois, vos doubles! Qu'ils soient maudits, nos rivaux! Il y a entre eux et vous un pacte diabolique. (*D'un accent désolé.*) As-tu remarqué, par quelque matin d'hiver neigeux, ces oiseaux tournoyants au-dessus du piège qui scintille et leur fait croire à un miraculeux monceau d'avoine d'argent ou de blé d'or? Les as tu-vus, comme ils tombent, tombent, un à un, du haut des cieux, les ailes meurtries, le bec sanglant, les yeux pourtant encore éblouis par les splendeurs de leur chimère! Il y a le miroir aux alouettes et il y a le miroir aux hommes, celui qui est à l'affût au détour dangereux de leur existence obscure, celui qui les verra mourir le front collé au cristal glacé de son énigme....

LA MÈRE (*se cramponnant à lui*): Non! Assez! je souffre trop! Ta voix me tue! L'angoisse me serre la gorge. Tu n'as donc pas pitié de ta mère, Sylvius? J'ai voulu savoir, j'ai eu tort. Pardon! Va chercher les lampes, je t'en supplie! (*Elle se met à genoux, joint les mains*) Je suis comme paralysée..

L'ÉPOUVANTÉ (*chancelant*) : Je crains, moi, le miroir caché dans l'ombre, votre grande psyché, ma mère...

LA MÈRE (*exaspérée*) : Lâche! Est-ce que je n'ai pas encore plus peur que toi! M'obéiras-tu, à la fin!

L'ÉPOUVANTÉ (*se redressant, hors de lui*): Eh bien soit! je vais vous chercher la lumière!

(*Il s'élance avec rage dans la direction de la psyché, derrière laquelle se trouve la porte du salon. Un instant, il court au milieu d'une nuit profonde.... Tout à coup, la bousculade terrible d'un meuble énorme, le bruit sonore d'un cristal qui se brise et le hurlement lamentable d'un homme égorgé...*)

RACHILDE.

AUTOUR DE LA CONFÉRENCE
DE CAMILLE MAUCLAIR
SUR MAURICE MAETERLINCK

Le théâtre magnifique est le domaine des Idées Incarnées.
(Les Incarnations,
Préface inédite de 1887.)
S.-P.-R.

Magnifique vaillant, Camille Mauclair est un esprit rare et déjà fécond de la génération benjamine : il n'a pas vingt ans, et l'on sait des maîtres qui le considèrent et des valets qui l'envient. Il serait oiseux de prévisager l'œuvre à venir des Chérubin, il suffit de reconnaître que Mauclair, comme aussi les meilleurs de ses pairs en âge, ont gagné, dès leurs primes armes, une grandiose place dans l'estime des aînés.

Serait-ce une génération d'Enfants Sublimes ?

Mais attendons qu'ils aient quitté la Chimérie tapissée d'illusions et d'hypothèses pour entrer dans l'expérience aux pluies et rayons nécessaires : la vie, n'est-ce pas l'hôtel-de-la-monnoye où, frappé au sceau de la personnalité, le lingot du rêve obtient cours dans l'espace et le temps immortels ?

Quoi qu'il advienne, on peut d'ores et déjà tenir ladite génération pour acquise à cette religion de la flamme divine à l'usage de l'homme, dont les résolus poètes se disposent à l'action spontanée de l'œuvre par l'œuvre. Prévenus contre l'extrême mystique de l'idéalisme et contre l'extrême athée du réalisme, ces jeunes esprits viennent délibérément à l'Idéoréalisme, présomptif étincelant et salutaire des deux confessions ennemies.

Le positivisme fut aussi moindre, écrivons relatif, en entiers succès d'art que le métaphysicisme : deux domaines trop abstrait ou trop imparfait dans chacun desquels l'oisif égoïste et taciturne a pu se complaire, mais où le créateur éloquent et généreux perdait sinon la somme de sa vigueur du moins une part de cette somme. L'œuvre issue soit d'un matérialisme

soit d'un idéalisme exclusif, je dis exclusif, est d'ordinaire, à franc juger, une œuvre incomplète, si voulue soit-elle, une moitié d'œuvre. C'est pourquoi la synthétique foule se montre insuffisamment convaincue par les coups d'aile de Pathmos et par les coups de pioche de Médan ; peut-être cela tient-il à ce que son esprit se sent exilé devant l'œuvre de matière brute comme ses sens se trouvent proscrits devant l'œuvre de transcendance pure : l'une et l'autre œuvres, pour être homogène chacune en soi, n'apparaissent pas moins à cet amas de corps et d'âmes, la foule, amputées et partielles.

Il serait, je le conçois, facile de me lapider avec des chefs-d'œuvre empruntés d'une part aux réalistes et de l'autre aux idéalistes ; pourtant, sur le point de rendre le souffle sous tant de merveilles, je râlerais quand même que les chefs-d'œuvre engendrés par un génie conciliant à la fois la vision des apparences et la notion des idées seront chefs-d'œuvre davantage.

Est-ce péché de souscrire au mieux ?

Ce mieux, l'Idéoréalisme le promet ; il doit tenir parole.

D'aucuns pourraient m'objecter tels drames glorieux. Ces drames, volontiers je les reconnais idéoréalistes ; néanmoins cet idéoréalisme de précursion n'est qu'un idéoréalisme, si je puis dire, d'avant la lettre ; il s'agit, dans ma pensée, d'un idéoréalisme autrement définitif et saisissable, bref il s'agit d'autre chose — que nous exposerons un jour.

Qu'on ne s'y méprenne point, l'idéoréalisme n'est pas une citadelle de faiblesse, un système de concessions à ceci, à cela, un indigne « juste-milieu » où n'aurait que faire un poète fier, certes non, c'est le refuge légitime du génie, la patrie de l'audace, voire de la témérité, praticable aux seuls Prométhées : il y s'agit de l'au-delà descendu et de l'ici-bas relevé.

Entre l'égoïsme de l'ange et l'égoïsme de la bête, l'idéoréalisme apparaît sous un aspect double de charité ; entre la basse-cour et la féerie, l'idéoréalisme exprime la villégiature de la Beauté chez l'homme rédimé.

L'œuvre espérée, mon inébranlable conviction est qu'elle jaillira du creuset où l'idéalisme et le réalisme auront été jetés au nom de la perfection (1).

---

(1) Le subjectif dans l'objectif : art parfait où, par un voisinage étrange, semble presque se spiritualiser la matière et se matérialiser l'idée. — S.-P.-R.

Unité faite de tant de choses, telle une symphonie grande comme l'univers laquelle tiendrait dans la main d'un fantôme, l'art de demain sera peut-être indéfinissable universitairement. Qu'est-ce en vérité, sinon de couler du verbe en les tuyaux du Silence ? de gaver de chair les baudruches éparses de l'Absence ? de traire l'énorme mamelle du Mystère et d'en nourrir les Vivants, ces bébés de la Mort ? Qu'est-ce, sinon les Idées Pures arrachées au temple d'éternité par le Poète au cours de sa révolte ou de son héroïsme et moulées, durant leur étrange captivité, dans notre argile profane, qui, dès lors, moyennant une suprême métamorphose, suscitera des adorateurs et ne connaîtra plus le trépas des choses périssables? qu'est-ce, l'art de demain, sinon Dieu pris comme otage et rançonné, sinon la révélation de la permanente Vérité qui, par cela même, sera la Beauté retrouvée? (1)

Voici que nous touchons à la grande loi des Magnifiques : l'Incarnation !

Loi toute de joie artistique et, conséquemment, de vertu sociale.

Incarnation : sculpture d'éternité, modelé de l'abstrait, plastique de l'absolu, architecture de l'infini !... là est le secret du théâtre nouveau dont la pensée fleurit depuis longtemps ma solitude et dont je crois ne devoir livrer la théorie sereine qu'après les dangers de l'aventure.

D'ailleurs le Verbe, hors même du théâtre, le Verbe pris en soi appareille aussi pour la sculpturalité : la forme apparente, une sorte de lapidification, sera son triomphe futur. Poésie (*création*), la signification de ce terme n'est pas un mythe ; il est manifeste que sa créature sera sensible dans un avenir — lointain, il est vrai. La parole est appelée à s'objectiver. L'œuvre progresse vers un état de fruit, fruit réel chu de l'arbre de Pensée. Mais des temps et des temps sont nécessaires. Les mots prononcés depuis les origines par les générations d'hommes sont une seule et continue évocation, laquelle d'âge en âge amasse des forces virtuelles, si bien qu'un jour, le pouvoir magique étant à son paroxysme, êtres et choses évoquées pren-

(1) Le rôle du Poète consiste en ceci : réaliser Dieu. — S.-P.-R.

dront corps, d'abord à peine, puis davantage, et ce corps finalement apparaîtra massif. La forme incontestablement naîtra de l'idée. Utopie, non pas ! C'est dans l'évolution universelle. Les reliefs de l'œuvre jusqu'ici latente s'affirment de plus en plus, ils se dégagent de l'incubation. Les trois périodes de notre art subjectif sont la période de *brise*, la période d'*onde*, la période de *glace*. Une visibilité s'accusant de siècles en siècles. Nos maîtres vécurent la période de *brise*, nous sommes au bord de la période d'*onde*, nos disciples très lointains connaîtront la période de *glace*, c'est-à-dire de tangibilité, la période sculpturale. Cette sculpture, qui plus tard sera réelle, n'est actuellement, par l'effort, que dans notre désir ; nous nous consolons devant la sculpture illusoirement préludive du Théâtre (1).

Par ce temps de canailleries confraternelles et d'enthousiasme apeuré, on ne saurait assez rendre grâces au poète qui parle bellement d'un poète : tel Camille Mauclair de Maurice Maeterlinck.

Avant ses *Notes éparses sur le Barrésisme* et son *Essai de dramaturgie symbolique*, pages d'une pénétrance forte, Mauclair avait publié sur Maeterlinck une étude qui charma les amis du poète de Gand.

Au Théâtre d'Art, au cours de sa conférence, Mauclair nous offrit, avec une intense judiciosité, l'analyse et l'intime raison de la *Princesse Maleine*, de l'*Intruse*,

(1) La dive Beauté, que les mortels n'ont encore vue qu'avec les braves yeux de l'éphémère foi dans le temple abstrait de la chimère, les Magnifiques l'inviteront ici-bas le plus notablement possible. Ils veulent que, par la fée Poésie, la Beauté descende s'asseoir parmi les hommes, ainsi que Jésus s'asseyait parmi les pêcheurs de la Galilée. Déjà ces poètes regrettent le vieil avenir : éloigné Chanaan où les œuvres d'art seront des Idées sensifiées ayant l'existante vertu d'une source, d'un amour, d'un triomphe, d'une colline ou d'un océan, Chanaan où les Odes se mireront dans les fontaines, les Elégies déperleront sur les colonnes abattues, les Passions s'agiteront sur la scène des vallons. Oui, je prédis une époque lointaine où le pur Absolu descendra chez la Matière, pour, à la longue, s'y substituer, de par l'effort accumulé des poètes des siècles révolus. Oui, s'épanouira cette heure miraculeuse où, ayant été sollicitées chaque jour davantage par la génération des élus, mesdemoiselles les Idées voyageront réellement en notre monde.

(*Enquête sur l'évolution littéraire*, page 158 : S.-P.-R.)

des *Aveugles* et des *Sept Princesses*. Rappelons le sens subtil que le conférencier prête aux *Sept Princesses* :

« Schopenhauer a écrit quelque part que le monde des Idées est semblable à une forteresse sans portes autour de laquelle un guerrier tournerait en vain. Mais, ajoute-t-il, il y a un souterrain par lequel on peut entrer au cœur même de la place. J'imagine que ce symbole va nous éclaircir bien des choses. La salle des Princesses, voilà bien notre monde idéal; l'autre côté du mur de cristal, voilà bien le monde réel ; et ce souterrain, quel est-il ? Il y faut passer par les tombes des ancêtres. C'est donc la mort. Ce jeune prince qui, débarqué, voit le navire s'en aller, voit en même temps s'éloigner l'Action, il n'est plus ici que pour retrouver sa fiancée, ou, si vous le préférez, l'Idée qu'il rêve ; et voici qu'il ne peut passer que par la Mort pour l'atteindre. Mais comme sa forme matérielle ne s'est pas dissoute en ce trajet, comme il est resté un homme, dès qu'il touche son Idée, elle meurt, et les hommes restés de l'autre côté, dans le monde réel, assistent à cette mort sans pouvoir l'empêcher. »

Plus loin, parlant du théâtre :

« Certes, l'homme y conservera son thème individuel sur l'orchestration de la nature, mais l'homme ne sera plus étudié seulement dans sa manifestation humaine et dans une époque précise. Il deviendra l'Incarnation, l'expression agissante et parlante d'une Idée ; par là, réalisant un type éternel, il grandira sous l'effort intérieur de cette force qu'il incarnera. »

Puis :

« Voici qu'un Art est créé, en qui la peinture, la musique, la plastique, le rhythme et la parole se symphonisent indissolublement, et tout le monde est appelé au théâtre. Ce jour-là, ce n'est plus à des consciences solitaires et méditant sur un livre que le Poète s'adresse, c'est à cette Ame de la Foule qu'il adresse la Parole. Et ce jour-là, il n'est plus temps d'étudier, d'analyser ou de livrer au spectateur des vérités partielles et des certitudes fragiles : ce qu'il faut lui montrer, c'est une Vérité universelle, en qui chacun de nous pourra se reconnaître et prendre conscience de lui-même ; c'est une Vérité en qui chacun pourra s'abreuver et vers qui tous pourront aller, comme les organismes au grand Soleil. »

Le sympathique conférencier n'a pu nous entretenir nettement de l'idéoréalisme, sentant sans doute que Maeterlinck, pour tout enclin qu'il y soit, hante encore, à vrai dire et malgré telles scènes d'exception, la spéculation propre.

Dès que l'idéoréalisme l'aura pénétré, Maeterlinck, alors grand dramaturge dans tout le marbre de l'ex-

pression, épousera l'immortalité. Pour nous avoir montré les causes par leurs seuls effets à travers un art délicieusement subtil où l'Idée rôde, occulte, Maeterlinck ne nous offrit jusqu'ici que les fêtes galantes du Tragique et ne nous fit savourer que le menuet de la Mort. Son génie est tout de suggestivité, génie qui indique ne voulant réaliser ; de la sorte, il obtient d'étranges nuances dont le secret lui appartient; mais, faute d'un corps à corps résolu, une terreur rose plutôt qu'une terreur noire persiste en son spectateur : on peut faire des bouquets avec les fleurs de ses divins cimetières, — c'est un charme de plus, charme inattendu.

Maeterlinck est un musical.

Le théâtre se peut définir le gymnase des Idées, et l'on comparera raisonnablement la scène à une place d'Athènes dont les statues seraient vivantes.

Point ne suffit au dramaturge d'insinuer les coups d'aile des aigles invisibles; avant de rassembler la foule, il doit avoir, au préalable s'entend, capturé ces aigles, et nous devons les contempler dans la cage du décor, quel qu'il soit. La fatalité ne saurait rester dans les frises, son rôle est d'ambuler sur les planches banales. Le théâtre n'est pas un art concave, mais convexe ; il est encore l'art du raccourci des distances. Le gland en puissance y devient le chêne en acte. Que le dramaturge se dévoile donc entièrement, tel un Slave qui se confesse, et que son œuvre soit une synthèse massive offerte sous toutes ses faces et dans ses multiples variations. Montrer les phénomènes, c'est bien ; montrer leur substratum, c'est mieux encore. Un drame est une série de pugilats entre le transitoire et le permanent : idéoralisme ! Au théâtre, il sied que cela se passe ici, non là-bas ; il faut y être l'Evidence même, et la foule est à bon droit fille de saint Thomas. Le pur métaphysicien ressemble au mort de Gœthe qui, soulevant le rideau, passe derrière et ne revient plus ; le dramaturge parfait, c'est un mort qui revient : son génie consiste à mourir à condition de ressusciter.

Reprenant ce mot d'évidence, je déclare qu'il faut transformer la scène en alcôve de Son Altesse la Nudité ; il doit y avoir de la nuit de noces dans une salle de spectacle.

Ces règles essentielles, Maeterlinck les pressent plus et mieux que personne. N'ayant point voulu, par une pudeur bizarre, nous divulguer encore cette Nudité, il nous a, grâce à un subterfuge merveilleux, plongés dans la nuit et nous a dit : Voyez avec les yeux de l'âme ! Cette Nudité, il la soumettra demain aux yeux de nos sens, et le soleil éclairera son œuvre.

Si j'exprimais toute l'affection dont j'environne l'auteur des *Sept Princesses*, je ne tarirais certes pas. Je l'aime pour sa force et pour sa probité. Joue-t-il pas glorieusement de la flûte d'ébène en notre Vallée de Larmes, ce noble berger qui regarde avec la prunelle naïve de ses agneaux et pour qui tout est loup ici-bas ? Ses phrases, sont-elles pas courtes et jolies comme des bêlements ?

Un tel ami nous console d'une époque où beaucoup d'ignorants blasphèment et souillent cet art sacerdotal et premier, le Théâtre.

Camille Mauclair écrivait un jour dans les *Essais d'Art libre* :

« Saluons, en Maeterlinck, l'indéniable gênie d'un de ces artistes que Saint-Pol-Roux, par une divination du Futur, a dénommés du seul nom qui conviendra à leur épanouissement sur les âges à venir : les Magnifiques ! »

Qu'on me pardonne cette citation ! Je la devais à la perspicacité de Mauclair qui s'autorise si bien de cette lucide phrase de Taine :

— Les principes qui doivent régner sur les esprits à une certaine époque possèdent une force latente, et, à l'instant fixé pour leur éclosion, suscitent des hommes pour les incarner, les exalter et préparer leur triomphe.

SAINT-POL-ROUX.



SUR
« UN HOLLANDAIS A PARIS EN 1891 » (1)

Ce livre, dont nous avons publié (2) un fragment alors inédit en notre langue, a paru à Leyde quelques semaines avant de nous être donné en France, et les

(1) 1 vol. par W. G. C. Byvanck, avec une préface d'Anatole France (Perrin et Cie).

(2) *Poésie Romane* (t. IV, p. 289).

compatriotes de l'auteur l'ont déjà jugé — et condamné.

La critique officielle, par la plume de M. Jan Ten Brink, s'est égayée que M. Byvanck ait pris souci de tant de gens obscurs, grands hommes archi-inconnus (Eugène Carrière, Auguste Rodin, Catulle Mendès, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Maurice Barrès, Jean Richepin, J.-H. Rosny, etc.), et notamment de ce Marcel Schwob sorti comme un diable de sa boîte et qu'on a l'air d'estimer si fort. Puis — il nous l'avoua naguère (1) — de ce qu'il n'aime point M. Stéphane Mallarmé, M. Jan Ten Brink administre en passant une volée de bois vert à Verlaine, tout en s'étonnant que M. Byvanck ait manqué d'esprit d'à propos jusqu'à ne point jeter son bock au visage de Moréas à l'exposé de ses théories. Ce dernier détail, affligeant surtout en ce qu'il abolit nos illusions sur la proverbiale placidité des mœurs hollandaises, a suggéré à l'un de nos amis cette réflexion que M. Ten Brink, comme notre cher maître M. Francisque Sarcey, discerne du premier coup la scène à faire.

La jeune critique hollandaise, celle de la revue *De Nieuwe Gids*, n'est pas non plus avec le *Hollandais à Paris*, qu'elle éreinte aussi et plus violemment peut-être ; mais, si elle a d'autres raisons, ses arguments ne sont pas meilleurs. M. L. van Deyssel (2) insiste principalement sur deux points : M. Byvanck n'a pas plus réellement vu les gens dont il parle qu'entendu les discours qu'il rapporte ; il a pris ses matériaux dans divers articles et ouvrages, par exemple l'*Enquête* de M. Jules Huret et les *Confessions* de George Moore. De telles affirmations, faciles à contrôler, sont pour le moins imprudentes : nul n'ignore ici que M. Byvanck a parfaitement vu et entendu les personnes qu'il cite ; et, comme maint fait relaté par lui fut accompli depuis les *Confessions*, déjà anciennes, depuis l'*Enquête*, plus récente, et encore depuis certains articles du *Nieuwe Gids*, l'imputation tombe d'elle-même. En conscience, on ne saurait inférer la nullité de l'ouvrage de ce que l'auteur, après vérification, confirme tel caractéristique détail noté ailleurs, ou se sert d'un mot typique employé par M. Jules Lemaitre ou M. Renan.

Il y avait sans doute autre chose à dire du livre de M. Byvanck, même à s'en tenir à la critique de fait,

(1) *Mercure de France* (t. V, p.81).
(2) *De Nieuwe Gids* (avril 1892, pp. 76 et suiv.).

la plus déplorable de toutes, avec laquelle on le combat. M. van Deyssel part de ce grief, que je résume : « Quand M. Byvanck écrit d'objets qui me sont chers, il me les amoindrit ». Parbleu ! L'idée que — de loin — on se forme d'objets qui vous sont chers est à la vulgaire exactitude comme l'illusion est à la réalité tangible. Achevons le syllogisme : comme il est certain que l'objet n'a point de réalité propre, et que la seule vérité réside dans l'idée qu'on s'en forme, il est tout à fait légitime d'excommunier quiconque aura, sous prétexte de vérité — vérité de sens commun, vérité de vision du plus grand nombre, fausse vérité en un mot —, adultéré, amoindri, avili ou détruit notre foi. M. van Deyssel a gardé la sienne, mais il s'est dispersé en ces maladroites insignifiances : — qu'il n'est pas vrai que les discours rapportés par M. Byvanck aient été tenus soit devant lui, soit dans son entourage ; qu'il est ridicule de prétendre qu'un prosateur de premier ordre comme Jules Renard se soit épanché en sa présence ; qu'il voudrait bien faire croire qu'il a invité Verlaine à dîner ; — au lieu de, simplement et conséquemment à ses prémisses, prononcer l'anathème contre le livre en bloc, comme ressortissant à un ordre d'ouvrages d'autant plus condamnables qu'ils sont plus sincères et plus exacts, hommes et choses ayant tout à perdre à être regardés de trop près. J'eusse alors été, pour ma part, avec M van Deyssel contre M. Byvanck, de même que contre tous ceux qui montrent des écrivains et des artistes dans leur ordinaire humanité. Ne le vois-je pas, l'écrivain, à travers ses œuvres ? Et je suis fâché d'apprendre qu'il est bossu, ou épileptique, ou beau comme un garçon coiffeur pour dames, ou bon citoyen et de la Ligue pour le relèvement de la Morale publique — et cependant pédéraste. Ah ! l'ère aimable d'interviews et de photographies, de clichages, de bustes et de statues, qui escamote en prestige aux artistes ce qu'elle leur prodigue en réclame, gloire démocratisée absolument digne de ce temps niveleur d'hommes, laurier banal, vénal souvent, dont furent couronnés tant de fronts stupides qu'il commence à produire l'effet opposé au seul résultat qui le justifierait : non seulement l'acheteur n'y croit plus, mais il s'en méfie. Et, trompé sur la marchandise, le public n'est pas renseigné plus exactement sur l'homme : les photographies sont retouchées, les clichages viennent

mal, le bustes ne ressemblent jamais, les statues posent en des attitudes dont rougiraient les malheureux qu'elles « restituent ». Quant aux interviews, maint sujet de de M. Huret, si scrupuleux pourtant dans son *Enquête*, ressentit à lire le chapitre qu'il avait « parlé » le même plaisir, ou, selon l'humeur, le même dépit qu'on éprouverait à reconnaître un esprit orienté à peu près comme le vôtre, avec qui l'on aurait même quelques communes habitudes de pensée ; — et le mois dernier Jean Moréas me confiait que l'Anglais Moore était un garçon tout à fait charmant, qui avait eu cependant le tort de l'accommoder d'étrange sorte dans ses *Confessions*.

Mais si l'on admet le genre d'ouvrages auquel appartient le *Hollandais à Paris*, quoi lui reprocher ? Outre les noms « obscurs » cités déjà, on y voit figurer MM. Georges de Porto-Riche, Ernest Raynaud, Alphonse Allais, Maurice Donnay, Aristide Bruant, Claude Monet, Léon Cahun : de la confusion, sans doute ; mais un volume sous-titré *Sensations de Littérature et d'Art* n'est pas un livre de critique raisonnée ou de discussion méthodique ; et, si l'on peut regretter que tel portrait manque à la galerie, M. Byvanck est fondé à répondre qu'il le regrette tout le premier, mais que son unique souci fut de rassembler les souvenirs et les impressions que lui laissèrent d'eux, lors de ses promenades dans Paris, ceux que les circonstances avaient placés sur son chemin, sans qu'il les cherchât. Qu on ne le soupçonne point, au surplus, d'avoir découvert Baruch. Longuement, à plusieurs reprises, il nous entretient d'un des esprits les plus intéressants de notre époque, et qui a jusqu'à présent négligé de faire parler de lui autrement qu'à propos d'un livre de qualité rare, *Cœur double* : j'ai nommé ce Marcel Schwob si mal avec les nerfs de M. Jan Ten Brink. Le *Hollandais à Paris* nous rapporte l'appréciation, peu connue, de M. Maurice Barrès sur le théâtre contemporain, et sa conception d'un théâtre à venir. Il nous révèle les études historiques de M. Léon Cahun. Il nous initie à quantité de détails inédits sur l'art, les idées et l'intimité de jeunes gens à qui la célébrité viendra peut-être demain. Et M. Byvanck, dit M. Anatole France, « doué de ce sens héréditaire du vrai qui anime tout l'art hollandais, découvre et dépeint avec l'exactitude d'un Téniers les coins littéraires de la capitale, cafés, brasseries, et la maisonnette rus-

tique du chansonnier et le grenier du savant poète... » J'ajouterai qu'il a traduit lui-même son livre en excellent français, et que, par endroits, telle tournure de phrase inattendue ou comme une naïveté d'expression sont un ragoût pour le lecteur blasé. En somme, si les gens de lettres n'ignoraient pas absolument la plupart des choses que l'auteur a notées, le public ne les sait guère et trouvera de l'intérêt à les lire.

ALFRED VALLETTE.



AUTRES ET DERNIERS SALONS. (1)

1. Champs-Élysées. — 2. Champ-de-Mars. — 3. Arts Libéraux. — 4 Deuxième Exposition Impressionniste et Symboliste (Le Barc de Boutteville).

Le salon officiel, le salon royal, date de l'an 1648. Il s'exhibait au Louvre ; il avait ses *Refusés*, lesquels exposaient, sous la protection de l'antique Académie de Saint-Luc, rue du Haut-Moulin, dans la Cité ; il avait ses *Indépendants*, et, traditionnellement, le jour de la Fête-Dieu, place Dauphine, en plein air, accrochés aux murs tendus de tapisseries, surgissaient les œuvres des « Jeunes ». C'est là que, découragés par les maîtres du jour, se révélèrent Chardin et Lancret.

Rien donc ne change, — surtout aux Champs-Elysées, où la même médiocrité impunie retrousse éternellement sa chemise sur la même correcte anatomie. En peinture, rien; en gravure, quelques planches intéressantes et même fort belles, entre autres des Baude; en sculpture, la polychrome *Bellone* de M. Gérôme est une tentative ratée; le *Saint-Jérome*, bois de Savine, est une œuvre; la *Dormeuse* de Boucher, une habileté.

Habiles, ils le sont presque tous, ces riches sculpteurs qui empêchent de voir, dans le jardin, les agréables plantes vertes que disposèrent de bons jardiniers; — habiles, car, pour la plupart, ils se gardent bien de faire eux-mêmes leurs statues, si j'en crois les confidences d'un praticien fort connu dans le monde de la glaise et du marbre.

Vous voulez, sachant de dessin et de modelage ce

(1) V. Livraison de mai, page 60 : *Les Premiers Salons*.

qu'on en apprend au collège, étonner vos amis par un Apollon râclant de la lyre, voici la recette :

Sur le vu d'un vague dessin, un serrurier spécial vous fabrique une armature, monte la carcasse de votre dieu ; ceci fait, vous appelez un praticien qui établit le squelette avec des cotrets, des treillis en fil de fer ; si le dieu ou le héros est à cheval, on fourre un tonneau dans le futur ventre de la monture ; c'est économique et ça porte très bien la glaise.

Votre squelette ayant pris une convenable forme, un autre praticien accumule sur les cotrets la glaise, façonne le modèle ; et si vous craignez de vous salir les doigts, vous vous bornez à donner au maître ouvrier quelques petits conseils, qu'il reçoit avec un mépris déférent.

Le modèle est moulé et le moule est envoyé au bronze, s'il s'agit d'orner de votre bonhomme la grand'place d'une sous-préfecture ; si vous visez le musée de Chicago, vous avez recours au metteur au point, à l'Italien anonyme qui « fait les points » sur le modèle, puis le reproduit en marbre.

Ce marbre, l'artiste, parfois, fait semblant de le retoucher, — surtout s'il s'agit d'un buste, d'un portrait : devant la « Madame », il gratte de la poussière, mais peu, se méfiant de son incompétence, connaissant le prix du marbre et le prix des praticiens.

Enfin, il signe — l'œuvre qu'il n'a pas faite.

Un bon metteur au point se paie de dix à vingt francs par jour ; Léonard touche jusqu'à trente francs, et il faut le retenir des années d'avance. Avoir sa collaboration, c'est s'assurer la réputation d'un bon artiste, c'est pouvoir viser, sans ridicule, à la troisième médaille, c'est faire enrager les confrères trop pauvres pour payer leur gloire huit cents francs par mois.

Léonard (que les sculpteurs amateurs et gens du monde connaissent bien) expose pour son propre compte, — mais on ne remarque ses œuvres que signées d'un nom célèbre.

Michel-Ange, Coysevox, David d'Angers, Rude, Clésinger faisaient leurs marbres, taillaient dans la dure matière les formes ébauchées déjà de leurs propres mains ; quel sculpteur aujourd'hui en est capable ?

Il y a beaucoup de sculpture aux Champs-Élysées ; il y en a peu au Champ-de-Mars, mais ce sont des œuvres de Rodin, Baffier, Dalou, Bartholomé, Char-

pentier. Non moins intéressants (et peut-être plus) sont les bois sculptés de Rupert-Carabin, une table et un coffre, où s'affirme la volonté de créer une décoration originale qui ne doive rien aux modèles du passé, aux meubles et objets dits de *style*, mais dont le style fuit s'ils sont imités. Egalement marqués du même souci du neuf et du spécial les meubles en marquetterie de MM. de Montesquiou et Gallé, les étains de Desbois, de Baffier et de Charpentier, les émaux de Thesmar, et enfin les admirables grès émaillés de Carriès, ses cires et ses bronzes patinés (ceci en collaboration avec M. Bingen, le fondeur à cire perdue), qui sont la joie et la gloire du salon du Champ-de-Mars.

C'est beaucoup dire, peut-être, car voici l'*Hiver* de Puvis de Chavannes, l'*Océan* de Whistler, *Maternité* de Carrière, trois chefs-d'œuvre dont il suffit de constater l'existence.

Ensuite, si l'on met également hors de pair les merveilleux *Intérieurs de cathédrales* de M. Helleu, reste à noter une quantité d'œuvres intéressantes ou seulement honorables, des Sisley, des Sargent, des Cazin, des Blanche, des Labre, des Boldini, etc.

La curiosité des badauds va au *Christ ouvrier* de M. Béraud; cela s'appelle exactement le *Christ à Montmartre* et cela représente une descente de croix (Acheté par M. de Mun pour les cercles ouvriers).

Parmi les gravures, des eaux-fortes de Whistler; des pointes sèches de Norbert-Gœuneutte et Helleu; des bois de Valoton, etc.

Dans le voisinage, M. Burn Jones expose de très beaux dessins.

Comme nous l'avons annoncé déjà, le *Christ aux outrages*, de Henry de Groux, refusé par le jury du Champ-de-Mars, trouva un asile (en bien mauvaise compagnie) dans les salles du Palais des Arts Libéraux. A ce tableau déjà célèbre, au moins par son odyssée, M. de Groux a joint les cartons d'une vaste composition (un triptyque en quatre panneaux, aurait dit Albert Wolf) représentant une *Procession en Flandre*. C'est une vaste scène d'un large réalisme, où l'on admire surtout une science rare de la composition, beaucoup de hardiesse et de vérité dans le groupement des personnages. L'œuvre définitive est en Belgique.

Avec M. de Groux nous voici revenus à l'art nou-

veau, à la recherche de l'impression originale. La deuxième exposition impressionniste et symboliste organisée chez M. Le Barc de Boutteville nous confirme en cette créance qu'il faut chercher l'art véritable en dehors des écoles et des groupements officiels.

Ce petit salon de la rue Le Peletier, — que l'on y joigne les Rose ✝ Croix et les Indépendants, voilà les vraies Expositions de l'année, les seules dont nous eussions dû parler, — si nous n'avions craint de paraître trop tour d'ivoire : malheureusement, les tableaux n'étaient pas encore accrochés quand il nous a été permis de les passer en revue (ils ne l'ont été que le 18 mai) et nous ne pouvons guère donner aujourd'hui qu'une rapide nomenclature :

De Filiger, des paysages, un Christ enfant, esquisse adorable, une paysanne bretonne ;

De Mme Jeanne Jacquemin, *Les Visionnaires*, *Salutation* ;

Des Ibels, des Dezaunay, des Angrand, des Anquetin, des Bonnard, des Duval-Gozlan, des Girau-Max, des Moret ; Besnard expose le *Jet d'eau*, belle page décorative ; Petitjean, des *Baigneuses* qui se baignent dans de la lumière ; Luce, une scène nocturne ; Ranson, le *Serpent* et autres excitantes fantaisies, chefs-d'œuvre non de peinture, mais de décoration ; Séruzier, un paysage aux couleurs accueillantes, très vives et très harmoniques ; Maurice Denis, des femmes dans un jardin, vues aux Indépendants ; Signac, une marine ; Roy, le *Calme* ; Vogler, des paysages, un *Bassin des Tuileries*, nettes et sincères impressions d'art ; Guilloux, des paysages toujours très personnels, que ne valent pas ses vues de Paris ; Maufra, des marines ; Henri-Edmond Cross, enfin, une série de marines ou de paysages maritimes dont l'un, la mer vue sous un rideau de mélèzes, est une pure merveille.

D'autres envois sont annoncés : on les signalera supplémentairement le mois prochain.

R. G.



THÉATRE LIBRE

Simone, *pièce en 3 actes, en prose, de* M. Louis de Gramont, *musique de* M. Xavier Leroux. — **Les Maris de leurs filles**, *pièce en 3 actes, en prose, de* M. Pierre Wolff.

Dans une lettre adressée à M. Jules Roques, directeur du *Courrier Français*, qui lui demandait quelques renseignements sur sa nouvelle œuvre, M. Louis de Gramont déclare ceci : « Je pense que l'idée pre-
« mière de cette pièce m'est venue de la lecture d'ou-
« vrages de médecine relatifs au mariage, à la vie
« conjugale, notamment d'un petit volume bien connu :
« *Le Bréviaire de l'amour expérimental*, du Dr Jules
« Guyot. Il m'a paru que le secret de bien des alcôves,
« la souffrance de bien des femmes, l'origine de bien
« des adultères était justement la méconnaissance, par
« certains maris, des sages préceptes de ce manuel.
« Je crois qu'il entre dans l'amour plus de physiolo-
« gie que de psychologie. On en fait un peu trop une
« question de sentiment : n'est-ce pas, au moins au
« début, une affaire de sensation ? M. de La Palisse
« lui-même dirait que, quand un homme se sent atti-
« ré vers une femme, cela vient de ce qu'elle appar-
« tient à un sexe différent du sien. Quand un homme
« aime et désire une femme, cela ne veut pas dire
« qu'elle lui paraisse jolie, ni qu'il la croie bonne ou
« fidèle : cela veut dire simplement qu'il suppose qu'elle
« et lui doivent vibrer à l'unisson. Lorsque cet unisson
« n'existe pas dans les vibrations conjugales, il y a
« déception, malaise, drame. Il m'a semblé qu'il pou-
« vait être intéressant d'étudier cette situation. J'ai
« cherché le drame qui pouvait en découler, et, quand
« j'ai cru l'avoir trouvé, je me suis mis à écrire *Si-*
« *mone*. »

Voilà de quoi effarer les personnes sentimentales. D'ailleurs, thèse contestable dans sa première partie, car si l'on a évidemment tort en faisant de l'amour « un peu trop une question de sentiment », il semble bien qu'on n'ait pas raison d'y voir uniquement, « au moins au début, une affaire de sensation » : c'est au contraire au début surtout que l'amour est divers, selon le tempérament, l'éducation et les circonstances,

et il faut le réduire à l'instinct pour que l'affirmation de M. de Gramont trouve son application exacte. Mais, dans la pièce, il ne s'agit point de ce que Gourmont a si joliment appelé le « jeu des sensations élémentaires » ; l'union des de Stampes — quel mari ! — n'a du reste pas eu de prolégomènes ; l'expérience a commencé quand le rideau se lève, et la proposition physiologique de l'auteur est alors de certitude absolue : lorsque l' « unisson n'existe pas dans les vibrations conjugales, il y a déception, malaise, drame ». Or, c'est l'homme, instruit d'avance, qui devra rechercher si sa femme est capable — puisqu'il est patent que d'aucunes ne le sont point — de « vibration », puis le degré possible de vibration de son tempérament, quitte à la femme, une fois son intelligence ouverte au problème, à tendre vers la concordance. Et il y a... incompatibilité d'humeur — non reconnue, hélas, par la loi — si les facultés vibratoires des conjoints sont par trop inégales, ou si, ce qui est la même chose, le mari s'en tient par un préjugé assez sot et malgré leur inefficacité aux rapports « classiques », alors que la situation *commanderait* — car le but est sacré — d'autres moyens. C'est ce que le Dr Dugast, un ami de la famille de Stampes, essaie de faire entendre à Pierre, qui n'a su donner à Simone qu'une déplorable idée du mariage. Non pas qu'il s'abstienne, au sens vulgaire, d'être son mari ; mais il a sur la dignité des relations conjugales, même les plus intimes, de solides principes : on ne doit point traiter sa femme en maîtresse. Il se fâche presque aux insinuations du docteur, qui se garde bien d'y revenir. Mais voilà qu'une amie de Simone, Rose, retour de son voyage de noces, lui raconte sur la vie conjugale des choses extraordinaires ; — et peu de temps après le mari de Rose, le compositeur Mauryas, révèle à Simone, pendant un voyage de Pierre, les délices soupçonnées. Le reste de la pièce ne sert qu'à terminer l'action : nouvelle du retour de Pierre, sur une pressante lettre de parente trop zélée qui veut sauver Simone ; refus par Lucien de s'enfuir avec sa maîtresse. Puis, comme le mari a résolu enfin de suivre les conseils du docteur, Simone, accablée déjà par ce qu'elle juge une lâcheté de son amant, ne supporte point l'idée d'être à Pierre, et elle s'empoisonne.

M. de Gramont a mené cette situation périlleuse avec beaucoup de talent et de tact ; il s'est souvenu,

il l'avoue, de la *Physiologie du Mariage*, de Balzac, et il n en a pas moins écrit une œuvre intéressante et neuve. Je ne lui reprocherai que le personnage de Pierre. Alors que tous les autres sont simplement humains, celui-ci, qui n est point le sujet, en somme, semble avoir été poussé à la synthèse : soin inutile, et même dangereux ici, car ce mari en bois, indifférent, brutal malgré ses airs de galant homme, *devait* subir sa mésaventure ; tandis qu'en nous montrant un mari plus tendre, moins rustaud, et répugnant seulement aux conseils du docteur, M. de Gramont se fût plus strictement conformé à son plan : le mari n'était plus cocu parce que, ayant cinq ou six défauts dont un seul y suffisait, il devait l'être en toute justice avec n'importe qu'elle femme, mais il l'était pour n'avoir pas compris que là où « l'unisson n'existe pas dans les vibrations conjugales, il y a déception, malaise, drame ».

L'interprétation fut excellente. Il serait difficile de mieux jouer que Mme Henriot le personnage de Simone, que la moindre fausse intonation pouvait si souvent ridiculiser ; j'en sais qui n'eussent point manqué de prendre des attitudes de pensionnaire ignorante ou de choir dans la naïveté feinte, ce qui eût tout gâté. M. Grand, toujours très bien, n'est-il pas cependant toujours un peu trop le même dans toutes les pièces ? Les transformations de M. Gémier, cette fois un vieux docteur, sont bien étonnantes, et — si cela peut lui être agréable — je lui dirai la stupéfaction de plusieurs personnes en apprenant que le cantonnier de *Blanchette* était un jeune homme. Les autres rôles étaient bien tenus par M. Léon Christian (quel mari !) MMmes Theven, Barny, Zapolska, etc.

La pièce de M. Pierre Wolff, *Les Maris de leurs filles*, moitié vaudeville, quart comédie, quart bouffonnerie, n'est pas de celles dont on aime à s'occuper en ce Recueil. Elle est d'ailleurs fort bien faite, amusante, avec une science parfaite de ce qu'on appelle « Le Théâtre » ; et c'est précisément à cause de ces qualités — et je prie l'auteur de ne voir là aucune ironie — que sa place serait au boulevard et non au Théâtre Libre. Bonne interprétation, et M. Antoine a eu un très beau moment.

Alfred Vallette.

LES LIVRES (1)

Tel qu'en songe, par Henri de Régnier (Librairie de l'Art Indépendant). — V. présente livraison, page 139.

Un Hollandais à Paris en 1891, *Sensations de Littérature et d'Art*, par W. G. C. Byvanck; *Préface* d'Anatole France (Perrin et Cie). — V. présente livraison, page 162.

Dames de Volupté, par Camille Lemonnier (Savine). — A l'aide de subtiles essences mêlées de caustiques violents, comme si des épingles rougies au feu cherchaient à fixer sur votre peau de rares parfums, le style de Camille Lemonnier vous supplicie délicieusement; mais combien cher, cette fois, est le tourment gagné à dévêtir ces *Dames de Volupté* de leurs lourds vêtements gemmés pour trouver, sous le somptueux artifice, des parures byzantines de carnations fraîches comme le marbre et aussi indestructibles que lui!... Quel ravissement transporte le lecteur qui arrive à pénétrer dans les arcanes sombres et troublants de cet indomptable sorcier de la phraséologie belge-française! Ah! qu'il serait mal venu celui qui, après cette lecture captivante entre toutes, reprocherait au maître ses orfèvreries, presque puériles, tant il les montre insoucieusement. L'auteur de *Dames de Volupté* semble avoir pris pour devise le *toujours plus loin* des penseurs infernaux mordus par la glorieuse Chimère de l'*Absolu*. Il veut la pierre grammatico-philosophale, il l'a, et rien ne me paraîtrait plus ridicule que de lui contester le droit au mot précieux, au mot qui est l'opale changeant avec l'heure ou la saison. Ce serait un peu le bourgeois reprochant au gentilhomme de ne pas s'appeler: *Durand*.

Il faut lire attentivement le morceau intitulé: *Esthétique*, qui clôture le nouveau livre, pour saisir l'auteur penché sur son creuset: « *J'ai fait de mon esprit une maison dont les*

(1) Aux prochaines livraisons: *Chattes et Chats* (Raoul Gineste); *Libri e Teatro* (Luigi Capuana); *Chansons poilantes* (Alcanter de Brahm et Saint-Jean); *L'Amour cynique* (Alexandre Boutique); *Brunettes* (Jacques Madeleine); *La Bohème diplomatique* (comte Prozor); *Les Vergers illusoires* (André Fontainas); *Soleil d'Afrique* (Jean de Villeurs); *Portraits d'écrivains* (René Doumic); *L'Esclandre* (Nada); *Nobles et Noblesse* (de Nimal); *Expiation* (Guy de Charnacé); *L'Année fantaisiste* (Willy); *Le Rythme poétique* (Robert de Souza); *La Forêt enchantée* (Louis Duchosal); *La Vie sans lutte* (Jean Jullien); *De branche en branche* (Achille Grisard); *L'Angoisse* (Eugène Bosdeveix); *La Paix pour la Vie* (E. Saint Lanne et Henri Ner); *Bruges-la-Morte* (Georges Rodenbach); *Montmartre* (J.-Camille Chaigneau); *La Fin des Bourgeois* (Camille Lemonnier); *Les Ames noires* (Georges Poulet); *Pélléas et Mélisande* (Maurice Maeterlinck); *Balzac socialiste* (Robert Bernier).

fenêtres s'ouvrent sur des couchants de pourpres et de métaux, dont les fenêtres s'ouvrent aussi sur de mols clairs de lune ...» « *Je suis chez moi partout où s'éveille une sensation d'inconnu, partout où me réclame un peu de mystère.* » Il faut lire les *Trois Rois* pour se bien convaincre que trop de science n'est nullement un obstacle à l'ingénuité, à la grâce des Primitifs, et enfin il faut s'extasier devant l'audace du *Bonheur dans le désir*, afin de posséder la vision entière de ce cerveau princier qui ne recule pas à tenter la folie, si cette outrance psychologique lui donne et peut communiquer à d'autres la sensation d'au-delà qu'il veut obtenir à tout prix. Camille Lemonnier, sans doute, est dur au pauvre monde des lecteurs prudes et *gobeurs* qui prennent le roman feuilleton pour un livre ; en revanche, il saura toujours nourrir les jeunes écrivains affamés de la moelle des lions ! Mais sa plus pure gloire est encore, à mes humbles yeux, d'avoir brisé victorieusement les chaînes de fer du redoutable naturaliste, et d'avoir affranchi à jamais sa plume aventureuse du grossier terre à terre. ***

Les Chansons naïves, par Paul Gérardy (des presses de *Floréal*).

> *A la façon de Henri Heine*
> *Je dis des chansons tristes et douces* ;

et M. Paul Gérardy ne s'est pas mépris sur soi-même. La confidence qui lui échappe aux premières lignes de son livre est précieuse à retenir : rien ne vaut l'auto-critique sincère. Le caractère directement germanique de son talent lui aliénerait, je le crains, les sympathies des lyriques romans : mais les simples poètes ne pourront point ne pas l'aimer, fissent-ils même quelques réserves. Celle-ci par exemple : l'unité d'impression produite par ces courts poèmes ne va pas sans un peu de monotonie, et l'art total serait de sembler simple avec beaucoup de complexité ; ainsi, dans Heine même, nous préférerons toujours l'*Intermezzo* aux *Junge Leiden* où l'ironie ne s'ajoute pas encore aux poignantes douleurs. Mais pour devenir tout à fait l'excellent poète qui s'annonce dans *Les Chansons naïves*, M. Paul Gérardy n'aura qu'à écouter le bon conseil qu'il donne en ces vers de délicate mélancolie :

> *Si vous connaissez les douleurs*
> *Enfermez les douleurs encor,*
> *Et dans votre cœur triste à mort*
> *Goûtez tout seul la joie des pleurs.*
>
> *Rêvez vos rêves doucement*
> *Et laissez les choses aller,*
> *Et laissez vos larmes couler*
> *Pour être heureux infiniment.*

P. Q.

Dominical, par Max Elskamp (Anvers, Buschmann). — Il y a, dans les vers de M. Elskamp, un louable effort vers le simple et le subtil, à la fois ; mais il nous semble que l'auteur n'est pas maître de son talent, et trop souvent nous ne voyons dans ses poèmes que des intentions. Toutefois, un tel livre n'est pas sans promesses, et il ne nous étonnerait pas

de voir M. Elskamp devenir un agréable rythmeur de lieder mélancoliques.

A.-F.H.

Les Sept Sages et la jeunesse contemporaine, par Julien Leclercq (A. L. Charles). — L'influence de malfaiteurs publics comme M. Jules Simon et quelques autres compagnons du Devoir s'excerce déjà, à leur insu peut-être, sur des jeunes gens que leurs actes antérieurs ne semblaient pas réserver à un aussi triste destin. Voici, par exemple, M. Julien Leclercq qui promettait d'être un tendre poète, mélancolique et sentimental, et qui prêche à son tour sa petite croisade particulière : je dis sa croisade et non la croisade, parce que chacun des apôtres nouveaux prétend à une entière indépendance et excommunie volontiers les fidèles de l'église voisine. Ernest Renan, Hippolyte Taine, Gustave Flaubert, Leconte de Lisle, Charles Baudelaire, Stendhal, Edmond de Goncourt ont eu sur la génération née de 1860 à 1870 la plus détestable influence : ils sont, par antiphrase, les sept sages qui nous ont enseigné la négation, le scepticisme, le mépris de la vie ; par leur faute, les jeunes littérateurs manquent généralement de délicatesse et de loyauté et composent un assez triste ramas de forbans. M. Julien Leclercq affirme au contraire que « nous ne devons avoir d'autre philosophie que celle que porte en lui tout homme en naissant », et que, pour sa part, il ne veut pas dire de choses originales ; puis il s'écrie : « Aimons ! » et fait aussi remarquer qu'il « vaut mieux » ne pas être un bandit, un proxénète, un louche ambitieux. Quant au résultat de cette régénération qu'il annonce, il faut attendre : « Nous dénions à quiconque, écrit-il, le droit de nous juger avant cinq ou six ans ; car nous comptons refaire une jeunesse vivante. » Encore qu'une pareille défense puisse embarrasser la critique qui ne se croit point le don de prophétie, je ferai observer à M. Julien Leclercq que la corrélation entre ses deux thèses n'est pas tout à fait certaine, et que la chanson de Gavroche :

Il est tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire !
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à Rousseau !

indiquerait assez plaisamment le vieux paralogisme où il s'est laissé entraîner. Au moins faudrait-il que ces thèses fussent solidement établies : l'une d'elles, celle qui a trait à l'intense canaillerie de nos contemporains, est le résultat de l'observation ; mais je crains que l'auteur n'ait généralisé un peu hâtivement et je connais nombre de galants hommes parmi les plus forcenés négateurs ; tandis que, pour choisir des exemples illustres, Musset, non content d'être un assez mauvais poète, se conduisit comme un fort vilain sire, et le doux Brizeux, selon des souvenirs autorisés, battait sa mère plusieurs fois par semaine. Il y a bien le cas de M. Maurice Barrès, qui est traité ici avec une sauvage dureté pour des peccadilles électorales (encore y avait-il quelque élégance à faire passer

l'Homme libre et *Sous l'œil des barbares* pour des romans patriotiques, et ce mensonge était-il beaucoup plus véniel que les neuf dixièmes des professions de foi signées par d'« honnêtes gens ») et aussi parce qu'il a eu le courage et l'humilité d'avouer ce que d'autres cachent obstinément : à savoir qu'en sa qualité d'homme, il n'était point parfait. Cette sincérité vaut mieux que l'insupportable arrogance de la vertu. On ne saurait faire d'ailleurs que M. Barrès n'ait beaucoup de talent, et nous ne pouvons rien demander de plus à un écrivain. C'est la dernière des qualités dont se soucie M. Julien Leclercq, pour les autres s'entend ; car il expose non sans verve des idées malheureusement assez peu nouvelles, familières à tous les théoriciens du sens commun (qu'il ne faut pas confondre avec le bon sens) et à toutes les âmes bourgeoises qui demandent avant tout aux poètes d' « avoir du cœur » : c'est l'esthétique si heureusement résumée par M. Scribe dans un vers célèbre :

Le vin (bis), *l'amour et le tabac !*

Il n'est pas probable que les mécréants, dont je suis, se convertissent sur l'heure ; ils demeureront plutôt avec les négateurs d'hier et de tous les temps et, s'outrecuidant peut-être sur leur propre mérite, penseront ainsi communier davantage avec la souffrance humaine que s'ils admiraient, en optimistes, l'œuvre peu satisfaisante des six journées.

P. Q.

Arte aristocratica, par Vittorio Pica. (Naples, Luigi Pierro.) — Nous avons déjà, d'après le *Don Marzio*, analysé cette conférence que donna M. Pica, le 3 avril dernier, au Cercle Philologique de Naples. Elle nous revient aujourd'hui, en une typographie merveilleusement nette et en le format étrange d'un étroit agenda de poche. Ces trop brèves pages sont un complet et fort juste résumé de l'actuelle histoire littéraire, qui nous fera prendre patience jusqu'à l'apparition des *Modernes Byzantins*.

R. G.

Chères amours, par Achille Maffre de Baugé (Savine).— Ecrit dans un style de sport, de cape et d'épée, fort élégant et très tolérable en dépit de l'heure actuelle, ce livre est un incendie de cœur bien extraordinaire. L'auteur, que je me représente la plume au feutre et le manteau drapé à la castillane, se déclare le fervent de toutes les névroses de l'éternel féminin : caprice ou trahison, friperie du temps de Ponson du Terrail et vices à la Bourget, tout lui paraît matière à effeuiller des roses. Il y a un moment béni durant lequel un prêtre tient le héros du drame suspendu (avec le lecteur) au-dessus d'un précipice et à la lueur des éclairs... et puis c'est très bien. Décidément une place est à prendre entre le naturalisme et le symbolisme, celle du héros suspendu : tombera-t-il ? ne tombera-t-il pas ? D'ailleurs.. qui est-ce qui nous prouve qu'Alexandre Dumas n'est pas le premier des idéalistes mystiques ? Votons une plume d'honneur frisée au second, M. Achille Maffre de Baugé.

***

Théâtre contemporain (1870-1883), par J. Barbey d'Aurevilly (Tresse et Stock). — Une trentaine d'articles ramassés dans les hebdomadaires d'il y a vingt ans ; cela pue la vieille friperie cabotine, le feuilleton bâclé, la copie et le tirage à la ligne ; et c'est toujours la même plaisanterie des œuvres posthumes, exhumant de la poussière, pour le petit négoce d'un éditeur, des choses écrites au jour le jour et que l'auteur vivant n'eût point tirées de ses cartons. — Il y a cependant quelques pages où l'on retrouve le terrible batailleur et l'assommeur de démocrates qu'était Barbey d'Aurevilly : de magnifiques coups de bâton sur le nez des Claretie, des Pailleron, des Dumas fils, des Sardou et autres menus fauteurs de pièces qui sont nos grandes gloires théâtrales. — Barbey d'Aurevilly voyait clair, et bien de ses paradoxes d'alors sont les vérités courantes, les idées quotidiennement émises en littérature aujourd'hui. — Il faut lire ses feuilletons sur cette imbécillité de *Garibaldi*, sur *Nana* et le naturalisme, sur le naufrage de *Lucrèce Borgia*, le feuilleton sur l'histrionisme et la décrépitude de l'art dramatique. — En parcourant ce recueil, deux faits, d'ailleurs, incontestablement se dégagent : — on rencontrait encore des pièces à discuter, des pièces méritant vingt lignes de critique consciencieuse ; on avait ensuite le respect de soi-même quand on tartinait un compte-rendu. — Il y a de quoi faire réfléchir, on écrivait en français jusqu'à des articles de journaux !... C. Mki.

La Conquête du Pain, par Pierre Kropotkine (Tresse et Stock). — « Le genre humain, dit Kropotkine au début de son livre, a accumulé des trésors inouïs » ; mais un certain nombre de capitalistes ont accaparé ces richesses, et ils exploitent encore les pauvres pour les augmenter, sans, eux-mêmes, se donner aucune peine. L'œuvre de la révolution sociale, inévitable, imminente, sera de rendre à la collectivité ce qui est dû à la collectivité : car nul ne peut se vanter de produire quoi que ce soit sans la mystérieuse et constante collaboration des autres. Le droit que devra faire triompher la révolution ne sera pas le *droit au travail*, qui amènerait les travailleurs à un nouvel esclavage et créerait une nouvelle sorte de capital, c'est le *droit à l'aisance* : tout homme en effet a droit, par le fait seul qu'il vit, à un logement salubre, à une nourriture saine et suffisante, à des vêtements chauds, bref à l'aisance nécessaire à la vie. Aussi, la révolution faite, s'imposera l'expropriation : la commune prendra possession des maisons, des denrées, des vêtements, et les citoyens se les distribueront selon leurs besoins. Pour ces distributions, comme pour, après la révolution, assurer la vie et le travail, la *libre entente* sera nécessaire. C'est le principe de la libre entente qui doit être la base de la société nouvelle. Des associations libres se forment pour produire ce qui est nécessaire à la vie, et même ce qui en fait le luxe et la joie, car « l'homme n'est pas un être qui puisse vivre exclusivement pour manger, boire et se procurer un gîte ». Mais, tous prenant part au travail matériel, la quantité

des heures consacrées à ce travail diminuera beaucoup pour chacun ; dès lors, chacun aussi aura du temps pour se livrer aux jouissances de la haute culture scientifique, artistique et littéraire ; il n'y aura plus cette odieuse division en deux classes : l'une qui peine sans jouir, l'autre qui jouit sans peiner. D'ailleurs, les conditions du travail matériel, même aujourdhui où les usines appartiennent à des capitalistes à qui le bien-être de leurs ouvriers importe peu, s'améliorent tous les jours ; et, grâce aux progrès industriels, on peut prévoir le temps où ce travail, très rapide, sera devenu un travail agréable. Et, dans les derniers chapitres du livre, Kropotkine s'attache à réfuter les objections diverses qu'on lui pourrait faire, et la doctrine du salariat, telle que l'ont modifiée les collectivistes étatistes, bien différents des communistes anarchistes : seule, l'abolition de l'état et la libre entente peuvent créer une société juste, où à chacun sera donné suivant ses besoins. Le dernier chapitre, où l'auteur étudie les développements possibles de l'agriculture, mieux pratiquée qu'aujourd'hui, démontre combien on est loin encore d'obtenir de la terre tout ce qu'elle peut produire. Et il conclut ainsi : « Pouvant désormais concevoir la solidarité, cette puissance immense qui centuple l'énergie et les forces créatrices de l'homme, — la société nouvelle marchera à la conquête de l'avenir avec toute la vigueur de la jeunesse.

« Cessant de produire pour des acheteurs inconnus, et cherchant dans son sein même des besoins et des goûts à satisfaire, la société assurera largement la vie et l'aisance à chacun de ses membres en même temps que la satisfaction morale que donne le travail librement choisi et librement accompli, et la joie de pouvoir vivre sans empiéter sur la vie des autres. Inspirés d'une nouvelle audace, nourrie par le sentiment de solidarité, tous marcheront ensemble à la conquête des hautes jouissances du savoir et de la création artistique.

« Une société ainsi inspirée n'aura à craindre ni les dissensions à l'intérieur, ni les ennemis du dehors. Aux coalitions du passé elle opposera son amour pour l'ordre nouveau, l'initiative audacieuse de chacun et de tous, sa force devenue herculéenne par le réveil de son génie.

« Devant cette force irrésistible, les « rois conjurés » ne pourront rien. Ils n'auront qu'à s'incliner devant elle, s'atteler au char de l'humanité, roulant vers les horizons nouveaux, entr'ouverts par la Révolution sociale. »

Tel est, dans ses grandes lignes, ce livre, opportun entre tous : car il démontre que, parmi les anarchistes, à côté des compagnons énergiques prêts à détruire, par tous les moyens, la société actuelle, il est des théoriciens réfléchis prêts à édifier la société nouvelle.

A.-F. H.

L'Ironie du Sort, par Sutter-Laumann (Savine). — Sutter-Laumann vient de mourir. Ce dernier roman est triste comme une agonie littéraire. D'une jolie donnée : deux vieillards s'aimant d'amour au fond d'un hospice, le livre est malheureusement plein de petites défaillances de style ; mais l'au-

teur ne dit-il pas : « *Il suffit qu'un roman plaise un peu, distraction d'une heure pour une aimable désœuvrée, car il n'est guère plus que la femme qui lise.* » Et à ce seul point de vue modeste, malgré le souvenir des *Amoureux de Sainte-Périne*, l'écrivain a réalisé son rêve.

***

Daisy, par Max Waller (Bruxelles, Lacomblez). — Ce petit roman, œuvre d'un esprit resté très jeune, malgré une apparente maturité littéraire, n'est aucunement sans intérêt. Au moins une page sur trois (dans les descriptions et les évocations de rêves) ; le style en est d'une bonne venue, consolidé par un tas de petites hardiesses qui rendent indulgent pour d'autres étais et ornements trop connus. L'histoire n'est pas bien neuve, mais le caractère du grand peintre Turner paraît juste ; Daisy est charmante, et les mœurs anglaises, familières à l'auteur, sont rendues avec vérité.

R. G.

Cas Passionnels, par René Maizeroy (Paul Ollendorff). — Il y a un grand charme pour les honnêtes petites gens qui travaillent, végètent péniblement, jouissent peu, à lire des histoires de « viveurs ». Tout leur en plaît, les noms : MM. de *Rosarieulles, Bob Harissòn*, *Marchenoir*, *de Minervoix*, *d'Andéol;* les petits noms : *Roger*, *Urbain*, *Archibald* ; l'insouciance de ces beaux mondains qui paient, sans escompte, chaque nouveau cœur d'un billet de cent mille francs de rentes, au moins; l'élégance qu'ils ont ensuite à « se faire sauter le caisson. » Des femmes et des hommes préoccupés seulement d'amour ne doivent s'aimer qu'avec science, et on pourrait extraire de *Cas Passionnels* leur méthode. M. Maizeroy est un de ceux qui possèdent le mieux le langage des amants. Il connaît des termes précieux plus troublants que la chose même. Je ne sais pas s'il a créé le mot « enchaleuré », mais il l'emploie à propos, quand un autre mot exprimerait mal l'état de deux corps « qui veulent en finir. » Non qu'il aille jamais jusqu'au tableau cru : il se contente d'y préparer, d'allumer la page qu'on tourne vite avec le désir que la page qui suit soit en feu. Oui, ça brûle souvent, afin que la lectrice fiévreuse rougisse d'une flamme purifiante, et que le lecteur viril encore ferme étroitement sa robe de chambre. Je me demande si je me fais bien comprendre.

Est-il besoin de citer quelques lignes prises çà et là, au hasard, détachées de *La Bonne Lecon*, *Crime Passionnel*, *La Canne*, *L'Entr'acte?* Dans presque tous ses contes, M. Maizeroy recherche passionnément, sans peur en cette gymnastique périlleuse, la difficulté de trouver, pour ses couples qui s'enlacent, des baisers neufs, des cris, des rugissements inentendus Après, quand ils se sont aimés très fort, ses amants n'ont que le mélancolique regret de ne pas s'être assez aimés. La solitude les épouvante. Jacques Mortagne délaissé « ne peut s'endormir, s'étire, se tourne, se retourne, bâille... Le petit jour blême, louche, qui filtre entre les lamelles des persiennes, le surprend, les yeux ouverts, le cœur battant, les lèvres gercées de fièvre, mais tout heureux que cette nuit

mauvaise soit enfin passée, tout impatient de s'habiller, de rejoindre sa maîtresse, de la supplier avec des litanies ferventes et humbles, d'accepter tout ce qu'elle lui ordonnera. » Et cette page, parmi tant d'autres, explique que M. Maizeroy réserve toujours, lui viennent-ils de cette revue même, une place d'honneur aux poètes de l'amour.

J. R.

Regain d'amour, par Olivier du Chastel (Perrin). — Roman gaîment philosophique. Vieilles coquettes punies, jeunes filles faisant la charité récompensées par l'amour du prince Charmant, rien n'y manque ; il y a même une sorcière qui prédit l'avenir aux aimables amoureux. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est un certain chat nommé Jobelin, que l'on trouve en début du livre ayant déjà des habitudes *d'homme fait*, et que l'on retrouve à la fin de l'histoire encore très ingambe, c'est-à-dire bondissant sur un mur à l'âge de trente ans... J'en suis désolée pour la morale de cette œuvre..., hélas, les chats ne vivent pas trente ans !.

***

Les grands écrivains. *Châteaubriand*, par M. de Lescure (Hachette) — L'auteur de cette étude était qualifié pour écrire une biographie de Châteaubriand plutôt que pour motiver un jugement littéraire sur le plus grand des romantiques français. De là, en ce volume, deux parties d'inégale valeur : la première, où il s'agit de grouper des documents, est parfaite ; la seconde, où il fallait apprécier l'œuvre, est moins satisfaisante. En somme, très beau travail d'historien et plein d'amusantes et de caractéristiques anecdotes.

R. G.

Heures de Mélancolie, par Jules Grisez-Droz (Montdidier. Léon Carpentier). — Des vers, mais non — si l'on peut dire — des vers de « professionnel ». M. Grisez-Droz appartient, déclare M. Charles Bourget dans la préface du livre, « à la race des poètes ouvriers, et il partage avec Louis Mercier, l'horloger décoré récemment des palmes académiques, avec Verdel, ce Bruant d'Avanne — cordonnier fin de siècle — l'honneur de représenter, par son titre d'ouvrier serrurier, la Muse du Travail, de la Paix et de la Liberté ». Les pièces qui composent le volume, écrites au hasard des circonstances, n'ont d'autre lien entre elles que cette « mélancolie » dont le titre nous avertit. Je n'aime pas beaucoup celles par quoi le poète gémit de sa solitude de cœur, et qui seraient tout à fait insupportables sans la très réelle naïveté de la plainte. Je le préfère ailleurs, dans des coins de paysages, des souvenirs de la Franche-Comté, son pays, des impressions d'il y a très longtemps et qu'il fixe en des strophes simples et doucement attendrie.

A. V.

Les Chansons d'un Rustre, par Auguste Gaud (Savine). — Quelques douzaines de vers ni mauvais ni bons ; des sonnets parnassiens ; les beautés de la nature et des choses de la campagne suivant la poétique reçue ; parfois une petite larme

d'attendrissement ; les champs, les bois, les oiseaux, les insectes, envoi franco, affirme la « prière ».

Il l'enlaçait plus fort et ses ardents baisers
Allumaient le désir en ses sens embrasés...

Ainsi soit-il !

C. Mki.

Songes creux, *Mœurs Contemporaines*, par Georges Moussoir (Savine). — Quelques fantoches, par trop conventionnels, comme le Vieux Beau, représenté naturellement par un ancien officier, le Mari arrivé par sa femme, la Princesse exotique, la Dévote médisante, etc., s'agitent autour d'une pure jeune fille fort sympathique, et que tourmente la constante antinomie du rêve et de la réalité. L'évolution de cette âme vers le bonheur, au cours d'un mariage qu'elle n'a pas désiré, se retarde en raison de sa délicatesse de sentiment, touchant parfois à une susceptibilité, dirai-je, maladive. Cependant elle s'accomplit, après quelques oscillations et trois cent vingt pages, écrites sans prétention, fort lisibles du reste.

G. D.

Une d'Elles, par Paul de Garros (Savine).— Il s'agit d'une femme adultère. Le mari, vers la fin du livre, surprend son meilleur ami en conversation criminelle avec Madame :

« Sans irritation, Pierre (le mari) lui posa la main sur le bras et l'arrêta (la femme) :

— Restez, lui dit-il, j'ai besoin de vous parler ! »

C'est encore plus joli que le célèbre : « Relevez-vous, Marquise ! »

***

In morte di Virginia Valentini-Zanardelli da Macerata, *Trecento Sonetti di* Tito Zanardelli (Bruxelles, J. Morel). — Deuxième série de trente-trois sonnets (V. *Mercure de France*, t. IV, p. 365).

A. V.

RÉÉDITIONS : **L'Evangéliste,** *roman parisien*, par Alphonse Daudet, *illustrations de* Marold *et* Montégut (Dentu. Collection Guillaume).

MUSIQUE : **L'Orgue**, par Gabriel Fabre (Lemoine et fils). — Le jeune compositeur vient d'enrichir d'une guirlande récitative la ballade de Charles Cros : l'*Orgue*. Musique très personnelle où se révèle une forte vertu dramatique. Fabre parachève en ce moment une symphonie de fière venue : la *Mer*. Notre ami s'achemine vers l'Idée Pure et d'ores et déjà se range au nombre de ceux par qui seront à jamais égorgées les oies de Pesaro. Poètes, nous ne saurions trop chérir ces vaillants qui suivent une voie parallèle à la nôtre vers le Mieux. Illustrations de Paul Signac, le si curieux impressionniste, illustrations d'un tragique simple et suggestif. L'*Orgue* fut créé par Pol Plançon, de l'Opéra.

S.-P.-R.

JOURNAUX ET REVUES

Revue Philosophique, dirigée par Th. Ribot. — M. P. Paulhan termine là une étude de la *responsabilité*, commencée dans le n° précédent, où il examinait successivement la *responsabilité du moi*, celle des *éléments psychiques*, la *responsabilité dans les états morbides et anormaux;* puis, passant de l'individu à la société, il envisage cette fois la *responsabilité* et *l'état social.* Il conclut, en touchant, sans s'y arrêter, aux difficiles problèmes connexes du libre-arbitre et de la sanction, en se servant des interprétations fournies par les théories déterministes et criticistes, que responsabilité, liberté, existence, pour un être organisé, sont des termes qui s'impliquent l'un l'autre, et l'idée de responsabilité paraît bien comprise dans celle d'organisation, de finalité interne.

Peut-être reprocherons-nous à l'auteur, tout en lui accordant le mérite attaché à un travail aussi intéressant, de s'être seulement trop complu à tenter de réduire les divers et tant ondoyants mobiles de nos actes, les rapports variés de leurs séquences dans le cadre rigoureux et froid de lois à apparences mathématiques, telle la formule suivante : « La responsabilité des éléments psychiques est en raison inverse de la responsabilité de l'ensemble, elle est inversement proportionnelle à la solidarité de chacun des éléments avec l'ensemble des autres. »

G. D.

Le Génevois (26 avril) contient sur les *Lassitudes*, de Louis Dumur, un article de M. Louis Duchosal, qui, toute question de talent écartée, se déclare contre la prosodie de notre collaborateur. « L'auteur des *Lassitudes* continue la tentative de Van Hasselt et d'Amiel, et essaie d'introduire dans notre langue poétique les règles de la versification antique. M. Edouard Tavan travaille au même projet et nous avons déjà dit ce que nous en pensions. L'intention de nos amis est parfaitement inutile. » Soit Mais encore faut-il distinguer entre la versification des anciens et une versification basée sur l'*accent tonique*, une tonique n'étant pas nécessairement une longue, et une brève n'étant pas fatalement une atone.

Le Ralliement (Angers) reproduit, nous dit-on, les *Petits Aphorismes* de Dumur. Voilà qui est aimable. Mais, si ce qu'on nous rapporte est exact, nous engageons notre collaborateur à s'enquérir auprès d'un bon jurisconsulte du délit que commet un journal qui, sans citer d'où il le tire, sans indiquer le nom de l'auteur, reproduit un ouvrage sous un titre inventé. Les *Petits Aphorismes* paraîtraient à Angers, sans signature, sous le titre de *Notes d'album*.

Dans le **Figaro** (16 mai), un bien joli... portrait de notre confrère M. Jules de Glouvet par M. Francis Chevassu, et d'une langue dont les quotidiens n'ont guère l'accoutumée.

De Nieuwe Gids (avril) s'ouvre par une page magistrale de M. Ary Prins, qui raconte, dans une prose savante et riche, la mort du roi *Harold*; — Critique théâtrale, *Van het Tooneel*, par M. C. F. van der Horst; — M. J. van Looy signe *Brugge*, impression d'une promenade dans la vieille ville flamande; — M. Ch. M. van Deventer a écrit d'un style agréable *Anaxagoras of over de Smart*, dialogue philosophique dans la manière de Platon; — *De Duitsche Socialisten en de Oorlog*, par M. F. van der Goes, dont on trouve un autre article un peu plus loin : *Socialistische Aesthetiek;* — M. L. van Deyssel critique durement le livre de M. Byvanck *: Un Hollandais à Paris en* 1891; — une fantaisie de M. Frans Erens sur le *Vendeur de Soleil*, de Rachilde; — *Armenzorg*, par M. P. L. Tak; — enfin deux poèmes en prose de M. Delang : *Vorst-Zonnen* et *Zonne-Begin.*

Les **Essais d'Art libre**, l'une des dix revues intéressantes sur les deux ou trois cents qui se publient en France, donnent (avril) un beau « vingtain » de P.-N. Roinard : *Sous la Haire.* Avec ce titre : *Le dédain d'être mauvais*, M. Camille Mauclair y fait une glose de la dernière plaquette de M. Barrès. Série de sonnets de M. Théodore Maurer : *Les femmes de Shakespeare.* Nouvelle de M. Edmond Coutances : *Conversion.* Léon Balzagette : *Le Salon de la Rose✝Croix.*

A. V.

Dans la **Revue de l'Evolution**, un très beau dialogue inédit de Villiers de l'Isle-Adam : *Entre l'Ancien et le Nouveau* C'est une des rares pages, en tout cas la plus longue, où Villiers de l'Isle-Adam se soit exclusivement occupé de politique. Même numéro, une remarquable étude sur *Jules Renard*, signée A. Roguenaut.

A lire dans la livraison du 15 mai : *Schimchoun*, légende biblique, par Georges d'Esparbès ; *London*, impressions rapides, par Rodolphe Darzens.

Z.

Le quatrième fascicule du **Phœnix** *seu Nuntius Latinus* vient de paraître, poursuivant son intéressante campagne en faveur du latin comme possible langue universelle. Il contient, entre autres articles, une étude sur *Thomas De Quincey*, signée : « *Aristarchus Batavus* ».

En supplément, le *Phœnix* nous donne un assez curieux recueil intitulé : Post Prandium *Solatia, ad consuetudinem latine loquendi colendam, studiumque romanae linguae oculis et auribus jucundum reddendum, proposita.* C'est une sorte de *Punch* ou de *Puck* où les vignettes sont expliquées par des légendes latines. Il est évident qu'un enfant, une femme, ou même un homme pressé d'apprendre, se mettrait plus facilement du latin dans la mémoire par la lecture de ce *post prandium* que par la lecture de Cornelius Nepos. En voici un extrait. Deux vieilles gens considèrent un tramway électrique :

Birgitta : « Quæso, Patriti, num quid currus ille sine equis movetur ? »

Patritius : « Sic aiunt. »

Birgitta : « Edepol, credat Judaeus Salomon, non ego. Oh, si omnes angulos et recondita mihi facultatem investigandi daretur, equum vel mulum sive saltem asinum sane invenirem! »

Autre, intitulé *Casus conscientiae* et où le latin se prête très bien au jeu de mots. Une bonne ouvre la porte à un visiteur :

Birgitta : « Piget dominulam meam non domi. »

Claudius : « Cur, Birgitta, piget? »

Birgitta : « Mendacium dicere piget. »

Claudius : « Bene, valèto. » (*Exit.*)

Autre : conversation galante dans une demi-obscurité :

Domina Frigida : « Meum tibi amorem manifestare non possum. ».

Dominus calidus : « Cur lux... »

Dominus Frigida : « Quia amorem non habeo »

Les annonces sont amusantes :

Vinolianum saponem,
Vinolianam pulverem,
Vinolianam flosculam.

VENDUNT B... ET SOCII, LONDINO, NEO-EBORACO, PARÌSIIS

Purissima, tutissima, optima sunt. — Pro balneo, pro tonstrina, pro cubiculo. — Floscula balsamica, médicinalis, suaviter et delitiose odoribus delibuta, collapsibilibus tubis exprimitur.

UTERE SEMEL. UTERE SEMPER

Solus odor sparsi spiramen aromatis efflat.

Une autre, réclame pour un poli-cuivre, est ainsi libellée, en vers rimés, au-dessous d'une image représentant un singe jouant de la mandoline, et assis sur le croissant de la lune :

Luna et ego amici sumus :
Illam Fures et me Fumus
Habent odio magno.
Omnia ferme perlustramus,
Sannos tamen non lavamus
Quamvis tinctos stagno.

R. G.

Le **Magasin Littéraire** (Gand, avril) publie, de M. Hugues Vaganay, une étude sur *La Nouvelle aux Etats-Unis.*

La **Jeune Belgique** (mars) est presque entièrement consacrée à la littérature étrangère Après deux poésies : *Epilogue*, de M. André Fontainas, *Jettatura*, de M. Iwan Gilkin, et deux courtes proses : *Fragment*, de M. Henri Maubel, et *La Parabole des Vierges*, de M. Eugène Demolder, voici des *Poésies de Tutchew* (L. Wallner trad.), *Quelques scènes d'Ibsen* (Georges Eekhoud trad.), *Trois Poèmes de Keats* (O.-G. Destrée trad.)

Bon numéro de **Chimère** (mai), avec des proses, poèmes, fantaisies de Léon Durocher, Jules Bois, Remy de Gourmont, Henri Mazel, Paul Redonnel, Jules Renard, René Caillié, Fer-

nand Mazade, Pierre de Labaume, Joseph Desgenêts, Léon Dequillebecq, etc. — Puis *Lilit*, de Gabriel Dante Rossetti, texte et traduction.

Nouveaux confrères : **Revue Jeune** (51, rue Monsieur-le-Prince. Mensuelle. Dir. MAURICE PUJO ; Réd. en chef : GASTON DANCINNES) : entre autres choses, un bon article de M. Maurice Pujo. — **La Jeune France**, *Journal littéraire et politique*, *Organe des Etudiants* (61, rue du Cardinal-Lemoine. Hebdomadaire).

A. V.

CHOSES D'ART

Nous avons parlé, dans le dernier numéro, des *Mays* de Notre-Dame, ou tableaux que, de 1630 à 1701, la corporation des Orfèvres offrit annuellement au Chapitre. En 1862, Viollet-le-Duc les fit transporter au Louvre ; depuis, quelques-uns furent donnés à des églises, à des musées de province ; mais la plupart sont toujours roulés, à la poussière et à l'humidité, dans un grand magasin situé exactement sous le dôme central du palais (1). Il est possible que leur valeur soit médiocre ; il est possible aussi que telle de ces toiles soit fort intéressante ; l'incompétence de l'administration du Louvre est notoire ; elle a un faible connu pour la mauvaise peinture ; si on ne peut la rendre responsable de l'effrayante quantité de Guido Reni et de Carrache qui encombre le Musée, c'est pourtant sa faute si on les voit si bien ; elle les expose aux meilleures places et relègue à six mètres de haut des toiles que le nom du peintre seul qualifie de curieuses, — mais nul ne les verra jamais. Il faut bien reconnaître aussi que le Louvre est peut-être, de tous les palais de l'univers, celui qui convenait le moins pour un musée de peinture ; les galeries sont en hauteur ; elles devraient être en longueur, afin que tous les tableaux fussent également à portée de l'œil. Tel qu'on l'a organisé, le Louvre n'est pas une exposition de tableaux, ce sont des murs ornés de tableaux. Dans ce genre, la grande salle des portraits est stupéfiante : on dirait une collection de timbres-poste collés sur les murs par un maniaque du dernier degré.

En l'actuel état des choses, — et la Démocratie bourgeoise ne livrant son bon argent que pour faire des canons ou décerner des prix aux jokeys de l'Institut et aux académiciens du Turf, — ou pourrait néanmoins organiser au Louvre un vrai musée, en ouvrant une salle nouvelle où seraient exposées, à tour de rôle, toutes les toiles maintenant invisibles, qu'elles soient mal placées ou pas placées du tout. Mais ce serait trop simple, — et sans doute pas assez administratif...

(1) On dit que la salle des Etats, libérée des bureaux, va être consacrée à l'exhibition de ce « fonds des Greniers ».

Voici la liste des *Mays*, — ces refusés éternels, réduite au nom du peintre et à la date de leur entrée à Notre-Dame ; les sujets sont généralement tirés de la vie des apôtres :

1634 : Blanchard. — 1637 : La Hyre. — 1642 : Poërson. — 1644 : Michel Corneille. — 1648 : Louis Boulogne — 1650 : Nicolas Loir. — 1652 : Testelin. — 1656 : Villequin. — 1680 : Paillet. — 1661 : Coypel père (attribué à Corneille père). — 1662 : Daniel Hallé. — 1663 : Blanchet. — 1670 : Jacques Blanchard. — 1672 : Michel Corneille. — 1674 : Claude Audran. — 1675 : Honasse. — 1678 : Bon Boulogne. — 1679 : J.-B. Corneille. — 1680 : Antoine Coypel. — 1686 : Louis Boulogne.—1687 : Claude Hallé.—1688 : Chéron.— 1689 : Vernansal.— 1690 : Chéron.—1694 : Joseph Parrocel.—1696 : Christophe, — 1698 ; Vivien. — 1689 : Tavernier. — 1703 : Silvestre. — 1704 : Claude Simpol. — 1705 : Galloche. — 1706 : Cazes.

Quatre *Mays* seulement sont exposés dans les galeries du Louvre : ceux des années : 1635 : *Saint Pierre guérissant les malades par son ombre*, par La Hire ; — 1643 : le *Crucifiement de saint Pierre*, par Bourdon ; — 1649 : *Saint Paul faisant brûler la bibliothèque d'Ephèse*, par Eustache Lesueur. — 1651 : Le *Martyre de saint Etienne*, par Le Brun.

Expositions rétrospectives : A l'École des Beaux-Arts, œuvres de Th. Ribot, la peinture réaliste, dure et forte que l'on connaît, la série des *Cuisiniers*, la *Grand'mère*, la *Ravaudeuse*, le *Marchand d'images*, *A la cave*, la *Petite laitière*, le *Saint Sébastien*, par où s'inaugure le Ribot noir, noir, qui tranchait si impérieusement sur les clairs salons de ces dernières années. La curiosité de cette exposition, assez complète comme ensemble, était la *Pastorale*, tableau de première manière, où le peintre s'ingéniait, un peu lourdement, à imiter Watteau.

A la Galerie Petit, œuvres de Raffet. Ce sont de curieuses illustrations à l'histoire militaire de la Révolution et de l'Empire. Alignées sans légende, sans titre explicatif, elles perdent singulièrement de leur valeur. Néanmoins, c'est instructif : on y voit le troupeau humain aussi stupide que vaniteux, satisfait de la gloriole, même sans pain et voué à se faire éternellement massacrer pour plaire à un maître qui le flatte et qui le bat. Comme le Napoléon de Raffet comprend bien, et quel souverain mépris dans ses yeux pour la brute qu'il envoie à la mort ! Ils sont héroïques, oui, les pauvres bougres, mais ce qu'ils sont bêtes !

Récemment, on a vendu à l'Hôtel Drouot, 6.100 francs, un marbre de Clésinger, le *Triomphe d'Ariane*.

Paul Séruzier abandonne le *tableau* pour la *décoration*. Il est décidé à couvrir de fresques tous les murs qu'on lui confiera.

Chez Durand Ruel, exposition de tableaux de Renoir. Nous renvoyons au récent article (1) d'Albert Aurier sur Renoir.

(1) *Mercure de France*, t. III, p. 103.

A VOIR :
20, rue Laffitte, des Corot.

Chez BOUSSOD ET VALADON, des Whistler, des Gauguin, des Forain, etc.

Un très riche américain fit vœu, si sa fille, fort malade, guérissait, de donner un Detaille au Luxembourg. Il fut exaucé (par qui ?) — et ladite galerie des Horreurs va « s'enrichir » d'un mauvais tableau de plus, *Sortie de la garnison de Huningue* (20 août 1815), payé une centaine de mille francs.

R. G.

ENQUÊTES ET CURIOSITÉS

Réponses.

Marée. — D'après le *Nouveau Guide des chemins du royaume de France, contenant toutes ses routes, tant générales que particulières, par le sieur Daudet de Nismes, ingénieur-géographe de Sa Majesté* (à Paris, chez Etienne Ganneau, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la fontaine Saint Séverin), on comptait en moyenne cinquante-cinq heures de poste de Paris aux différents ports du Nord-Ouest (Paris à Calais, 60 lieues ; à Boulogne, 53 lieues ; à Dieppe, 41 lieues ; au Havre de Grâce, 47 lieues 1/2 ; à Harfleur, 45, et à Honfleur, 46 lieues ; à Issigny, 64 lieues) ; avec des relais nombreux et toutes les ressources de l'ancienne Poste, admirablement organisée, c'était, du Havre à Paris, sept ou huit heures, neuf heures au plus de trajet, moins d'une nuit ; actuellement, les trains ommibus mettent sept et huit heures. Il faut noter encore que la distance était calculée de l'église du Havre à Notre-Dame. — Je vous enverrai prochainement, si vous le désirez, des renseignements plus précis.

A.-D. M.

Arthur Rimbaud. — L'explication demandée de certains vers d'Arthur Rimbaud est bien simple. Je ferai suivre chacun des deux textes de sa paraphrase : les mots qui s'y trouveront en italiques sont ceux-là mêmes ou les analogues à ceux employés par Rimbaud.

1er TEXTE :

Et dès lors je me suis baigné dans le poème
De la mer...
Où, teignant tout à coup les bleuités, délires
Et rythmes lents sous les rutilements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que vos lyres,
Fermentent les rousseurs amères de l'amour.

PARAPHRASE : *Et dès lors je me suis baigné dans le poème de la mer ; là, teignant tout à coup les* vagues *bleues*, des taches *rousses* se montrent, et sur le viril Océan, qui semble en rut, elles flottent comme un *ferment amer d'amour :* on dirait un liquide séminal jailli de ses flancs monstrueux. *Rutilante*s sous les feux du *jour*, tantôt ces *rousseurs* paraissent tourbillonner en *délires*, tantôt elles ondulent en *rythmes*

leurs. Hommes, que me fait votre *alcool ?* jamais il ne me donnera une ivresse aussi *forte* que celle qu'elles me communiquent. Et vous, poètes, combien vos *lyres* sont mesquines comparées à celles que ces *immenses* traînées rousses dessinent sur la mer, et que le chant de vos instruments est peu de chose devant la *vaste* mélodie de ces lyres imaginaires que mes yeux aperçoivent sur les flots !

Ces rousseurs auxquelles Rimbaud fait allusion ne sont autres que les amas d'algues gigantesques et brunes que les navigateurs rencontrent en traversant l'océan.

2me TEXTE :

Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future vigueur.

PARAPHRASE : Retrouverai-je sous ces climats nouveaux une *nouvelle vigueur* ? *Dort*-elle, ma force *future*, *en ces nuits infinies*, dans ces contrées inconnues où peut-être, comme une *troupe d'oiseaux précieux* émigre, elle s'est *exilée ?*

Arthur Rimbaud étant, comme le dit excellemment Verlaine, le poète de la Force splendide, il n'est pas étonnant qu'il la compare non pas à un, mais à un million d'oiseaux d'or. Ces deux vers sont un cri de lassitude confirmé par la fin du poème. Tout cela n'est-il pas clair ?

LOUIS DE SAINT-JACQUES.

Curiosités.

La Ligue de la Croix-Blanche. — Certaines pièces imprimées du seizième siècle excitent maintenant la curiosité des amateurs et se vendent plus que leur poids d'or. Celle dont voici la description est sans doute déjà rare et sûrement très curieuse.

C'est une brochure de 16 pages in-32, timbrée sur la couverture d'un écusson qui se lit : de gueules à la croix d'argent. Le casque, sans grille et tourné à senestre, est celui qui signifie les nouveaux anoblis, et le *volet* porte en légende : *Tiens ferme !*

On ouvre et on lit :

« *Ligue Française de la Croix-Blanche, fondée le 10 mars 1889.* Il existe en Angleterre, en Suisse, en Allemagne et ailleurs, des Sociétés de jeunes gens dont les membres s'engagent à observer rigoureusement les lois de la pureté. Les jeunes gens qui font partie de ces Sociétés ont fait l'expérience que cet engagement d'honneur était une force considérable pour ceux qui veulent résister à l'entraînement de la passion.

« Instruits par cette expérience et désireux de fortifier en eux-mêmes et chez les autres le sentiment et la pratique de la pureté, des jeunes gens français ont constitué une association semblable sous le nom de Ligue Française de la Croix-Blanche.

« Ils s'adressent donc à tous les jeunes gens qui habitent la France, sans distinction de religion ni de nationalité, et ils leur disent : Entrez dans notre Ligue. Aidez-nous, nous

vous aiderons et nous combattrons ensemble le difficile et glorieux combat de l'esprit contre la chair. »

Extrait des *Statuts* : « *Article* 2. La Ligue se compose de membres actifs, de membres honoraires et de membres adhérents. — *Art.* 3. Les jeunes gens qui veulent devenir « membres actifs », quelle qu'ait été leur conduite antérieure, doivent : 1° n'être pas mariés ; 2° être âgés de moins de trente-cinq ans ; 3° signer l'engagement suivant : Considérant que l'homme qui résiste à ses passions est plus noble que celui qui se laisse asservir par elles ; que, etc. ; que l'homme qui contribue à l'avilissement d'une femme est responsable de la dégradation de celle-ci ; que le jeune homme doit lui-même se conserver pur en songeant à celle qui sera sa femme, etc. ; que l'impureté peut nuire à notre santé et à celle de nos descendants ; que, etc. ; qu'elle est pour la patrie une cause certaine d'affaiblissement et de décadence, etc. : Je déclare, etc., et je promets sur l'honneur de ne commettre, avec l'aide de Dieu, aucun acte contraire à la pureté. — *Art.* 4. Le membre actif qui aurait eu la faiblesse et le malheur de manquer à sa parole est invité, sans y être contraint, à rayer sa signature sur sa carte de membre et à la renvoyer au bureau de la Direction centrale, etc. — *Art.* 5. Sont « membres honoraires » les membres actifs lorsqu'ils se marient ou qu'ils atteignent l'âge de trente-cinq ans. »

Suivent les listes des membres des comités de Paris et des départements et diverses formules d'adhésion.

« *Tiens ferme !* »

A. Z.

ÉCHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

Le Latin Mystique.

La souscription aux exemplaires sur papier couleur violet évêque est close. Pour donner satisfaction à quelques bibliophiles, il sera tiré 7 exemplaires sur papier couleur pourpre cardinalice, à souscrire au prix de 35 francs.

Liste des souscriptions (suite ; v. notre dernière livraison) :

Exemplaire sur papier pourpre cardinalice (à 35 fr) : MM. Jules Renard, François Coulon.

Exemplaires sur papier violet-évêque (à 30 fr) : MM. Alfred T. Swann, Jules Méry, Marcel Boulenger, Librairie Flammarion.

Exemplaires sur papier fort, teinté (à 10 fr) : MM. Edmond Bigaud-Kaire, A. Demare, Gabriel Vicaire, J.-Camille Chaigneau, Paul Desjardins, Maurice Barrès, Joseph Declareuil, Willem Witsen (2 ex.), Jean Casier, Georges Juéry, R. Génestal, Pierre-M. Olin, Paul Gérardy, Laurent Tailhade, François Alicot, L. P. de Brinn'Gaubast.

(V. renseignements aux annonces, en tête du présent numéro.)

Paris, ce 8 mai 1892.

Mon cher ami,

J'ai dans mes cartons, terminé depuis quelque temps déjà, un petit travail qui s'appellera, si vous le voulez bien, *La merveilleuse Doxologie du Lapidaire.* Je m'y suis essayé à dégager des pierres précieuses, de leurs vertus légendaires, de leurs couleurs, etc., un certain symbolisme qui m'est, je crois, à peu près personnel. Il n'y a donc, sans aucun doute, rien de commun entre cela et le chapitre : *Marbode et la symbolique des pierres précieuses* du *Latin mystique*, de Remy de Gourmont. Toutefois, pour prendre date — le *Figaro* vient-il pas, dans son supplément du 7 mai, de publier un article sur ces somptueux joujoux? — je vous saurai gré de publier cette lettre et d'annoncer comme à paraître (???) la *Doxologie* en question.

Amitiés à Gourmont et à vous,

LOUIS DENISE.

Mon cher Vallette,

Ce mois, je comptais analyser la *Vie du Poète*, symphonie-drame de Gustave Charpentier, le Gluck des Magnifiques.

Par malheur, lors de sa lumineuse audition au Conservatoire, j'étais en train, Jonas en pantalon rouge, d'être digéré par une de ces baleines de pierre parquées à travers la Patrie, que clairement l'on nomme des casernes.

Certes, j'eusse désiré parler d'abord de l'idée en musique — « le violon est un crâne et l'archet un scalpel, musiciens, contez-nous le cerveau », — puis de l'orientation de cet art vers une sculpturalité singulière, mais Déroulède ne l'a pas voulu.

L'occasion m'était pourtant heureuse, envisageant la musique aux points de vue abstrait et concret, à traiter de son avenir idéoréaliste, car, ne cessons de le constater, l'équilibre où se dirigent tous les arts jusqu'ici boîteux, c'est l'idéoréalisme, je veux dire le magnificisme.

En peinture, tenez, cet avènement est-il pas saisissablement préparé par l'impressionnisme (réa istes) et par le mysticisme (idéalistes) ? Le peintre magnifique combinera, les parfaisant, la vertu de ceux-ci avec l'effort de ceux-là ; dès lors nous tomberons à genoux devant ses manifestations comme nous tombons à genoux devant une vierge sortie des hommes qui par sa beauté descend de Dieu. Cet espéré peintre nous permettra d'habiter ses toiles ou bien d'en détacher les reliefs héroïques pour nous refaire une nature, une famille. Et nous serons enfin sauvés de t nt de lèpres accrochées aux murailles !...

En attendant le jour où je pourrai développer ces points, que Charpentier et que ceux qui me lisent trouvent ici mes excuses !

Cordialement,

SAINT-POL-ROUX.

Il nous revient qu'après avoir été brutalement arrêtés, conduits à Mazas et gardés au secret préventivement pendant

plusieurs semaines, les compagnons Grave, de la *Révolte*, et Zo-d'Axa, de l'*Endehors*, sont menacés de poursuites, sous l'inculpation d'avoir contrevenu, par la voie de la presse, aux articles 265 et suivants du code pénal, que voici :

265. Toute association de malfaiteurs envers les personnes ou les propriétés est un crime contre la paix publique.

266. Ce crime existe par le seul fait d'organisation de bandes ou de correspondance entre elles et leurs chefs ou commandants, ou de conventions tendant à rendre compte ou à faire distribution ou partage du produit des méfaits.

267. Quand le crime n'aura pas été accompagné ni suivi d'aucun autre, les auteurs, directeurs de l'association, et les commandants en chef ou en sous-ordre de ces bandes, seront punis des travaux forcés à temps.

268. Seront punis de la réclusion tous autres individus chargés d'un service quelconque dans ces bandes et ceux qui auront sciemment et volontairement fourni aux bandes ou à leurs divisions des armes, munitions, instruments de crime, logement, retraite ou lieu de réunion.

Il est inutile même de protester et de s'indigner : une fantaisie aussi grandiose ne peut avoir été imaginée que pour désopiler la rate de la bourgeoisie, fâcheusement obstinée depuis les derniers incidents. P. Q.

On annonce, de Gabriel Randon, un roman-pamphlet, l'*Imposteur*, destiné, croyons-nous, à faire quelque bruit. L'auteur suppose la réincarnation, ou et plus théologiquement (Jésus-Christ étant monté charnellement au ciel) la *re-venue* de Jésus sur la terre, — croyance ou rêve que professent encore quelques Millénaires. *Christ est ressuscité*, — et il se promène à travers notre époque parmi des aventures identiques, des personnages identiques aux aventures et aux personnages évangéliques. Les temps sont les mêmes, les persécutions sont les mêmes, mais plus âpres et plus stupides : on applique le code pénal à sa seconde tentative de rénovation, on le poursuit pour ses prétendues violations présentes de la loi, et aussi — cela, c'est une trouvaille — pour ses agissements de jadis Que ne fera-t-on pas contre Jésus ? Sur la proposition de M. Quesnay de Beaurepaire, la prescription est abolie en ce qui le concerne, et, par exemple, avoir ressuscité Lazare, c'est, lui clame l'insigne procureur, s'être rendu coupable de violation de sépulture !

La peine de mort, abolie de fait (en les temps proches que devance l'*Imposteur*), est rétablie spécialement à l'intention de ce gêneur, — et c'est le crucifîment. La Croix se dresse sur les hauteurs de Montmartre : pour la seconde fois Jésus expie le crime d'avoir aimé les hommes.

La *Bataille* et le *Mot d'Ordre* ont fusionné en la *Marseillaise*. Nous avons constaté avec plaisir que M. Camille de Sainte-Croix continue ses « Lundis littéraires » au nouveau journal.

Notre confrère Jules Méry va passer en cour d'assises sous l'inculpation de je ne sais quel crime d'anarchie, sans doute

pour avoir, de complicité avec M. Melnotte, transporté le vieil Homère chez M. Paul Fort. Poésie, littérature, théâtre, préoccupations d'art, le plus sagace ministère public aura bien du mal à trouver autre chose chez M. Méry, et son acquittement n'est pas douteux.

L'Echo de Paris commence dans son supplément littéraire la publication de l'*Ecorniflenr*, de Jules Renard. Notons en passant que la censure de Russie arrêta au passage ce roman de notre collaborateur. — Vive l'Alliance franco-russe *tout de même* !...

M. Henri Mazel fait tirer à 550 exemplaires (500 sur beau papier, à 3 fr., et 50 sur papier de Hollande, à 5 fr.) *La Fin des Dieux*, drame en prose qu'il publia naguère à l'*Ermitage*. Chaque exemplaire contient un dessin d'Alexandre Séon. — Adresser les souscriptions à la revue l'*Ermitage*, rue de Varennes, 26.

Une intéressante affaire a été récemment jugée en police correctionnelle. M. Jogand, dit Léo Taxil, a poursuivi pour abus de confiance ses éditeurs, les sieurs Letouzey et Ané, les accusant d'avoir fait tirer des éditions subreptices de plusieurs de ses ouvrages et de l'avoir frustré d'environ 40,000 francs. Le tribunal, tout en reconnaissant les faits, a conclu qu'aucun texte du code pénal n'était applicable en l'espèce, et, renvoyant les prévenus, a condamné le plaignant aux dépens.

Ce jugement est assez grave pour les gens de lettres, puisqu'il annule, si l'éditeur est de mauvaise foi, tout traité fixant les honoraires dus à l'auteur selon le chiffre du tirage. Il est permis à un éditeur, qui vous accuse un tirage de 1.200, de faire en secret un tirage de 10.000 et de le vendre sans vous donner un sou. Cela ne constitue, à proféré M. de Boislisle, « ni le délit d'abus de confiance, ni celui de contrefaçon. » En d'autres termes, malgré tout les traités, les exemplaires d'un ouvrage tirés par les soins et aux frais d'un éditeur appartiennent audit éditeur. Ces messieurs nous paient par pure bonté d'âme ; la loi les autorise à nous envoyer promener.

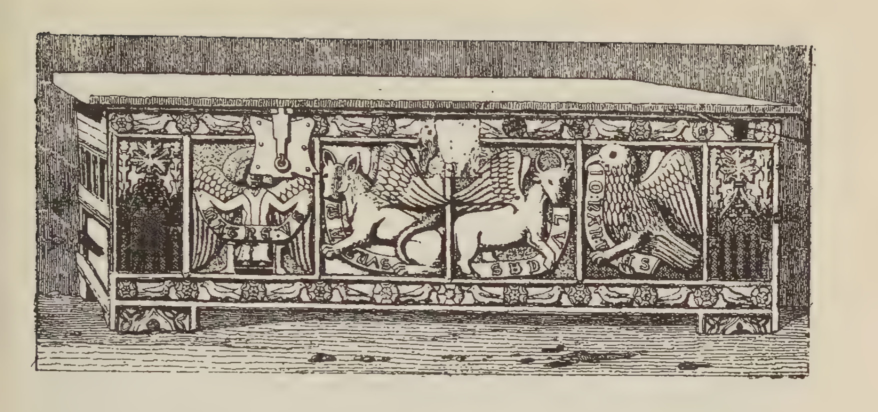
L'auteur a-t-il au moins un recours au civil, — et à quel prix ?...

Sur ses vieux jours, Mme Adam devient spirite, occultiste, magiste, astrologiste, — et comique. Elle veut voir la lune, et, *pante* généreuse, a versé cent mille francs aux mains des successeurs désintéressés de Cornélius Agrippa. Titre de la revue qui émerge incessamment : *La Lumière*... Mais, un recueil spirite bien connu paraissant depuis plusieurs années sous ce même vocable, il est probable que Mme Adam ne s'entêtera pas à faire enfin flamboyer ce mot (qu'elle met depuis vingt ans sous le boisseau) : *La Lumière*.

Littérature des journaux. De M. Michel Delines (*Paris*, 3 mai) : « Non, la peur n'a jamais été et ne sera jamais un élément de progrès social. »

Le Gérant : A. Vallette.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



LA FÊTE NATIONALE

« La tête roula, et ce qu'il y avait là s'enfuit avec le sang. »

A. de Vigny, *Stello.*

La Démocratie mitoyenne (entre le marécage et le carnage, — entre Panama et Fourmies) s'enquiert d'une définitive date où se commémorer soi-même, d'un numéro du calendrier qui synthétise la joviale bassesse de ses aspirations. Ayant pris le fouet, la Bourgeoisie cherche, en des souvenirs pseudo-historiques, la légitimation de son despotisme avare ; elle cherche et se demande si le 21 septembre (où l'on tua des Prussiens) ne serait pas sa raison suffisante, ou le 10 Août (où l'on tua des Suisses), ou n'importe quoi.

Il y a bien le 14 juillet, qui célèbre la destruction d'un chef-d'œuvre d'architecture, mais il est convenu que c'est pour le peuple, — qui d'ailleurs s'en moque et troquerait volontiers cette annuelle réjouissance obligatoire contre un peu de justice sociale.

J'ai donc résolu, quoique ces questions me passionnent modérément, — et par dévouement pur

à la restauration de la gloire obscurcie de ma patrie, — de venir en aide à la faible imagination des Pupazzi du pont de la Concorde, en leur soumettant très humblement le projet de loi dont voici le sommaire.

« La Fête Nationale est transférée du 14 au 25 juillet. Elle solennise par des réjouissances publiques l'assassinat d'André Chénier, c'est-à-dire, symboliquement, de la Poésie. »

Je le sais, André Chénier ne fut pas un grand poète, mais saint Etienne, non plus, simple diacre de Jérusalem, ne fut ni une haute intelligence ni un saint d'une excessive élévation, et pourtant son martyre l'a splendidement auréolé.

Donc, je répète :

« ... et, symboliquement, de la Poésie. »

En un certain sens, la Poésie est l'art même ; elle est l'âme de l'art ; fêter l'assasinat de la Poésie, c'est bien fêter l'assassinat de l'art, assassinat rationnel et de principe, destruction préméditée de la plus redoutable Hydre qui ait jamais fait trembler pour sa médiocrité essentielle une société démocratique. Une telle Fête ne pourrait donc soulever que des objections rares, car ses avantages seraient immenses : elle rappellerait incessamment à la Bourgeoisie mitoyenne son devoir, qui est la destruction de tout idéal, la persécution (et au besoin la suppression) de tout représentant de cette foi surannée, de toute aristocratie mentale, de toute supériorité intellectuelle.

Cette Fête, je la voudrais savoureuse ; je la voudrais surtout piquante ; que le souvenir en restât planté comme une aiguille dans l'épiderme, ou mieux encore telle qu'un formidable clou enfoncé par un gigantesque marteau dans le dur crâne de la Foule. J'ai remarqué en effet qu'aux Quatorze-Juillets que je vécus, le *clou* manquait (comme disent les journalistes): on célébrait la démolition d'un assemblage de pierres, mais selon une peu réconfortante métaphore; on ne démolis-

sait nulle réelle Bastille ; on n'utilisait la Joie du Peuple à raser ni le Sénat, ni la Chambre, ni les divers ministères, ni les différentes bâtisses officielles où les honorables Mandrins de la démocratie entretiennent leurs pierreuses avec l'argent du Pauvre : force perdue, fête manquée.

Il s'agit donc de trouver un réel *clou*, d'offrir au Peuple autre chose que des drapeaux (plus hurlants que les phrases patriotiques de M. Deschaumes), que des lampions (plus ternes que les idées de M. Lepelletier), que des feux d'artifices (plus ratés que M. Henry Fouquier).... Or, le voici :

Tous les ans, le 25 juillet, on guillotinerait un Poète.

Décapiter les écrivains de talent, annihiler les aristocrates de la pensée, la joie est profonde et sa profondeur est double : morte la bête, mort le venin ; en tuant l'homme on tue l'œuvre : « Encore un qui n'écrira plus de chefs-d'œuvre ! » On suppose que vingt ans (et moins) de ce système purgerait entièrement la France de tous ces êtres dangereux et inutilisables qui rôdent avec des yeux doux et de menaçantes paroles autour de la table des Noces de Cana. Le premier ban épuisé, on aviserait, — et qui sait ? les poètes sont si vaniteux : ils se feraient donner du génie par leurs amis, pour la gloire d'une consécration sanglante, pour l'honneur d'une mémorable décapitation ! — Et puis, les têtes, — ça repousse.

Ah ! Si Villiers vivait encore ! Quel heureux début pour cette nouvelle « machine à gloire »!.. La Démocratie dut se borner à le condamner au supplice de la faim. C'est lent et sans joies — que finales. On ne peut pas toujours épier une victime — même nationale — ; le supplice de la faim implique la liberté de coucher dehors et de choisir l'hôpital où l'on vous autopsiera l'estomac. Pour Villiers, certains journalistes (messagers de la Bourgeoisie) se contentaient, quand il descendait sur le boulevard, de dire, en méditant leur menu :

« Ce cher Villiers, crève-t-il assez de faim ! » Mais il fallait aller dîner soi-même, et l'on passait.

Le système que je préconise est plus sérieux, plus logique et plus pratique, — puisque les victimes désignées (par le Suffrage universel) sont immédiatement appréhendées (par la Force publique), — et exécutées. La Victime à longue échéance (des gens indélicats ont mis des quarante et des cinquante ans à mourir de faim), la Victime en liberté n'est souvent qu'une victime illusoire : elle peut faire un héritage, elle peut se suicider, elle peut émigrer vers des pays civilisés, — et l'on est frustré de l'indispensable spasme, de l'indispensable enfin.

Lorsque Villiers mourait, un cormoran alla pendant huit jours, trois fois par jour, s'informer « si c'était fini » : plaisir solitaire, plaisir de cormoran et auquel la majorité ne participe que par l'article nécrologique.

Non, la réjouissance doit être publique et elle doit être complète. Il faut que la foule soit là ; il faut que les Tribunes soient pleines ; il faut que la Pelouse soit pleine ; il faut que toutes ces nobles âmes vibrent à l'unisson, — au moment même où la pensée « s'enfuit avec le sang ».

Ce *clou*, je le reconnais, demandera à être préparé ; il faut, selon l'esthétique d'Edgar Poe, pour que l'*effet* acquière toute son importance, tout son *momentum*, qu'il soit logiquement amené et apparaisse bien la nécessaire conclusion d'une suite de déductions précises : *Conférence par un écrivain aimé du Public ; — La Fête ; — Vie et Crimes de l'Elu ; — A la Jeunesse !*

A la décapitation de Villiers de l'Isle-Adam, M. H. Fouquier eût prêté l'autorité de sa parole ; il eût montré l'influence mauvaise de ce triste bohême sur la morale si pure et si distinguée des modernes Bourgeois, dont il a corrompu les fils.

A la Fête de la Foule s'adjoignait ainsi la Fête des Lettrés délicats : n'y pensons plus, — et dési-

gnons quelques victimes bien vivantes et aucunement chimériques :

M. Mallarmé (Tout indiqué pour l'inauguration); — conférencier : M. Hector Pessard.

M. Verlaine ; — conférencier : M. Hugues le Roux.

M. Maeterlinck ; — conférencier : M. Sarcey.

M. Tailhade ; — conférencière : Mme Adam.

M. de Régnier ; — conférencier : M. A. Delpit.

. . . .

Donc, nous ne chômerons pas, — et ce sera vraiment réconfortant (c'est le mot) de voir choir ces têtes, blémir ces lèvres, tourner ces yeux qui n'eurent que du dédain pour la médiocrité heureuse de la troisième République !

Je ne prévois pas, ai-je dit, de bien graves objections à l'établissement de cette fête d'une si haute moralité démocratique. Néanmoins, il est possible que des esprits chagrins allèguent son apparente incompatibilité avec nos pacifiques mœurs. L'argument serait spécieux, — car, lorsqu'à Fourmies des soldats, se défendant contre l'émeute, tuèrent des petites filles de huit ans et des enfants à la mamelle, ce massacre ne fut-il pas hautement approuvé par les honorables ministres émanation de la majorité de nos concitoyens ? Et lorsque M. le Procureur général assiste au raccourcissement de quelques pas-de-chance, le spectacle, relevé d'ailleurs par une présence aussi insigne, a-t-il jamais été taxé d'immoral ou de contraire à notre exquise sensibilité ? Eh bien, l'abolition d'un aristocrate de l'art sera bien moins immorale encore, puisqu'elle supprimera une tête trop haute et plus scandaleuse, certes, que le grelot vide d'un médiocre chourineur.

REMY DE GOURMONT.



L'INFANTE

Mon âme est une infante en robe de parade,
Dont l'exil se reflète, éternel et royal,
Aux grands miroirs déserts d'un vieil Escurial,
Ainsi qu'une galère oubliée en la rade.

Aux pieds de son fauteuil, allongés noblement,
Deux lévriers d'Ecosse aux yeux mélancoliques
Chassent, quand il lui plaît, les bêtes symboliques
Dans la forêt du Rêve et de l'Enchantement.

Son page favori, qui se nomme Naguère,
Lui lit d'ensorcelants poèmes à mi-voix,
Cependant qu'immobile,une tulipe aux doigts,
Elle écoute mourir en elle leur mystère.

Le parc alentour d'elle étend ses frondaisons,
Ses marbres, ses bassins, ses rampes à balustres,
Et, grave, elle s'enivre à ces songes illustres
Que recèlent pour nous les nobles horizons.

Elle est là, résignée, et douce, et sans surprise,
Sachant trop pour lutter comme tout est fatal,
Et se sentant, malgré quelque dédain natal,
Sensible à la pitié, comme l'onde à la brise.

Elle est là, résignée, et douce en ses sanglots,
Plus sombre seulement quand elle évoque en songe
Quelque Armada sombrée à l'éternel mensonge
Et tant de beaux espoirs endormis sous les flots !

Des soirs trop lourds de pourpre, où sa fierté soupire,
Les portraits de Van Dyck aux beaux doigts long et purs,
Pâles en velours noir sur l'or vieilli des murs,
En leurs grands airs défunts la font rêver d'empire.

Les vieux mirages d'or ont dissipé son deuil ;
Et dans les visions, où son ennui s'échappe,
Soudain — gloire ou soleil — un rayon qui la frappe
Allume en elle tous les rubis de l'orgueil !

Mais d'un sourire triste elle apaise ces fièvres ;
Et, redoutant la foule aux tumultes de fer,
Elle écoute la vie — au loin — comme la mer....
Et le secret se fait plus profond sur ses lèvres.

Rien n'émeut d'un frisson l'eau pâle de ses yeux,
Où s'est assis l'Esprit voilé des villes mortes ;
Et par les salles, où sans bruit tournent les portes,
Elle va s'enchantant de mots mystérieux.

L'eau vaine des jets d'eau, là-bas, tombe en cascade ;
Et pâle à la croisée, une tulipe aux doigts,
Elle est là, reflétée aux miroirs d'autrefois,
Ainsi qu'une galère oubliée en la rade...

Mon âme est une infante en robe de parade.

ALBERT SAMAIN.



PAGES QUIÈTES

L'EMPRISE

Depuis son retour de Palestine, le bon chevalier ne trouvait plus aucune saveur aux dames de Gaule, et la belle Hermelinde, pour laquelle il brisa autrefois tant de lances et se fit à grands coups de masse d'armes une insigne renommée dans le monde chrétien, lui était apparue si vieille et si ridée, si mère de nombreux enfants, qu'il avait offert son amour en sacrifice à la chapelle de saint Frumence et s'ennuyait fort, ayant perdu tout but et toute envie.

Il se résolut à faire une emprise telle qu'aux anciens temps il n'en fut jamais parlé, telle qu'aux temps à venir il en serait toujours parlé, à la fois pour se distraire et clôturer dignement sa carrière de bon chevalier. Puis, après avoir distribué son bien aux pauvres, il s'ensevelirait dans un moûtier et attendrait la mort, le crucifix au poing, comme il avait jadis attendu les Sarrasins, l'épée clamante.

Au soleil levant, il se rendit aux gorges d'Ollioules, fit un trait sur le sol et y posa le pied gauche, se jurant de ne pas le bouger jusqu'à la troisième aube, restant fixé trois jours à la terre en l'honneur de la Très Sainte Trinité.

Deux fois vingt-quatre heures, il demeura immobile dans ce désert ; sa gorge se desséchait et ses entrailles hurlaient la faim et la soif ; il était ferme en son emprise, fier de lui-même et de son obstination.

A l'orée de la seconde nuit, un berger passa sur

une colline avoisinante. Le vaillant sire le héla pour lui demander du pain, mais l'enfant prit peur en apercevant cet homme tout en fer et s'en fut, tournant de loin en loin sa tête à la face étonnée. Le bon chevalier éprouva l'amertume de la solitude ; sa bouche était amère; des crampes avaient envahi son mollet gauche ; il était pris d'une étrange souffrance accrue d'un indicible ennui.

Un maheutre insolent passa et voulut le déranger par bravade ; le preux ne bougeant, ni ne daignant lui répondre, il s'approcha et l'accabla d'injures. Un furieux coup de taille lui fit sauter le chef, et, de sa poigne rude, le sire jeta le cadavre au delà d'un rocher ; mais la tête était hors de portée, et sous la visière baissée frissonnait un regard hostile.

La troisième journée dura plus que les autres, interminable.

Le vaillant était fort incommodé par la chaleur, et, bien que son extrême courage l'eût rendu insensible aux menus tourments de la vie, il était exacerbé par les piqûres des poux et des mouches, se frayant un chemin dans ses narines desséchées et le faisant éternuer sans cesse. Il éprouvait une violente envie de dormir et n'osait la satisfaire, craignant de remuer le pied sans le vouloir. Des visions s'échauffaient dans son cerveau ; ses pensées s'entrechoquaient avec fracas, comme des guerriers à la bataille.

Le soleil s'inclina sur l'horizon et les ombres du crépuscule se glissèrent dans les intervalles des montagnes violettes. Le bon seigneur poussa un profond soupir de soulagement, jugeant que la fin de son emprise approchait. La nuit vint, très noire et sans lune ; les ténèbres pesèrent lourdement. Les dents serrées pour se tenir éveillé, lui s'exaspérait de ne rien voir, comptant les moments écoulés aux battements de ses artères.

Une lumière sulfureuse brilla dans un coin. Il crut que la tête du mort était revenue à la vie ; cela arrive aux corps des impies décédés sans pé-

nitence. La lueur augmenta, laissant voir Satan, debout et impératif. De la pointe de son épée, le bon chevalier fit un signe de croix, recommanda son âme aux bons soins de saint Frumence et se mit en garde, pour défendre son vœu contre l'ennemi du genre humain.

Le diable ricanait sans rien dire, étendant ses ailes et les repliant avec un bruit de clapets. Soudain il se dressa et, avec un souffle empesté, essora dans la direction du héros. Celui-ci, pour ne pas être suffoqué par l'odeur, se boucha le nez d'une main et de l'autre fit tournoyer sa lame avec une telle vitesse que le démon ne trouvait pas jour pour l'approcher. Mais le bras musculeux, épuisé par les privations, commençait à faiblir ; une dizaine de fois encore la pointe de l'arme décrivit avec peine une circonférence ; le dévoué fut à la merci de l'adversaire et croisa les bras, s'abandonnant à la volonté de Dieu.

Une odeur exquise remplaça la puanteur diabolique ; comme soufflée, la lueur sulfureuse disparut. Des lèvres chaudes et humides dénoncèrent la vieille félonie du Satan, qui avait appelé à son secours Lilith, la démone aux cheveux roux des plaines d'Ascalon. Un corps tendre et souple se pâmait sur la cotte de mailles, avec une pression lente et continue ; le bon sire avait peine à conserver son équilibre et le pied gauche immobile. Des soupirs doux et suaves se fondaient comme des fraises sur les papilles de sa langue, et, à sa honte, il sentait ses désirs s'émouvoir, ainsi qu'au temps très passé ils s'émouvaient devant la belle Hermelinde.

Par un dernier effort, il culbuta le succube. Et quand il releva sa grande taille, la conscience lui vint de la grandeur de son emprise, que le Tentateur lui-même essayait de faire échouer. L'orgueil de sa lutte ignorée dans la solitude fit bouillonner son sang intrépide, et, d'une main forte, il brandit à nouveau son épée, sans crainte de mollir, sans peur et sans reproche. La diablesse avait

fui et le démon ne ricanait plus ; il sanglotait de rage dans l'obscurité.

Une faible teinte bleuâtre s'aviva sur les hauteurs ; les objets devinrent distincts et les alouettes chantèrent à l'aurore. Un rayon de soleil perça les airs, et la partie supérieure de l'astre apparut. Le bon chevalier le regarda monter dans l'espace, et, quand le globe entier lui fut visible, il remercia courtoisement saint Frumence de l'heureux succès de son emprise, et sans se hâter leva le pied gauche.

RAOUL MINHAR.



RONDE

Elle gardait ses blancs moutons
Dans la prairie au clair de lune,
(J'aime la blonde, aussi la brune)
Elle gardait ses blancs moutons,
La bergerette aux blancs têtons.

Le fils du roi vint à passer
Qui par les bois faisait sa ronde,
(J'aime la brune, aussi la blonde)
Le fils du roi vint à passer
Qui lui demande à l'embrasser.

— « Ah ! fils du roi, pourquoi toujours
Aller au bois chercher fortune ?
(J'aime la blonde, aussi la brune)
Ah ! fils du roi, pourquoi toujours
Au moindre vent changer d'amours ? »

— « Qu'y faire ? L'amour est changeant
Comme le ciel, la terre et l'onde.
(J'aime la brune, aussi la blonde)
Qu'y faire ? L'amour est changeant.
Rien ne vaut l'or sinon l'argent.

— « Mais nous pleurons, nous, pauvres cœurs,
Sans espérance ni rancune,
(J'aime la blonde, aussi la brune)
Mais nous pleurons, nous, pauvres cœurs,
De l'abandon de nos vainqueurs. »

— J'aime la blonde et je fais bien,
Puisque c'est le trésor du monde.
(J'aime la brune, aussi la blonde)
J'aime la blonde et je fais bien,
J'aime la brune et n'y peux rien.

GABRIEL VICAIRE.



DES ACCAPAREURS

I

Il s'agit de Messieurs les Musiciens et de Messieurs les Librettistes. La récente exhibition, sur la scène de l'Opéra, d'une grande machine lyrique, extraite non sans douleur et sans tintamarre de réclame du prodigieux livre où Flaubert évoqua la vieille Carthage, montre une fois de plus l'impudence de leurs empiètements et de leurs déprédations. Des compères, quelques amis, nombre d'imbéciles naturellement, ont applaudi. *Salammbô*, — version Reyer-Du Locle — est à les en croire un triomphe pour la musique française ; les auteurs et les interprètes défaillent sous le poids des couronnes et l'unanimité des félicitations ; la direction jubile et de fortes recettes se trouvent assurées ; la partition est étonnante, l'orchestre et les chœurs sont mirifiques, les costumes somptueux ; les décors mis au concours ont même le mérite de l'inexactitude ; le ballet nous danse quelque chose avec des ribaudes (!) et des mercenaires. — Voilà qui est alléchant, et nous excusons les soireux d'avoir glapi sur tous les tons et dans toutes les langues qu'on n'avait jamais rien vu de pareil. — Leur satisfaction et la joie naïve des mélomanes ne m'empêchent nullement, toutefois, de retenir la morale de l'aventure : on a encore gâché, sali, abîmé, massacré une œuvre haute ; suivant les habitudes des musiciens et des librettistes, on en a fait un guignol, un carnaval, une foire.

Mais il serait trop facile d'accabler M. Du Locle ; sa littérature n'existe point ; la pièce qu'il a tirée de Flaubert est au-dessous de toute discussion ; on n'y coudoie que la bêtise et l'absurde ; je ne pense pas qu'on puisse en lire dix vers sans pouffer ; des admirateurs de l'entreprise déplorèrent d'ailleurs ses tripotages (1) ; et sans les blâmer, constatant simplement que pour la besogne une certaine dose de candeur —

(1) Article de M. Baüer, *Echo de Paris*, 16 mai.

voire d'inconscience artistique — étaient nécessaires, j'estimerai surtout indécent qu'on se permette de remanier le livre d'autrui, de coupailler, d'amputer, de repétrir à sa guise un poème qui n'est pas le sien, d'en tirer du théâtre bouffon, de sots livrets pour les opéras.

II

Certes, je ne saurais me croire appelé à parler ici au nom de la Littérature et de l'Art; ces grands mots ont bien traîné et me semblent devenus puérils. Je veux dire mon sentiment personnel sur un fait qui me choque, sur un usage que, par un esprit de contradiction sans doute, je juge humiliant, — sur un procédé que la coutume approuve et qui me paraît indélicat. J'ajoute que je ne m'illusionne point sur la portée de ces revendications; que je dénonce, par plaisir tout uniment, les inconvénients d'une trop longue tolérance, — et le blâme que peut-être m'infligera la galerie ne me chagrinera guère.

On ne nous dit point en somme que Flaubert ait permis à M. Du Locle de confectionner sa minuscule histoire d'amour, qu'il ait vu ce piteux livret de *Salammbô*, qu'il l'ait approuvé,— cette supposition déjà ne fait-elle pas sourire? — Pourtant, la question dépasse la petite plaisanterie de M. Du Locle. Il n'est pas plus coupable que tel « arrangeur » de Shakespeare et de Gœthe; il l'est autant et d'aussi triste façon.

De ce qu'un auteur présent — ce fut hier le cas de M. de Goncourt — laisse retaper ses livres, s'amuse de les voir se profiler en scénarios sur les planches de l'Odéon et du Théâtre Libre, il ne résulte pas absolument qu'il soit licite d'opérer quand il tourne le dos, de le supposer toujours bénissant du chef. Bien mieux, — et il est cruel d'insister sur une chose aussi évidente, — l'idée d'une autorisation sollicitée implique la possibilité d'un refus; l'auteur seul a pouvoir de livrer au public d'un Gymnase ou d'un Opéra-Comique, de lui-même ou par des mains tierces, l'œuvre qu'il a enfantée. Il disparaît, et personne, — pas même ses parents, ses héritiers, si souvent des cuistres, — à moins d'une clause testamentaire formelle, n'a le droit de s'entremettre au profit des vagues combinaisons de la boutique théâtrale. La jurisprudence accorde aux légataires le bénéfice d'ar-

gent, des rentes durant une période connue, par le prestige d'ouvrages qu'ils ont presque toujours méprisés du vivant de leur producteur, auxquels — on peut le crier hardiment — neuf fois sur dix ils ne comprennent goutte, et il est bien juste qu'ils les conservent intacts. — Quiconque maintenant abuse de leur silence, de leur futilité, de leur insouciance à sauvegarder la mémoire de celui qui les a enrichis à ses dépens, — quiconque favorise leur désir malhonnête d'augmenter les sommes qui leur sont allouées : par des tripotages au goût du jour, par des mutilations et des transformations niaises de romans en comédies, de poèmes en opéras, — quiconque les aide à battre monnaie en dénaturant les œuvres dont ils sont — pour si peu de temps — les dépositaires, commet une action répréhensible. — Et, bien que la loi ne connaisse pas de ce genre de délit — elle a tant d'occupations ! — nous devons admettre que les librettistes, le plus souvent hélas, se conduisent, par cela, comme des malfaiteurs.

Pour en finir avec la misérable pièce incriminée, je sais bien que des commérages nous transmirent le bref récit de quelques conférences entre Flaubert et M. Reyer; leur entente, affirme-t-on, était parfaite ; ils aspiraient autant l'un que l'autre à voir Salammbô évoluer devant eux, déguisée en cantatrice. Théophile Gautier, dont fut priée la muse au labeur profane de l'adaptation, puis M. Mendès se récusèrent. M. Du Locle n'est que le pis aller, le Scribe quelconque, le premier librettiste venu, — parce qu'il fallait quelqu'un. — Eh bien ! c'est convenu. Que la faute lui soit légère ; le code d'honneur de la confrérie a dû l'absoudre par avance ; et pour sa satisfaction, je le reconnaîtrai publiquement, — car, après tout, je ne veux point m'attirer d'histoires, — je suis persuadé qu'il s'est mis en règle, qu'il garde en poche tous les consentements *jusqu'ici exigés* par l'opinion. S'il y tient même, tant il est loin de ma pensée de lui chercher querelle, je le saluerai le plus galant homme de la terre ; son seul tort fut une douce présomption, par quoi il demeure justiciable de la critique. — Cette déclaration, je la fais d'autant plus volontiers du reste que je m'attaque aux procédés quotidiens des librettistes et des compositeurs, non à leurs personnes ; et je demeurerai persuadé de ceci, en dépit de toute information : — *Salammbô* n'a vu la rampe que

parce que Flaubert est mort. Vivant, il eût arrêté les frais, le démarquage ; il eût reculé devant la caricature de son livre, le tapage ridicule et malsain, l'auréole de carton, le faux nez et les trompettes fausses d'un triomphe de mardi-gras.

III

Les plus grands sont dupes de ce grossier mirage de la scène. Mais après avoir songé de consécration tardive, de gloire enfin conquise et vengeresse, comment Flaubert n'eût-il pas compris que la gloire irait à un autre et qu'il dressait le piédestal où l'on érigerait en bronze la statue trente fois laurée de Son Altesse le Musicien. — Il faut la crier enfin, cette chose énorme. Les musiciens sont des spoliateurs de gloire. M. Reyer, si haut dans l'empyrée, d'une valeur musicale qu'aussi bien je n'ai pas envie de contester, n'est aujourd'hui pour moi que l'interprète, seulement l'interprète d'une œuvre dont le public lui attribuera toute la paternité, — vous entendez, toute. *Salammbô* sera de M. Reyer comme *Faust* est de M. Gounod, *Hamlet* de M. Ambroise Thomas. Ces escamotages s'accomplissent sous nos yeux tous les jours ; le musicien prend l'œuvre qu'il lui plaît de prendre, se drape dans le manteau du prochain et s'en va radieux sous les acclamations ; la plupart croient que ce qu'il signe est à lui ; même, nous vivons dans des temps si goujats que ceux qui *savent* ne sourcillent point, trouvent le fait naturel ; et comment la foule aurait-elle des doutes : un si grand homme ! — Questionnez dans la rue, au hasard, tel inconnu que vous aviserez, — il n'est pas indispensable de choisir un idiot, — demandez-lui ce qu'est le *Faust* ; il vous répondra : Monsieur, c'est un opéra de Gounod ; je l'ai vu représenter sur *notre* première scène lyrique ! — Chez lui, cette idée est enracinée solidement, et tellement que vous ne le détromperez point ; vous ne lui ferez jamais entendre qu'un certain Gœthe, poète allemand, — allemand, quel malheur ! — écrivit le *Faust* préalablement en langue allemande ; que ce qu'il prend pour l'œuvre n'en est que le reflet, l'ombre tronquée, dérisoire et falote, la traduction incomplète et maladroite, l'abjecte parodie. — Ainsi l'on découvrit tout à coup que le *Barbier de Séville* appartenait à Rossini, *Roméo et Juliette*, *Mireille* au

susdit M. Gounod, *Carmen* à Bizet, *Manon Lescaut* et *Werther* à M. Massenet, *Jocelyn* à M. B. Godard ; parmi les deux cents pièces à musique qui firent la joie du siècle, en cherchant bien, on n'en trouverait peut être pas trente qui ne soient tirées d'œuvres littéraires antérieures. Walter Scott, Musset, Lamartine, Bernardin de Saint-Pierre, l'abbé Prévost, et combien, ont été pillés; surtout Shakespeare et Gœthe. Quelquefois on change le titre; de *Wilhem Meister* on fait *Mignon;* du *Roi s'amuse* on fait *Rigoletto;* de *La Dame aux Camélias* on fait *La Traviata;* et l'on étonnerait infiniment les jeunes filles à qui l'on fait gazouiller les chœurs de *Lalla Rouk* dans les conservatoires départementaux, en leur citant le romantique anglais dont hérita Félicien David.

De ces substitutions, aucun aveu ; tout le monde doit savoir; mais on profite de l'heureuse et placide ignorance des populations; le musicien gratte le nom du poète, écrit le sien à la place, en caractères d'affiche. Quant au librettiste qui prépara les chemins, crocheta les serrures, emporta le volume subtilisé dans la doublure de son paletot, on le mentionne à peine, en lettres microscopiques; maintes fois, — voyez les catalogues, — on ne le mentionne pas du tout. Il est le chat qui tire les marrons ; que la pièce soit de lui (il en est qui inventent) ou ramassée dans les bibliothèques de l'arrondissement, Sa Majesté le Musicien le considère comme un très humble personnage. Il le relègue dans un coin, avec les décors de M. Un Tel, les costumes de la Maison-Trois-Etoiles, tandis que sa célébrité rayonne, se prélasse sur les couvertures fioriturées et peintes des partitions.

Et n'est-ce pas, en fin de compte, le côté comique de ces exploitations hasardeuses, les compétitions, les duperies de gens qui ont fait un mauvais coup et ne s'entendent point sur le partage des dépouilles, se rabaissent mutuellement, à tour de rôle, sur la brochure et la réduction au piano, et cependant ne peuvent se passer l'un de l'autre : — le librettiste parce qu'il ne sait faire, le plus souvent, que des livrets ; le musicien parce qu'il ne sait se servir de la littérature chipée telle qu'elle existe, — parce qu'il a besoin d'un M. Jules Barbier, d'un M. Scribe, qui taille, rogne, à sa petite mesure, cuisine le gâteau, découpe le pain en tartines, en fines lèches beurrées de lieux communs et de rimes centenaires.

IV

En effet, — et l'irrévérence de ce qui me reste à dire ne va pas me réconcilier avec les mélomanes, — le musicien n'a pas d'idées. On s'est parfois inquiété d'établir pour quelles raisons il ne confectionnait pas ses pièces (1), pourquoi il s'esquintait à traduire en flons-flons les banalités et les basses sottises qu'on débite ordinairement sur les scènes, et ne se magnifiait point dans ses propres rêves. Il est indubitable que dans la majorité des cas il ne peut rien par lui seul; son éducation artistique est très pauvre et l'éducation littéraire lui manque presque complètement. De très nobles exceptions, Wagner, Berlioz, qui surent merveilleusement exprimer leurs doubles conceptions d'art, semblent aux jeunes musiciens des génies si monstrueux qu'ils ne les évaluent point dans leur ensemble. Ils séparent le compositeur du poète et forcément n'imitent que ce qui passe à leur portée. — Imaginer sa pièce et sa partition, c'est, il est vrai, beaucoup de travail; l'extrême longueur des études harmoniques les absorbe et leur sert d'excuse; mais surtout, ils ne reconnaissent pas, pour la plupart, qu'ils doivent posséder mieux que leur technique.

J'en ai coudoyé quelques-uns de ces jeunes gens qui sont appelés à décrocher médailles et diplômes; prix du conservatoire aujourd'hui, prix de Rome demain, ils sont, au point de vue métier, d'une force extraordinaire; ils savent tous les trucs, toutes les ficelles; ce qu'une orchestration peut offrir de beautés ne leur échappera point; à dix-sept ans ils s'extasient sur un accord, sur une marche de basses; dans une mesure de Delibes ils découvrent un monde; à dix-neuf ans ils ont fourni leur première polka; à vingt ans ils feront jouer des ouvertures, des caprices; à vingt-cinq et peut-être plus tôt, — mon Dieu! les prodiges sont fréquents, — une cantate, un ballet, une scène lyrique, un bout de symphonie; quelques années encore et toujours bûchant, toujours perfectionnant leur algèbre musicale, — s'ils ne chutent pas dans la marmelade de l'opérette, — ils entreprendront les œuvres énormes, les opéras en cinq actes; ils seront

(1) Voyez ce que dit à ce sujet M. Saint-Saëns (*Harmonie et Mélodie*). Il est juste de nommer Mme Holmès parmi les rares qui essayèrent d'écrire sur de personnelles données; on parle aussi fort élogieusement de M. Gustave Charpentier.

les *Maîtres* et pourront gagner beaucoup d'argent; certains iront enseigner dans la ville de province qui subventionna leurs études, ou, plus roublards, profiteront d'une vacance et de protections sérieuses pour se faire bombarder professeurs dans l'immeuble-caserne du faubourg Poissonnière. — Cependant, presque tous auront omis de se créer une âme; ils auront oublié de développer leurs idées et n'en auront point; ils n'auront cultivé que leur métrique, et — châtiment de leur excessive mais étroite science — forcés d'emprunter la littérature du voisin, ils ne seront pas même capables de distinguer entre la mauvaise et la bonne; ils confieront Flaubert à M. Du Locle et prendront Jules Barbier pour un poète (1)

Des poètes véritables, il est bon de le remarquer aussi, ne consentiraient pas fréquemment à leur donner le tabouret. Etre librettistes — tenir le second rang, et pour quelles piètres cérémonies, s'effacer, soupirer dans la langue de Baour-Lormian et de Casimir Delavigne afin que le compositeur soit mis en vedette et ses élucubrations — ne les tourmente guère. Ce ne fut jamais qu'en expiation de grands crimes qu'on vit d'authentiques littérateurs abdiquer pour un soir, renoncer à leur personnalité, tourner la manivelle à romances, faire à des amis musiciens l'aumône d'une historiette de leur goût. — M. Scribe, si longtemps le domestique d'Auber, n'est pas le modèle qu'ils se proposent; et volontiers ils représenteraient aux quémandeurs que le savetier du coin,

(1) L'ignorance que je reproche aux musiciens peut sembler une accusation excessive : je citerai ce fait, montrant bien leur inintelligence, qu'ils n'ont pas encore appliqué dans la prosodie musicale la loi si simple de l'accent tonique, — indiquée dans toute grammaire un peu complète — et autrement appréciable dans le vers chanté que dans le vers déclamé. Chez eux, l'accent tonique (temps fort) tombe immanquablement, à la fin du vers ou même au milieu, sur la *dernière* syllabe des mots à terminaison féminine ; ils disent : *la patri-eu*, *m'appel-leu*, *m'implo-reu ;* exemple encore, le début de ce morceau que se disputèrent les orgues ambulants : *Ne parleu pas Roseu je t'en suppli-eu.* — Pardonnable à des méridionaux, cette articulation inepte, facile à observer dans n'importe quel opéra, suffit à faire prendre en haine toutes les roucoulades devant quoi se pâment les auditoires mondains. Dans les concerts, j'ai même entendu de très jolies dames décolletées bêler au féminin des phrases essentiellement masculines : *amoû-reu, pû-reu*, etc. Mais on pourrait s'en prendre à l'interprétation.

écrivain public à ses moments perdus, sait bien mieux se plier au lyrisme des situations.

V

Mais ces démêlés entre auteurs, et le choix de leurs serinettes, au demeurant importent trop peu pour qu'on s'y attarde. Je n'ai pas à faire le procès du genre opéra; assommant s'il en fut, mesquin, borné, étroit, de vues courtes et immédiates, sans dévelopement artistique vraisemblable et rabâchant perpétuellement son unique duo d'amoureux, il disparaîtrait dans la huitaine que je n'en verserais point de larmes. Il est au bout de « sa carrière », ainsi que chantent ses coryphées; il ne sortira point du marécage où l'enlisa la sacro-sainte tradition. Que des musiciens sans idées, des librettistes qui n'en ont guère plus, s'accouplent dès lors dans l'ambition de perpétuer sa race, c'est fort indifférent; nous subirons sans enthousiasme le ruissellement mélodieux qui nous menace dans l'avenir. Beaucoup d'eau passera sous les ponts avant qu'on ne relègue dans les greniers du théâtre l'antiquaille lyrique avec ses ténors dessus-de-pendule et ses bedonnantes prima-donna; et prêcher les compositeurs actuels, leur montrer une forme meilleure et susceptible d'évoluer, de se rapprocher d'un idéal d'art, demanderait une abnégation dont je me sens incapable. — Ces notes n'ont été crayonnées en somme que par charité chrétienne, pour les avertir, leur crier *casse-cou*. S'ils ne veulent point se confiner dans la musique symphonique, où leurs aînés furent grands, qu'ils surveillent au moins leurs simili-poètes; que diable! il leur est facile de se rappeler réciproquement à la pudeur; la stricte observation du septième commandement est évidemment gênante; mais il est prouvé qu'on ne tire jamais une bonne pièce d'un livre; leur intérêt n'est pas non plus de pousser les choses, car les industriels sont nombreux déjà, contre qui l'on réclame les mesures sanitaires; et songez quel ennui, par ces temps de réglementation à outrance, de criailleries autour de la propriété intellectuelle; un législateur fraîchement sorti de l'œuf pourrait avoir la méchante pensée de se rendre utile, de faire voter quelque formule vexatoire, pour les besoins de la cause; — avec les musiciens, que de gens devraient porter la pancarte infamante, dans la chère utopie d'une idéale justice : — *la loi punit les contrefacteurs.*

CHARLES MERKI.

PETITS APHORISMES

SUR LA JUSTICE

1

Bien des choses ne sont justes que dans la mesure où nous le décrétons. Nous avons même créé un mot pour indiquer ces choses qui sont justes sans l'être : le mot légal. Il est légal de posséder de l'argent sans l'avoir gagné ; il est légal que les enfants d'une femme aient un père et que ceux d'une autre n'en aient pas. Il est illégal, par contre, de se refuser à prendre les armes pour aller tuer son prochain de l'autre côté de la frontière.

2

La propriété n'est plus le vol : il y a prescription.

3

Il y a deux sortes d'inégalités : les inégalités artificielles et les inégalités naturelles. L'égalité consiste à supprimer les inégalités artificielles au profit des inégalités naturelles.

4

Nous jugeons des autres par leurs actions, de nous-mêmes par nos intentions.

5

Nous nous jugeons sur nos qualités ; les autres nous jugent sur nos défauts.

6

Nous ne pouvons nous juger du même œil dont nous jugeons autrui : nous connaissons trop la facon naturelle dont s'agencent tous nos actes. Nous nous comprenons, et, partant, nous nous pardonnons.

7

Nous ne blâmerions jamais, si nous pouvions saisir chez les autres, comme en nous-mêmes, les moindres causes des actions.

8

On s'indigne bien souvent contre un acte qu'avec les circonstances on aurait commis soi-même.

9

L'indignation est toujours étagée sur l'ignorance.

10

Il n'y a de justice indubitable que celle que l'on exerce envers soi-même, et elle est toujours partiale.

11

On juge les hommes beaucoup plus mal qu'ils ne méritent, quoique chacun d'eux ait fait beaucoup plus de mal qu'on ne pense.

12

Nos fautes sont des pavés qui retombent le plus souvent sur la tête des autres.

13

Nous sommes plus portés à juger avec notre goût qu'avec notre raison.

14

Le premier devoir du moraliste, c'est d'oublier qu'il y a une morale.

15

Pour juger sainement, il ne faut pas partir des principes, mais des faits.

16

En morale, comme partout, il ne s'agit pas de juger, mais d'expliquer.

17

L'explication d'un crime satisfait bien plus l'esprit que sa condamnation ne satisfait la conscience.

18

La justice dégénère vite en vengeance, aussitôt que l'on perd de vue sa seule raison, la raison sociale.

19

Il est plus important de faire croire à la justice que de l'appliquer.

SUR LA CONSCIENCE

1

Erostrate était-il si fou que cela, lui qui brûlait le temple d'Ephèse pour laisser son nom à la postérité ? Et ne sommes-nous pas bien plus fous que lui, nous qui, dotés par la nature d'une conscience qui devrait être impérissable, la sacrifions si souvent à l'opinion commune ?

2

Nous contentons notre conscience plus facilement que notre amour-propre.

3

Il n'y a pas de conscience plus ou moins calme : il n'y a que plus ou moins de conscience.

4

Les satisfactions de la conscience n'ont d'autre valeur que celle de la conscience elle-même. La conscience de Robespierre dut être satisfaite le jour où il eut fait guillotiner Danton.

5

Les inquiétudes de la conscience sont les aphrodisiaques de l'âme.

6

Les plus sensibles désillusions sont celles de l'amour-propre ; les plus cruelles, celles de la conscience.

7

Les gens qui ne transigent jamais avec leur conscience ont une conscience bien proche parente de leur intérêt.

8

Chacun se fait une morale à son usage personnel pour pouvoir, la conscience à l'aise, se livrer à ses petites malhonnêtetés.

9

Lorsque l'on raisonne sur un cas de conscience, c'est un mauvais cas.

10

La conscience est un juge qui accorde toujours

des circonstances atténuantes. L'opinion en est un autre qui n'en accorde jamais.

11

Ceux qui sont à cheval sur les principes savent très bien en descendre pour franchir à pied les mauvais pas.

12

Une conscience trop scrupuleuse empêche parfois un honnête homme de devenir un grand homme.

13

L'intégrité n'est la suprême habileté que quand on a l'habileté de la faire valoir.

14

Le danger du crime teinte d'héroïsme certains criminels.

15

Risquer sa vie pour un peu d'or ne sera jamais à la portée du premier venu.

16

Le remords est une faiblesse qui perd certains criminels, une habileté qui en sauve d'autres.

17

Les criminels à remords sont indignes du crime.

18

Les gens capables d'éprouver du remords ne commettent généralement pas de crimes.

19

On voit des gens d'affaires commettre des faux pendant vingt ans et n'éprouver de remords que le jour où ils sont pris.

20

La minute où le remords est le plus vif est la minute de la guillotine.

21

La psychologie du crime serait sans doute intéressante, si le criminel n'était pas le plus souvent un être dénué de toute psychologie.

SUR L'HONNEUR

I

L'honneur n'est autre chose que le cas qu'on fait de sa personne ; les fats en ont beaucoup, les modestes fort peu.

2

Il y a un faux honneur, qui est l'honneur, et un véritable, qui est l'honnêteté.

3

L'honneur est souvent entaché là où l'honnêteté ne l'est pas : le contraire se voit aussi.

4

L'honneur procède tellement de l'amour-propre, qu'on se demande s'il ne doit pas être rangé parmi les vices plutôt que parmi les vertus.

5

On est d'autant plus à cheval sur son honneur que l'on se tient plus mal en selle.

6

L'honneur doit être fait de l'estime que les autres ont pour nous, et non de celle en laquelle nous nous tenons nous-mêmes.

7

L'honneur est comme le vêtement : il y en a sur mesure et il y en a de confection.

8

La plupart des hommes ne tiennent à l'honneur que pour en couvrir leur malhonnêteté.

9

Le moment où l'on se targue le plus de son honneur est celui où l'on médite une coquinerie.

10

Pour être un parfait homme d'honneur, il faut savoir tout sacrifier à son honneur, même l'honneur.

SUR LA LIBERTÉ

I

La liberté a ses tyrans : ce sont ceux qui empêchent Martine d'être battue.

2

La liberté consiste à se soustraire à la tyrannie des hommes pour tomber sous celle des choses.

3

Tout est à la fois déterminant et déterminé. La liberté, c'est le jeu régulier des déterminations naturelles.

4

Il n'y a pas liberté là où une cause étrangère, artificielle, non nécessaire, vient troubler le jeu des déterminations naturelles.

5

L'humanité est déterminée par un nombre infini de causes. Le progrès dans la liberté consiste à les supprimer les unes après les autres, en commençant par les plus superficielles, les causes sociales.

6

Pratiquons le fatalisme dans tout ce qui ne dépend pas de nous et le libre arbitre dans tout ce qui en dépend.

7

Nous sommes maîtres de nos actions jusqu'au moment même de l'action ; aussitôt exécutées, nous en devenons les esclaves.

8

C'est être esclave que d'être borné par la liberté des autres.

9

On dit : esclave de son devoir, comme on dit : esclave de ses passions. Ces deux esclavages-là ne sont-ils pas les plus terribles de tous ?

10

Les esclavages que l'on se crée sont plus funestes que ceux que l'on subit : toute l'énergie disponible est employée à briser ceux-ci et à resserrer ceux-là.

11

Point d'esclaves sans maîtres, semble-t-il. Or, devant l'esclavage universel, on se demande où sont les maîtres.

Louis Dumur.

MASCARONS

I

EUGÈNE BOSDEVEIX.

Quel drôle de nom ! Passe pour Eugène. Mais Bosdeveix ! Comment le prononcer?

J'avoue qu'au début c'était dur. Mon doigt paresseux désignait le plancher. Je disais pudiquement : « Je vous présente Msieur Gêne », et n'importe quoi ensuite, des syllabes de pigeon. Ma bouche n'avait plus de dents. Je soufflais des bulles.

Maintenant ça va mieux. Je m'avance de trois pas sur le parquet ; j'arrondis mes mains en cornet et je crie à voix haute et intelligible :

— « *Voici Monsieur Eugène Bosdeveix* ! »

Aussitôt tous les traits d'esprit de France fusent vers moi, de leur volière. C'est un triomphe. Je me couvrirais d'une gloire moindre en récitant des vers dans un salon.

Il fait de la littérature. Je m'y attendais. Il a un durillon au bout de l'index gauche, la lèvre supérieure sèche, stérile ou ravagée, et des cheveux droits sur la peau bien tendue d'un crâne plein partout. Mais le continu sourire de ses yeux lui donne l'air gosse.

Il l'est, car soudain on le voit bondir, sauter des chaises, franchir une table, enjamber des personnes de taille élevée, monter ses quatre étages par la rampe, et courir, les pieds en l'air, d'une main agile.

Il rêve une bibliothèque où, d'un rayon à l'autre, il voltigerait sur un trapèze. Il rêve un théâtre où s'agiteraient des bonshommes de vingt-

cinq mètres. Il rêve, comme chambre à coucher, le Palais des Machines.

— « J'aurais, dit-il, un lit dans un coin, un petit lit de fer pliant ; à l'autre coin diagonalement opposé, une table de nuit. Dès mon lever, je fumerais ma pipe et j'emplirais le Palais de fumée, ainsi qu'une bouteille. Ensuite, j'ouvrirais les innombrables petits carreaux afin d'aérer. Ensuite, j'organiserais des courses de puces qu'on suivrait au moyen de télescopes. Ensuite....

« Mais heureuses les lettres jetées à la poste ! Quand on leur colle un timbre rare sur le dos, elles se retrouvent à l'étranger, en pays lointain. »

Correct, discrètement mis, Bosdeveix ne montre de coquetterie que dans le choix de ses cravates. Il les exige découpées au milieu d'une pièce d'étoffe intacte, larges comme des tabliers, et si étonnamment coloriées qu'à les regarder une fois, on n'en peut plus.

Toujours gai, il a écrit *L'Angoisse*, un livre désespéré, dans l'accent du désespoir, comme l'autre jeta son anneau à la mer, pour dépister le bonheur acharné, et il chante toutes les chansons populaires de Bruant, plus une.

Sobre, il imite l'ivrogne avec la perfection des grands poètes.

— « Bosdeveix, allons-nous prendre un bock ? »

— « Bravo, partons. »

Mais Paris tourne. Les cafés se succèdent. On ne prend jamais de bock.

— « Si nous en prenions un second, dit pourtant Bosdeveix, encore un autre, un dernier ? »

Et il marche, plus bavard qu'une pie aveugle, il marche pour causer.

— « Je suppose qu'un physicien..... Quand un chimiste combine..... Admettez qu'une âme immortelle vous regarde avec les yeux de son esprit..... »

L'imprudent qui lui répond ou l'écoute a bientôt la tête comme du sucre en poudre. L'habileté consiste à dire : « Oui, oui, évidemment, évidem-

ment », chaque fois qu'on rencontre un bec de gaz.

Les plus intimes causeries de Bosdeveix doivent se ressentir de ses lectures. Il dédaigne les livres modernes. Il aime cette sorte de vieux bouquins, très gros, si commodes, quand on n'a pas de chaise d'enfant, pour asseoir les bébés d'amis. Tandis que sur la cheminée, grâce à un mécanisme de son invention (1), un oiseau étrange, innommable, marque l'heure silencieusement, en ouvrant le bec, une fois pour une heure, deux fois pour deux heures, et ainsi de suite jusqu'à minuit. Eugène Bosdeveix lit Baruch de Spinosa, Spencer et Bain. C'est de tels maîtres qu'il apprend l'art délicat du roman.

D'où *L'Angoisse*, cette superbe brioche psycho-philosophique, cuite dans un four de campagne, pour une noce de trois villages devant durer quinze jours. Cette vulgaire irrévérence à propos d'un livre qui, présentement, fait dire : « Eh ! Eh ! » à des juges considérables et de goût difficile et sûr, que l'auteur me la pardonne parce que j'ai foi en lui.

L'Angoisse est son premier manuscrit imprimé. Bosdeveix n'a plus seize ans, mais il avait gardé un genre de virginité que redoutent les éditeurs, et il ne sait que d'hier qu'il faut laisser en blanc le verso d'une feuille. Peut-être lui a-t-il manqué de passer par les revues de jeunes où la graine d'originalité se décortique au frottement des graines voisines. Il me semble s'être encore peu servi de ses qualités. Or il possède, en toute propriété, développé, le sens du grotesque. On ne le dirait pas, mais on le dira. S'il perd l'habitude de penser sous l'œil pur de Kant, les fagots s'écarteront d'eux-mêmes, et le vrai Bosdeveix insoup-

(1) Depuis quelque temps Bosdeveix étudie l'œil du hibou afin d'en fabriquer un semblable qui permettra de voir la nuit.

çonné apparaîtra, prêt pour la caricature du monde. Déjà j'ai vu, en lettres infinies, un titre prometteur : « *Le Bouffon* ».

Frottons-nous les genoux et attendons.

Mais tout ce verbiage ne signifie pas grand' chose. Je me permets, sur un ton de suffisance à la mode, de jouer au conseilleur et de prévoir l'avenir d'un garçon.

Je ferais bien mieux d'aller soigner mon style.

J'en conviens et j'y cours.

Jules Renard.



CONTES D'AU-DELA

LA LAMPE

16 octobre 18..

« Ma lampe ne s'éteignait que très lentement.

« Entre le moment où je commençai à m'apercevoir que sa lumière diminuait d'intensité et celui où je fus plongé dans les ténèbres, il se fit d'insensibles, d'inappréciables dégradations : un laps de temps s'écoula, que je ne saurais exactement calculer. Tantôt mes souvenirs, fort vagues du reste sur ce point, me le représentent comme d'une certaine durée, d'autres fois il m'apparaît comme ayant été fort court.

« Bien que ce soit en cet intervalle précisément que se déroula cette scène extravagante, à laquelle je ne pense plus sans terreur, je ne puis cependant me former une plus exacte notion là-dessus. Non, en vérité, je ne puis pas.

« Or, à la lueur mourante et chaude de la flamme, — elle vacillait avec des tremblements d'agonie, — je fixai, certainement au hasard, mais bien attentivement, le centre du tapis qui recouvrait ma table. L'étoffe était verte, d'un vert assez foncé ; il y courait quelques arabesques jaunes. En même temps, je répétai à mi-voix — et par quelle fantasque inspiration étais-je mu ? — les syllabes de mon nom *Lou.... is.... Bru.... nel.... Lou.... is.... Bru.... nel....*

« Soudain, il me parut qu'une partie de mon être, se composant plutôt de ma personnalité intime, de ce qui me semblait constituer en quelque sorte l'essence propre de mon *moi*, et toute spirituelle, appelons-la mon *âme*, s'était détachée du *corps*, qui, lui, restait assis, la tête penchée, les yeux fixes, les lèvres marmottant toujours *Lou.... is.... Bru.... nel....* Planant au-dessus de

lui, je *me* regardais ainsi, *d'un peu haut et à droite.*

« J'avais bien une faible conscience de cet abandon, cependant cela ne laissait pas que de me surprendre. Sans y parvenir, je cherchai à mieux me rendre compte de ce singulier état. Des idées m'arrivaient, faibles, confuses, tels les rêves égarés d'un malade. Je me trouvais changé, *autre* qu'auparavant ; les objets, même accoutumés, prenaient pour mon nouveau moi des apparences insolites ; et je revoyais sans cesse, avec une croissante, une indicible anxiété, ma forme *matérielle* qui conservait immobile sa fixité d'attitude.

« Ah ! comme j'éprouvais à la considérer ainsi un orgueil vaste d'être libéré de cette enveloppe. Vide de tout *esprit*, ne conservait-elle pas de moi que le nom ? Et je la méprisais, heureux de me sentir transporté dans une atmosphère de rêve, dégagé de toute réalité *lourde.*

« C'est assurément cette sensation de légèreté, d'éloignement du monde normal, jusque-là le seul connu par moi, qui m'a le plus frappé. Je me pris alors à penser que ce changement de milieu pouvait ne pas être nouveau, que cette âme, irréductible à l'espace, devait l'être au temps. Aussitôt, ce fut d'abord peu précis, quelque chose d'analogue à un souvenir d'une pareille existence antérieure passa rapidement, puis une conviction là-dessus se forma. N'était-il pas vraisemblable de me supposer prisonnier d'incarnations successives, celle de Louis Brunel en étant la dernière, la seule qui répondît encore à l'appel de la conscience ?

« Car en vain je cherchais à me remémorer les détails de mes premières *vies*, je n'obtenais qu'une affirmation de leur réalité ; affirmation forte, sans que je connaisse plus sur quoi elle reposait.

« Où et quand avais-je précédemment vécu ? ces questions demeuraient sans réponse. Mais cette ignorance relative n'ébranlait pas ma conviction générale, et, rapprochant de cette certitude

les croyances morales, les idées religieuses qui m'avaient été inculquées dans mon enfance, je reconnaissais dans le fait présent une confirmation, tangible pour ainsi dire, du dogme de l'immortalité de l'âme.

« Très heureux d'avoir reconquis une foi perdue depuis longtemps, un inexprimable contentement, une immense joie m'envahissait. La Mort, la hideuse Mort ne pouvait donc rien sur nous : était-ce pas cette séparation que je constatais, n'entraînant rien que de très agréable et ne justifiant pas cette épouvante sotte de la plupart des hommes ? Oui, je retrouvais la délivrance dont certains philosophes et quelques poètes ont parlé. Pourquoi s'effrayer des apparences mensongères, de cette décomposition répugnante d'un corps, n'ayant, par cela seul qu'il se corrompt, plus rien de commun avec l'âme, notre unique moi, notre essence intime, notre individu même ?

« Donc, cette forme humaine que j'avais habitée, par qui j'avais vécu, souffert, aimé, s'allait anéantir, revenir se fondre au grand creuset, d'où elle éparpillerait ses atomes volatiles, dès lors sans cohésion. D'elle ne resterait, bientôt, même plus le souvenir, puisqu'en elle était localisée ma mémoire, comme le prouvait son silence sur une existence antérieure.

« Et j'allais sans doute apporter la vie et la conscience à un autre agrégat de molécules : lesquelles ?... et comment ?... et pourquoi ?...

« Un instant j'avais soulevé le voile de l'Isis mystérieuse et future, je croyais apercevoir déjà sa resplendissante divinité, connaître enfin la solution de ces problèmes où l'inconnu se dérobe à nos interprétations toujours insuffisantes, et voilà que retombait la pesante, l'indéchiffrable trame, protectrice de l'inaccessible, me laissant de cette chute errer à nouveau dans les ombres plus denses de l'incertitude et du doute vite revenus. Devant cette inaptitude à connaître plus que le présent, je fus étreint d'affres angoissantes.

« Quel dieu ou quelle fatalité poussait donc ainsi les êtres en aveugles, sans leur permettre de savoir et d'espérer ! Captifs d'éternelles erreurs, ignorants du but suprême de leurs efforts et si leurs efforts ont un but, savent-ils si ce n'est pas vainement que, depuis des myriades de siècles, les générations s'agitent dans un impénétrable Néant les entourant de toutes parts ? Oh ! la poignante morsure d'impuissance qui, plus cruelle, me déchirait à contempler la silhouette rigide, mal estompée par la lueur décroissante et faible de la mèche déjà fumeuse !

« C'était cela un *être*, ayant pensé, voulu, dont les yeux avaient pleuré de stériles larmes, dont les lèvres avaient dessiné d'inutiles sourires !... un homme, grain d'une poussière animée que le temps semait sans cesse par les espaces ; déplorable et très ignare amas de contradictions, dont l'inconsciente, dont l'inexprimable fatuité s'enorgueillissait de savoir et mesurait tout à ses infimes bornes ! Quand cette forme aurait été dissoute, tout serait dit sur la créature qui l'occupait.

« Mais alors, que deviendrais-je, moi ? Cette dissociation que je constatais en ce moment entre les deux éléments de ce que j'avais considéré une même personne, était-elle définitive ; et dans ce cas pourquoi m'attarder au spectacle de mon enveloppe physique, morte à coup sûr ?

« Ce fut à l'instant exact où je posais cette question que se passa le phénomène inouï dont l'obsessionnelle hantise me possède depuis.

« Une seconde à peine, la chambre, très sombre, s'éclaira violemment.

« Devant moi, sur le mur, se trouvait en pleine lumière un de ces calendriers à effeuiller, assez communs du reste, et celui-là ne présentait rien de particulier : il portait la date du jour :

MERCREDI

15

OCTOBRE

en grosses lettres noires.

« Je vis alors fort distinctement *une main arracher brusquement quelques feuillets*, jusqu'à ce qu'apparût :

23
NOVEMBRE

« A ce moment, la demie d'une heure sonnait à ma pendule... La lampe s'éteignit et je ne me souviens plus.

« Je ne me souviens plus de rien. »

17 octobre.

« ..... Ce matin, j'ai cherché soigneusement et partout les feuilles disparues : je n'ai pu les découvrir..... »

....

— « Tel est le récit que je trouvai, écrit par Louis Brunel, lors de l'enquête à laquelle je dus procéder au sujet de sa mort violente. Par une étrange coïncidence, le *23 novembre* un commencement d'incendie s'était déclaré dans sa chambre, occasionné sans nul doute par la chute d'une *lampe* placée auprès du lit.

« Le cadavre était à demi carbonisé, et cependant la tête, un peu plus respectée par les flammes, ne montrait pas la face grimaçante qu'il est d'habitude de rencontrer en pareil cas. Elle conservait au contraire un air calme, un peu souriant, comme si la douleur n'avait pas été ressentie. La main droite, intacte, tenait dans ses doigts crispés des pages de calendrier du 15 octobre au jour même de l'accident.

« La pendule s'était arrêtée sur la demie d'une heure. »

Feuilletant distraitement le manuscrit du mort, le docteur Nervis se tut, tandis que du regard il interrogeait Maurice de Hautval.

— « A vrai dire, répondit le jeune homme, il me semble que nous nous traînons, comme ce malheureux, dans un labyrinthe d'erreurs, de demi-vérités. Il y fait une nuit que le vacillant flambeau

de Raison ne suffit pas à dissiper, une nuit qui devant nous s'étend, se referme derrière, sans nul fil donné par une bienveillante Ariane. N'y marchons-nous pas à tâtons, courbés, car la voûte impénétrable de la Réalité est trop basse pour nous permettre d'aller le front haut? et nous nous y heurtons en étendant les bras.

« Oui : Louis Brunel a raison ; votre science est vaine, qui reste à jamais incomplète et fausse, muette aux prières, et ne sait nous donner ni espoir ni confiance ! »

— « Je n'hésite pas, mon cher Maurice, à reconnaître avec toi que, souvent, derrière les phénomènes clairement visibles, se dresse la grande figure de l'Inconnu, du Mystérieux, parce qu'encore inexpliqué, deviné plutôt que senti. Mais, si l'Hypothèse va très vite en chemin, si les Imaginaires ont rapidement fait de trouver une solution, satisfaisante en apparence et suffisante en fait à beaucoup d'esprits simples ou trop pressés de conclure, il n'en est pas de même de la science, que tu sembles dédaigner.

« Elle commence par s'assurer d'inébranlables substructions avant d'édifier son œuvre, à laquelle des milliers d'ouvriers travaillent séparément. Par la combinaison de ces efforts simultanés, combinaison lente, très lente assurément, mais consciente, forte, parce qu'elle n'avance qu'à coup sûr et pas très loin, sur un terrain préparé, solide, elle exhausse peu à peu l'édifice de la connaissance, l'agrandit sans crainte de le voir crouler, sans la prétention aussi de l'achever d'un seul coup et de suite. D'ailleurs, dans le fait qui nous occupe, tout peut, il me semble, être ramené à des lois connues : dès lors, plus rien de surnaturel. Encore faut-il les connaître, ces lois !

« Et je ne parle pas pour toi, Maurice, en particulier. Mais combien, s'autorisant de vagues notions, ne trouvant pas en elles, et pour cause, la solution de problèmes complexes, les déclarent irréductibles aux données scientifiques, les rejetant

de ce fait même dans le domaine, pourtant vaste sans cela, de l'Inexplicable !

« Or, Louis Brunel présentait, à ce que j'ai pu en juger lorsque je lui donnais des soins, des symptômes ressortissant à une névrose, qu'on croyait autrefois le privilège exclusif de la femme et dont les recherches de ces derniers temps ont montré la fréquence, plus grande peut-être, chez l'homme : l'hystérie. Entre autres signes de cette affection, il offrait cette complète insensibilité de tout un côté, chez lui le droit, qu'il est ordinaire de trouver dans ce genre de maladie ; d'autre part, des crises sur la nature desquelles il n'y avait aucun doute.

« Que se passe-t-il le 15 octobre ?

« Louis Brunel tombe, à la suite des circonstances qu'il a lui-même indiquées, dans un de ses accès, qui, d'après la description qu'il nous laisse, contient tous les caractères du *vigilambulisme hystérique.* Tu sais, du reste, que cet état de dédoublement de la personnalité qui possède, avec le sommeil hypnotique, des analogies allant presque jusqu'à l'équivalence, est l'égal d'une attaque d'hystérie.

« C'est pendant cet état second que de son membre anesthésique, dont il ne pouvait par conséquent percevoir les mouvements, il arrache les feuillets du calendrier. Il voit alors une main exécuter cet acte et ne peut concevoir que cette main est sienne, puisqu'il n'en reçoit aucune sensation : aussi lui a-t-il semblé qu'il s'agissait d'un autre.

« Le lendemain, revenu à lui, il est extrêmement frappé de la lacune présentée par le calendrier, et, à la faveur de cette émotion, la scène qu'il a jouée la veille apparaît plus ou moins vaguement à sa conscience. Remarque à ce propos l'abondance avec laquelle il s'étend sur les détails la précédant et sa brièveté relative au sujet de la partie principale du récit.

« Pendant plus d'un mois la date 23 novembre reste devant ses yeux : quoi d'étonnant qu'il se

produise, du fait de cette obsession, chez un sujet ainsi prédisposé, une véritable autosuggestion d'où résulte, au jour indiqué, le retour d'un accès sans doute analogue ?

« Au cours de cette nouvelle crise, les évènements qui ont eu lieu lors de la précédente reviennent en précis souvenirs — ce qui est de règle. Voilà expliquée sa facilité à retrouver les pages détachées, ce dont il avait été incapable à l'état de veille.

« L'attaque se termine, comme de coutume, par quelques gestes convulsifs auxquels nous devons probablement attribuer l'accident final, chute de la lampe, provoquant l'incendie dont il meurt. La sérénité du visage se rapporte naturellement à l'hémi-anesthésie du côté droit. Quant à l'heure précise, le motif en est plus simple encore : la chaleur développée au moment de la catastrophe et qui a arrêté la pendule ! »

GASTON DANVILLE.



LA MONTAGNE DU DOUTE

A Charles Morice.

I

Sous ses cheveux, pleurs d'un soleil occidental,
Sentant tourbillonner les ailes prophétiques
Des funèbres corbeaux aux plumes de métal
Qui clamaient les gibets émergeant des portiques,

Jésus, désabusé de l'ave des faubourgs,
Fuyait, à pas traînants, la muraille écarlate
Où vibraient les tubas de bronze et les tambours
Et les boucliers d'or des soldats de Pilate.

Il allait, soulevant les poudres du chemin,
Dardant ses bras en croix vers l'azur implacable
Où son œil épelait ton forfait, ô demain,
Eclaboussant de sang la Table irrévocable...

Sous son front se dressaient des hontes de banni
Blême du geste noir des sinistres solives.
Lorsqu'il fut arrivé sur le Gethsémani,
Le jardin bienveillant où croissent les olives,

Il se laissa tomber parmi les gazons roux,
Ecrasé sous le plomb des lois théologales,
Et laissant essorer — le menton aux genoux —
Des sanglots qui montaient dans le chant des cigales.

II

— « Mon père ! pleurait-il, mon père, pitoyez !...
Vous avez fait de moi le poète sublime
Qui ne trébucha point aux fossés côtoyés,
Qui ne saigna jamais aux stupres de Solyme !

Vous avez fait de moi le rêveur soucieux :
Vous m'avez mis au cœur la barbare Chimère
Brûlant les murs de chair qui l'exilent des cieux !...
— Dédaignant les grelots de la joie éphémère,

J'ai vécu dans l'azur de mon œuvre lointain,
Espérant conquérir la pourpre des mémoires
Et laisser aux hivers du vieux monde latin
Le doux verbe d'amour, torche des noirs grimoires !

Je me suis dit : Comme un vaisseau, plein d'échansons,
Mon Cœur accostera les époques futures !
Nos fils conserveront le vin de mes chansons
Au fond de respectueuses architectures !

Je serai l'amulette et le bon talisman
Que portera la vierge au col de sa tristesse !
Je serai la maîtresse et je serai l'amant !
Sous tous les ciels, j'aurai la gloire comme hôtesse !

— Mon père, j'ai jeté tous les hochets humains,
Eternels contempteurs des triomphes du Verbe,
Ne voulant employer mes deux fragiles mains
Qu'à pétrir l'or têtu de mon œuvre superbe !..

— Mais voilà qu'aujourd'hui des frissons singuliers
Se hérissent en moi, comme un nœud de reptiles ?...
— Qui donc a fait ainsi craquer les lourds piliers
Soutenant les pignons de mes hauts péristyles ?...

Mon palais qui, déjà, se découpait dans l'air
M'a paru chanceler, des caves jusqu'aux dômes,
Ainsi que, dans les temps, au formidable éclair
De votre œil, ont tremblé les toits d'or des Sodômes !

Hélas ! Quel doigt mauvais courbe vers le ravin
Le mur présomptueux et les tours de mon rêve ?...
Des hiboux m'ont crié : — « Ton œuvre sera vain !
« Tes marbres deviendront le sable de la grève !

« Tu connaîtras la nuit !.. » Et des corbeaux m'ont dit :
— « Sur ton palais détruit, la populace abjecte
« Dressera le gibet du serf et du bandit
« Pour y clouer le corps du trop fier architecte !

« Nous mangerons ta chair !.. » Des présages de mort
Surgissent sous mes pas en sifflantes vipères !...
Arrachez le serpent de l'angoisse qui mord
Mon cou, Dieu pitoyable, ô père de mes pères !...

Seigneur, n'endeuillez point mes roses lendemains !
Ne foudroyez, Seigneur, les clochers de mon zèle !.. »
— Et Jésus enfouit son beau front dans ses mains
Et se mit à pleurer des larmes de gazelle...

III

Dans les cheveux émeraudins des oliviers,
Les cigales riaient. Au profond des vallées,
Le grelot des taureaux et le chant des bouviers
Se mêlaient aux doux cris des femmes cajolées...

Alors, les poings tendus vers toi, Jérusalem,
Jésus gémit : — « Oh ! maudit soit mon destin rude !
— Que ne suis-je resté l'enfant de Béthléem,
L'adolescent joyeux, couleur de multitude ?...

Sans rêver les lauriers d'un forum courtisan
Ni ce triomphe vain que de vils bras opèrent,
Que ne suis-je resté le petit artisan
Qui poussait en chantant le rabot de son père ?...

Buveur d'azur, chanteur de mots mélodieux,
Rêvant la bonne trêve aux haines empirées,
J'ai voulu leur parler le langage des dieux,
J'ai voulu leur verser le vin des empyrées...

— Et voilà que leurs dents ingrates m'ont crié :
Non ! Plutôt, donne-nous ton sang de pourpre à boire !
Il nous faut le sang de ton corps pilorié
Pour teindre le manteau de pourpre de ta gloire !...

— Certes, à ce jeu sombre, il existe un dupé,
Un gueux volé rêvant d'illusoires largesses !
— O mon père !.. J'ai peur !.. Me serais-je trompé ?...
Tenaient-ils donc, ces fous, les réelles sagesses ?

Etaient-ils les diseurs de vos bonnes leçons ?
Votre souffle azuré soufflait-il en leurs voiles ?...
— Etait-ce le poète, amoureux de chansons,
Avare seulement de l'or de vos étoiles,

Le juste, qui chassait du Temple les marchands,
Qui versait aux passants le miel de ses paroles,
Etait-ce le glaneur de rêves et de chants,
Etait-ce le semeur du blé des paraboles,

Etait-ce moi, mon Dieu, qui faisais faux chemin ?.. .
Ingénu charlalan de louches utopies,
Ignare traducteur du royal parchemin
Erigeant en vertu ses rares myopies,

Etait-ce moi le piteux fou, le dément vil,
Babilleur de vers creux qu'on bafoue et qu'on raille ?
Et ceux dont je pleurais le labeur puéril,
Ceux dont je proclamais la proche funéraille,

Lévites, marchands, rois, prêtres du bon Présent,
Savaient-ils donc le mot dont Jésus désespère ?...
— Ah ! que ne suis-je encor le petit artisan
Qui poussait en chantant le rabot de son père !...

— Oh ! pourquoi, quémandeur de socles idéaux,
Me suis-je retiré de la commune joute ?
Pourquoi les lourds destins, rudes et inféaux,
M'ont-ils forcé de fuir la banale grand'route ?

— Loin des rhéteurs, et du forum, et du tambour,
Dans la fraîcheur des beaux palmiers de Galilée,
J'aurais pu, comme un autre, au fond d'un petit bourg,
Connaître les douceurs d'une vie étoilée !...

Et bâillonnant mon cœur, forçant mon être entier
A boire le désir de quelques minces sommes,
J'aurais pu demeurer l'hilare charpentier
Qui sculpte le cercueil et le berceau des hommes...

De l'aube au soir, courbé sur mon humble établi,
J'aurais goûté la joie ineffable que donnent
La fatigue des bras, l'ignorance ou l'oubli,
L'outil que l'on reprend, l'outil qu'on abandonne...

Comme eux tous, j'eusse aimé la femme aux douces mains
Qui met, de ses baisers, la maisonnée en fêtes...
Oh! chers beaux yeux de femmes! astres de nos demains!..
Oh ! Genoux indulgents pour reposer nos têtes !..

Oh ! Seins roses ! donneurs des plus roses printemps !
Oh ! Caresses de soie !.. Obscur parfum des tresses !
Lèvres qui distillez les doux orviétans !...
Vous auriez éclairé la nuit de mes détresses !...

— Pourquoi m'avoir, Seigneur, signé de l'oint fatal !
— Ah ! le doux souvenir des ciels de Galilée...
Que ne suis-je resté sous le chaume natal ?...
Il y avait un puits au fond de la vallée...

Des chansons frissonnaient dans les hauts palmiers verts
Et la lune argentait les micas de l'allée....
Chaque soir, à pas lents, des femmes allaient vers
Le charitable puits au fond de la vallée...

Les seaux d'airain brillaient comme des vases d'or...
Elles allaient, sous le ciel bleu, semé d'étoiles,
Tandis que frémissaient avec des bruits d'essor
Leurs larges pantalons de tabis ou de toiles...

J'allais parfois m'asseoir au pied d'un vieux figuier
Près du temple, aux coupoles blanches, peu hautaines.
Les champs bariolés semblaient un échiquier...
Des enfants fleurissaient les roseaux des fontaines.

Je parlais aux marchands qui menaient les chameaux
Aux filles qui dansaient dans le gazon .. Oh ! l'une,
Je me souviens. Ses yeux semblaient d'obscurs émaux.
Ses cheveux envolés étaient couleur de lune.....

J'eusse aimé m'endormir en la paix de ses bras
Et baigner mon front chaud parmi sa toison rousse,
Et causer avec elle à l'ombre des cédrats....
Elle était la plus belle et semblait la plus douce...

Je me chantais, la nuit, les mots qu'elle avait dits..
Son souvenir parfumait d'ambre mes paresses...
Notre vie eût été l'éternel paradis,
Le bleu jardin, fleuri des exquises caresses. .

— Quel doigt, quel doigt haineux, tortureur et jaloux,
M'a donc précipité, loin de sa chère couche,
Dans la fosse des ours, des tigres et des loups? ..
— Je mangeais quelquefois des muscats à sa bouche.

Notre vie eût été l'éternel paradis. .
— Ah ! Soyez maudit ! Vous que j'appelais mon père,
Dieu, bourreau du poète et gloire des bandits !
Complice du vautour, compère des vipères !

Toi, qui nous mets au cœur les Rêves, ces cancers,
Sois maudit, créateur des tortures insignes,
Barbare potentat qui veux pour tes desserts
Le sang de tes bouffons et le râle des cygnes!...

Sois maudit, ô vieillard égoïste et brutal!...
Etrangleur d'alcyons! Badin tortionnaire
Qui plantas en mon front tes griffes de métal
Et qui mis en mon âme un peu de ton tonnerre

Afin de te jouer du fantoche odieux
Qui, sentant en sa chair la divine étincelle,
Prophétise et se dit de la race des dieux,
Et pense d'astres d'or emplir son escarcelle!...

— Pour dorer d'un souris ta morne éternité,
Pour égayer ta vieille rate inassouvie,
Tu fis de moi le Fou, banni de la cité,
Qui cueille les chardons dans les champs de la vie!

Tu m'as fait chevaucher le Rêve décevant
Qui, loin des cheveux d'or dansant près des fontaines,
Galopait, à travers les foudres et le vent,
Vers l'illusoire tour des chimères lointaines!...

— Mais, aujourd'hui, le Rêve est mort, l'obscur cheval!
Et je n'espère plus le triomphal symptôme,
Ayant sondé la pente éternelle du val :
Je roule dans l'enfer, chevauchant un fantôme!...

Je roule, loin des paix de l'égoïste azur,
Parmi le désespoir des énigmes bien tues!
Je roule dans le gouffre infiniment obscur
Où je ne verrai point surgir l'or des statues!...

— Mais, puisque j'ai perdu les idéaux songés!
Puisque je ne crois plus à mes chansons hautaines!
Puisque je ne peux plus — oh! désirs naufragés! —
Revoir les cheveux d'or dansant près des fontaines!...

Puisque je suis le blanc martyr, aux poings liés,
Dont ont craqué les os aux marteaux de la forge,
Et puisque, pour flétrir les édits dépliés,
Il ne me reste plus que les cris de ma gorge,

Je crierai vers ton trône et vers ton paradis
Mes malédictions et mes fous anathèmes !...
Dieu méchant! Dieu bourreau! Dieu noir! Je te maudis!
Et sur toi je vomis le fiel de mes blasphèmes !... »

IV

— Et Jésus, haletant, vers le ciel bleu cracha !
— Les cigales, alors, se turent dans chaque arbre,
Et l'astre agonisant, tout à coup, se cacha
Derrière les grands monts d'émeraude et de marbre..

Et l'azur, devenu terrible et frémissant,
Béa, comme troué de quelque lance impie,
Et ce fut le deuil lourd d'un grand fleuve de sang
Roulant vers l'horizon lointain d'Ethiopie...

Mais, éructant encor vers le ciel irrité
Le douloureux venin de sa rage futile,
Jésus s'en retournait déjà vers la cité,
Ses deux lèvres saignant du blasphème inutile :

Sous ses cheveux, pleurs d'un soleil occidental,
Toujours tourbillonnaient les ailes prophétiques
Des funèbres corbeaux aux plumes de métal
Qui clamaient les gibets émergeant des portiques...

Et bientôt, il pleura, ses yeux blasphémateurs
Au ciel, rêvant peut-être encor le bon dictame !...
— Mais l'Ange, messager des mots consolateurs,
Ne vint point éclairer le tombeau de son âme.

Octobre 1889.

G.-ALBERT AURIER.



LE THEATRE DE LA DOULEUR ET DE L'AMOUR

Marionnettes Sacrées

> ...... sacroque dat oscula ligno
> Transfixosque pedes clavis et pectus apertum
> Sacraque profuso fletu rigat ora, suisque
> Objicit hanc vitiis mortem, nec obire vicissim
> Abnegat, ante novo malesanam crimine mentem
> Quam sceleret tantosque Dei frustretur amores
> (Jacobi Vanierii e societate Jesu sacerdotis, *Praedium rusticum.* Libro VIII°)

Grâce à quelques Grandmougin et à d'autres Jean Béraud, se prétendant poètes ou peintres, qui avilirent la légende divine jusqu'à la rendre, pour les bourgeois les moins suspects d'intelligence, presque aussi intéressante qu'un vaudeville ou un tableau de genre, Notre Seigneur Jésus-Christ fait momentanément, dans la presse et dans le monde, une assez bonne figure. Le hasard m'a mis entre les mains et la beauté du titre m'a invité à lire un curieux livre : *Theatrum dòloris et amoris*, écrit au début du siècle dernier par un Jésuite Bavarois, le Père François Lang, qui a arrangé, lui aussi, pour le théâtre le récit de la Passion. Cette œuvre singulière pourrait bien être le dernier drame liturgique, en pleine époque classique, et la première tragédie religieuse où l'on ait, avant le Petit Théâtre de la Galerie Vivienne, remplacé les acteurs par de simples marionnettes. Voici plus exactement comme elle se présente au public :

Theatrum doloris et amoris *sive considerationes mysteriorum Christi patientis, et Mariae matris dolorosae subcruce condolentis filio piis affectibus conceptae, et in oratorio almae sodalitatis majoris B. V. Mariae ab angelo salutatae Monachij per verui jejunij Sabbathinos dies sub vesperum D D. sodalibus pie meditantibus ad lampades expositae. Nunc ad plurium utilitatem in lucem publicam*

datae a P. Francisco Lang *Soc. Jesu, ejusdem sodalitatis p.t. praeside, cum Privilegio Sac. Caesar. Majest. et facultate Superiorum. Venales prostant apud Joannem Hibler Bibliopolam Monacensem. Monachij. Typis Mathiae Riedl, anno 1717.* in-4° IV + 152 pages (1).

Quelle fut la vie du P. François Lang, on ne le sait pas trop; celle d'un Jésuite, comme il y en eut beaucoup, et qui n'a pas laissé dans l histoire de sa Compagnie de souvenirs très éclatants. Il avait été reçu en 1671 ; il mourut le 5 octobre 1752, après avoir été de 1692 à 1706 directeur de la congrégation latine (2). C'est entre ces deux dates qu'il composa son *Theatrum doloris et amoris*, pour l'édification des membres de la congrégation. Il faut peut-être rappeler que les congrégations de la Sainte Vierge, imaginées vers 1569 par Jean Léon, alors régent de cinquième en Italie, avaient d'abord simplement réuni pour les exercices pieux les élèves d'un même collège. Mais elles s'étendirent bientôt et les anciens élèves, dispersés dans la vie civile, s'y retrouvèrent sous la direction d'un Père Jésuite, auquel s'adjoignaient un préfet, deux assistants et un secrétaire laïques. Les papes ne manquèrent pas d'approuver ce mode de persuasion insinuante et

(1) NOTE BIBLIOGRAPHIQUE. Je signale aux curieux qui voudraient de plus amples détails deux autres ouvrages analogues du même auteur:

Theatrum solitudinis asceticæ sive doctrinae morales per considerationes melodicas ad normam sacrorum Exercitiorum S. P. Ignacij compositæ et in alma sodalitate B. V. Mariæ ab angelo salutatæ Monachij per verni jejunij dies dominicas, horis pomeridianis, in Theatro exhibitæ. Nunc ad plurium utilitatem, etc. *Venales prostant apud Joannem Hibler*, etc. *Monachij 1717*, in-4, 315 pages.

F. Lang *Soc. Jesu dissertatio de arte scenica cum figuris explicantibus et de arte comica Monachij 1727*, petit in-8 gravure.

(2) *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, par Augustin de Backer de la Compagnie de Jésus, avec la collaboration d'Aloïs de Backer et de Charles Sommervogel de la même compagnie. Tome II, Liège-Lyon, 1872; — et Baader, *Lexicon verstorbener baierischer Schriftsteller*. Augsbourg-Leipzig, 1825.

subtile. Grégoire XIII, en 1584, affilia à Rome toutes ces congrégations, et Benoist XIV dans la bulle d'or *Gloriosae Dominae* de 1748 en fit le plus vif éloge. C'est à cette assistance de bonne volonté, formée de gens relativement instruits, que le Père Lang offrit, en vingt-deux samedis soirs, le spectacle de la Passion. Il aurait pu, comme d'autres Pères, s'illustrer par des tragédies profanes, des *Lysimachus* et des *Brutus*, ou même composer des ballets et les danser au besoin (1). Il aima mieux reprendre, sans s'en douter, je le crains, la tradition commencée plus de quinze cents ans auparavant par le *Christos paschôn*. Grâces lui en soient rendues !

Les membres de la congrégation se réunissaient le samedi soir dans leur oratoire. Là, ainsi que l'on fait maintenant pour les matinées, des rideaux interceptaient la lumière naturelle et des flambeaux et des lampes éclairaient seuls le théâtre dressé dans le fond. Après une courte prière intérieure, la toile se levait et des personnages figurés sur des transparents (« per chartas transparentes »), ou en bois peint et sculpté, représentaient le Mystère sur lequel, ce soir-là, portait la méditation. Après une « exposition » des principaux motifs édifiants suggérés par la scène Evangélique, venait une « considération » silencieuse d'à peu près un quart d'heure ; puis on chantait quelques strophes accompagnées de musique qui exprimaient les « affections » de l'âme, émue par un tel concours de la poésie, de l'éloquence et de l'art théâtral. Ensuite le directeur passait à un second, puis à un troisième point, avec ou sans changement de décor, et l'exercice, pour cette fois, était terminé. Ainsi que tout dramaturge un peu sérieux, le Père Lang s'inquiète beaucoup des conditions matérielles du spectacle, il essaie d'expliquer de son mieux comment manœuvraient

(1) Cf. *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus*, composée sur les documents inédits et authentiques, par J. Crétineau Joly. Paris-Lyon, 1845-46.

ses marionnettes, taillées autant que possible dans des planches plates et comme telles plus faciles à ficher dans le parquet du théâtre. Il attache aussi une importance capitale à bien exécuter les changements à vue : pour cela, il y a au parquet quatre rainures ; la première et la troisième portent un décor, les deux autres les personnages, ce qui permet de changer séparément les uns et les autres sans avoir besoin de baisser le rideau. On devine à la simplicité même avec laquelle l'inventeur parle de sa découverte qu'il a un juste sentiment de sa valeur, et au fond il est aussi légitimement satisfait de lui que cet étrange Père Kircher, de la même Compagnie, qui avait, un demi-siècle plus tôt, trouvé la lanterne magique (1).

Peut-être les personnes qui n'éprouvent aucune indignation à voir les crèches de Noël, les tombeaux du Vendredi-Saint et toutes les répugnantes polychromies de la rue Saint-Sulpice, s'étonneront-elles qu'à une époque de foi religieuse encore vivace, mais peu naïve, on ait toléré de semblables représentations. Le Père Lang leur avait d'avance répondu, en expliquant pourquoi il avait adopté cette méthode. « Ainsi, dit-il, ceux qui n'étaient point assez habiles à méditer, en voyant des figures matérielles, se trouvaient obligés d'imposer à leur imagination des formes déterminées ; puis le cours naturel des idées les forçait à plier aussi leur volonté à l'obéissance de la vertu. » Et de fait le fondateur de l'Ordre l'aurait approuvé grandement : dans les *Exercices spirituels*, il recommande d'une manière formelle « les applications des sens », la vue d'abord, et ensuite l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher (*Cinquième exercice de la première semaine*). Il semble même qu'Ignace de Loyola ait suggéré presque directement cette tentative en apparence singulière. N'a-t-il pas écrit : « Le premier prélude est une certaine disposition de lieu que l'on

(1) *Ars magnae Lucis et Umbrae in mundo*. Romae, 1645-46.

se figure, pour laquelle comprendre il faut remarquer qu'en toute méditation que l'on fait sur des matières corporelles, comme sur Jésus-Christ, on doit se représenter dans son imagination un lieu corporel où se passe la chose que nous devons contempler, comme un temple ou une maison en laquelle nous trouverons Jésus-Christ ou la Vierge Marie et le reste de ce qui appartient au sujet de notre contemplation ». (1)

Bien plus ; le plan de ces méditations scéniques du Père Lang est le même que celui des *Exercices spirituels* de la troisième semaine. Chez Ignace de Loyola, « la première contemplation de cette semaine est du dernier souper de Jésus-Christ » ; le troisième point de la première exhibition est ici la Cène, et c'est tout au plus si en manière de prologue l'auteur a ajouté le départ de Béthanie et le lavement des pieds. Mais à part cette légère divergence, il n'a fait que mettre en action et illustrer de métaphores le livre du maître, bien plutôt que l'Évangile.

L'œuvre qui en est provenue est fort surprenante et d'une agréable ambiguïté. On ne peut pas qu'elle ne fasse penser aux drames liturgiques ; cependant l'inspiration en est si différente, la langue si peu appropriée au sujet, que cette survivance du moyen âge dans un temps de pompe et de régularité classiques a quelque chose de de quasi monstrueux. En bon humaniste, familier avec les élégances du discours latin, le Père Lang étale bravement toute la friperie cicéronienne et mythologique. S'il parle de la colère divine, ce ne sera pas sans l'appeler *Nemesis*. Jamais il ne dira l'enfer, mais bien *Orcus* ou *Tartarus*, et l'horreur de l'avarice ne saurait, à son gré, être mieux exprimée que par une allusion à l'*Auri*

(1) *Les Exercices spirituels de Saint-Ignace de Loyola*, fondateur de la compagnie de Jésus traduits du Latin en Français par un père de la même compagnie. A Anvers chez Michel Buobbaert, à l'enseigne de Saint-Pierre, 1673 avec permission des supérieurs.

sacra fames de Virgilius Maro : « A quoi ne pousses-tu pas les cœurs des mortels, faim impie du rouge métal ! » Les flagellateurs du Christ ne sont autres que des Cyclopes ; Judas se conduit à l'égard du Fils de l'Homme comme Brutus avec Jules César ; les stoïciens ont prêté leur *Sustine, abstine* ; les grammairiens grecs, la division de la tragédie en protase, épitase et catastrophe ; bref, aucune fleur surannée n'est absente et voici même, dans tout son ridicule et sa hideur, Marcus Tullius Cicero, effigie antique d'Adolphe Thiers, qui apporte le fameux *Quousque tandem*.

Il est vrai qu'ici l'urbanité ne demandait pas moins : Jésus-Christ hésite à boire le calice ; l'Amour et la Douleur se combattent en lui ; il faut que cette lutte prenne fin, et, pour s'adresser au Sauveur et l'inviter à « avoir du courage », ainsi qu'on dit de nos jours à la Roquette, ce n'est pas trop d'une apostrophe aussi correcte. Ce coup d'aile opportun relève ce qu'il y a ensuite d'un peu vulgaire dans le raisonnement du Père Jésuite : « Mais, ô Jésus très affligé, permettez-moi de vous objecter seulement ceci : qu'adviendra-t-il de nous malheureux, si vous refusez de mourir ? Buvez enfin le calice de la Passion ! » Le discours est involontairement comique et blasphématoire ; et ce n'est rien encore : nombre de passages sont plus extraordinaires. J'en citerai deux entre beaucoup. L'institution de l'Eucharistie est donnée comme « le stupéfiant projet de l'Amour ingénieux. » D'une part, l'ordre de son Père obligeait le Christ à quitter ce bas monde ; et d'autre part son amour pour les hommes lui commandait d'y rester : cruelle alternative. « Fais attention, ô âme, et sois stupéfaite ! il s'en est allé loin de tes sens, mais il reste avec toi cependant par la foi. Pour jouir de ton amour, il s'est caché sous le voile de l'hostie, où on le voit avec les yeux de l'âme, lui que les yeux du corps ne devaient plus voir. » Mais la plus admirable peut-être de ces imaginations dépasse en fantaisie charmante tout

ce que pourrait inventer Monsieur Jules Simon, en sa féconde cervelle de sacristain : Jésus-Christ dépouillé de ses vêtements inspire au Père Lang des réflexions on ne peut plus vertueuses: « Très divin Sauveur, comment avez-vous pu astreindre votre pudeur à un si épouvantable supplice ? J'admets la perfidie du traître, j'admets la fuite des disciples, j'admets vos chaînes, les soufflets, les railleries, les crachats, les coups ; je n'admets pas votre nudité. La religion des anciens admire qu'une matrone soit morte pour n'avoir pu supporter d'être mise à nu en public. Qu'il ne vous soit pas advenu la même chose, voilà ce dont s'étonne encore plus notre piété, et que vous ayez pu vivre après une telle honte ! »

Hélas ! tout n'est pas d'un grotesque si inattendu : il est difficile que le génie se soutienne sans aucune défaillance. *Le Théâtre de la douleur et de l'amour* n'est remarquable le plus souvent que par la platitude et la niaiserie tout élémentaires. C'est pitié de voir comme, dans les strophes destinées à exprimer les « affections » de l'âme, les beaux rhythmes d'autrefois sont déchus et maltraités. Il n'est pas pour l'oreille de plus grande fête que d'ouïr une prose latine de la bonne époque, avec ses alternances régulières de temps faibles et de temps forts, ses rimes pleines, ses riches allitérations qui se répondent symétriquement. Sans doute le Père Lang connaît, pour les avoir chantées au chœur, les hymnes merveilleuses qui font la gloire du catholicisme ; il ne craindra même pas de les démarquer et d'écrire, après le *Dies iræ* :

Cum fulgebit dies illa
Sorbens mundum in favilla.

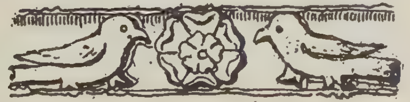
Mais ce pauvre homme n'a aucune idée des lois rhythmiques qui assurèrent mystérieusement une puissance dominatrice aux proses du moyen âge ; et c'est hasard qu'il ait pu écrire une strophe comme celle-ci :

Tu, mi Jesu, vulneraris,
Duro serto coronaris,
Perforaris vepribus.
Heu! nos membra delicata,
Pervagamur mundi prata,
Ut cingamur floribus.

En général les accents tombent où ils peuvent; les rimes sont réduites à de misérables assonances et la pensée va de pair avec cette indigente harmonie. C'est donc hasard, ou peut-être plagiat: car tout le poème consacré à la Couronne d'épines est ainsi fort convenable de technique et d'expression, au point de faire tache dans l'œuvre.

Mais en stricte équité, tout le monde ne peut pas être Adam de Saint-Victor, et il faudrait tenir compte au Père Lang des circonstances où il écrivait. Son auditoire était composé de gens honorables, occupant dans la société des situations qu'on estime, magistrats, gros marchands, riches bourgeois prétendant à la littérature, et qui se flattaient de leur science à reconnaître au passage des centons d'auteurs latins. Il a donné à ces âmes vulgaires la pâture qui leur convenait: et c'est en cela que la psychologie des Jésuites se montre avisée. S'il est un peu étonnant que l'esprit subtil de M. Maurice Barrès se soit laissé piper par une œuvre aussi médiocre, du côté de l'intellect, que les *Exercices* d'Ignace, on ne peut nier que pour le troupeau l'emploi de moyens grossiers, matériels, presque mécaniques, ne soit d'une sûre efficacité. Aussi des livres tels que le *Theatrum doloris* sont-ils réconfortants pour notre vanité d'hommes modernes: ils laissent supposer que la stupidité ne soit point le privilège exclusif de ce siècle, ainsi qu'induirait à le croire d'abord l'universelle faveur que rencontrent chez leurs contemporains des scribes comme MM. Dubrujeaud et Henri Fouquier, par exemple.

PIERRE QUILLARD.



MIMES

I

LA PRINCESSE ÉLIACINE

Personnages.

LE PRINCE DAMASCENUS.
LA PRINCESSE ELIACINE.
LA NOURRICE DE LA PRINCESSE ELIACINE —
SARDANAPALE.

Accoudés au balcon de pierre, où deux paons versicolore s'embrasent d'un suprême rayon, Damascenus distraitement regarde vers un invisible clocher que voilent des peupliers; Éliacine effeuille son bouquet de marjolaines, et les fleurs incroyables tournoient et tombent sur l'eau verte qui les berce. La Nourrice, assoupie, a laissé choir les laines qu'elle tricotait. Sardanapale s'est couché à ses pieds.

LA PRINCESSE ÉLIACINE

Entendez-vous sonner les cloches ?... Entendez-vous sonner les cloches ? Entendez vous sonner les cloches?

LE PRINCE DAMASCENUS

Vous entendez sonner les cloches ?

LA PRINCESSE ÉLIACINE

J'entends sonner les cloches.

LE PRINCE DAMASCENUS

Vous entendez sonner les cloches ?

LA PRINCESSE ÉLIACINE

J'entends sonner les cloches dans l'air du soir et dans ma tête.

LE PRINCE DAMASCENUS

Les cloches sonnent dans l'air du soir et dans sa tête !... Vous entendez sonner les cloches ?

LA PRINCESSE ÉLIACINE

J'entends sonner les cloches dans l'air du soir et dans mon cœur... N'entendez-vous pas sonner les cloches dans votre cœur, Damascenus ?

LE PRINCE DAMASCENUS

Eliacine, êtes-vous bien sûre d'entendre sonner les cloches ? Le soleil n'est pas couché. Les cloches n'ont pas encore sonné l'Angélus.

LA PRINCESSE ÉLIACINE

Les cloches de l'Angélus ont sonné dans ma chair, et ma chair tremble comme la robe des cloches, quand les cloches ont sonné l'Angélus... N'entendez-vous pas sonner les cloches, Damascenus ? N'entendez-vous pas sonner les cloches dans votre chair ?

LA NOURRICE, *rêvant*

La Mariée s'avance au son des cloches... Les cloches, les cloches de la Mariée... Mon bavolet s'en est allé avec le son des cloches.

LA PRINCESSE ÉLIACINE

Elle entend sonner les cloches et vous ne les entendez pas, Damascenus?... Mais répondez-moi donc! Entendez-vous sonner les cloches?

LE PRINCE DAMASCENUS

Pourquoi voulez-vous que j'entende sonner les cloches? Ce n'est pas l'heure où l'on entend sonner les cloches...Vraiment, Eliacine,vous entendez sonner les cloches?

LA PRINCESSE ÉLIACINE

J'entends sonner les cloches dans l'air du soir et dans mon âme... Ah! Damascenus, ne les entendez-vous pas sonner, les cloches?

LE PRINCE DAMASCENUS

Personne n'entend sonner les cloches. Les gens n'entendent pas sonner les cloches. Les bêtes n'entendent pas sonner les cloches. Sardanapale n'entend pas sonner les cloches. Ce n'est pas l'heure où l'on entend sonner les cloches.

SARDANAPALE

Il ouvre les yeux, remue la queue et signifie par un aboiement discret que, lui aussi, il entend sonner les cloches.

LA PRINCESSE ÉLIACINE

Sardanapale entend sonner les cloches. La Nourrice entend sonner les cloches. Les bêtes entendent sonner les cloches. Les gens entendent sonner les cloches. Il n'y a que vous, Damascenus, qui n'entendiez pas sonner les cloches!... Entendez-vous sonner les cloches?... Damascenus, les cloches sonnent dans l'air du soir et dans l'eau verte, les cloches sonnent dans l'eau verte et dans ma tête, les cloches sonnent dans ma tête et dans mon cœur, les cloches sonnent dans mon cœur et dans ma chair, les cloches sonnent dans ma chair et dans mon âme... Les cloches sonnent dans l'eau verte!... Oh! je veux aller dans l'eau verte entendre sonner les cloches!... Les cloches sonnent dans l'eau verte! Oh! comme elles sonnent, les cloches, dans l'eau verte, Damascenus, comme elles sonnent, comme elles sonnent, les cloches, dans l'eau verte! Oh! les impérieuses cloches, qui sonnent

dans l'eau verte pleine de marjolaines ! Damascenus, n'entendez-vous pas sonner les cloches ?

LA NOURRICE, *rêvant*

La Morte s'avance au son des cloches...Les cloches, les cloches de la Morte... Mon bavolet s'en est allé avec le son des cloches.

Le soleil meurt, le brouillard tombe, l'Angélus sonne, Eliacine ferme les yeux, Damascenus baise en pleurant ses lèvres mortes.

FIN

II

APHORISMICULETS

SUR LA CUISINE

1

Supprimer les petits pois, c'est priver le pigeon d'une des sauces auxquelles on le mange.

2

On peut dire d'une façon générale que les œufs durs s'obtiennent par une cuisson *prolongée;* toutefois, il est prudent de ne pas la *prolonger* outre mesure : *est modus in rebus.*

SUR LA VOIX DU SANG

1

Présentez un œuf rouge à une poule : elle méconnaitra le fruit de ses entrailles.

SUR L'HISTOIRE

1

Si Napoléon n'y était pas mort, l'île de Sainte-Hélène serait beaucoup moins connue qu'elle ne l'est : à quoi tient la célébrité des îles !

SUR LE COURAGE

1

La crainte, à y bien réfléchir, est une des formes de la peur.

SUR L'AMOUR

1

Les passions sont moins vives à trois ans qu'à trente.

2

A soixante ans, une Française a perdu sa première fraîcheur. Chose curieuse : il en est de même en Russie.

SUR L'HYMÉNÉE

1

Lorsque le poupon assiste aux noces de ses parents, l'observateur se dit : « Voilà de la besogne faite. »

SUR LA FÉLICITÉ

1

Les hommes seraient plus heureux s'ils se comprenaient mieux : les désaccords viennent presque toujours de malentendus.

2

Soyez heureux : c'est là le vrai bonheur.

QUASI.



COMMENT ON NOUS JUGE EN ITALIE

L'autre mois, parmi les livres que l'éditeur Gianotta de Catane prenait la peine de m'envoyer, il s'en trouvait un de critique littéraire signé Luigi Capuana (1). Ce fut le premier ouvert, car un ouvrage de M. Capuana a grandes chances de n'être pas quelconque, et, par le temps qui court, ceux qui valent la peine d'être lus se font rares, même chez nous. Mais quel ne fut pas mon étonnement à voir qu'il y était question du Théâtre Libre, du Théâtre d'Art, et que ces sujets y étaient traités avec une compétence, une politesse qui sont des leçons de prince à l'adresse de plusieurs de nos critiques patentés. J'ai cru donc

(1) *Libri e Teatro*. Luigi Capuana. 1 vol. (Niccolo Gianotta, editore. Catane. 1892.)

qu'il intéresserait les lecteurs du *Mercure de France* de savoir ce que pense un des bons critiques d'Italie des tentatives de ceux que l'on pourrait appeler — en poursuivant la comparaison ébauchée au *Figaro*, par M. Huret, je crois, entre le *Mercure de France* et la *Revue des Deux-Mondes* — vos poètes et vos auteurs ordinaires. Et si, par la même occasion, j'indique aux curieux de littérature étrangère un auteur très fort — comme on dit en style de journal — j'aurai vraiment atteint le but que je m'étais proposé — un but tout à fait *devoir présent*, d'ailleurs, n'est-il pas vrai ?

Deux mots sur l'auteur : M.. Luigi Capuana est avec M. Giovanni Verga, dont il est, depuis de longues années, l'ami très intime, le représentant le plus en vue du naturalisme italien — ou, selon la manière de dire de là-bas, du vérisme. Il a publié *Giacinta*, un roman brutal et palpitant que l'on a été jusqu'à com-comparer à *Madame Bovary* et qui eut bien quatre éditions. Ce qui, en Italie, indique un grand succès, car en librairie, comme en philosophie, tout ici-bas est relatif. On lui doit encore un recueil de contes pour les enfants vraiment délicieux, dont une traduction française serait tout indiquée ; deux ou trois romans : *Le Parfum*, *Frisson*, aucun n'atteignant la maîtrise de *Giacinta ;* quelques volumes de nouvelles parfois exquises, jamais banales, et quatre volumes de critique parmi lesquels celui que j'ai l'honneur de vous présenter. M. Capuana est Catanais ; il aurait donc dans ses veines, d'après M. Reclus, du sang grec plus pur que celui des Athéniens d'Athènes. Vous comprendrez alors pourquoi il est artiste au point qu'on l'appelle volontiers le Paul Bourget d'Italie (n'est-ce pas tout dire ?) et pourquoi aussi il ne se départ guère, en critique, de la plus aimable bienveillance. Il est des traditions de race comme il est des traditions de famille, elles sont inoubliables — et ceux de la patrie de Théocrite ne seront jamais des barbares. Il est possible qu'ils en sachent sur beaucoup de choses bien moins long que nous, car, là-bas, la nature est trop belle — et pour eux, le mot de Méphistophélès est, certes, plus vrai que pour nous — mais n'importe, vous ne leur ferez jamais prendre des lanternes pour des étoiles. Si peu qu'ils sachent, c'est assez pour nous pénétrer. Ne sont-ils pas fils de la race la plus intelligemment artiste qui ait jamais été?

Ecoutez plutôt M. Capuana : sa critique, genre

Lemaître, n'a pas ombre d'érudition, et pourtant, quoiqu'elle parle d'étrangers qui lui sont presque des inconnnus, elle est juste que c'est un charme et jusque dans les nuances des idées : « Armand de Pontmartin, dit-il, ne laisse rien qui puisse lui survivre. Avec lui, ses Causeries sont mortes. De son vivant, cette espèce de Marquis de la Seiglière de la critique littéraire faisait plaisir. Egaré dans la société nouvelle, il ne la comprenait, ni ne la voyait guère telle qu'elle était. Il la jugeait selon les critères d'un autre siècle, mais sa parole facile, plaisante, claire et élégante était une compensation. Il parlait des faits de la journée et pour cela il intéressait. » — « Alphonse Daudet, écrit-il dans un autre chapitre, est le Sardou du roman. Presque tous ses travaux sont, pourrait-on dire, le diagnostic de quelque curiosité maladive du public parisien. Or Daudet sait que la moitié du public européen, grâce aux chroniques des journaux, est pris, lui aussi, plus ou moins profondément, de la même curiosité malsaine. Le coup tiré sur Paris se répercute donc aussitôt à des milliers de lieues loin de Paris. Et Daudet ne s'est trompé qu'une fois, avec l'*Evangéliste*. » Il faudrait traduire encore ses considérations sur Jules Sandeau, qu'il appelle bien joliment un écrivain *clair de lune ;* sur Emile Augier, dont il admire les grandes œuvres en regrettant trop de *Gabrielle*, trop de *Paul Forestier;* sur M. Edouard Rod, auquel il reproche de faire, au détriment de l'art, la part trop belle à la psychophilosophie ; sur M. Henry Becque enfin. Il admire comme il convient *Les Corbeaux* et *La Parisienne* et dit, avec raison, que la représentation de ses pièces seront plus tard « des dates mémorables dans l'histoire de l'art dramatique moderne ». Mais j'ai hâte d'arriver aux pages sur les œuvres et les auteurs dont je vous parlais en commençant. Après avoir répété l'intérêt et l'influence qu'eut en Italie le naturalisme français, M. Capuana se demande si le spiritualisme, le symbolisme ou le décadentisme — car il hésite entre ces différentes appellations — semble promis à de si glorieuses destinées. Il en doute, mais ajoute en italien grécisant : « D'ailleurs, s'il y a des roses, elles fleuriront. Et puis, ce n'est pas un mal de donner un coup d'œil à ce que l'on va tentant autre part. L'expérience apprend. » Alors rapidement, d'après Charles Morice et d'autres esthéticiens qu'il ne nomme pas, M. Capuana cherche

à résumer les théories du Théâtre d'Art et du Théâtre Libre. A propos de ce dernier, il a tort de nommer un arrangeur de spectacles dont on ne doit parler que dans les compte-rendus des tribunaux, mais il a raison de signaler la concordance entre les efforts des George Ancey, des Pierre Wolf, de Paris, et des Hauptmann, des Sundermann, de Berlin. Il y aurait, sur ce point, toute une étude à faire ; je la signale à qui de droit, des pièces comme l'*Honneur*, de Sundermann, méritant plus que notre curiosité. Comme exemple du Théâtrè d'Art, il nomme *Chérubin*, de M. Morice, « qu'il n'a pas lu et dont il ne peut parler » ; la *Fille aux mains coupées*, de M. Pierre Quillard, « qui plait par l'étrangeté de la conception et par l'excellence de la forme » ; et *Madame la Mort*, de Mme Rachilde, dont, au cours d'une analyse aimable, il traduit un fragment de la scène du second acte, entre Paul Dartigny, Lucie et la Femme voilée. L'étude se termine par des considérations coupées de citations sur l'*Intruse* et les *Aveugles*, de M. Maurice Maeterlinck. Voici la conclusion : « A observer ces différents ouvrages, on remarque bien clairement une confusion entre la poésie lyrique et la poésie dramatique, comme si l'on tentait d'employer dans un art les moyens d'un autre. Les symbolistes citent Eschyle, Shakespeare, Molière parmi leurs prédécesseurs. Mme Rachilde avait probablement en mémoire les fantômes de Banco et du roi de Danemark lorsqu'elle imagina le personnage voilé de *Madame la Mort*. Sans doute, Maeterlinck a cru faire du Shakespeare en notant les sensations d'où naît la terreur de l'inconnu. Et les caractères ? et les passions ? et le choc qui produit les catastrophes vraiment tragiques? Eschyle, Shakespeare, Molière s'en occupaient avant tout. Le fantôme qui apparaît sur l'esplanade du château d'Elseneur n'est pas une hallucination objective, mais c'est pour ainsi dire un être de chair et d'os. Il veut que le crime dont il a été victime soit puni, il vient demander vengeance. Hamlet ne sachant rien ne peut, par conséquent, se créer l'hallucination du fantôme de son père... Quant à la terreur de l'inconnu, plus qu'une sensation, c'est un sentiment qui peut devenir, si l'on veut, un moment de l'action dramatique, mais qui ne saurait, comme semble le prétendre M. Maeterlinck, constituer toute l'action, tout le drame... Ah, avant de s'aventurer à la recherche

d'une nouvelle formule dramatique, ne serait-il pas plus sensé, plus opportun de rechercher si en débarrassant l'ancienne formule de toutes les inutiles conventions dont elle est encombrée il ne serait pas possible d'en extraire de nouveaux sucs vitaux pour l'art théâtral? A ce point de vue, retourner en arrière, refaire au théâtre une tentative pareille à celle des préraphaélites en peinture, pourra seulement, et si l'on veut, divertir un instant et intéresser un peu — parce que l'habileté de l'artiste est grande et que le goût du spectateur est fatigué. »

Ces remarques sont sévères, mais elles sont courtoises — on comprendra que je ne les discute pas. Je ne tenais, d'ailleurs, qu'à vous indiquer comment le Paul Bourget d'Italie appréciait la fantaisie bizarre de Mme Rachilde, la poésie d'art de M. Pierre Quillard, l'étrangeté névrosée de M. Maurice Maeterlinck ou l'esthétique subtile de M. Charles Morice.

Il y avait aussi une politesse à faire — elle est faite.

ERNEST TISSOT.



ÉPITRE CONFRATERNELLE

A PIERRE QUILLARD

Je n'ai presque rien à dire au sujet de cette brochure qui m'a valu quelques sarcasmes dont vous disposez. Je regrette que vous ne m'en ayez pas dédié de plus décisifs. Un peu de dureté ne m'aurait pas déplu, tant j'apprécie l'énergie du geste. Le geste c'est le style. Le vôtre, m'a-t-il semblé, est celui d'un écrivain de mauvaise humeur : cette mauvaise humeur particulière aux gens d'éducation et qui se reconnaît aux calembours sans gaîté.

Les silencieux sont des juges. Parmi ceux que vous avez excommuniés, certains se sont tus : Charles Morice, par exemple, votre aîné en tout. Moi, je ne me décerne pas le droit de vous juger, je préfère vous répondre ainsi que le fit Jean Carrère, qui vous prou-

vait par le fait, en vous tendant la main, qu'il entend la charité chrétienne. Mais soyez sans crainte, ma riposte sera douce, car je suis vraiment « un tendre poète mélancolique et sentimental » et la douceur est de ma nature; et je n'ai point d'esprit.

Pourquoi parler des *Sept Sages et la Jeunesse contemporaine*? Personne, excepté vous-même, ne s'est mépris. Le titre de la brochure et sa minceur ont tenu parole. J'ai surtout voulu faire œuvre d'espoir, ayant remarqué que depuis quelque temps un mouvement de réaction contre le scepticisme se signalait dans les générations d'artistes dernières venues, et comme je m'étais débarrassé moi-même de nuisibles influences, je n'ai pas eu d'autre ambition que celle, justifiable, de propager un peu de cette confiance qui pour être quelquefois irréfléchie n'en est pas moins l'indice d'une vaillance féconde. J'ai parlé au nom d'amis inconnus, exprimant un désir encore vague qui se définira avec le temps, et manifestant des haines communes suffisamment explicites pour en déduire les conséquences. Plus tard, sans doute, quand je m'accorderai quelque autorité, je dirai tout ce que je pense, et alors vous vous convaincrez, vous qui lisez si mal et qui avez tant lu! que le sens que je donne au mot *devoir* n'est pas celui que vous supposez. Quant au mot *amour*, je suis sûr que vous n'en pénétrerez jamais le sens, puisque vous citez Scribe. Et *vertu*, vous le savez, ne signifie pas *perfection*, mais *puissance*, *force*, *courage*, en un mot : *volonté*. Jusqu'à présent les hommes n'ont peut-être pas fait un juste emploi de cette faculté divine, la **volonté;** et pourtant celui qui le saurait faire serait un homme heureux. Il y a bien d'autres mots sur lesquels il faudrait s'entendre : *dévouement* et *sacrifice* ne sont pas synonymes. *Sacrifice* dit *douleur*; *dévouement* dit *joie*. Ecartons tout ce qui est douleur. *Sensation* et *rêve* sont choses inférieures parce qu'elles appartiennent au présent; *sentiment* et *pensée* sont choses supérieures parce qu'elles appartiennent à l'éternité. Que vous avez tort de toujours confondre *romance* avec *sentiment!*

« La philosophie que tout homme porte en soi à sa naissance » est la philosophie de ceux qui ne vont pas chercher l'idée de bonheur dans la Raison pure, où elle n'est pas, car pour eux la recherche du bonheur dérive tout simplement de l'instinct de conservation.

Il ne s'agit pas de nous transformer en automates. Nos seuls gestes permis sont prévus depuis nombre de siècles.

Je crois, avec beaucoup d'autres, qu'en morale comme en esthétique il est des vérités qui ne sont plus à découvrir, et nous avons autour de nous, épars et mêlés, tous les éléments d'une synthèse harmonieuse. L'Humanité est un violon qu'il faut accorder de siècle en siècle. Soyons bons accordeurs et rions des présomptueux qui veulent construire un violon nouveau. Il est des gens bien intentionnés, comme Ferdinand Herold, qui, d'un gros trait noir, biffent le passé avec une plaisante désinvolture. Battons les cartes, n'est-ce pas ? il y a maldonne. Bons joueurs à l'écarté peut-être, et c'est tout.

Vous vous souvenez du mot de Daudet : les normaliens d'en face ? On les rencontre à chaque pas les gens d'en face. Aujourd'hui ils sont anarchistes ou anti-sémites, même quand ils sont israélites, témoin votre ami Bernard Lazare, ce Gustave Planche ressuscité.

Charles Morice a écrit un livre d'une haute lucidité pour *rappeler* à ceux qui l'avaient oublié de quelle essence sont les dons et les desiderata du poète. Mais d'autres viennent d'Athènes ou de Marseille, sous l'armure de Mangin ou la robe du Christ... de Grandmougin, et nous *révèlent* quelques-unes de ces vérités qu'il était tout au plus bon de nous *rappeler* modestement sans prétendre à leur découverte. Oui, faire des découvertes dans les trouvailles d'autrui ! selon le mot de Jean Dolent. Et Paul Roinard me disait : « Ce sont des poules qui viennent chanter sur des œufs qu'elles n'ont point pondus. »

En somme, vous me reprochez de n'avoir point fait de ces découvertes-là. Que voulez-vous ? il y a des ridicules qu'on n'assume point.

J'en viens à M. Jules Simon, que vous qualifiez un peu exagérément et qui fait la fortune des chroniqueurs comme la *Valse des roses* a fait celle des orgues de barbarie. Les mots grossis n'ont plus de sens. Allons, ne blaguez plus Dubrujeaud : vous êtes pairs. Les parvenus ne respectent pas les vieux serviteurs ; M. Jules Simon est un vieux serviteur.

Et Musset ? Un autre refrain ! Amédée Pommier traitait Racine de polisson ; Amédée Quillard, qui n'aime pas Amédée Brizeux, un poète évidemment de

troisième ordre, est-il excusable de plaisanter Alfred de Musset, ce pauvre chercheur d'absolu désespéré de son humaine imperfection et qui se réfugie dans la souffrance en poète qui n'a point trouvé d'absolu ailleurs :

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré !

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde ;
Le seul bien qu'il me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Il est légitime d'admirer la sérénité ; ne pas confondre avec vacuité. Beaucoup de jeunes gens lettrés, qui ont appris par cœur des dates et des noms de villes, possèdent ce que l'on appelle une intelligence meublée. La Poésie n'habite pas en garni.

Quelques derniers mots sur Maurice Barrès. J'estime que parmi les sceptiques de sa génération il est le seul qui soit intéressant. Il est parvenu au succès par les moyens qu'il jugea les meilleurs, mais il est parvenu au succès, et c'est la preuve que, lui, n'a reculé devant rien. Donc, il n'est pas du nombre de ces négateurs « galants hommes », disons bons garçons, d'autres diraient nigauds, dignes rejetons de Joseph Prudhomme, qui se promènent dans le monde avec des airs piteux. Je n'ai aucun ressentiment personnel contre M. Barrès ; ma haine vous semblera avouable. Mais je ne me suis pas mépris quand je lui dédiai plusieurs pages de ma brochure. Disant de lui tout ce que je pensais, sans animosité, le montrant tel qu'il est, j'en ai fait un personnage historique et j'ai travaillé à sa consécration. Apprenez que, d'ailleurs, il m'en garde de la reconnaissance, car, de maints côtés, il m'est revenu qu'il s'en était trouvé très satisfait. Faites-en part aux personnes qui m'accusent de l'avoir voulu contrarier. Vous m'offrez l'occasion de m'en défendre, merci.

Adieu, mon cher Quillard, et à une autre fois, si bon vous semble.

JULIEN LECLERCQ.

LE LIVRET DE L'IMAGIER

III

Femme couchée (1). — Au loin, un paysage fait de masses d'ombre, forêts et monts; devant, entre des balustrades de basalte et de marbre blanc, une Femme couchée sur de l'herbe fleurie, qu'elle écrase, négligente. Elle est nue, d'apparence, en la chemise de linon collée à sa peau; du nombril au dessous des genoux une draperie rouge abrite les arcanes; les pieds nus se posent l'un sur l'autre; de son bras droit elle se dresse à demi, en faveur de la souplesse de son buste; du gauche elle enlace paresseusement un Amour; deux frères du Favori, à ses pieds, jouent, ceints de feuilles étoilées, avec des fleurs puisées en une corbeille, qui est la corbeille d'abondance des grâces surérogatoires dont le caprice de l'Unique se pare aux heures d'ennui d'être belle sans rivales.

La Dame sourit, énigmatique et ironique dans le cadre des blonds serpents que déterminent ses cheveux; l'air doucement et sûrement dominateur, l'air bien d'être la Reine, — et, d'être là, parce qu'il lui plaît de se faire voir, Vénus au repos et Vénus perverse, celle que l'on désire et celle que l'on craint, déité décevante et douloureuse, aussi une sorte de Notre-Dame qui garde de la tromperie des méchants cœurs et méchantes langues :

Venus, princesse gracieuse,
Prosternez, vous prie humblement,
Cette serpent malicieuse
Qui nous meurtrit visiblement (2).

Elle est encore un peu la Dame des légendes, en les heures du nonchaloir, celle qui se peut distraire à ne

(1) Ecole de Botticelli. Au Louvre, galerie des Primitifs italiens. N° 1299 du catalogue.
(2) *Le Rousier des Dames, sive le Pelerin d'Amours, nouvellement composé par Messire Bertrand Desmarins de Masan.* (XV[e] siècle).

rien faire, celle qui attend les hommages et ne les reçoit qu'à son gré :

A vous seigneurie et justice
Ressort à souveraineté....
Mesmes, quant ung amant boutté
Est en amours, vous le sçavez,
Nous doit serment de feaulté ;
Car telz droiz nous sont réservez ! (1)

Celle que l'on aime à genoux :

Eulx, à genoulx et clos les yeulx,
Promectent que, jeunes et vieulx,
Nous serviront sans contredire (2).

Celle qui se vante de ses aptitudes à l'amour :

Aussi voz cuisses sont petites
A les asséoir et tenir ;
Mais les nostres sont pieçà duictes
Pour les aymans entretenir
Que vous ne pourriez soustenir... (3).

Et dans son regard de songe se voit peut-être aussi la terrible douceur qui effrayait les amoureux florentins de la *Donna Angelicata* :

Se 'l viso mio alla terra s'inchina
E di vedervi non si rassicura,
Io vi dico, madonna, che paura
Lo face, che di me si fa regina.

Perchè la beltà vostra pellegrina
Quaggiù tra noi soverchia mia natura,
Tanto che quando vien, se per ventura
Vi miro, tutta mia virtù ruina (4).

(Si mon visage à la terre s'incline, — Et, vous voyant, ne se rassure, — Je vous le dis, Madame, c'est la peur — Qui a fait cela, la peur devenue ma reine. — C'est pourquoi votre beauté pérégrine, — Ici-bas, parmi nous, gouverne ma nature, — Tant que, quand elle advient, si d'aventure — Je la regarde, toute ma force est en ruine.)

Mais surtout elle est, et elle est là par la raison que la beauté a droit aux premiers plans, parce qu'elle re-

(1) *Le Débat de la Demoiselle et de la Bourgeoise, nouvellement imprimé à Paris, très bon et joieulx* (XVe siècle).
(2) Ibid.
(3) Ibid.
(4) Cino da Pistoja.

présente le droit au rêve, le droit pour de blonds cheveux serpentins, pour des yeux clairs et noirs, pour une bouche dédaigneusement voluptueuse, pour des seins purs, pour la sérénité des lignes sous le linon et la draperie pourpre, pour des pieds innocents de la chaussure, pour de longs doigts d'oisive amoureuse, — le droit de meurtrir les fleurs et les hommes : femme, Aphrodite et courtisane.

L'Imagier.



DEUX EXPOSITIONS

Berthe Morisot.

Un discret printemps souriant, avec, apparues sous de claires feuillées, des grâcilités juvéniles et féminines que baigne une singulière et charmante et limpide atmosphère, faite d'un lumineux poudroiement de délicat bleu-gris et de vert trop tendre...

La genèse de cette œuvre, à vrai dire, peut-être la sait-on trop. Malgré soi, l'on imagine une espiègle femmelette vêtant, jadis, en une pieuse et passionnée mascarade, la défroque du grand maître Manet, son veston de velours et son pantalon de nankin, sans compter son feutre ni sa gambier, et ensuite — très ensuite — mettant longtemps, bien longtemps, à dépouiller, pièce à pièce, comme à regret, l'aimé et glorieux déguisement.

Et, en vérité, cette exposition, n'est-ce point, tout simplement, l'histoire de ce lent, de ce pénible déshabillage, l'histoire de la veste de velours faisant péniblement place au corselet de soie ; du pantalon de nankin quitté, en rechignant, pour les bas à jour et les jupes de surah ; du feutre mou, pour le chapeau de bergère ; et de la brosse aux durs crins, pour la houppette à veloutine ?..

Voyez : la *Femme en noir*, la *Femme à l'éventail*, cette si intéressante *Plaine de Genevilliers*, ce *Portrait de M*me *****, cette *Vue de Paris*, cette *Enfant à la perruche*, toutes ces toiles et tous ces pastels relativement anciens. . Madame Berthe Morisot, si j'ose ainsi dire, fumait encore la pipe, alors, en buvant la bière dans le bock du *Bon Bock*... Mais bientôt c'est le *Lac du Bois de Boulogne*, la *Mangeuse de pommes*,

l'heure où, le carnaval fini, il faut quitter les mâles oripeaux du bal pour reprendre ses cotillons et ses gestes de toujours. Et voilà que la métamorphose est accomplie et que c'est une femme qui s'assied maintenant devant le chevalet pour peindre cette *Fillette assise*, si exquisément poupée qu'on songe à telle autre de Renoir, ce *Déjeuner sur l'herbe*, ces *Aloës*, ces *Fâneuses*, cette *Bergère couchée*, cette *Fillette au panier*, cette *Petite fille à l'oiseau*, ces *Cygnes*, toutes ces aprilіennes apparitions de gamines roses, de babies rieurs, surgis en ce clair envolement de cendre bleue, de cendre verte, dans cet air si transparent et si tendre, surtout — oh ! surtout — toutes ces délicates aquarelles, tous ces jolis croquis si légers d'enfants, à peine rehaussés de cobalt et de vermillon éteints...

Ah ! vraiment, la pipe et les culottes sont loin ! et loin aussi les belles qualités mâles, un instant apprises, du maître d'autrefois, la précise et synthétique vision des formes et des couleurs, l'horreur du joli sentimental ! La houppette a fait son œuvre et il a plu quelque poudre de riz, il faut bien l'avouer, dans le bateau des Canotiers d'Argenteuil. Mais pourtant l'œuvre reste, malgré tout, intéressant, à cause même de cette inattendue interprétation du plus masculin génie qui fût, à cause même de cette légitime et savoureuse féminité, si loin de la redoutable féminité de ces dames des « Femmes peintres »......

Deuxième Exposition des Peintres Impressionnistes et Symbolistes.

Je suis, en vérité, fort embarrassé pour dire de cette entreprise, excellemment artistique, tout le bien que j'en pense, l'ayant déjà, et hautement, proclamé dans la préfacette du catalogue qu'on me fit l'honneur de me demander. Aussi me résouds-je à simplement recopier à l'usage des lecteurs du *Mercure* les quelques lignes hier imprimées sur ce sujet :

Le public parisien de cette fin de siècle, qui ne rappelle que de fort loin, il faut bien l'avouer, le public florentin du temps des Sforza, ou les Hellènes du temps de Périclès, estime avoir suffisamment sacrifié au culte de l'Art lorsqu'il a pris, par douze mois, quatre ou six heures sur ses occupations de bourse, d'industrie, de négoce ou de sport, pour aller faire quelques tours dans ces grands bazars nationaux qu'on nomme les Salons. Cela suffit à son appétit esthétique, mais aussi, qu'on le concède, démontre son admirable sobriété et un in-

souci vraiment admirable de la qualité des victuailles ingurgitées.

Je sais des commerçants et des banquiers d'aujourd'hui qui, pour avoir acheté à ces étalages forains que patronne l'Etat, quelque sucre de pomme ranci de M. Lobrichon ou quelque poussiéreux pain d'épice à l'anis de M. Loustauneau, se comparent mentalement à Mécène, à Léon X ou à Laurent le Magnifique.

Ces singulières jouissances suffisant au public de maintenant, ne le turlupinons donc point trop — d'autant plus que ce serait sans doute très en vain — par d'amères critiques sur sa cuisine et ses pâtisseries d'élection. Bornons-nous à constater, une fois de plus, et pour les rares curieux des choses intellectuelles (si toutefois il en existe encore dans ce siècle de financiers, de jockeys et de droguistes), que l'art contemporain n'est point dans ces énormes déballages officiels où beaucoup sont tentés de le chercher, dans ces grotesques foires, moins courues des vrais artistes que des camelots en quête d'écouler leurs pacotilleux rossignols et des saltimbanques mendiant à coups de grosse caisse lézardée des bravos et des sous, sans parler des bestiaux phénomènes venus là pour les médailles !....

Sans doute, je sais qu'on peut objecter des noms glorieux égarés en ces infamantes galères, Puvis de Chavannes, Rodin, Carrière, Whistler, Sisley, Henner, quelques autres..... Mais, comptez-les !.... Et puis, si vous avez quelque imagination, songez à la formidable besogne qu'aurait le Christ ressuscité s'il lui fallait, une seconde fois, chasser les marchands du temple, les autres, tous les autres — un Christ quz serait bien un peu, n'est-ce pas, le cousin de l'Hercule chez Augias !

Hélas ! les miracles sont rares, en cet âge de houille, et nous n'avons guère le droit de compter sur un nettoyage aussi fabuleux. Le mieux, en attendant l'improbable fouet du Christ ou le balai d'Hercule, c'est d'aller chercher ailleurs nos jouissances artistiques. Et, certes, ces jouissances artistiques, on peut les trouver ailleurs, qu'on le sache bien.

Loin des Salons, dont les jurys prudents les bannissent, ou dont spontanément ils s'exilent eux-mêmes, loin des mercantiles préoccupations, loin des salopes usines de pastichages et maquillages à la mécanique de leurs prétendus confrères, il est, certes, des artistes véritables qui aiment à se réclore en leurs beaux rêves, travaillant glorieusement à des œuvres méprisées, cherchant sans souci de la mode, de la fortune ni de l'actuelle popularité, à naïvement fixer, dans la glaise ou sur leurs toiles, les plus subtils frissons de leurs âmes de poètes et préférant à toutes les médailles et à toutes les croix la seule approbation de leur conscience. Ils sont là, dans ce tréfonds perpétuellement fermentant, qu'ignore le public, mille jeunes hommes ardents, convaincus et désintéressés. Ils ont bouleversé, avec des fougues belles d'enfants révolutionnaires, les vieilles formules de l'école, les poncifs de l'Académie, tous les clichés surannés dont vivent les bons élèves.

Ils se sont exaltés, les uns, tout à la joie des sensations, découvrant les féeries oubliées du soleil, les autres, tout à la joie de l'idée pure, proclamant les incomparables splendeurs du rêve, tous broyant sur leurs palettes moins de couleur que d'amour.

Malheureusement, le public, jusqu'à ce jour, au cas improbable où le désir lui fût venu de connaître ces obscurs alchimistes de ce qui sera peut-être le Grand-Œuvre de demain, en eût été assez empêché, les ateliers de Montmartre étant hauts et le Bottin discret à leur sujet. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Grâce à l'initiative de M. Le Barc de Boutteville, les œuvres des jeunes peintres novateurs, leurs études mêmes sont groupées et offertes à l'examen des curieux, à côté de celles des maîtres dont ils se réclament. Certes, l'homme de goût et de bonne volonté, *rara avis*, qui s'égarera en cette Exposition, n'y trouvera point que des chefs-d'œuvre. Il y remarquera bien des tâtonnements d'écolier, bien des essais maladroits, bien des efforts avortés, mais il ne pourra, je crois, s'empêcher de constater combien, pourtant, ces essais originaux et personnels, même les plus inférieurs, sont plus intéressants et plus vraiment de l'art que les banales merveilles patentées des Salons. Quant au gros public, nous n'en doutons point, il rira, pour témoigner de sa parfaite incompréhension. Mais ainsi, mon cher Le Barc, vous aurez toutes les gloires : celle d'avoir aimé, découvert et encouragé les vrais artistes, celle d'avoir assumé les railleries de vos contemporains, et enfin celle de pouvoir compter, je l'espère, sur la reconnaissance de la postérité.

Tout, répétons-le, est, par un charmant en dehors de tout académisme, par un rare individualisme intransigeant, par un absolu passionnement d'art pur, intéressant dans cette exceptionnelle exposition, et tout citer serait simple loyauté, n'étaient les rigueurs de notre cadre : — et les belles têtes mystiques et les synthétiques paysages de Filiger, et les fantasmagories coruscantes d'Angrand, et les études de portraits d'Anquetin, aujourd'hui amoureux des belles pâtes de Manet, et le *Jet d'Eau* si naïvement et si somptueusement conte-de-fée d'Emile Bernard, et les discrets mystères de Maurice Denis, et les aveuglantes averses de confetti multicolores de Dubois-Pillet, de Signac, de Lucien Pissarro ou de Luce, et les mélancoliques Sources d'amertume de Jeanne Jacquemin, et les extrême-orientales tératologies de Ranson, et les chavanesques baigneuses de Petitjean, et les merveilleuses tapisseries de haute lisse de Séruzier, et les fantaisies distinguées de Willette et celles un peu crapuleuses de de Feure, et les âpres mièvreries de Zandomenéghi, et cet admirable éventail de

Gauguin, et ces lumineux givres de Vogler, et ces cruelles réalités de Lautrec, et ces jolies arabesques de Bonnard, et ces particuliers quais de Seine de Fournon, et ces symphonies en bleu, en jaune et en rose de Henry-Edmond Cross, et ces Gausson et ces Albert et ces Guilloux et ces Legrand et ces Moret et ces Paillard et ces Roy et tout, tout, je vous dis, tout !...

G.-Albert Aurier.

THÉATRE LIBRE

La Fin du vieux temps, *pièce en trois actes, en prose,* de M. Paul Anthelm.

Thermette Muselle et Marc Fauchureur s'aiment ; le garçon demande la fille en mariage ; le père, Toine, volontiers consentirait, mais, nature timorée, sans volonté aucune, il a bien quarante ou quarante-cinq ans qu'il tremble encore devant son père comme un moutard : il renvoie l'amoureux au vieux Muselle, qui décidera. Marc, luron solide, travailleur, possesseur d'un bien équivalent à celui dont Thermette héritera un jour, est un paysan nouvelles couches, qui exploite ses terres selon les progrès acquis et y applique les plus récentes méthodes. C'est pourquoi le vieux routinier de Muselle lui refuse Thermette. Il décrète qu'elle épousera Balthazar Quinçon, un pur, celui-là, qui ne mange pas de pain blanc, reste fidèle aux anciens us et ne changera rien plus tard au *Musellion.* Mais dans le temps que Balthazar fait une vaine cour à Thermette, les bêtes de la propriété sont atteintes de maladies ou meurent. Les paysans croient à un mauvais sort. Alors Marc, qui n'a point perdu tout espoir, reparaît, affirmant que les sorciers et les sorts sont des billeversées; si les bêtes dépérissent, c'est qu'un gredin s'y emploie, et il se charge de le découvrir. Le vieux Muselle accepte qu'il se poste pour la nuit dans la grange, avec Toine et un autre compagnon. Et en effet arrive le mendiant Tiolon (soudoyé par quelqu'un de la famille) avec ses herbes maléfiques. Toine reçoit un coup de couteau du gueux qui s'échappe. Tout le *Musellion* est sur pied. Toine va mourir, il supplie son père de donner Thermette à Marc. Le vieux s'obstine, s'emporte, refuse — et Toine meurt. Désespoir de Muselle, qui, par crainte des visites nocturnes du fantôme de son

fils, se résigne enfin au mariage de Thermette avec Marc; mais il quittera la maison. Bonheur, prospérité, naissance d'un enfant; — et cet enfant, Muselle voudra le voir, l'aimera, et se réconciliera par lui avec le jeune ménage : le vieux temps est mort.

Histoire touchante, pas vrai ? Le mendiant, les sorts, les herbes de la Saint-Jean, la maladie des bêtes, l'avarice rurale, les amours contrariées, la thèse sur le progrès, le coup de couteau, le poupon conciliateur (etc., etc., etc.), ce sont là de ces choses que le public accueille avec la joie de retrouver de vieilles connaissances. Une lacune, pourtant, car, enfin, si la vertu est récompensée, le crime n'est pas suffisamment puni. Pour une fois — que M. Francisque Sarcey m'en absolve — j'indiquerai la scène à faire. Au lieu de se suicider après avoir occis Toine, le mendiant, disparu du pays, serait ramené par le remords au troisième acte, dénoncerait la gueuse qui le payait pour perpétrer ses crimes, et on les arrêterait tous les deux. On remarquera que, du même coup, par ma combinaison : 1° on punirait intégralement le crime; 2° on ajouterait deux éléments d'émotion dont tout le monde déplore l'absence, le remords et le gendarme; 3° on corserait le troisième acte, en vérité trop simplet. M. Anthelm pourrait alors compter sur un gros succès à l'Ambigu, et le répertoire garderait sa pièce au même titre que *Bruno le Fileur* ou *Marie-Jeanne la femme du peuple.*

Il y a tout de même longtemps que l'âme de Madame Sand ne fut à pareille fête : on se serait cru aux beaux jours des *Petite Fadette* et des *François le Champi* — à cette différence près que les paysans de George Sand étaient des poètes, tandis que ceux de M. Anthelm ont de l'esprit comme un journaliste et parlent comme des maîtres d'école.

M. Antoine a haussé le vieux Muselle jusqu'au « caractère », et je ne sais trop si un autre eût été écouté durant l'extraordinaire troisième acte. M. Janvier (Balthazar Quincon) est toujours tout à fait bien. Interprétation parfaite d'ailleurs avec MM^mes^ Luce Colas, Barny, Méréane, Garniery ; MM. Damoye, Arquillière, Pons-Arles, Gémier et Verse.

Louer la mise en scène du Théâtre Libre est devenu un cliché. Je noterai cependant pour son étonnante précision celle du deuxième acte : la grange.

ALFRED VALLETTE.

LES LIVRES (1)

Libri e Teatro, par Luigi Capuana (Catane, Niccolo Gianotta). — V. page 249.

Bruges-la-Morte, par Georges Rodenbach (Marpon et Flammarion). — Je l'avouerai d'abord, ce qui me choque décidément dans ce livre vient de l'illustration; les similigravures de Bruges, qui doivent « collaborer aux péripéties » dans le roman d'Hugues Viane, me semblent plutôt se développer à part; elles donnent bien une impression de la ville morte, mais qui se dresse à côté dans notre esprit, chemine parallèlement au texte, n'y ajoute rien, demeure différente. — Il faut songer en somme que la pensée littéraire émane d'une œuvre pour la refaire en nous qui la lisons, que l'œuvre n'existe pour nous, telle que l'auteur l'a réalisée, qu'au moment seul où sa vision devient la nôtre, au moment fugitif où nous sommes si imprégnés de lui *que nous avons son âme.* La disposition du jour, l'association éventuelle des idées retardent ou précipitent cette communion dans l'illusoire; on peut passer en deçà, au delà du point précis où elle doit s'accomplir; l'atmosphère d'aventure, le jeu des contingences, suscitent l'état d'esprit nécessaire ou l'empêchent, et nous avons tous jugé insipides, un soir, telles manifestations d'art un peu subtil qui d'habitude nous agréent, simplement parce que les circonstances n'étaient point favorables. — De quel profit maintenant sera l'image sur le papier, si fidèle qu'on la suppose ? Elle est une interprétation de fait, une réalité brutale qui s'interpose maladroitement, gêne et violente le rêve, le limite, le circonscrit, le ramène à de l'immédiat; devant la fluidité charmante des simulacres, le voile flottant et mystérieux des apparences, elle apporte son extériorité, sa prétention à une existence effective; elle donne une idée quelconque, une reproduction quelconque des choses; elle ne donne pas *l'idée* qui plane au dessus et au delà des monuments et des petits bonshommes. — D'ailleurs, un livre véritable, vivant de lui-même, s'affranchit facilement de ce secours un peu puéril; dans ces pages de *Bruges-la-Morte*,

(1) Aux prochaines livraisons : *Les Aubes mortes* (Jho Pâle); *Empedocle* (Mario Rapisardi); *Raggi e Ombre* (Alfio Belluso); *Le Policier* (Oscar Méténier); *Paraiso perdido* (A. de Oliveira-Soares); *La Voie Sacrée* (Jules Méry); *Comic Salon* (Willy); *L'Athènes de la Sprée* (Luc Gersal); *Les Illuminés* (Jac Ahrenberg et Fernande de Lysle); *Coups de Plume* (Firmin Vanden Bosch); *Anarchistes* (John-Henry Mackay, trad. de Louis de Hessem); *Les Sphynx* (Jean La Fargue); *Pour l'Amour des Vers* (Cornelius Price); *Dans la Fournaise* (Théodore de Banville); *Tiradentes* (Montenegro Cordeiro); *L'Amoureuse Chanson* (Jean de Brion); *De Jérusalem à Constantinople* (Lucien Trotignon); *Poésies; Contes de Fées* (Mme Guzman); *Contrastes et Charbons verts* (Dimokidès).

hier dans le *Règne du Silence,* n'avons-nous pas vu se lever ces villes défuntes des Flandres, que chérit et raconte pieusement M. Rodenbach ; ne savons-nous pas les vieilles maisons se décalquant sur l'eau immobile des canaux, les églises, les béguinages, les banlieues désertes qui agonisent dans le brouillard d'hiver ; ne sentons-nous pas peser l'ombre des hautes tours ; ne sommes-nous pas pénétrés de l'immense tristesse des cloches, de l'ennui et de la solitude des dimanches ; n'éprouvons-nous pas, comme son Hugues Viane, une impression poignante de mort, de deuil, à vaguer sous la brume le long des quais aux maisons jalousement closes, par les rues mélancoliques et grises « où tous les jours ont l'air de la Toussaint » ? — M. Rodenbach a voulu cette fois indiquer l'influence qu'exerce une ville de physionomie aussi inquiétante sur les êtres qui acceptent ou subissent son affliction résignée, qui aiment sa tristesse, son délaissement sa misérable détresse de chose condamnée. Elle les façonne, dit-il, selon ses sites et ses cloches ; elle est presque humaine ; elle oriente l action ; elle conseille, dissuade, détermine les actes, les surveille en sa dévotion jalouse ; elle obsède l'âme et sa présence, comme un reproche, retient l'être dans la voie douloureuse lorsqu'il tente de retourner au soleil du dehors, à la vie claire et joyeuse. Hugues Viane, dans la vénération des félicités abolies, y croit trouver la sœur moribonde de son cœur moribond ; il se réfugie dans la ville de silence, de piété, de petites pratiques religieuses et de petits commérages ; il y dorlote ses souvenirs, s'y trouve non point consolé, mais moins seul, en communauté de renoncement et de veuvage ; la ville a pour lui la charité du repos ; elle parle de Dieu ; elle prie ; elle dresse en témoignage de sa croyance les bras de pierre de ses clochers ; elle sanglote ses carillons, ses glas de désespoir ; elle pleure avec lui les joies si lointaines de sa jeunesse. Il peut s'agenouiller devant de chères reliques, près d'une chevelure morte, des portraits, de petites dépouilles, et n'être point ridicule ; la ville est miséricordieuse. — Mais voici qu'il retrouve l'idole, qu'il pense mériter encore de vivre, qu'il s'éprend d'une femme rencontrée, ressemblant si bien à la morte qu'on dirait la morte revenue. Elle a les mêmes yeux, le même visage, la même chevelure d'or, jusqu'à la même voix. Il l'aime pour ce miracle, veut la confondre avec l'ancienne ; il la recherche et en fait sa maîtresse. — Cependant, la ville réprouve le pieux mensonge qui l'illusionne ; il doit convenir qu'il s'est trompé ; la nouvelle femme n'est l'autre que par des apparences ; ses cheveux d'or sont teints ; elle n'est qu'une fille. Dans le naufrage de cet amour qu'elle n'a pas compris, Jane a encore l'imprudence du définitif sacrilège ; elle ne tient Hugues que par la chair, l'habitude de son corps, la crainte à présent de se retrouver seul en face de la cité douloureuse devenue hostile ; elle s'introduit dans sa maison, ose porter les mains sur les petites dépouilles, les choses du passé, les portraits qui lui sont pareils et la chevelure de la morte, alors que le conseil de la ville se fait plus impérieux, triomphe dans le chant des processions, le cliquetis

des encensoirs, tandis qu'on promène sous les fenêtres la châsse du Précieux-Sang et que toutes les cloches carillonnent l'incertitude de la joie. Hugues l'étrangle de la chevelure qu'elle a saisie, de la chevelure vindicative, qu'elle profane, qui lui sert de jouet, — parce qu'elle n'a pas deviné le mystère et que le respect de la morte était la condition de sa vie, — parce qu'elle-même doit s'identifier à la morte et, dans cette ville de rêve, *devenir le rêve.*

J'ai dû entrer dans quelques détails en parlant de ce livre, et je pense que beaucoup encore serait à dire. M. Rodenbach a mis dans *Bruges-la-Morte* nombre des jolies choses précieuses et charmantes de ses poèmes ; mais on nous a tant rasés avec les symboles que je crois méritoire de ne point insister. En terminant, je le féliciterai — sans malice — d'avoir écrit en bon français un livre très simple, très beau, et pourtant si subtil que des chroniqueurs ingénus avouèrent n'y avoir rien distingué (1).

C. Mki.

Pélléas et Mélisande, par Maurice Maeterlinck. (Bruxelles, Paul Lacomblez). — M. Maurice Maeterlinck manque d'égards pour les critiques : il était convenu tacitement que son domaine propre était le royaume de la terreur et de la mort et qu'il n'avait pas le droit d'en sortir ; petit à petit les plus obtuses brutes du journalisme s'habituaient à la topographie de cette intelligence et l'on pouvait prévoir, à une semaine près, l'époque où notre ineffable Maître — j'ai nommé M. Francisque Sarcey — en aurait pu décrire toutes les allées et tous les sombres parterres. Et voici que tout d'un coup, en ce nouveau drame, l'indélicat poète se permet de troubler toutes les notions reçues et d'obliger ces messieurs à trouver d'autres phrases, d'autres épithètes, des sottises encore inédites. Cependant, pour qui ne s'arrêterait pas à l'extérieur, c'est bien encore la même idée directrice qui a ordonné la création de *Pélléas et Mélisande* comme celle de l'*Intruse ;* ici, avec une grande richesse de détails, une variété charmante de gestes et d'attitudes, plus près à la fois et plus loin de nous, l'éternel spectacle se déroule, et, selon la parole du vieil Arkël : « Il n'arrive peut-être pas d'événements inutiles », apparaît l'inévitable nécessité des actes humains.

Un soir, dans la forêt, Golaud rencontre une petite fille épouvantée qui pleure près d'une fontaine, où sa couronne est tombée, couronne de princesse inconnue et mystérieuse.

(1) On lit en effet dans le *XIXe Siècle* du 1er juin : — « Je voudrais pouvoir dire du bien de ce roman et je serais tout disposé à le faire si je l'avais compris... C'est le cas de dire que la sauce fait passer l'anguille. Les descriptions de la ville de Bruges sont peut-être fort poétiques, mais elles sont si confuses que l'on pourrait prendre en y allant le Pirée pour un homme et les béguinages pour des maisons de tolérance. » — Sous la signature de M. Théodore Cahu, — et sans commentaire.

Encore qu'elle s'effraie un peu de ses cheveux gris, il fait d'elle sa femme et la ramène au château héréditaire d'Allemonde, où habitent autour d'Arkël, l'aïeul, sa mère Geneviève, son frère Pélléas et le petit Yniold, son fils du premier lit. Dès la première rencontre, avant d'avoir prononcé une parole, par l'élection des Puissances suprêmes, Pélléas et Mélisande s'aiment éperdûment. Longtemps, « ils jouent en rêve autour des pièges des destinées » ; et quand ils échangent leur baiser de noces adultères, Golaud tue Pélléas et blesse légèrement Mélisande, qui meurt peu après non de la blessure, mais d'une incurable nostalgie.

Telle est l'affabulation : on n'en pourrait imaginer de plus initiale. Mais comme chaque scène conduit plus près de l'abîme ouvert pour eux, depuis l'origine des âges, les acteurs de ce drame ! Ils ont un pressentiment obscur des choses qui adviendront, et nul contraste n'est plus poignant que celui de leur amour ingénu et de leur tristesse secrète ; ils devinent qu'on n'échappe pas à sa destinée et qu'il y a une harmonie préétablie entre les évènements et l'inconscient désir de notre volonté. Certes, ils semblent étrangers à ce qui leur arrive, et qui sait cependant si la cause réelle de tout cela n'est pas en eux-mêmes. La scène du meurtre est bien caractéristique : ils viennent de s'embrasser brusquement ; ils ont peur de leur joie nouvelle et ils s'arrachent presque à leur destinée, comme s'ils devaient se mentir toujours. Mais ils aperçoivent Golaud qui les épie, aviné, prêt à l'égorgement, et alors leur âme véritable se dévoile et c'est un débordement forcené de passion :

Pélléas. — Va-t'en ! Va-t'en ! il a tout vu ! il nous tuera !
Mélisande. — Tant mieux ! tant mieux ! tant mieux !
Pélléas. — Il vient ! il vient ! ta bouche ! ta bouche !
Mélisande. — Oui !... Oui ! Oui !
(*Ils s'embrassent éperduement*)
Pélléas. — Oh ! Oh ! toutes les étoiles tombent !
Mélisande. — Sur moi aussi ! sur moi aussi !
Pélléas. — Encore ! donne ! donne !
Mélisande. — Toute ! toute ! toute !

La venue de Golaud semble seule les jeter dans les bras l'un de l'autre : point ; ils s'enlaçaient déjà ténébreusement d'autres soirs ; mais ils n'étaient pas sincères, et il a fallu la terrible lumière des heures éternelles pour qu'ils cessassent de ruser avec le sort et avec eux-mêmes.

Mais le charme suprême, c'est que ce drame qui prête ainsi à penser soit en apparence aussi simple qu'un conte de fées ; il en a les vives et charmantes couleurs, la grâce juvénile, l'élégance romantique, et c'est merveille que M. Maurice Maeterlinck sache ainsi prononcer les fraîches paroles de la légende et pense en même temps avec la grave lucidité d'un contemplateur.

P. Q.

Les Vergers illusoires, par André Fontainas (Librairie de l'Art Indépendant). — En 1889, M. André Fontainas publiait *Le Sang des Fleurs,* recueil de poésies éparses jusque-

là dans diverses revues qui témoignaient d'un noble effort vers un art intègre et loyal, mais n'avaient guère entre elles d'autre lien que ce souci même de bien faire. Maintenant, après le silence, le recueillement, l'ombre obstinément faite autour de soi, le dédain absolu des vaines luttes, le poète se rappelle à nous, non plus par une collection un peu artificielle de vers composés au hasard des heures, mais par un livre d'une belle unité.

Un jour, l'âme leurrée par des gloires et des baisers chimériques, le Châtelain aventureux quitte les terres de la vraie joie; il appareille, loin de la Princesse du manoir, vers les havres aux fruits d'or, que recèle pour sa folie, « dans l'horreur consolatrice et les ténèbres », la brume merveilleuse des flots polaires. Là, des formes de mensonge lui apparaissent et s'évanouissent avant qu'il les ait saisies, jusqu'au moment où, comme un étranger, il revient vers la maison désertée. Des voix obscures l'injurient; mais la Princesse en deuil lui rouvre la bonne demeure et « avec un geste lent d'oubli qui lui pardonne » recueille le Voyageur, las des chemins, des vagues et des grèves.

L'œuvre n'a point dans son développement réel cette apparence de conte logiquement conduit; elle ne se suit pas avec autant de rigueur. Sinon ce ne serait qu'une fable sans autre portée. Mais des motifs secondaires s'y entrelacent et des correspondances lointaines s'établissent pour le plaisir de l'imagination. Il advient même à une ou deux reprises que des poèmes soient presque trop excentriques à l'idée primordiale et y semblent comme arbitrairement réunis : ils diffèrent de ton et la technique en est moins souple que dans le reste du livre. Cela est surtout sensible dans la seconde partie (Voir p. ex. *Celui qui s'embarquait*, et *O toi, la fleur de sang*). Cependant l'harmonie générale n'est pas troublée par ces rares—et si légers—disparates; et *Les Vergers illusoires* laissent en définitive cette exquise impression d'une allégorie qui hésite perpétuellement, comme la vie elle-même, entre l'émotion sentimentale et l'anxiété intellectuelle, l'une n'étant peut-être après tout que le signe de l'autre. Il faudrait citer quelques passages pour donner une idée plus exacte de cet art savant et volontaire, riche de rhythmes et d'images. Mais il y aurait péril à isoler telle ou telle partie, et à la dénaturer par conséquent. Ne pourrait-on, pour une fois, croire sur parole le critique, ce juge qui n'a pas plus que les autres magistrats le droit de juger et qui, honteux en secret de jouer un rôle si méprisable, est plus suspect, hélas! d'acrimonie que de bienveillance? P. Q.

Chattes et Chats, par Raoul Gineste, *Préface* de Paul Arène (Flammarion). — «... Raoul Gineste, compatriote du doux Gallus aimé par Virgile, tient sans doute de cette origine le besoin de précision et de clarté classique, charme de ses vers, ainsi que l'inquiétude du Mystérieux dont, au soleil couchant des décadences latines, se troublaient les âmes. » Cette phrase de la préface de M. Paul Arène résume, je crois,

toute la critique à faire de ce livre aimable. Beaucoup de pièces, assez anciennes, sont édifiées selon la technique du Parnasse ; quelques-unes étaient fort connues avant la publication en volume, par exemple *Les Vieux chats* :

Comme ils sont tristes, les matous,
De n'être plus sur les genoux
Qui leur faisaient un lit si doux...

Les bonnes vieilles, leurs maîtresses, sont mortes, et elles ont emporté tout le vieux bonheur : cajoleries, gourmandises, longues paresses au coin de l'âtre pendant qu'elles tricotaient

En rêvant au bel houzard bleu
Qui reçut leur premier aveu,

et que

Le ragoût qu'on allait manger
Cuisait avec un bruit léger.

Ils rôdent abandonnés, étiques et funèbres, sur les toits, guettant une nourriture,

Et quand ils voient passer en bas
Des bonnes femmes à cabas
Qui trottent menu d'un air las,

Le bon goût des crèmes sucrées
Où trempaient les croûtes dorées,
Revient à leurs lèvres sevrées...

A signaler encore *La Fileuse*, *Métamorphose*, *Freya*, la *Ballade du coupeur de chat*, « l'homme au shako jaune merdeux » : cette ballade nous laisse le regret que M. Raoul Gineste n'en ait point écrit d'autres. A. V.

La Messa a Psiche, di EMMA (E. Viola Ferretti) — (Città di Castello, tipografia dello stabilimento S. Lapi). — Ce volume nous est parvenu orné d'une dédicace bizarre dont voici la traduction : « *Au* MERCURE DE FRANCE, *qui tente de galvaniser les symboles, un vieux rat de librairie matérialiste adresse* [*ce livre*] *par dilettantisme d'antithèse. — Milan*, 18 *avril* 1892. » Le vieux « Rat », qui n'est sans doute ni l'éditeur, ni la signorina Emma, a cru nous jouer un bon (ou mauvais) tour, en nous obligeant à lire cette historiette, et il ne s'est trompé qu'à moitié. Dans ce conte fantastique assez compliqué qui commence au ve siècle et finit aux xviiie, la Psyché est une statuette, jetée dans un puits par le dernier poète païen ; un couvent se bâtit autour du puits ; Psyché « revient », se promène, est vue par un peintre, qui, croyant faire une Vierge pour l'église du couvent, fait une Psyché. On dit la messe *devant* cette Psyché, — ce qui n'est pas bien grave. Quant à l'expression la messe *à* Psyché, elle est singulièrement fausse, car on ne dit la messe ni *à* aucun personnage, ni *à* aucun saint, ni même *à* la Vierge. Le petit blasphème final est donc assez maladroitement raté. Je supplie le vieux « Rat » de ne plus m'envoyer que des chefs-d'œuvre.

R. G.

L'Amour cynique, par Alexandre Boutique (Dentu). — Tout bien considéré, Jules Simon a pu se permettre la lecture du dernier feuilleton de l'*Echo de Paris*, car l'*Amour cynique* représente une œuvre saine... étant donné que pousser à la roue de la reproduction de l'espèce est faire acte de bon citoyen par le temps qui court. Voici, dépouillée de la magie des phrases, l'intrigue toute nue de ce roman naturaliste : un homme exceptionellement armé pour les luttes amoureuses rencontre deux femmes (la mère et la fille), dont l'une, la mère, est particulièrement ouverte aux aspirations sentimentales, et l'autre, la fille, possède un entendement relativement fermé aux choses de la passion. Cet homme a pour maîtresse la première et pour légitime compagne la seconde. Entre les deux son cœur éprouve des oscillations terribles. Finalement, la jeune mariée meurt d'avoir découvert que les idées d'un gendre s'adaptent quelquefois merveilleusement au cerveau d'une belle-mère. (Nous aurons sans doute mis tous les points sur les *i* en ajoutant que le cœur du héros donne sept oscillations en trois heures...) Il ne nous convient pas de chicaner Alexandre Boutique sur le choix de son sujet: le romancier qui désire l'oreille du grand public n'a pas à reculer devant la violence du document humain, et en fait de roucoulement voluptueux le plus gros ut de poitrine est encore la meilleure note. Malgré certaines dissertations médicales placées de-ci delà comme d'impatientants *prenez garde à la peinture*, nous sommes allé jusqu'au bout du livre avec beaucoup de plaisir. Un régal de chair fraîche, quoi ! Et le savant garçon boucher qui dispose l'étal à droit a tous nos compliments.

***

Brunettes, *ou petits airs tendres*, par Jacques Madeleine (L. Vanier). — Le titre est charmant. C'est celui sous lequel Ballard recueillit, au commencement du xviiie siècle, tant d'anciennes chansons, galantes ou populaires. On trouve dans les *Brunettes* de Ballard *La Belle dans la vigne*:

Ah ! mon beau laboureur !
Beau laboureur de vigne,
O lire, ô lire,
Beau laboureur de vigne,
O lire, ô la.

N'a vous pas vû passer
Marguerite ma mie?
O lire, ô lire,
Marguerite ma mie,
O lire, ô la.

. . . .

Dessous un prunier blanc
La belle est endormie,
O lire, ô lire,
La belle est endormie,
O lire, ô la......

On y trouve une des plus anciennes versions de *A la claire Fontaine* et tout plein de joliettes choses :

Dedans une plaine,
Pensant à l'amour :
J' rencontray Climein',
Me mis à ses genoux.....

Le livret de M. Jacques Madeleine est un assez agréable assemblage de versiculets érotiques et évocateurs de retroussis, de blancheurs et de roseurs..... le tout teinté d'un sentimentalisme qui n'est ni naïf, ni pervers. Petits airs tendres, tendres, tendres....

R. G.

L'Angoisse, par Eugène Bosdeveix (Paul Ollendorff). — L'épigraphe de ce livre singulier, qui tient du roman et de la dissertation philosophique, est suffisamment significative et résume bien l'enseignement qu'il en faudrait tirer : « Quel mal est comparable à la pensée ? » La thèse est celle-ci : quand un homme s'abandonne à une perpétuelle observation de soi-même, ce qui fut le monde, les êtres, sa propre personnalité, tout s'évanouit en présence de l'Analyse maudite ; la vie n'est plus pour lui qu'une hallucination continue, la folie consciente d'un damné qui touche à l'infini dans un gouffre amorphe de ténèbres, sans que rien, heurt douloureux, lueur apparue, donne un rhythme quelconque et un intérêt au mouvement uniforme de cette chute. L'effort n'est point banal et honore grandement qui essaya d'intéresser à un tel drame, si peu semblable aux habituelles histoires d'amour, d'ambition, voire de simple bavardage mondain où s'égaient la plupart des écrivains français, en ce temps. Mais l'œuvre n'est pas égale toujours à l'idée qu'on s'en pourrait faire et provoque dans son ensemble une critique fort grave. Ce ne sont pas les actes mêmes des personnages, mais leurs discours assez monotones, des paroles empruntées aux manuels de psychologie, qui marquent les différentes stations du récit : à quoi bon alors la forme du roman, sinon pour animer ce qui, dans les livres spéciaux, est, précisément par l'analyse, mort, fragmentaire et assez vain. Un épisode seul satisfait à toutes les exigences esthétiques. Le pitoyable héros de cette tragédie intellectuelle, Christian, s'est repris à vivre de la vie normale, instinctive, par de hautains raisonnements métaphysiques. Ellen d'Hinisdor lui a persuadé, pour quelques jours, que la volonté était supérieure à l'intelligence et constituait la vraie vie. Non sans se reprocher une sorte d'attentat à l'esprit pur, l'analyste se laisse lier peu à peu aux chaînes heureuses du sentiment et de la sensualité ; et les deux amants revivent les âges jeunes et beaux « où le péché n'existait pas ». Mais un jour, en pleine extase, sans raison, Christian, séparé de sa maîtresse qui cueille des fleurs, oublie la femme qu'elle est devenue et « recherche le mystère et le prestige de ses yeux de jadis », alors qu'elle était seulement l'éloquente prêtresse, à peine vivante. Dès lors l'analyse le ressaisit tout entier et la chute est irrémédiable. C'est une scène très poi-

gnante. Mais partout ailleurs règne, dans le livre, l'abstraction fatigante et inutile; et l'on pense malgré soi, à cause d'une certaine gaucherie, que toute cette science, psychologique et autre, n'est pas très bien assimilée. Le drame même s'en trouve diminué. Christan ne serait-il malheureux que pour avoir mal compris ?

La langue aussi est inégale, diffuse et parfois inexacte. Elle rappelle en quelques passages les poncifs romantiques: « S'il est des anges, elles doivent être toujours ainsi » ; et elle est aussi surchargée de termes techniques ou savants, non sans quelque méprise. Ainsi il faut dire le « chérubin », comme tout le monde, ou le « kéroub », comme les hébraïsants. mais point le « kéroubin », qui n'est ni du vocabulaire courant, ni du vocabulaire des érudits. De même, il serait abusif de s'imaginer les « aruspices » comme des personnages qui détenaient de graves secrets hermétiques : c'étaient de pauvres petits sacrificateurs étrusques, sans aucune valeur sacerdotale, des diseurs de bonne aventure peu considérés, qu'on expulsait de temps à autre de Rome, à la manière de gens suspects et interlopes. Critiques de détail peut-être méticuleuses, il faut l'avouer, et qui n'enlèvent que peu de son très haut intérêt à une œuvre de si rare intention.

P. Q.

La Vie sans lutte, par Jean Jullien (Bibliothèque Artistique et Littéraire). — Livre antérieur, j'imagine, au *Maître* et à *La Mer*; au reste, même simplicité de conception et d'exécution, mêmes qualités d'observation menue, mais, ici, avec des fugues romanesques plus fréquentes. La première des trois nouvelles qui le composent, *La Vie sans lutte*, repose tout entière sur cette fausse idée si répandue que la condition sociale de l'ouvrier est préférable à celle de l'employé. L'auteur nous montre un rond-de-cuir appointé à 2.100 fr. et qui, avec des écritures expédiées en dehors du bureau, doit vivre sur le pied d'environ 3.000 fr. Certes, ce n'est pas riche. Mais prenons un ouvrier gagnant une journée moyenne, soit 7 fr. : un ouvrier sérieux et qui ne se dérange point, de bonne santé, dont le métier ne chôme jamais, ne travaille guère — dimanches, fêtes et circonstances inévitables retranchés — que 300 jours par an; total : 2.100 fr., juste comme l'employé. Mais il faut observer que l'ouvrier a donné toute sa journée à son patron, qu'il ne gagnera rien une fois sorti de l'usine, et que, à moins de s'établir (cas exceptionnel), sa condition ne s'améliorera *jamais*, — tandis que l'employé d'administration, par augmentations périodiques, gagnera jusqu'à 3.600 fr., à supposer qu'il ne passe sous-chef (cas exceptionnel correspondant à l'établissement de l'ouvrier). Je ne dis rien de la retraite, que l'employé paie de ses propres deniers. Quant à la « représentation » qui incombe à l'un et dont l'autre est dispensé, ce n'est vrai qu'en province; à Paris, l'employé vit comme il l'entend, demeure où il veut (celui de M. Jean Jullien habite une rue et une maison impossibles) ; il peut enfin n'avoir pour vêtements que

ceux qu'il porte tous les jours, alors que l'homme des ateliers est obligé d'en avoir plusieurs. L'idée de *La Vie sans lutte* est donc plus que contestable. Je préfère *En Seine*, esquisse rapide de la vie des mariniers : de jolis paysages, et parfois d'une notation très intense. Mais *Premier amour*, la plus longue des trois nouvelles, me parait supérieure aux deux autres, bien qu'elle ne soit qu'une simple historiette, sans autre prétention : toujours de jolis tableaux, et, ce qui est plus rare aujourd'hui, un peu d'émotion sincère, point romance. Pourquoi faut-il que le dénouement (pas neuf par surcroît) vienne tout gâter ? D'ailleurs, le romanesque et le convenu abondent, surtout dans les deux premières nouvelles, en ce livre qui vise à l'exactitude : on le déplore d'autant plus que le don d'observation est pour beaucoup dans le talent de M. Jean Jullien.

A. V.

La Forêt enchantée, par Louis Duchosal (Genève, Gauchat et Eggimann). — M. Louis Duchosal est un poète d'imagination tendre et délicate. Sa langue, claire et simple, son vers, un peu mou de facture, ses images, discrètes et un peu monotones, sont loin d'être sans charmes, et il y a dans la *Forêt enchantée*, surtout au second livre, quelques poèmes qui vous laissent un agréable souvenir, tels : *Perdu dans la Forêt. Epître aux Roses prochaines*, *Passante*, *Sur l'épinette*, *Au premier amour*, *Viviane*, et une suite de lieder doux et mélancoliques et des plus gracieux, dont celui-ci :

De la laine de mon amour
Je tresse un poème ineffable
Qu'une dame, reine d'un jour,
Traverse comme dans la Fable.

Cette dame, d'un geste doux,
Semble commander quelque empire,
Et mon rêve, papillon fou,
S'est laissé prendre à son sourire.

Mon pauvre cœur est devenu
Une lyre aux cordes fragiles
Où frissonne un air inconnu
Qui n'est que pour ses doigts agiles.

Aussi regrettons-nous que M. Duchosal ait, çà et là, omis d'effacer des taches ; certaines phrases sont d'une syntaxe douteuse, les images se suivent parfois avec quelque incohérence ; et enfin, pourquoi, à côté des frêles lieder que nous citions, imprimer cette lourde *Ode de Genève*, d'un lyrisme suranné, d'une émotion trop locale, et qui ne s'harmonise pas avec le reste du livre ?

A.-F. H.

The Princess Maleine and the Intruder, *by Maurice Maeterlinck. With an Introduction by* Hall Caine. (Londres, Heinemann.) — Au jugement d'Arthur Symons, qui rédige, dans l'*Athenæum* (23 avril), une bonne notice sur Maeterlinck,

cette traduction est une pure parodie ; l'*Intruse* est un peu moins massacrée que la *Princesse Maleine*, mais l'opérateur semble n'avoir compris le texte français que par à peu près.

R. G.

De Branche en Branche, par Achille Grisard (sans éditeur). — Des vers pleins de bonnes intentions, mais qui s'en tiennent là. Sous prétexte de morigéner les décadents :

Symbolistes divers, décadents extatiques,
Restez dans vos brouillards et dans vos songes creux,

l'auteur nous inflige toute la séquelle des vieux clichés :

Pégase d'un seul bond escaladant les cieux...
L'amant farouche et fier de la Muse aux doigts roses...
Vos fils sauront vaincre ou mourir en braves...
Oui, je pleure comme un enfant..
Elle avait des yeux bleus, portait un nom de fleur...
Les bois sont remplis de frémissements...
... et le vieux maître
Qui nous montra toujours le chemin de l'honneur...

Dans une seule pièce, je remarque : *les grands bois, cueillir des roses, des oiseaux bleus, lointaines grèves, joli printemps, couleur du Temps, courir dans les bois ; les filles, les garçons, la terre étrangère, les ronces des buissons, la forêt mystérieuse, les blancs muguets, c'est toujours la même histoire, une autre patrie ; j'ai souffert, j'ai pleuré; une idylle flétrie.* Vive la simplicité, sans doute, mais vive la jeunesse : et tout cela c'est bien vieux. Dans ce volume, une pièce passable : *Usine abandonnée*, et une pièce bien : *En pleins bois*, où se trouve un joli effet de crescendo-diminuendo finissant sur un vers élégant agréablement amené. Mais quand, dans tout un volume, il n'y a qu'une pièce à citer... on ne la cite pas.

L. Dr.

L'Année fantaisiste, par Willy (Delagrave). — M. Villy, que les *Gaietés* de Grosclaude empêchent évidemment de dormir, nous régale d'un bouquin d'articles ; il a visité lui aussi le Pays du Mufle, et de ses impressions au jour le jour cuisine une Revue des douze mois avec couplets, calembours jeux de mots en plusieurs langues. Lecture facile, même en omnibus, honnête, et ne donnant point la migraine ; dessins d'Albert Guillaume (un amour de chien, page 10, qu'on voudrait voir suspendu à de notables derrières). — J'observe d'ailleurs que M. Villy ne se gêne nullement pour servir à ses lecteurs deux ou trois fois la même blague, et en accueille de bien vieilles, l'histoire du dentiste-assassin, entre autres, qui traîne depuis combien de lustres dans l'Almanach des 36.000 drôleries.

C. Mki.

Chansons poilantes, par Alcanter et Saint-Jean (au *Nouvel Echo*, 19, rue Cassette). — Pour moi, je préfère m'en prendre à M. Willy ; discutailler avec des chansonniers — littérairement les derniers des êtres — laisserait croire que nous sommes aussi bêtes qu'eux ; si l'on m'écoutait, ils

seraient ce soir murés dans leurs beuglants, sous un mortier de chaux vive. — Mais M. Willy, qui est conscient, qui certes ne s'illusionne guère sur la valeur des idioties présentes, que nous veut-il avec sa préface en boniment de foire ? Quoi ! la chanson ? — Quoi ! la chanson littéraire ? — Nous devons nous esclaffer devant ces niaiseries, ces pétarades, ces coq-à-l'âne ; devant une *Marche des Calicots*, une *Complainte des Académiciens :*

Qui nous rase comme la pluie' ?
C'est Victor Duruy ;
Qui porte des bas de lain' ?
C'est ce bon m'sieur Tain'... etc..

M. Willy, avouez-le ; pour faire plaisir à des copains, vous nous en jouez une bien bonne.

C. Mki.

L'Esclandre, par Nada (Savine). — L'auteur, à en juger par la gravure qui sert de frontispice à l'ouvrage, nous a paru d'une beauté rêveuse, un peu mièvre, digne de tous les éloges. Nous avons le regret de ne pas pouvoir en dire autant de son œuvre. G. D.



JOURNAUX ET REVUES

La **National Review** de juin contient une intéressante étude d'Arthur Symons sur *Paul Verlaine ;* en voici la conclusion :

« ..... Ce que Verlaine a fait de sa vie, cela nous intéresse seulement en tant que sa vie a créé ou modifié l'œuvre de l'artiste ; et en lui vie et art ne font qu'un, aussi sûrement qu'ils ne font qu'un en Villon. Depuis les *Romances sans paroles* juqu'aux *Liturgies intimes*, chaque période de cette « fièvre appelée la vie », il l'a chroniquée et caractérisée en vers. Le vers a changé comme la vie a changé, demeurant fidèle à certaines caractéristiques fondamentales, comme l'homme, à travers tout, est demeuré fidèle à son étrange et contradictoire tempérament. Verlaine a fait quelque chose de neuf du vers français, — quelque chose de plus pliable, de plus exquisément délicat et sensitif ; la langue, avant lui, avait quelques qualités de moins. Il a inventé cette nouvelle sorte de poésie impressionniste, « la nuance, la nuance encore », qui semble correspondre si subtilement aux dernières tendances des autres arts : la peinture de Whistler, la musique de Wagner. Lui-même, créature de passions et de sensations, ballottée ça et là par tous les vents, il a donné une voix à tous les vagues désirs, à toutes les tumultueuses impressions de cette faible et frénétique créature, le moderne homme des villes. Il a mis cela en une musique

tantôt exquise, quand le mode est exquis, tantôt dissonante, quand le mode est dissonant; musique toujours aiguë et musique toujours flottante, telle qu'on n'en avait jamais entendu de pareille. Ainsi, bien nouveau et bien typique apparaît ce chanteur qui n'a chanté que lui-même : ses chagrins, ses fautes, ses détresses; ses heures de joie, les heures où il se croyait heureux; les heures où la chair triompha et les heures de mystique communion avec l'esprit; les couleurs, les sons qui le délectèrent, les mains qu'il baisa, les pleurs qu'il essuya. »

R. G.

Revue Philosophique, dirigée par M. Th. Ribot (Juin). Sous le titre : *Existence et développement de la Volonté*, M. Fouillée entreprend une étude psychologique fort importante. Non seulement il tend à montrer la présence constante de la volonté dans tous nos actes psychiques, mais encore il s'attache à révéler l'ubiquité du vouloir et du sentir. La philosophie générale, selon lui, verra dans l'énergie physique l'expression extérieure de l'énergie psychique, c'est-à-dire de la volonté, qui est omniprésente et constitutive de la réalité même. L'auteur s'inspire, comme on devait s'y attendre, de sa théorie des *idées-forces*, exposée déjà plusieurs fois dans ses travaux antérieurs. M. Fouillée nous fait à ce propos l'honneur de nous citer à plusieurs reprises, en nous reprochant, entre autres, une contradiction à propos de la non-subordination des centres moteurs aux centres sensoriels. Nous ne pouvons ici entrer dans toutes les considérations qui seraient nécessaires pour nous justifier, aussi ferons-nous seulement observer à l'éminent professeur que seules les interprétations et non les observations auxquelles nous avons fait allusion ont prêté à discussion.

Rapprochant de M. Spencer le baron d'Holbach, et comparant à la *Morale Evolutionniste* le *Système de la Nature*, M. A. Lalande montre ingénieusement la parenté d'esprit de ces deux auteurs, qui contraste avec la différence considérable de temps et des milieux dans lesquels ils vivent.

G. D.

Les « Numéros exceptionnels » de la **Plume** sont presque toujours intéressants; celui qui fut, en mai, consacré au *Jargon de maistre François Villon* infirme gravement cette règle. Le laborieux disciple du laborieux Vitu s'est donné beaucoup de mal — pour rien; l' « interprétation » de M. Jules de Marthold, en effet, outre qu'elle paraît inexacte, est encore un peu plus obscure que l'original. Ne parlons pas des bizarres prolégomènes où une érudition confuse étale des naïvetés de cette force : « Ballade, le mot lui-même tient du Jargon en ce qu'il est d'importation étrangère, venu de l'Inde, où les danseuses chantant étaient appelées Balladières (et non Bayadères), et par nous emprunté à l'Italie où l'avaient introduit les Zingari qui le tenaient des Arabes. » Je ne crois pas que l'on puisse accumuler, en si étroit espace, plus d'incohérences. Tout le monde, en effet, tous ceux, du moins, qui

possèdent quelques notions de linguistique, savent que le mot *Ballade* et ses congénères viennent du bas latin *balla*, *balare*, *ballare*, *balator*, *ballator*, *balatio*, *vallatio*, *ballimathia*, *balisteum*,etc.,etc.,et que la probable origine de ces formes est le grec βάλλω, βαλλίζω ; le provençal donne *ballar ;* l'italien,*ballare ;* l'espagnol et le portugais,*bailare ;* le wallon,*baler ;* l'anglais, *bale ;* l'allemand, *ballen ;* l'ancien français, *bal*, *baul*, *baule*, *baler*, *bauller*, *baloier*, etc ,

« Les langues de l'enseingne vont au vent baloiant. »

L'ancien français donne encore *balestiaux* et *balets*, et le français moderne *balistique*, *baliste*, *ballast*, *ballaster*, etc., et l'expression de langue verte *balade*, *balader*, *se balader*. On voit la fécondité de cette famille. Quant au mot *ballade* lui-même, le provençal donne *ballada*, et l'italien *ballata*, chanson à danser ; et quant à *bayadère*, c'est purement et simplement le portugais *bailadeira*, danseuse.

Tout cela prouve que M. de Marthold, ignorant les plus élémentaires mécanismes de la linguistique, aurait mieux fait de s'abstenir d'une étude où cette connaissance est indispensable.

Le numéro suivant de la même revue (1er juin) s'enrichissait d'un *Supplément poétique* où je trouve une pas banale pièce, *Evanescences ;* les fuyants vers de M. Alfred Thooris disent les quatre initiations pour lesquelles s'éclairent « les ogives »,

Où planent des luminaires et les Saints en dérive.

La communiante, « comme une hymne vers Dieu passe... » :

C'est la première fois que le Rêve pérennel
Communie à genoux et a peur des souffrances
Dont palpite tout bas le nouveau de sa chair,
L'âme sourde aux évanescences
De l'encens et des prières !

Principales matières de **Mélusine** (Mai-Juin) : *Un Ancêtre du quatrième Etat*, par M. Gaidoz, notice sur un curieux placard ancien dont la revue donne en même temps le fac-simile ; *La Pernette*, par M. Van Duyse, texte d'une version du xve siècle ; *La Fille qui fait la morte pour son honneur garder*, par M. J. Couraye du Parc, version normande de cette jolie chanson populaire :

Dessous les lauriers blancs,
La Belle se promène,
Blanche comme la neige,
Fraîche comme le jour.
Trois jeunes capitaines
Vont lui faire l'amour...

La Fascination (Suite) par M. J. Tuchmann, etc.

R. G.

Le Livre d'Art (Dir. Paul Fort, 12, avenue du Bac, Asnières) est une suite aux Programmes-Revues du Théâtre d'Art. Son premier numéro, dont le rédacteur en chef est notre collaborateur Remy de Gourmont, a paru en mai, avec

des poésies de P.-N. Roinard, A.-Ferdinand Herold; une traduction par Remy de Gourmont de deux anciens poèmes mystiques, un article du même : *Le Paraclet des Poètes;* un poème en prose de Saint-Pol-Roux : *Le Paon;* un conte de Rachilde : *Piété mondaine;* et des dessins de MM. Emile Bernard et Jean Verkade.

L'Art et l'Idée (Mai) donne un très intéressant article de M. Octave Uzanne sur le statuaire-décorateur Joseph Chéret, « une des physionomies les plus modestes et les plus originales de ce temps ». M. Joseph Chéret est le frère de Jules Chéret. « Les deux frères ont, du reste, une grande parenté d'art; chez eux, quoi qu'ils fassent, ils apportent la vie, le mouvement intense, jusqu'à la frénésie voluptueuse des corps dessinés ou modelés; ils conduisent un sabbat charnel fougueux, entraînant, diabolique, et ils rendent palpitant tout ce qu'ils créent..... Les vases de Chéret, par exemple, les cratères, les coupes, les amphores élégantes, les jarres ventrues qu'il a décorées, ou, pour mieux dire, enguirlandées de femmes mythologiques, d'amours folâtres et de babys exquis, sont des productions sans équivalent. Joseph Chéret a apporté dans cette manière un frison nouveau.... ; on reconnaît dans l'arrangement de ces vases, dans l'ensemble de ces décorations charmantes, ce sentiment profond, inné, païen, de la femme, que les artistes du XVIIIe siècle portaient si bien hors d'eux. » Reproductions dans le texte et hors texte de vases, fragments décoratifs, cheminées, médailles créés par M. Joseph Chéret, puis un portrait-croquis inédit de l'artiste par son frère Jules. — Au sommaire du même numéro : *Propos de table de Victor Hugo à Guernesey*, et *Les Etapes de la Réclame* curieuse et amusante histoire du puffisme à travers les âges.

A. V.

Dans la **Société Nouvelle**, de beaux poèmes d'Emile Verhaeren ; la suite du remarquable roman de William Mooris, l'esthète socialiste anglais (*Nouvelles de nulle part*) ; une étude de Charles Henry sur la transformation de l'Orchestre.

Dans le **Banquet**, d'excellents vers de Grégoire Le Roy, mais point inédits, et une étude biographique un peu incomplète sur ce bon poète, trop discret.

Deux excellents calembours de M. René Ghil dans les **Ecrits pour l'Art** : « M. Péladan (Joseph... fin de bon sens). » — « pour les *Débats*, (des bâts d'ânes.). . . »

P. Q.

Gazzetta Letteraria : un bon article de Giuseppe Depanis sur le dernier roman de Gabriele d'Annunzio, l'*Innocente :* « Comme œuvre d'art pure, c'est un des meilleurs livres publiés en Italie; la forme est merveilleuse par la clarté des images, la ciselure du style, la franche saveur d'italianité de la langue ; quelques chapitres ont un relief et une force de coloris extraordinaires... »

Cronaca d'Arte : de jolis vers français d'Alberto Sormani :

Comme une barque, perdues les rames,
je ne vaux plus rien. Amour est mort.

Vita Moderna (Milan) : une étude de Enrico A. Butti sur *geux nouveaux romans français*. Ce jeune romancier avoue un goût particulier (et bien dangereux) pour *La Sacrifiée* de M. Rod et le manuel d'anthropologie préhistorique que M. Rosny publia (en collaboration avec Louis Figuier et Camille Flammarion) sous le titre de *Vamireh*.

La **Critica Sociale** réclame, article de M. G. de Franceschi, la liberté pour la femme. Mais la femme, en comparaison de l'homme, est scandaleusement libre dans la société actuelle ! Elle n'est soumise à aucune des obligations qui mangent la vie du mâle... Elle est libre comme le moineau, — et aussi paillarde, ce qui fait que le mâle ne proteste pas contre ses privilèges.

R. G.

CHOSES D'ART

Au Louvre : aperçu, à travers les palissades, une nouvelle salle de sculpture en formation : des gargouilles, des chapiteaux, des bustes, des grotesques, des animaux fantastiques, une grande mosaïque, etc.

Le legs Léon Moreaux vient d'être exposé dans la salle des acquisitions nouvelles. De Jean Weenix, des gibiers ; de Hondecœter, des *Aigles s'abattant sur une basse-cour* ; de Huysum, des *Fleurs dans un vase* ; de David Teniers, le jeune, un *Paysage avec figures* ; d'Adam Pynacker, un *Paysage au soleil couchant* ; de Ruysdael, l'*Entrée d'un bois*. — En somme, de quoi honorablement orner les murs de la salle à manger d'un bourgeois de goût.

Sur les murs : à côté des Chéret, toujours le maître de l'affiche : *Bruant dans son cabaret* et *Reine de joie*, par Lautrec.

D'Ibels, *Mevisto*, affiche pour l'Horloge ; de Maurice Denis, une affiche pour la « *Dépêche* » de Toulouse.

Expositions.

Chez Georges Petit : *Exposition des cent chefs-d'œuvre* (à voir quelques maîtres anglais — si rares en France — et quelques autres).

Chez Le Barc de Boutteville, 47, rue Le Peletier : la *Deuxième Exposition des Peintres Impressionnistes et Symbolistes*. (Voir page 260 l'article consacré à cette exposition.)

Chez Boussod et Valadon, 19, Boulevard Montmartre : l'exposition de tableaux, pastels et dessins de Berthe Morisot (Voir page 259 l'article consacré à ce peintre.)

Galerie Sedelmeyer : Exposition Eugène Jettel.

A Anvers, *Salon de l'Association pour l'Art* : Jules Chéret, Camille et Lucien Pissarro, Signac, Georges Minne, Van Rys-

selberghe, G. Lemmen, Seurat, Constantin Guys, Vincent van Gogh, Lautrec, Hiroshigé, W. Finch, Anna Boch, Walter Crane, Toorop, Anquetin, Maguerite Holeman, le potier Delaherche, Morren, Thornley, H. van de Velde, P. Bonnard, Mauritz Baner, etc.

Conférence. — M Ch.-Henry Hirsch a fait, le 13 mai, salle du Seleet Théâtre, une conférence intéressante sur *Le Symbolisme et le Romantisme en peinture de Maurice Denis et Henry Degroux*. Avoir, à ce propos, parlé de Puvis de Chavannes, très bien; mais de Monsieur Rochegrosse ?

Chez les Editeurs.

Une exquise couverture pour « *Reine de Joie* », par Bonnard.

Des couvertures illustrées de chansons de Café-Concert (Maquis, éditeur), par Ibels : *Mimi ; La Morgue ; La Chanson du Machabée ; La Chanson du Rouet ; Maternité ; La Lettre d'un Mari trompé ; L'Argent.*

De Paul Renouard (Gillot, éditeur) : *La Danse*, vingt dessins transposés en harmonie de couleurs (du Degas mièvre, joliet, parisien, avec, en moins, l'esprit, la philosophie, le génie et la maîtrise de Degas).

Le dernier mot de l'art est le *Panorama à vapeur* de M.Poilpot. Le « Pseudo-Vengeur » sombre (sous l'admiration du public), pendant qu'un ingénieux mécanisme agite, roulis et tangage combinés, le plancher réservé aux spectateurs ; il y a des baquets.

G.-A. A

MUSIQUE

Le mois dernier, à la salle Pleyel, l'admirable quatuor Ysaye a donné quatre séances de musique de chambre. Elles étaient consacrées à des œuvres de compositeurs français modernes. Dans la première, nous entendîmes le quatuor à cordes de Castillon, œuvre imparfaite, où pourtant se retrouve, en maints endroits, le haut artiste qu'était Castillon, et où il y a un morceau d'une forme bien curieuse : c'est celui où s'enchevêtrent l'andante et le scherzo. De Castillon également l'on nous donna le quatuor avec piano: là, point d'imperfection, l'œuvre est puissante et belle. A la même séance fut joué le *Concert* pour piano, violon et quatuor à cordes, de M. Ernest Chausson, qui, peu auparavant, avait été exécuté pour la première fois à la Société Nationale. C'est une œuvre très heureusement venue, très délicate et très charmante, et dont la Sicilienne est d'une incomparable séduction.

La seconde séance fut pour des œuvres de M. Vincent d'Indy ; on y joua son quatuor avec piano, dont la Ballade est si émouvante, et son quatuor à cordes, œuvre superbe, et d'un grand maître.

M. Gabriel Fauré eut pour lui la troisième séance, que

remplirent ses deux quatuors, si élégants, si légers, si tendres.

Enfin, pour clore cette belle série, le quatuor Ysaye nous fit entendre deux chefs-d'œuvre du plus admirable des maîtres français, le quatuor et le quintette de César Franck.

En somme, ces quatre séances furent une joie; et, alors que les critiques, en leur outrecuidance, proclament M. Reyer chef de l'Ecole musicale française et que la foule applaudit sa lamentable *Salammbô*, nous avons pu, une fois de plus, y constater qu'il y a chez nous de vrais musiciens et de purs artistes.

A.-F. H.

ENQUÊTES ET CURIOSITÉS

Questions

Stendhal. — Pourquoi M. Stryenski, éditeur d'un roman posthume de Stendhal, l'a-t-il publié sous le titre de *Lamiel*, alors que Stendhal lui-même l'avait annoncé sous celui de *Amiel?* On lit, en effet, au verso du faux-titre de *La Chartreuse de Parme*, par l'auteur de *Rouge et Noir*, 2e édition, Paris, Ambroise Dupont, 1839, à la suite de la liste des œuvres parues de l'auteur : *Sous presse*, AMIEL, 2 vol. in.-8°.

R. G.

Barbey d'Aurevilly n'a-t-il pas collaboré, vers 1830, à une petite revue qui paraissait à Caen, le *Momus Normand ?* On désirerait quelques détails à ce sujet.

Lucien D.

Réponses

Marée. — Voici quelques notes complémentaires à mes premiers renseignements. En 1819, il se vendit à Paris pour plus de trois millions de marée; les poissons les plus communs étaient le hareng, la raie, la plie, la morue, le maquereau, la vive, le merlan, etc., et d'autres, maintenant inconnus, tels que le *govrnal*, — et des oiseaux de mer, non moins inconnus à cette heure, tels que les *alètes*, chère réputée maigre. Un des plus anciens et importants documents touchant la vente du poisson frais à Paris semble être une ordonnance du roi Jean, rendue en 1352, qui instituait une commission de quatre conseillers au Parlement et d'un juge au Châtelet pour surveiller et protéger le commerce du poisson de mer. Une autre ordonnance de Charles V constate encore, en 1569, l'existence d'une corporation de *marayeurs* (gens qui amenaient en grand'hâte et nuitamment le poisson de la côte à Paris), à laquelle il accorde certains privilèges et garanties, car « ils estoient tellement grevez et endommagez, qu'ils délaissaient quasi comme du tout à envitailler la ville de Paris ». Les ennuis des marayeurs venaient du péage qu'on exigeait d'eux, en vertu de droits féodaux ou royaux, sur différents points

de la route de la mer à Paris. L'ordonnance les relevait de ces impôts et organisait une compagnie de gardes spéciaux chargés de défendre leurs intérêts. Ces gardes rédigèrent une sorte de *code de la marée* qui resta en vigueur jusqu'en 1678, où fut créée au Parlement une *Chambre de la marée* pour connaître seule de toutes contestations des marayeurs avec les agents du fisc Outre les marayeurs, il y avait les *pourvoyeurs* du roi, toujours en chemin entre les ports de la Manche et Paris, chargés de recruter les meilleurs morceaux ; néanmoins les marayeurs avaient le privilège d'acheter même avant les pourvoyeurs royaux. Autre privilège : il était défendu de saisir pour dettes leurs voitures ou leurs chevaux. Leur seule obligation était de ne pas s'arrêter en route et de ne vendre leur poisson qu'à Paris ; il fallut une permission du roi pour que, en 1753, le Parlement étant exilé à Pontoise, les voitures de marée y fissent escale à certains jours.

On pourrait aller bien plus haut que le roi Jean si l'on voulait donner sur ce sujet mieux que des indications ; il serait facile, par exemple, de parler du droit de *hallebic*, établi à Paris sur le poisson frais et supprimé en 1325 par Charles le Bel : cet impôt datait du XIIIe siècle. Mais ces notions suffisent à prouver qu'avant les chemins de fer et très anciennement, Paris était pourvu de marée ; elle y était même abondante, d'après le chiffre donné au début de cette note. Quant au poisson salé ou fumé, il a toujours abondé à Paris et dans toute la France : les Normands pêchaient le hareng dès le XIe siècle, comme nous l'apprend la charte de fondation de l'abbaye de Sainte-Catherine-lez-Rouen, qui date de 1030. Le poisson de rivière était commun au point que les valets de meuniers retenaient, en Normandie, de n'être nourris de saumon que trois fois par semaine. La législation sur la pêche fluviale, telle qu'elle est encore en vigueur, remonte en grande partie à Philippe le Bel.

A. D. M.

Curiosités

Shakespeare. — On nous écrit :

Paris, 1er juin 1892.

Monsieur et cher confrère,

Je lis dans le n° de mars du *Mercure* une fort intéressante note sur Shakespeare, de laquelle il semble résulter que le plus ancien document français sur l'illustre dramaturge est dû au chevalier Temple, Utrecht, 1693. L'auteur de la note termine en disant. « Cette mention est bien antérieure à celle « que l'on doit à Clément, rédacteur dans les premières années « du XVIIIe siècle du catalogue manuscrit de la Bibliothèque « nationale. »

Or, il est bon de rappeler ici que Nicolas Clément est l'auteur de deux catalogues méthodiques. Le premier, commencé en 1675 et achevé en 1684, comprend entre autres un exemplaire du Shakespeare in-fol. de 1632. Ce travail avait été préparé à l'aide de fiches manuscrites que la Bibliothèque

possède encore. Sur la feuille relative à Shakespeare, après avoir inscrit ce qu'il considère comme les œuvres du maître, Clément ajoute son opinion personnelle sur l'auteur :

« *Will. Shakspeare*
poeta anglicus
. . . .

« Ce poète anglois a l'imagination assés belle, il pense naturellement, il s'exprime avec finesse ; mais ces belles qualitez sont obscurcies par les ordures qu'il mêle dans ses comédies. »

Ce qui permet à M. J.-J. Jusserand, à qui nous empruntons les éléments de notre dire, de conclure ainsi :

« Quoi qu'il en soit, et en attendant quelque nouvelle découverte qui vienne le déposséder de cette qualité, le bibliothécaire royal, Nicolas Clément, doit être considéré maintenant comme le premier de nos compatriotes qui ait formulé son opinion sur Shakespeare... » *Revue Critique*, 1887, 2e sem., p 362.

En effet, le passage cité plus haut a manifestement comme date extrême 1684, c'est-à-dire qu'il est au moins de neuf ans antérieur aux lignes du chevalier Temple. Il est vrai que, quoique conservé dans un document officiel, il n'est pas imprimé. Et sur ce point M. R. G. garde gain de cause. Votre éminent collaborateur nous fournit d'ailleurs trop rarement l'occasion de le rectifier pour qu'il ne nous pardonne pas ce petit complément d'information.

Puisque nous en sommes sur la littérature anglaise, je prendrai la liberté de révéler à M. Vielé-Griffin, dont vous analysez dans votre n° de mai une étude sur Walt Whitman publiée dans les *Entretiens*, que Jules Laforgue n'est pas proprement le premier traducteur français du poète américain. Bien auparavant, à savoir dès 1861, M. Louis tienne, au cours d'un travail important, quoique peu admiratif, sur Walt Whitman, poète, philosophe et « rowdy », donnait dans la *Revue Européenne* (1er novembre) la traduction de plusieurs morceaux caractéristiques des *Leaves of grass*. Permettez-moi de remarquer à ce propos que les jeunes lettrés négligent peut-être un peu trop dans leurs enquêtes toutes ces anciennes revues des deux premiers tiers du siècle. J'imagine qu'en y fouillant intelligemment ils y découvriraient plus d'un précurseur.

Veuillez, etc.

PAUL MASSON.

Un inédit de Baudelaire. — M. H. Hignard, Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Lyon, qui fut, en 1835, interne au Lycée de cette ville avec Baudelaire, dont il demeura toujours l'ami, a fait dernièrement, à Cannes, une conférence sur son ancien condisciple, au cours de laquelle il a dit une poésie datant de la jeunesse du poète et qui, du moins il croit pouvoir l'affirmer, n'avait jamais été imprimée nulle part. — Pourtant, ajoute-t-il, je trouve dans la biblio-

graphie très détaillée qu'on doit à l'éditeur Pincebourde l'indication suivante : « RECUEILLEMENT, *Revue Européenne*, 1er mars 1861 ; *Le Boulevard*, 2 janvier 1862 ». Ce titre conviendrait à la pièce ci-dessous reproduite ; mais, comme il se rapporte également à un poème des *Fleurs du Mal*, on ne saurait rien certifier. — L. de S.-J.

Hélas ! qui n'a gémi sur autrui, sur soi-même ?
Et qui n'a dit à Dieu : « Pardonnez-moi, Seignenr,
Si personne ne m'aime et si nul n'a mon cœur !
Ils m'ont tous corrompu ; personne ne vous aime ! »

Alors, lassé du monde et de ses vains discours,
Il faut lever les yeux aux voûtes sans nuages
Et ne plus s'adresser qu'aux muettes images,
De ceux qui n'aiment rien consolantes amours.

Alors, alors il faut s'entourer de mystère,
Se fermer aux regards, et, sans morgue et sans fiel,
Sans dire à vos voisins : « Je n'aime que le ciel »,
Dire à Dieu : « Consolez mon âme de la terre ! »

Tel, fermé par son prêtre, un pieux monument,
Quand sur nos sombres toits la nuit est descendue,
Quand la foule a laissé le pavé de la rue,
Se remplit de silence et de recueillement.

ÉCHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

Le Latin Mystique.

Liste des souscriptions (suite ; v. nos deux précédentes livraisons) :

EXEMPLAIRES SUR PAPIER POURPRE-CARDINALICE (à 35 fr.) : Librairie Flammarion.

EXEMPLAIRES SUR PAPIER FORT, TEINTÉ (à 10 fr.) : MM. Louis Dumur, Remi Pamart, Gaston Lesaulx, Maurice Le Blond, Auguste Vermeylen, l'abbé Le Foulon, P.-M. Armaing.

(*V. annonces, en tête du présent numéro.*)

Conférence de M. Charles Morice. — Sous les auspices du Théâtre d'Art, le mercredi 15 juin, M. Charles Morice a fait, pour un auditoire de poètes et d'artistes, une causerie charmante, à propos du mot *Poésie*. Causerie, et non conférence, car bien que seul M. Charles Morice ait pris formellement la parole, il le fit avec un tel soin d'éviter toute pédagogie qu'une sorte de colloque mental s'établit entre lui et ses interlocuteurs muets, dans la salle, ceux-ci ne rompant le silence que pour approuver la plupart de idées qu'il exposait avec infiniment d'ingéniosité et de délicatesse. Il a établi tout d'abord l'antinomie cruelle qui fait la grandeur de la poésie (« elle est l'expression humaine,

individuelle, de l'absolu ») et montré tout ce que le désaccord fatal entre l'expression déterminée et la pensée infinie conférait de tragique à cette lutte avec l'Ange. « Le mot propre que nous cherchons anxieusement, qui n'existe pas peut-être, serait Dieu : et c'est par un jeu de prestige quasi surnaturel, par l'alliance d'autres mots, que nous donnons quelquefois l'illusion de celui-là. » En passant, puisqu'il faut encore le redire, le causeur a nettement écarté toute relation entre la poésie et la morale ou l'économie politique, la méprise venant de ce que pour l'une et les autres « l'instrument, l'instrument matériel, *la plume*, est le même. » Et n'est-il pas humiliant de penser qu'un Jules Simon a le droit de s'appeler « écrivain » tout comme Hugo ou Baudelaire ? Puis des considérations, très spécieuses du moins, d'après Edgar Poe, sur l'impossibilité de créer « un long poème » qui soit vraiment organique. Dès que le poème dépasse 300 vers (Poe disait 100), on n'en peut plus percevoir les rapports, les rappels, ce qui constitue l'unité vivante, et, de fait, il n'y a plus d'unité. Peut-être cependant pourrait-on donner l'impression d'un « présent éternel » et non d'une succession en de longs poèmes, en ramenant, à temps, des motifs principaux. Une rapide histoire de la poésie, étudiée en ses âges extrêmes, l'époque des épopées indo-européennes et le XIXe siècle, permet de montrer l'invasion de l'esprit critique dans le domaine même de la poésie ; de là les deux seuls mythes créés depuis l'antiquité : Faust et Don Juan. De là aussi, pour le poète conscient de sa responsabilité, une angoisse terrible et les cris de douleur que nous avons entendus depuis cent ans. Et cependant le poète conserve le don d'enfance, être hybride, monstre pitoyable et sublime en sa double nature, et par des symboles (distingués très sagacement de l'emblème et de l'allégorie), il communique à autrui son frisson intérieur devant le spectacle du monde, autant du moins qu'on peut communiquer quoi que ce soit à une autre pensée, les monades hélas ! n'ayant point de fenêtres. Les hommes aussi reprochent, à tort, au poète d'être différent de son œuvre ; il n'est lui que quand il chante. Mais il ne faut pas moins que la mort pour le révéler

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change

selon l'admirable vers de Stéphane Mallarmé, à qui M. Charles Morice et ses auditeurs rendirent un juste et unanime hommage.

Je crains que ces notes éparses — la mémoire d'une causerie sinueuse n'est fidèle qu'à demi — rendent mal le très réel plaisir que nous goûtâmes ce soir-là, et qui fut à peine interrompu par quelques objections tacites (p. ex., à un moment donné, M. Charles Morice a paru admettre que l'idée du progrès, fort contestable en elle-même, pût s'appliquer à la poésie), et deux ou trois fois par le regret d'ouïr des métaphores qui n'étaient pas inédites. Qu'on considère cependant comme la faute est légère et combien il est regrettable de ne pouvoir pas répéter des images excellentes, parce que

d'autres, grâce aux hasard de la naissance, purent les inventer avant nous, qui les aurions bien trouvées tout seuls.

P. Q.

Liberté de la Presse. Pour un article publié dans l'*En-Dehors*, les compagnons d'Axa et Matha ont été condamnés dernièrement à dix-huit mois de prison et 3000 fr. d'amende chacun. M. Jules Méry, poursuivi en même temps pour un autre article du même journal, en a été quitte pour trois mois de prison et 50 fr. d'amende. Il est vrai que son avocat l'avait tout simplement représenté, assis qu'il était entre ses deux co-accusés, « comme le Christ entre les deux larrons. » Cette attitude légendaire, encore qu'elle lui ait été attribuée probablement sans son aveu, lui a acquis d'une façon inespérée la bienveillance du jury.

M. Ibsen écrit en ce moment un drame intitulé : *La Règle*.

M. Edouard Dujardin a fait représenter, le 17 juin, dans la salle du Théâtre Moderne, *Le Chevalier du Passé*, tragédie moderne en 3 actes et en vers libres (2e partie de la légende d'*Antonia*). Nous rendrons compte de cette représentation dans notre prochaine livraison.



PETITE TRIBUNE DES COLLECTIONNEURS (1)

ON ACHETERAIT :

Maurice Barrès : UNE HEURE CHEZ M. RENAN, éd. or. br.
Darmesteter : DE LA FORMATION ACTUELLE DES MOTS NOUVEAUX.
Tristan Corbière : LES AMOURS JAUNES, éd. or. br.
Paul Verlaine : SAGESSE, éd. or. br.
Henri de Régnier : APAISEMENT.
ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES : n° 2.
MERCVRE DE FRANCE (Sér. mod.) : nos 1 et 14.

ON VENDRAIT :

Henri Becque : LA NAVETTE (Tresse et Stock). Etat médiocre.......... 2 fr.
Jean Dolent : L'INSOUMIS, eau-f. d'*Eug. Millet* (Cournol). Epuisé.......... 4 fr.
Paul Verlaine : LITURGIES INTIMES, av. portr. (H commerce).......... 6 fr.
Hortensius Flamel: LE LIVRE D'OR. *Révélations des destinées humaines au moyen de la chiromancie transcendante, la nécromancie, etc., et toutes les sciences divinatoires* (Paris, Lavigne, 1842)...... 3 fr.

(1) *Au* MERCVRE DE FRANCE, *le mardi, de 3 à 6 heures, ou par correspondance. — En sus des prix marqués, frais d'expédition et, s'il y a lieu, de recouvrement.*

Jules Tellier : NOS POÈTES (Dupret, 1888). Epuisé. 5 fr.
H. de Beaunis : LE SOMNAMBULISME PROVOQUÉ..... 3 fr. 50
Bossuet : MÉDITATIONS SUR L'EVANGILE, ouvr. posth. (Paris, Pierre-Jean Mariette, M. DCC. XXXI). Ed. or., 8 vol. in-12 rel. veau fauve plein, haut. 23 mill., b. état.............................. 100 fr.
Bossuet : ÉLÉVATIONS A DIEU *sur tous les mystères de la religion chrétienne*, ouvr. posth. (Paris, Jean Mariette, M. DCC. XXVII). Ed. or., 2 vol. in-12. 20 fr.
Lacordaire : DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1861). Ed. or. br.................... 1 fr.
Théodore Hannon : RIMES DE JOIE, éd. définit. augment., eau-f................................ 2 fr.
Catulle Mendès : HESPERUS (Lib. des Biblioph., 1872.) Publié à 5 fr., épuisé. Rare.................. 5 fr.
Pradon : LES ŒUVRES DE M. PRADON, en 2 tom., nouv. édit. (Paris, Comp. des Libraires, 1754). Rel. veau anc.................................. 2 fr.
Ettore Calcolona : 6 comédies reliées ensemble, in-12, savoir : L'IFANTA VILLANA (Naples, 1719); GLI DISHONORI CHE HONORANO (N., 1703) ; LA FORZA DELLA FEDELTA (N., 1720) ; IL CONSIGLIER DEL SUO PROPRIO MALE, OVVERO LA ROSAURA (N., 1690); CHI TRIONFA MORENDO, OVVERO S. Casimiro (N., 1676). — *Il Consiglier* a q.q. trous et de nombreux raccommodages..................................... 5 fr.
Gianmaria Cecchi : Comédie : LA DOTE, LA MOGLIE, IL CORREDO, LA STIAVA, IL DONZELLO, GL'INCANTESIMI, LO SPIRITO. — Venise, Bern. Giunti, 1585, in-8 (mouillures)........................... 5 fr.
ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES : nos 13, 23, 24, 25. Le no................................. 0 f. 60
MERCVRE DE FRANCE : no 16, contenant le *Joujou Patriotisme*. Epuisé, tr. rare (sans couvert.)..... 2 fr.
LA VOGUE (1886) : 9 nos tome I (2, 3, 4, 6, 8, 9, 10, 11, 12), et le no 1 du tome II — Le tout...... 9 fr.
Chaque no separ.................................. 1 fr. 25
REVUE D'AUJOURD'HUI (1890) : Les 14 nos.......... 12 fr.
ART ET CRITIQUE (1890-1892, 1re et 2me sér.) : no 21, nos 36 à 45, nos 47 à 95. En tout 60 nos........ 20 fr.
Chaque no séparé................................. 0 fr. 60
Paul Gauguin : ALBUM (10 pl.).................. 80 fr.
Odilon Redon : DES ESSEINTES, pl. lith. tirée à 100 ex. 10 fr.
E. Bernard : BRETONNERIES (5 pl. lith.), épuisé..... 20 fr.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — TÉLÉPHONE.



ÉTUDES D'ART RELIGIEUX

LA TRADITION DU CRUCIFIEMENT EN ORIENT

I

Les façades des pylônes égyptiens, les péristyles des temples grecs, les colonnades de Rome impériale, et les Cortèges, et les Théories, et les Triomphes qui s'y déroulèrent, avaient tour à tour surgi dans la grande lumière orientale. Les pompes de la religion chrétienne se dorèrent, à Byzance, du même rayon ; et c'est pour cela que l'on y voit si peu profonde cette pénombre où s'enfonçait, en Occident, par-delà ces clartés éternelles, le monacal Moyen-Age.

Les peuples chrétiens d'Orient ne fréquentaient point les églises dans un distinct et unique but de prière. Leur dévotion était plutôt une manière d'être foncière, végétale, inconsciente, comme celle des multitudes théocratiques du monde païen. Étalée du portique du Narthex à l'escalier de la Porte-Sainte, sur les dalles, parmi cette buée voluptueuse, affadissante, qui, des temples de l'antiquité, était passée dans les basiliques byzantines (déjà, et bien auparavant, l'empereur Licinius, au cours de ses persécutions, avait fait fermer les églises, sous prétexte que l'on y respirait un air trop étouffé), la plèbe était là chez soi ; elle s'y laissait couler à ses habitudes les plus obscurément invétérées. Les Icônes étaient ses dieux lares ; leur protection semblait descendre, en rayons ver-

meils, du haut des dômes, sur ses haillons. Clapie et sombre partout ailleurs, la populace se dilatait là, et, au reflet des auréoles, mieux qu'au soleil des carrefours, elle prenait des entournures d'or. Là, le mendiant chrétien, — comme autrefois le mendiant païen, sous les portiques où passait César, — vivait jovial, familier avec l'opulence de Dieu, sorte de Benoît Labre scrutant sa vermine à la lueur des nimbes. La gloire de l'Empire et la splendeur du Paradis se confondaient, à ses yeux émerveillés, en un même champ d'or, où, semblables à des Christs, s'érigeaient des Basileus. Et il restait accroupi au bord de cette flamboyante Légende dorée, confiant, comme sur les marches ensoleillées d'un Palais hospitalier.

Mais voici que des soldats investissent les basiliques, traînant dans le silence des nefs lumineuses le fracas des rues et la poussière de l'Hippodrome. Des tourbillons s'élèvent, et la grande lueur d'or des mosaïques, épanouie en aurore, se brouille comme le crépuscule d'un soir orageux. De toutes parts des clartés tombent. « Au nom du Très-Saint Empereur, soient détruites les Images ! » Et l'éclair bleu des haches fulgure par-dessus les auréoles. Là-bas, pourtant, parmi la poussière vermeille des images croulantes, une haute stature rouge demeure ferme ; et la multitude, éperdue, supplie vers le grand Christ en croix, tout debout, au fond du chœur, dans la pourpre de sa fière dalmatique — « Jésus ! vas-tu laisser s'accomplir ce sacrilège ? » Mais le Christ même est renversé, et, piétinant l'auguste simulacre mutilé, un soldat, comme autrefois le centurion du Golgotha, brandit haut sa lance.

Trident fragile sur la fureur de la foule.

Les Images étaient aux Basiliques ce que le Bœuf Apis était aux temples de l'Égypte, Minerve au Parthénon, Jupiter au Capitole. Le cri qui se fût élevé, à une profanation analogue, dans les sanctuaires de ces religions, n'eût pas été plus terrible. Qu'allaient devenir les pauvres gens,

ainsi privés de leurs chères enluminures? Le plaisir de les contempler les consolait de leurs maux. Ne savait-on pas que l'Image du Bon-Pasteur, dont s'ornait, sous le péristyle du Grand-Palais, la Porte-d'Airain, avait guéri une femme hémoroïdesse, qui l'avait palpée de la même foi que l'hémoroïdesse de l'Evangile attoucha le manteau du Christ.

Mais c'était aussi et surtout comme la majesté même de l'Empire que l'impiété iconoclaste comprenait dans cet outrage aux pompes du culte. Ce Christ, qu'abattait la hache des soldats, portait la rouge stola des Basileus. Intronisée, en toute sa formidable largeur, au plus haut de l'empyrée flamboyant des coupoles, voici que l'Image suprême du Théos était précipitée ; — mais, lorsque, selon le rite, l'empereur, en présence d'ambassadeurs prosternés, s'enlèverait sur son trône, au rugissement des lions d'airain qui le gardent, pourrait-on rêver d'un Éternel sur des nuages roulés du souffle des trompettes archangéliques. Et la fastueuse ordonnance des Conciles ne se prolongerait plus, dans les perspectives du Paradis, en chœurs d'apôtres et de psalmistes.

Tandis que se fanait cette apothéose, une autre rougeur se levait, barbare, au fond de l'Orient. Ruisselantes d'yatagans et d'étendards, les hordes de l'Islam s'avançaient. Les Khalifes, partout où ils passaient, anéantissaient le culte dont les empereurs iconoclastes avaient aboli déjà la représentation. Ils se souvenaient de la prophétie jadis faite à Yézid : au Khalife qui porterait les coups les plus profonds à la religion du Christ, toute félicité sur la terre, et puis tout le rayonnement des sept cieux : diamant, émeraude, topaze, saphir, perle, or, hyacinthe. Et les auteurs de cette prophétie étaient ceux-là même qui, naguère, en Isaurie, prédirent à Conon la pourpre impériale, sous la condition que, devenu Léon l'Isaurien, il détruirait les Images.

Ainsi la barbarie asiatique envahissait la civili-

sation néo-grecque, cette civilisation qui fut la première, tenant d'Athènes le génie plastique et de Rome le génie politique, où le dogme évangélique se soit, de forme et d'action, identifié aux hommes, ait trouvé sa mise en œuvre. Et l'on se reporte, parallèlement, à l'époque où l'Asie afflua pour la première fois vers l'Europe, lorsque la Grèce ancienne fut inondée par les Perses. L'examen de cette correspondance a son utilité. Ce fut, là aussi, le choc de deux mondes, de deux croyances, Mithrâ contre Jupiter ; et, de même qu'à tous les moments de l'histoire où deux races se sont heurtées, jamais, comme alors, les idées religieuses ne revêtirent, de part et d'autre, d'aussi nombreuses matérialités ; jamais le panthéisme grec ne multiplia pareillement ses symboles, ses emblêmes, ses aspects, ses attributs ; jamais il n'y eut telle profusion d'idoles, tant de cultes particuliers. La vie nationale, comme près de cesser, voulait se définir, pour qu'il restât d'elle une mémoire éternelle, en une glorieuse, en une impérissable expression. Chacune de ses activités, pour ainsi dire divinisée et comme déjà en puissance au sein de l'infini, se manifesta hiératiquement. Et l'Hellénie en armes offrait comme le spectacle d'un camp d'Homère, où les dieux se mêlent aux hommes, et où la foudre de Jupiter et les javelots d'Achille sont noués en un même faisceau.

Qu'on nous permette, afin de mieux faire ressortir bientôt la désolation du monde oriental chrétien, bouleversé, dans sa religiosité, par la main des empereurs iconoclastes, et cela au moment précis des invasions musulmanes, qu'on nous permette de développer ce tableau des religions aux prises, sous les couleurs de deux autres époques analogues, et non moins caractéristiques, de l'histoire.

Ainsi, à la bataille d'Andrinople, qui se livra entre Constantin et Licinius, où le monde païen et le monde chrétien se heurtèrent, et non par

métaphore, mais formellement, chacun dans la disposition de ses suprêmes ressources et dans la combinaison générale de ses attributs, ainsi toutes les effigies connues des Dieux du Paganisme, qu'étala par défi l'empereur païen Licinius, s'alignaient entre les rangs des cohortes, les renforçant de leur royale multitude, qui roulait, formidable Olympe ému par de nouveaux Titans, dans la poussière de l'armée. Du fond de sa Corne d'abondance, le Panthéisme avait comme vidé là, résumées en une complète série d'emblêmes, ses myriades d'êtres, de forces, de volontés, frémissant, parmi la trépidation haletante des dernières légions païennes, de sentir si imminente leur catastrophe. Dans l'autre armée, l'égide du Labarum se repliait, en flottants plis de pourpre, sur les rangs chrétiens. Les cieux, tout autour, pleins d'ondulations, semblaient comme le prolongement de cet étendard, qui refoula, de son flamboyant gonflement, les clartés flétries de l'Olympe écroulé. Mais du moins, au moment de périr, le monde ancien apparut-il tout entier résumé dans l'éclair de cette bataille.

Plus tard, à l'époque des invasions normandes, ce fut, au-devant des païens du Nord, le même déploiement suprême des majestés de la religion chrétienne, à son tour menacée. Des religieuses, plutôt que de déserter leur couvent et afin de déconcerter la lubricité des barbares, se mutilèrent le visage. Les oriflammes, comme un déploiement d'archanges, avançaient à l'encontre des rafales où tournoyaient les corbeaux des sinistres étendards danois. Translaté d'église en église, de monastère en monastère, tout un ossuaire de préservatrices reliques circulait parmi l'imploration des peuples. Ce fut l'époque des reliques. —De toutes parts, des processions se déroulaient, ruisselantes de châsses dorées. La noirceur des hordes barbares s'arrêtait, indécise, sur les bords de ces méandres resplendissants. Un jour, enfin, elle recula, le jour où Rollon, converti, s'agenouilla devant l'arche-

vêque de Rouen, lui demandant quelles étaient les églises considérables qu'il pourrait le plus magnifiquement doter.

Ainsi, à toutes les époques de l'histoire, les cultes, quels que fussent les attributs de leur représentation, les cultes jamais ne se déployèrent avec un appareil plus somptueux, ne s'organisèrent en rites aussi actifs, que lorsqu'ils furent le plus menacés. Il n'en fut pas de même à Byzance, nous l'avons vu, aux jours des plus foudroyantes incursions sarrasines, lorsque les Khalifes campaient sous les murs mêmes de la Ville-Impériale. Il ne fallut rien moins, alors, que l'effrénée tyrannie des empereurs iconoclastes, pour avoir raison de ce jeune Orient chrétien, qui, avec une nouvelle exubérance, avait apporté, dans ses conceptions religieuses, tout le fétichisme, toute la sensualité du vieil Orient païen. Une sorte de réaction du sombre esprit biblique, si aristocratiquement abstrait, s'opérait, par ces despotes, de race asiatique d'ailleurs, contre le praticisme naïf et populaire du Nouveau-Testament. Et, certes, cette réaction partait directement de la Bible, car il est facile de reconnaître des façons de docteurs de la loi, race de ces scribes qu'anathématisa Jésus, et venus, pour surcroît de supercherie, après les charlatanismes de Simon-le-Magicien, dans ces astrologues juifs qui prédirent, en Asie-Mineure, la pourpre à l'Isaurien, alors enfant, sous la condition qu'il abolirait le culte des Images. Et pourtant, si les peuples chrétiens d'Orient durent jamais être, par le langage des emblêmes, entretenus des mystères de leur religion, c'est bien à l'époque où l'Islam menacait de tout absorber Quoi ! le Saint-Sépulcre était au pouvoir des Infidèles, et l'on cherchait, en vain, dans les basiliques, l'Image du Sauveur, cette Image que les premiers Conciles, où régnait un génie encore à demi païen, avaient conçue si jeune, si sereine, si triomphante. Telle elle s'était reflétée dans l'imagination populaire. On ne se

représentait le Christ que sous l'apparence d'un éternel Adolescent, d'un nouvel Adonis, dont le bleuâtre soir de mystique angoisse, passé au jardin des Oliviers, aurait à peine pâli et affiné la chaude beauté. Les femmes de Byzance, lorsque, extasiées, elles serraient cette Image sur leur sein, faisaient songer aux prêtresses des sanctuaires de Byblos.

L'idée du supplice ombrait si peu cette vision, que souvent, dans les représentations du Crucifiement, la Croix était seule, et Jésus, au-devant, se tenait paisiblement debout, grave et doux, comme lorsque, dans Béthanie, il donna la salutation à Marie-Madeleine.

Tel il rayonnait dans tout l'Orient, où flottait, à peine d'hier, la blonde langueur des vieilles religions du Soleil. Et brusquement, voici que c'était la nuit, la nuit dans les églises, où ne resplendissaient plus ses Icônes, le vide dans les villes, que ne peuplaient plus ses simulacres; déserts et ténèbres, comme aux Lieux-Saints ravagés par le glaive d'Omar.

Alors les Moines fomentèrent dans tout l'empire grec une formidable agitation. Sous le narthex des basiliques, on les voyait déclamer, montrant au peuple le crépis jaune, boueux, qui recouvrait maintenant les murailles, hier tout enluminées de mosaïques, gémissant que le Diable ne craindrait plus d'entrer dans les sanctuaires dénués des Saintes-Images, qui les avaient, jusqu'alors, préservés. C'est que l'Iconoclastie ruinait, en Orient, l'influence des ordres monastiques. Peinture ou mosaïque, les Icônes étaient presque toujours l'œuvre des Moines, manifestation de leur génie, et la vénération publique allait autant à l'auteur qu'à l'ouvrage. Cela leur avait conféré, sous les empereurs orthodoxes, une autorité presque sans bornes. C'est ainsi qu'ils régissaient même les armées, employées à bâtir des églises, armées où c'était, sous les étendards, plus d'auréoles que de casques, et qui gravis-

saient vers des calvaires plus souvent qu'elles n'escaladaient des citadelles.

Tout cet empire, sous l'action gourde des Moines, se penchait comme vers un mirage chaud et bleu de paradis crépusculaire. Le mysticisme qui noyait alors toutes choses n'était, nous l'avons vu, que la paresse, à peine plus consciente, des anciennes religions. Qu'on imaginât toute la gloire du Haut-Empire Romain à demi perdue dans la profondeur de quelque cathédrale universelle; la clameur du Cirque, des Camps et des Triomphes fondue parmi le silence d'une insondable abside, buccins mourants en gémissements d'orgue; la pourpre et les trophées irradiés à travers un nuage d'encens; une rayonnante après-midi d'été voilée d'une ondée soudaine; que l'on mît cette gaze de mélancolie sur ce flamboiement de jouissances, — et l'on aurait, semble-t-il, l'impression de la crépusculaire et chatoyante civilisation byzantine.

Or l'Iconoclastie chassait cette brume d'infini, ce mysticisme sensuel qu'entretenait dans les âmes la contemplation des Images. Elle ramenait les esprits sur la terre, à des objets plus précis. Le gouvernement passait aux laïques. L'administration romaine renaissait, ayant, en plus, ce qu'elle tenait de l'esprit grec, ce je ne sais quoi d'ergoteur, qui caractérise, par exemple, le Code de Justinien. C'était donc la sécheresse de cette administration, mais sans gloire, sans aucun retentissement de ses actes dans le monde. Le peuple, qui n'est si idolâtre que par ce besoin qu'il a de prolonger sa jouissance, en la reportant sur les objets représentatifs de l'éternité, le peuple ne voulut point se résoudre à une existence disciplinée, précise. Il se sentait, avec impatience, ramené à lui-même, et, par lui-même, il était si peu de chose : ce que l'avait fait l'Empire Romain, ce qu'il ne voulait plus être. en cette brûlante et mystique atmosphère de Byzance. Les Moines, invoquant Jésus, l'eurent donc vite soulevé.

L'on sait quelle répression les empereurs iconoclastes exercèrent. Léon l'Isaurien brûla la bibliothèque de l'Octogone, véritable sanctuaire où la Pensée nouvelle, païenne encore par ses procédés spéculatifs, chrétienne déjà quant à son unique but divin, s'attestait dans les monuments les plus complets du néo-platonicisme et les conceptions les plus formelles des Conciles. Ainsi, après les Images, c'était, pour ainsi dire, le principe même de ces Images qui se trouvait aboli. Evêques ou laïques réfractaires furent dépouillés de leurs biens, emprisonnés; la populace massacrée. Une multitude de Moines périt par le glaive. Ceux qui purent échapper se réfugièrent en Italie, auprès du pape Grégoire II.

II

Cette dernière circonstance est d'une importance considérable. En effet, ces débris des ordres monastiques de l'Orient importèrent ainsi en Occident la tradition de l'art des Icônes. Transplantée dans Saint-Jean-de-Latran, la fulgurante floraison de Sainte-Sophie reprit, et s'épanouit avec une nouvelle vigueur. A vrai dire, c'était l'art chrétien revenant à son berceau latin, mais magnifiquement développé, orné de tout ce que lui avait ajouté le génie néo-grec et qui adoucissait sa primitive sévérité romaine. Déjà, dès la fin du V[e] siècle, l'influence byzantine avait, à ce point de vue, commencé d'agir sur l'Italie (règne de Théodoric), et les symboles, sortis des Catacombes, dans la simplicité de leur représentation primordiale, s'étaient, comme à Constantinople, matérialisés avec un faste triomphal. Les Croix latines, de même que les Croix grecques, sont gemmées, étoilées de pierreries, enguirlandées de feuillages d'or, *arbor decora et fulgida* (1). Lorsque la figure

(1) Il y aura, au Moyen-Age, une curieuse interprétation de l'*arbor decora et fulgida*, XII[me] et XIII[me] siècles. La Croix sera un arbre équarri, ou seulement ébranché, ayant encore

du Sauveur apparaît, remplaçant l'Agneau, cette figure est, comme en Orient (telle que la consacra plus tard le Concile Quinisexte), impériale, vêtue de long, la tête nimbée, les bras ouverts (mosaïque de Saint-Etienne). L'idée du supplice est également atténuée, écartée même, puisque cette mosaïque de Saint-Etienne avec d'autres monuments du VI[e] siècle, représente le Christ sans la Croix.

Cette idée du supplice, il faut le dire en passant, paraît cependant exprimée dans une ancienne mosaïque de la basilique du Vatican : Au pied d'une flamboyante Croix gemmée, sur un tertre, un Agneau ; de son côté percé le sang jaillit dans un calice ; du sang coule de ses pieds et se déroule, arrosant la terre de quatre fleuves de pourpre. Mais cette idée, cette sensation est d'origine toute latine, et elle est antérieure au IV[e] siècle. Dès le III[e] siècle, en effet, on en trouve la représentation dans les Catacombes, sur les sarcophages des *premiers* chrétiens, où la Croix est sculptée, à leur centre, entourée des mots : *Crux adoranda*, ou de leurs sigles, et sortant du Vase de la Cène, qui reçut l'ineffable Sang. L'esprit du Moyen-Age développera, d'une façon sublime, cette idée eucharistique, dans sa légende du Saint-Graal, interprétation la plus belle qui jamais ait été faite du Crucifiement, mais qui eût été prématurée, déclamatoire, dans les premiers siècles de notre ère, trop proches de la sérénité antique pour concevoir la Rédemption possible seulement au prix de la Divine-Douleur. Imaginer une souffrance inhérente à la nature des Dieux n'était pas dans l'esprit du monde païen, et lorsque le Christianisme arriva, l'on ne put concevoir de suite une telle souffrance (1). L'on avait tant de souvenirs à proscrire ! non, la douleur, au-delà de la terre,

---

la couleur verdâtre de l'écorce, avec des rinceaux rappelant le feuillage.

(1) Excepté cependant durant la brève époque des Catacombes. Mais il s'agissait alors d'une secte et non de la vie générale.

n'existait point; les stoïciens avaient été comme les théoriciens de cette doctrine, et, plus haut, les poètes avaient montré la douloureuse humanité des Héros et des Demi-Dieux qui méritèrent l'Olympe se dissolvant aussitôt dans l'harmonie des plus pures substances éternelles : Hercule sur le sein d'Hébé, Adonis sur le sein de Vénus. Symbole strict, sans développement immédiat, sans correspondance dans l'âme des peuples, l'Agneau sanglant disparut, en effet, dès que l'Orient lui eut substitué l'Image de Christ triomphant, exaltée au VIIe siècle par le concile de Constantinople, type que l'art de la mosaïque byzantine fut si merveilleusement apte à réaliser dans son rigide et impérieux resplendissement.

Il était malaisé d'assembler sous un dessin souple et mouvementé tous ces dés multicolores, tous ces *môssions* dont se composent, champ et motifs, les mosaïques byzantines : verre doré, lapis, grenat syrien, cyprine, ophite. La roideur presque sculpturale du Christ grec, sorte de Jupiter anguleux et momifié, s'harmoniait avec la sérénité de l'immobile Orient. Une telle image devait être, après tout, de peu d'effet dramatique, et le sentiment pouvant résulter de sa contemplation n'était point, semble-t-il, pour *faire date* dans l'âme de ces peuples qui n'auront jamais d'âge. Qu'on nous excuse d'alléguer que le sens de cette figure ne pouvait être bien dramatique. En effet, si la largeur, le laisser-aller antique y est comme comprimé par les premières restrictions du Moyen-Age, si la pompe des draperies, la splendeur des auréoles, si toute cette écarlate expansion est enfermée et comme cloîtrée dans l'inflexibilité d'incisifs contours, si ce n'est plus l'épanouissement païen, ce n'est pas encore le recueillement chrétien. Entre cette effervescence orgueilleuse et cette suavité humiliée, il est une attitude terme d'impassibilité hiératique que l'art byzantin a fixée.

Chassé de Constantinople, cet art, pour re-

prendre racine, trouva donc en Italie un fonds longuement préparé. Il s'était particulièrement développé à Ravenne, siège de l'exarchat de ce nom, et où l'influence grecque était plus directe que partout ailleurs. L'Adriatique flamboyait, sous la basilique octogone de Saint-Vital, de reflets aussi vermeils que le Bosphore sous Sainte-Sophie.

Au VIIe siècle, la tradition de l'art des Icônes passe de Ravenne à Rome. Elle trouva là le décor du Haut-Empire, toujours debout dans sa sévérité latine, tout le solennel poème de marbre que le déferlement des invasions n'avait pas effrité, car ce que leur flot emporta fut plutôt l'apparat, le faste éphémère, extérieur, des Néron et des Héliogabale, tout ce qui était somptuaire et n'était point scellé dans l'austère granit de la Ville-Eternelle. Sur ces pages de pierre, ainsi dégagées, l'art pieux des Images s'inscrivit avec le plus pur éclat. Les portiques, où roulaient les tournoyantes et fumeuses bacchanales, s'ouvrirent sur l'azur limpide du Paradis. La robustesse romaine, spiritualisée, s'estompa dans la gloire de la religion qui s'appuyait, temporellement, sur elle, comme le géant Saint-Christophe s'effaçait dans le rayonnement de Jésus-Christ, quand il porta le Messie sur ses épaules pour lui faire passer un fleuve.

D'ailleurs, en ce VIIe siècle, l'iconographie sacrée parvint à Rome, non seulement par Ravenne, mais directement, de Constantinople même. En effet, avant de se réfugier auprès du Pape, dans le siècle suivant, les ordres monastiques de l'Empire Grec, les moines de la règle de Saint Basile, envoyaient déjà en Italie tous les tableaux qu'ils peignaient du Crucifiement, tous ces dyptiques, à fond d'or, dont on peut lire la description dans Gori, et qui venaient orner les murs des églises de Rome, ou servir à des imitations développées. Cette imitation est évidente dans le Crucifix en mosaïque de Saint-Etienne-le-Rond, lequel est du temps du pape Théodore Ier, mort en 649. Le

style de cet ouvrage est bien byzantin. Le Christ, dont le buste orne la Croix, qui est gemmée, bénit de la main droite, et, de la gauche, il tient une croix. Or les médailles du Bas-Empire, et, particulièrement, celles de Crispus, fils de Constantin, sont frappées d'un buste de Christ tout semblable (1), etc.

Nulle trace de douleur. Jusqu'au VIIIe siècle, l'idée du triomphe prévaut dans l'interprétation de la scène du Crucifiement, idée païenne quant à ses résultats plastiques.

L'ombre des Catacombes, cependant, recélait toujours la frugale semence des symboles tumultueusement développés, là-haut, sous le ciel sonore des cités : le Cheval en course, le Paon, la Colombe, le Pélican, le Calice, Orphée (2). Toutes ces formes vagues nageaient dans l'abondance des ténèbres, initiales et indécises épreuves d'apparitions qui ne se révélaient aux hommes que par un lent dévoilement Les lampes, allumées depuis l'antique jour natal des martyrs, brûlaient encore, auprès de leurs tombeaux, de loin en loin, espacées par des règnes d'ombre, lueurs muettes, fluides, éternelles, comme l'écoulement d'un sablier dans les limbes des temps infinis.

---

(1) Nous passons ici sous silence une documentation fastidieuse.

(2). — Le mythe orphique, en sa sublime pureté, que l'on ne retrouve dans aucun des autres mythes du Paganisme, était bien digne de vêtir de son pittoresque la Foi nouvelle. Sous une expression surannée, et, par ainsi, plus simple, plus ingénue qu'une expression immédiate, militante, il en disait bien, mélangé d'espérance et de navrement, la mélancolique ferveur.

L'Eglise, cherchant dans la Tradition païenne une forme archaïque par où elle pût présenter ses premières affirmations aux hommes, sous le bénéfice de je ne sais quel air doucement légendaire, choisit excellemment cette suave figure de l'Aède, — de l'Aède que les sanglantes Bacchantes attendaient sur la montagne, alors que du fond des ténèbres d'où il avait tenté, comme le Christ, de dégager son idéal, il s'élevait, toujours solitaire, vers le néant resplendissant des cieux. *Eloï! Eloï! lamma sabacthani!*

Soudain une rumeur envahit les cryptes obituaires. Ce n'était plus le fracas de la Rome païenne. Du dehors, du grand soleil, ne venait pas le rugissement des lions déchirant les martyrs, mais de doux cantiques, des hymnes de miséricorde et d'espoir.

L'époque était arrivée où les Catacombes allaient perdre leur mystère, leur utilité tabernaculaire, et s'ouvrir à l'activité des siècles nouveaux. Un pape, Adrien Ier, les restaura, les anima de liturgies et y fit entrer l'air fervent des Eglises. La chape papale rayonna dans cette même nuit où se glissaient les anciens confesseurs en leur tunique de fantôme. Ce fut comme un soleil revenant visiter l'ombre qui le couva. Mais dans cette ombre résidait, depuis les premiers chrétiens, le dogme, organique et pur. Ses fastueux développements mondains, lorsqu'ils retournèrent vers leur berceau, reprirent, par l'effet de cette confrontation, la sévérité de leur principe. L'éblouissant paradis byzantin fut enclavé dans la grave architecture romane.

Par rapport aux nations du Levant, Rome était le seuil de l'Occident; elle était, au IXe siècle, le portique ouvert sur le Moyen-Age. La tradition du Crucifiement, parée à faux de tout l'héritage de l'antiquité, reçu dans Byzance, revenait se recueillir sous ce natal portique, avant de pénétrer, par l'intermédiaire de Charlemagne, dans la nuit de l'Occident, où elle prit son véritable caractère mystique, durant les douloureuses époques qui suivirent.

EDMOND BARTHÉLEMY.



POIL DE CAROTTE

L'HAMEÇON

Poil de Carotte est en train d'écailler ses poissons, des goujons, des ablettes et même des perches. Il les gratte avec un couteau, leur fend le ventre, et fait éclater sous son talon les vessies doubles transparentes. Il réunit les vidures pour le chat. Il travaille, se hâte, absorbé, penché sur le seau blanc d'écume, et prend garde de se mouiller.

Madame Lepic vient donner un coup d'œil.

— « A la bonne heure, dit-elle, tu nous as pêché une belle friture, aujourd'hui. Tu n'es pas maladroit, quand tu veux. »

Elle lui caresse le cou et les épaules, mais, comme elle retire sa main, elle pousse des cris de douleur.

Elle a un hameçon piqué au bout du doigt.

Sœur Ernestine accourt. Grand Frère Félix la suit, et bientôt Monsieur Lepic lui-même arrive.

— « Montre voir », disent-ils.

Mais elle serre son doigt dans sa jupe, entre ses genoux, et l'hameçon s'enfonce plus profondément. Tandis que Grand Frère Félix et Sœur Ernestine la soutiennent, Monsieur Lepic lui saisit le bras, le lève en l'air et chacun peut voir le doigt. L'hameçon l'a traversé. Monsieur Lepic tente de l'ôter.

— « Oh non! pas comme ça ! », dit Madame Lepic d'une voix aiguë.

En effet, l'hameçon est arrêté d'un côté par son dard et de l'autre par sa boucle.

Monsieur Lepic met son lorgnon.

— « Diable, dit-il, il faut casser l'hameçon ! »

Comment le casser! Au moindre effort de son mari, qui n'a pas de prise, Madame Lepic bondit et hurle. On lui arrache donc le cœur, la vie?

D'ailleurs l'hameçon est d'un acier de bonne trempe.

— « Alors, dit Monsieur Lepic, il faut couper la chair. »

Il affermit son lorgnon, sort son canif, et commence de passer sur le doigt une lame mal aiguisée, si faiblement qu'elle ne pénètre pas. Il appuie; il sue. Du sang paraît.

— « Oh ! là ! oh ! là ! », crie Madame Lepic, et tout le groupe tremble.

— « Plus vite, papa ! », dit Sœur Ernestine.

— « Ne fais donc pas ta lourde comme ça ! » dit Grand Frère Félix à sa mère.

Monsieur Lepic perd patience. Le canif déchire, scie au hasard, et Madame Lepic, après avoir murmuré : « Boucher ! boucher ! » se trouve mal, heureusement.

Monsieur Lepic en profite. Blanc, affolé, il charcute, fouit la chair, et le doigt n'est plus qu'une plaie sanglante d'où l'hameçon tombe.

Ouf !

Pendant cela, Poil de Carotte n'a servi à rien. Au premier cri de sa mère, il s'est sauvé. Assis sur l'escalier, la tête en ses mains, il s'explique l'aventure. Sans doute, une fois qu'il lançait sa ligne au loin, son hameçon lui est resté dans le dos.

— « Je ne m'étonne plus que ça ne mordait plus », dit-il.

Il écoute les plaintes de sa mère, et d'abord n'est pas trop chagriné de les entendre. Ne criera-t-il pas à son tour, tout à l'heure, plus fort qu'elle, aussi fort qu'il pourra, jusqu'à l'engouement, afin qu'elle se croie plus tôt vengée et le laisse tranquille ? Des voisins attirés le questionnent:

— « Qu'est-ce qu'il y a donc, Poil de Carotte ? »

Il ne répond pas ; il bouche ses oreilles, et sa tête rousse disparaît. Les voisins se rangent au bas de l'escalier et attendent les nouvelles.

Enfin Madame Lepic s'avance. Elle est pâle comme une accouchée, et, fière d'avoir couru un grand danger, elle porte devant elle son doigt

emmailloté avec soin. Elle sourit aux assistants, les rassure en quelques mots et dit doucement à Poil de Carotte :

— « Tu m'as fait mal, va, mon cher petit. Oh ! je ne t'en veux pas, ce n'est pas de ta faute. »

Jamais elle n'a parlé sur ce ton à Poil de Carotte. Surpris, il lève le front. Il voit le doigt de sa mère enveloppé de linges et de ficelles, propre, gros et carré, pareil à une poupée d'enfant pauvre. Ses yeux secs s'emplissent de larmes.

Madame Lepic se courbe. Il fait le geste habituel de s'abriter derrière son coude. Mais, généreuse, elle l'embrasse devant tout le monde. Il ne comprend plus. Il pleure à pleins yeux.

— « Puisqu'on te dit que c'est fini, que je te pardonne ! Tu me crois donc bien méchante ? »

Les sanglots de Poil de Carotte redoublent.

— « Est-il bête ? On jurerait qu'on l'égorge », dit Madame Lepic aux voisins attendris par sa bonté.

Elle leur passe l'hameçon, qu'ils examinent curieusement. L'un d'eux affirme que c'est du numéro 8. Peu à peu elle retrouve sa facilité de parole, et elle raconte le drame au public, d'une langue volubile.

— « Ah ! sur le moment, je l'aurais tué, si je ne l'aimais pas tant. Est-ce malin, ce petit outil d'hameçon ! J'ai cru qu'il m'enlevait au ciel. »

Sœur Ernestine propose d'aller l'encrotter loin, au bout du jardin, dans un trou, et de piétiner la terre.

— « Ah ! mais non ! dit Grand Frère Félix, moi je le garde. Je veux pêcher avec. Bigre ! un hameçon trempé dans le sang à maman, c'est ça qui sera bon ! Ce que je vais les sortir, les poissons ! malheur ! des gros comme la cuisse ! »

Et il secoue Poil de Carotte, qui, toujours stupéfait d'avoir échappé au châtiment, exagère encore son repentir, rend par la gorge des gémissements rauques et lave à grande eau les taches de son de sa laide figure à gifles.

LE TOITON

Ce petit toit où, tour à tour, ont vécu des poules, des lapins, des cochons, vide maintenant, appartient en toute propriété à Poil de Carotte. Il l'habite le soir, après la classe. Il y entre commodément, car le toiton n'a plus de porte. Quelques grêles orties en parent le seuil, et si Poil de Carotte les regarde à plat ventre, elles lui semblent une forêt. Une poussière fine recouvre le sol. Les pierres des murs luisent d'humidité. Poil de Carotte frôle le plafond de ses cheveux. Il est là chez lui et s'y divertit, dédaigneux des jouets encombrants, aux frais de son imagination.

Son principal amusement consiste à creuser quatre nids avec ses fesses, un pour chaque coin du toiton. Il ramène de sa main, comme d'une truelle, des bourrelets de poussière et se cale ainsi le derrière.

Le dos au mur lisse, les jambes pliées, les mains croisées sur ses genoux, gîté, il se trouve bien. Vraiment il ne peut pas tenir moins de place. Il oublie le monde, ne le craint plus. Seul un bon coup de tonnerre le troublerait.

L'eau de vaisselle qui coule non loin de là, par le trou de l'évier, tantôt à torrents, tantôt goutte à goutte, lui envoie des bouffées fraîches.

Brusquement, une alerte.

Des appels approchent, des pas.

— « Poil de Carotte ? Poil de Carotte ? »

Une tête se baisse et Poil de Carotte, réduit en boulette, se poussant dans la terre et le mur, le souffle mort, la bouche grande, le regard même immobilisé, sent que des yeux fouillent l'ombre.

— « Poil de Carotte, es-tu là ? »

Les tempes bosselées, il souffre et jouit. Il va crier d'angoisse.

— « Il n'y est pas, le petit animal. Où diable s'est-il fourré ? »

On s'éloigne, et le corps de Poil de Carotte se dilate un peu, reprend de l'aise.

Sa pensée parcourt encore de longues routes de silence.

Mais un vacarme emplit ses oreilles. Au plafond, un moucheron s'est pris dans une toile d'araignée, vibre et se débat. Et l'araignée glisse le long d'un fil. Son ventre a la blancheur d'une mie de pain. Elle reste un instant suspendue, inquiète, pelotonnée.

Poil de Carotte, sur la pointe des fesses, la guette, aspire au dénouement, et quand l'araignée tragique fonce, ferme l'étoile de ses pattes, étreint la proie à manger, il se dresse debout, passionné, comme s'il voulait sa part.

Rien de plus.

L'araignée remonte, Poil de Carotte se rassied, retourne en lui, en son âme de lièvre où il fait noir.

Bientôt, comme un filet d'eau alourdie par le sable, sa rêvasserie, faute de pente, s'arrête, forme flaque et croupit.

JULES RENARD.



LA DÉLIVRÉE

La Princesse est captive en la pâle prison.

« O Princesse captive en la pâle prison
Et qui ne vois le sourire paisible des fleurs,
Baumes vivaces qui charment l'horizon,
O Princesse captive en la pâle prison,
J'éveillerai pour toi l'aube des jours meilleurs.

Je marcherai vers la prison
Et vers les bêtes farouches aux dents sanglantes
Qui la gardent,
Vers les tigres, les dragons et les hydres ;
Et de mon épée à la lame limpide
Où se jouent des lueurs violentes
Je tuerai les bêtes hagardes.

Et alors,
O Princesse libre de la pâle prison,
Tu fuiras vers les belles chansons,
La chevelure claire d'une auréole d'or. »

Et le Chevalier est allé vers la prison.

Les bêtes rudes, coutumières de victoires,
Tigres monstrueux dont les quadruples mâchoires
Ont déchiré des combattants immaculés,
Dragons aux yeux de flammes aiguës, ailés
De rubis où l'éclat de la nuit se reflète,
Hydres qui ont des éclairs fauves pour aigrette
Et dont la tête se hérisse de vipères,
Tremblantes, ont cherché d'inutiles repaires,
Et le glaive du Chevalier, joyeux et pur,
S'est dressé,humide de sang noir, vers l'azur.

Le Chevalier est allé vers la porte
Et le pommeau de son glaive a brisé la porte.

« O Chevalier, je quitte la pâle prison ;
Je pars vers les détours des sentiers
Il y a longtemps oubliés,
Je pars vers les solitudes et vers les villes
Et vers le hasard des saisons.

Je vivrai des heures...
Je verrai des princes briller en des cortèges,
Je verrai les hommes qui rient et ceux qui pleurent.

Quelles branches et quelles floraisons
Cueillerai-je ?
O Libérateur,
Je m'en vais pour jamais de la pâle prison :
Puissé-je m'abriter sous de calmes voûtes,
Et puissé-je, parmi les routes,
Trouver la douce qui conduit vers le bonheur. »

Et la Princesse s'en est allée,
Par les champs et par les allées,
Bientôt lointaine et rêveuse en la lumière blonde,
Vers les aventures du monde.

A.-FERDINAND HEROLD.



POÈMES VÉCUS (1)

I

RÊVE

Fantaisie

J'ai vu en rêve une rougeur de soir, — rouge comme du sang ondoyant, bouillonnant, — très foncée.

Vautrée, large, elle s'étalait floconneuse, fluctuante à l'horizon vide, longue traînée.

Lourdement elle pesait : bourbe lumineuse.

Etait-ce le soleil qui disparaissait là-bas ?

Il me sembla, et je le crus en mon rêve, je le crus avec un rire convulsif, qu'un géant céleste, l'un des voyageurs de là-haut qui de lambeaux de nuages entourent leurs reins, précipitait dans la mer une orange sanguine pourrie qui, fétidement, éclata.

Bravo, rustaud chevelu !

Mais maintenant ?..

Un remous d'or sillonne la rougeur, effiloche la masse floconneuse en clarté, en lueur phosphorescente, en scintillement nacré, en lumières fuyantes, dansantes, aiguës.

Oh ! Ciel ! le soleil, le soleil ! Le soleil, pris de folie, crache ses entrailles d'étoiles dans la nuit...

(1) Titre du volume d'où sont tirés les cinq poèmes en prose dont nous publions la traduction inédite, et qui vient de paraître (mai 1892) à Berlin. Son auteur, M. Otto-Jules Bierbaum, est né le 24 juin 1865 à Grüneberg, en Basse-Silésie. Outre *Poèmes vécus*, il a publié un ouvrage sur l'exposition annuelle des Beaux-Arts à Munich (1890), une monographie de Detlev de Liliencron, et le texte pour l'édition in-folio des gravures d'après Bœcklin, l'artiste avec lequel il a une très grande affinité visuelle. Il est connu aussi comme l'un des fondateurs de la « Société pour la Vie moderne » à Munich. — La traduction littérale n'a malheureusement pas permis de rendre le rythme special de chacun de ces cinq poèmes, et qui en fait d'exquises œuvres d'art.

Un poing gigantesque menace, étend ses doigts noueux vers la boule qui trépide encore...

Soudain l'obscurité se fait et, semblables à des poissons d'argent, des millions d'astres flottent à travers la mer nocturne.

II

LE SOIR

Les ailes grises du vautour de la nuit bruissent au-dessus du lac. Dans ses griffes d'airain, l'oiseau géant tient le cadavre du jour. Des traces de sang derrière lui ondoient vers l'Ouest. Les yeux noirs de la forêt lèvent leurs cils, les pins, et d'un regard fixe, muets, suivent la fuite du meurtrier accompagné d'une troupe d'ombres moroses. Du haut du ciel, un vent glacé souffle une unique pensée : sur de noires ailes toute vie s'envole silencieuse vers la vallée de la mort.

III

VAMPIRE

Dans la claire forêt d'automne, sur des feuilles bariolées, nous étions tels que deux enfants, et nous nous embrassions en un tiède amour.

Fille-garçon, fille-garçon ! comme tes yeux riaient, tes yeux limpides, tes yeux bruns, combien légèrement ta chère petite tête reposait sur les feuilles, légèrement aussi mes lèvres reposaient sur les tiennes.

Mais la nuit approchait à pas de chat, la noire, l'enveloppante, la silencieuse nuit, et il faisait lourd dans la chambre. La jaune lumière de la lampe tombait d'en haut, s'appesantissant comme un brouillard lumineux, humide, et tes yeux craintifs dans la jaune pénombre questionnaient.....

Yeux bruns, pensifs, fatals ! En eux tourbillonnait, tout au fond, au fond, l'écume bouillonnante, empoisonnée.

O toi, toi, toi !

Et sur toi me jeta la rage de l'amour.

Et nos lèvres pesaient les unes sur les autres comme les douloureux, les languissants péchés de deux étoiles qui, se rencontrant dans l'incessant mouvement de l'espace avec des cris plaintifs, s'étreignent.

O toi, toi, toi !

Et mes yeux s'enfonçaient dans les tiens, et mes bras serraient ton corps comme des griffes de fauves, et ta poitrine haletait, et tes yeux, colombes égarées, erraient....

Ils cherchaient la claire forêt d'automne et l'enfance de notre amour sur les feuilles bariolées.

Et ne la retrouvant plus, figés de terreur, ardents de tous les désirs de l'enfer, ils perçaient mon cœur comme le bec noir des aigles.

O toi !

O toi !

Lasse, ma tête retomba sur ton sein. Tu tressaillis.

Puis tu balbutiais tout bas des mots confus et tu pleurais.

Et tes yeux à nouveau se rassérénèrent.

Sais-tu bien ce qui s'est passé entre nous ?

La haine nous a accouplés en un sauvage combat : la haine entre l'homme et la femme, la femme et l'homme, la soif ardente de sucer le cœur étranger, et chaque goutte de son sang, chacune de ses aspirations.

Mon cœur et ton cœur se sont entreregardés en ce combat, et, combattant, se pénétrant l'un l'autre, ils se sont confondus.

Tu es moi maintenant, mon âme s'est dédoublée.

J'ai reconnu la femme.

IV

LE POURPRE

Comme un mollusque, paresseux, lent, rampe le bonheur.

Le cœur en attente, palpitant, l'homme en angoisse et en détresse lève ses bras vers le ciel et crie : — O viens, viens enfin, délivre-moi, délivre-moi des chaînes et des liens ! — un sourire du bonheur, un seul, réchaufferait mon âme d'une rieuse lueur, comme le soleil de mai réchauffe la terre engourdie après la froidure de l'hiver !...

Il attend et supplie, longuement, longuement, peinant sous le harnais de la vie, il halète, halète, retenu, flagellé, — voulant s'élancer : en haut ! en haut ! où rayonne et sourit le beau, le paisible, le pur, le toujours désiré bonheur...

Mais le bonheur n'est pas un ange aux ailes rapides, hélas, non plus une femme se donnant, pleine de charité, — le bonheur, mollusque de pourpre, n'avance que péniblement, en longues étapes, pas à pas... et ses tentacules rétractiles, paresseux, palpent, froids, un cadavre rigide et sans yeux, dans le tombeau.

Mollusque maudit, ô trop lent bonheur ! tandis que tu rampes ton chemin gluant en silence, bruit, mugit, se précipite avec des hurlements, envahissante ainsi que l'ouragan, de toutes parts, la troupe des furies sur le malheureux. Les femmes décharnées ! Les femmes décharnées ! Tourmente de sorcières poussant des cris de joie féroce...

De leurs fouets elles le cinglent, avec leurs serpents elles l'épouvantent, avec leurs regards putréfiés elles le pourchassent à travers les affres du désespoir, les ténèbres de la folie, dans la mort...

Bête forcée, crevée, — il gît dans la tombe, apaisé enfin. Dans le néant, dans le paisible, l'inanimé néant, le bonheur l'approche...

Le mollusque de pourpre, rouge foncé, rampe sur sa tombe, sans bruit...

V

LE GOLGOTHA

Un tapis de neige à perte de vue. Le gris brouillard au-dessus de lui comme un fardeau de haine sourde.

Est-ce le jour? Est-ce le soir? Je ne vois nul astre.

Le soleil vit-il encore?

A travers la plaine glacée se traîne mon pas fatigué. Ce m'est comme si le brouillard empoisonné suçait de tous mes pores la vie, m'entraînant dans un lent mourir.

Ses doigts sont humides, flasques, froids.

O doigts rosés, ensoleillés, des matins de printemps, qui ranimez à la vie, où êtes-vous?

Et une brise balançante de souvenirs traverse mon cœur, — une danse gracieuse pleine de froissements de soie.

Soudain une voix derrière moi, stridente ainsi que la glace qui éclate:

— Ecoute!

Comme rivé au sol, je m'arrête, effrayé.

— Pourquoi t'effraies-tu? Je ne suis pas la Mort! Je ne suis pas la Mort... hélas!

Un nuage étreint mes sens. Vers de froids sépulcres s'enfuit mon âme. Puis elle émerge dans une intense clarté, et, aux côtés d'un vieillard, je chemine dans un pays torride.

Des rochers blanc cru et le jaune desséché de la maturité mourante à droite et à gauche.

— Lève la tête! regarde! c'est le Golgotha!

Le Christ!

Sous l'incendie du soleil ardent, en croix, la tête penchée, je vois dans sa blonde chevelure la couronne d'épines, l'auréole de la souffrance. Son corps est décharné et ruisselant de sang.

O Christ!

— Viens!

— Laisse-moi prier devant le saint bois du martyre! Laisse-moi apprendre à prier ici!

— Viens voir quels hommes y prient.

Il m'entraîna. Et à nouveau mon âme s'envole. A travers l'ouragan déchaîné, le cliquetis des armes, l'incendie et les gémissements des mourants, elle va ! Et dans une lumière indécise elle émerge.

Sur de l'asphalte luisant nous traversons une grande ville.

— Lève la tête ! regarde ! c'est le Golgotha !

Dieu ! Dieu ! Horreur ! Ici !— Dans la hâte confuse de la ville, au centre de la grande place, au milieu des théâtres, des églises et des parlements: la Croix! Le Christ y est cloué, sanguinolent, la tête penchée, et nul n'a garde de lui ! La musique des régiments, le roulement des voitures, des équipages, la vie torrentielle, des rires et des cris ! Le Christ ! Le Christ ! Sauveur sanguinolent ! Le Christ ! Il lève la tête, ouvre les lèvres : « J'ai soif! » Nul n'a garde de lui. Sa tête s'affaisse.

— Viens !

Et le silence se fait. J'entends des chants d'oiseaux. L'air est tiède. Le grincement des faucilles dans les blés. Paix ! Paix !

Un champ interminable, mer lourde de bénédictions d'épis dorés bercés par le vent. Mille laboureurs fauchent en mesure.

— Lève la tête ! regarde ! c'est le Golgotha !

Au sommet de la montagne de gerbes d'or : la Croix ! Un homme sombre, un fouet à la main, s'y appuie. Son regard surveille les dos ployés des faucheurs.

Et au-dessus de lui le corps torturé de l'Amour.

O Christ !

Alors je vis son œil fixe de douleur, brun foncé, grand ouvert, vide d'espoir. Et ses lèvres s'ouvrent. Du sang noir jaillit de sa bouche et une seule parole : la haine !

— Veux-tu encore prier ?

A nouveau la neige crie sous mes pas, et à nouveau le brouillard suce ma vie.

— Veux-tu encore prier ? Tu as vu bien des prosternés !

— Qui es-tu, vieillard ?

Et, s'éloignant lentement, ces mots assourdis par le brouillard m'atteignent, portés par la bise :

— « A mon seuil, il s'affaissa sous la Croix. Je ne l'ai pas relevé. Qui relève des criminels? Je rendis grâce de ce que mon âme n'eût pas l'impudence de la sienne. Alors en son cœur la vérité s'éleva : la haine de l'homme pour l'homme. C'est ainsi qu'il mourut. Mais dans son amère compréhension il m'a maudit, me condamnant à être son héritier, à reconnaître le Golgotha partout et à entendre sans fin les coups de marteau sur la Croix! Sa mort est irrévocable, son amour est mort ! En vivant, j'apprends à haïr ! »

Le Golgotha partout, et sans fin les coups de marteau sur la Croix....

O.-J. Bierbaum.

(*Traduction de* Jean de Néthy.)



LES POÈTES HÉTÉROCLITES (1)

II

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITTE DE SOLIERS

Tristan qui chante comme un ange.
P. SCARRON.

Voici, lecteur, un poète pour qui la vie fut rude, riche en douleurs et en humiliations, et la postérité cruellement oublieuse après des heures triomphales et beaucoup de gloire sans lendemain. Né de bonne race, ou qui se voulait telle, il eut une jeunesse pleine d'aventures et de tumultes; puis, dès ses vingt ans, il ne connut plus guère que la pénible existence du gentilhomme pauvre, attaché à la maison de plus grands que lui, presque ignoré de ses maîtres à qui ses vers assuraient de se survivre. Mais il s'était gagné l'estime des poètes et des honnêtes gens, et il lui advint même, à ses débuts, d'entendre la foule acclamer son nom, quand, en 1636, l'année du *Cid*, *La Mariamne* fut représentée.

Sa biographie, assez difficile à établir pour l'âge mûr, est, au contraire, aisément restituée jusqu'à dix-neuf ou vingt ans, à l'aide d'un curieux roman, *Le Page disgrâcié* (2), où lui-même a raconté, sans trop de mensonges, semble-t-il, ses premières années et son adolescence. Le livre mérite qu'on s'y arrête, par sa valeur propre qui est très grande et aussi à cause de l'harmonie qu'il y a entre ces histoires toutes de chimère et de lyrisme, aussi bien dans les pleurs que dans le rire, et l'œuvre de Tristan, grandiloquente, passionnée, burlesque, mélancolique, affétée et délicate.

Tristan naquit, vers 1601, de Pierre L'Hermitte, chevalier, seigneur de Soliers, et d'Elisabeth Miron, au château de Soliers dans la Marche. Sa famille

(1) Voir *Mercure de France*, juin.

(2) *Le Page disgrâcié, où l'on void de vifs caractères d'hommes de tous tempéraments et de toutes professions*, par M. Tristan L'Hermitte. — Paris, 1643. — Une autre édition, parue, deux ans après la mort de l'auteur, en 1657, chez André Boutonné, contient des remarques fort précieuses, qui donnent la clé du roman.

prétendait remonter à Pierre L'Hermitte et à ce Tristan qui fut compère de Louis XI (1). Le plus certain, c'est que les seigneurs de Soliers n'étaient pas très lourds d'argent, ni leur château très somptueux. Tristan eut dès l'enfance, sous les yeux, le spectacle de la gêne domestique, et ces impressions moroses furent aggravées sans doute par la tristesse habituelle du paysage, qu'il décrivait ainsi plus tard à Monsieur de Chaudebonne :

Sous des monts tels que ceux de Thrace
Où le froid est presque tousiours,
On descouure de vieilles tours
Où ie puis cacher ma disgrace.
Tous les ans près de ce chateau,
Le dos d'un assez grand coteau
D'une blonde javelle éclate,
Et si l'air n'est bien en fureur
Cette terre n'est guère ingrate
A la peine du laboureur.

(*La Lyre.*)

Puis il fut pris par sa grand'mère maternelle et emmené à Chartres, où son grand-père était bailli. Là il se montra un assez mauvais écolier : « I'apprenois, dit-il, pour ce que ie craignois les verges. » Mais, en même temps, il avait l'esprit en éveil, lisait tous les romans qui lui venaient sous la main et n'était pas loin de douter qu'il y eût des ténèbres en enfer à cause des flammes.

Comme il avait une dizaine d'années, il fut présenté à Henri IV et nommé gentilhomme d'honneur à la suite de Henri de Bourbon, marquis de Verneuil, fils du roi et d'Henriette d'Entragues, qui avait à peu près le même âge. Leur précepteur commun était un homme de lettres « point pédant et fort poly »,

(1) Il faut un peu se méfier de cette généalogie. Elle pourrait bien avoir été inventée par le frère cadet du poète, Jean-Baptiste L'Hermitte, qui fut un assez pauvre diable, lui aussi, mais un généalogiste vénal. A propos d'un livre de ce J.-B. L'Hermitte (*La Toscane Françoise et la Ligurie Françoise*, Arles, 1658), Guichenon écrivait à Antoine de Ruffi, auteur de l'histoire de Marseille et des comtes de Provence : « L'Hermitte de Soliers, dont la plume est vénale s'il en fut jamais..... Dans une République bien ordonnée, on devroit défendre d'écrire à des gens faits comme cela. » Cf. Paul Allect. *Recherches sur la vie et sur les œuvres du P. Claude Fr. Menestrier*, pp. 31-32 (note).

Claude du Pont. Mais celui-ci négligea un peu le petit hobereau, qui ne fut pas longtemps dans cette cour, « sans y voir des postiqueries (1) et sans y prendre la teinture de quelques petits libertinages. » Il acquit surtout, entraîné par un autre page, un goût furieux pour les dés et les cartes, qui ne le quitta plus dès lors et l'aida à se rendre malheureux. Cependant, il lisait Homère, Ovide, Esope, Peau d'Ane, et son amour pour les œuvres d'imagination lui valut plus d'une fois d'éviter les verges. Il charmait tellement par ses contes Henri de Bourbon, enfant un peu mièvre et maladif, que celui-ci intervenait le plus souvent quand le pédagogue aurait voulu sévir. Pendant une fièvre tierce du jeune prince, Tristan, intendant de ses plaisirs, lui acheta fort cher une véritable ménagerie : cailles dressées au combat, coqs et poules de Barbarie, singes, petits ours privés. Il gagnait là-dessus quelque pistole « qui, avoue-t-il ingénuement, ne couchoit pas souvent avec moi ». Mal lui en prit de ce trafic : un jour où il avait perdu l'argent destiné à l'achat d'une linotte savante et substitué à celle-ci un moineau des plus ignares, il fut convaincu de ce crime et sévèrement fouetté. Dès lors, il renonça pour toujours à cette manière incorrecte de subvenir à ses besoins de jeu. Mais il demeurait indocile et fantasque et se plaisait singulièrement dans la compagnie des comédiens et de leur poète ordinaire, qui suivaient son maître. Il était batailleur à l'extrême. Une première fois, il avait blessé grièvement un cuisinier qui lui avait joué un mauvais tour ; un autre jour, il tua presque un garde qui l'avait heurté dans un couloir, et, fou de peur, s'enfuit de Fontainebleau à Rouen.

Tristan avait alors treize ans. A Rouen, il rencontra une sorte d'alchimiste, s'en enthousiasma, et passa en Angleterre sur la promesse que l'autre lui fit de l'aller rejoindre et qu'il ne tint jamais. Seul à Londres, il avait pris logement chez un marchand. Là il eut une première aventure amoureuse qu'il narre, sans en être trop fier, mais avec beaucoup de verve burlesque. La femme de son hôte s'éprit de lui, et un soir que son mari et elle étaient confortablement ivres, elle voulut quasi assaillir le vertueux jeune homme : « Ma Bacchante comme transportée de ie ne scay quelle fureur me mit les deux mains dans les cheueux et

(1) Gamineries.

m'approchant la teste de son visage me fit un hocquet au nez qui ne me fut point agréable. Je m'efforçay de m'en dépestrer; mais elle me tenoit si fort qu'il ne fust pas possible et là-dessus il luy prit un certain mal de cœur qui déshonora toute ma teste; tout le vin qu'elle auoit beu lui sortit tout à coup de la bouche et j'eus les cheveux tout trempés de cet orage. »

Pour éviter le retour d'incidents aussi contraires à la saine morale, Tristan abandonna bientôt ce couple d'ivrognes et pendant plusieurs mois vécut dans un rêve enchanté. Il devint professeur de français auprès d'une jeune fille de haute lignée; non point cuistre adolescent, mais plutôt élégant page qui se souvenait d'être gentilhomme, prince en exil servant une reine belle comme celle des contes féeriques. Et ce fut bien en effet une féerie dans le décor, dans leur chair et dans leur âme. Les deux enfants s'aimèrent avec toutes sortes de grâces et la passion aussi s'en mêla. Le joli page disait avec tant de tendresse l'histoire de Psyché que nulle personne un peu sensible n'y aurait pu résister. Il ne se savait point encore aimé que déjà on voulait lui faire comprendre combien il était aimable; et par mille détours subtils, pour ne point froisser sa fierté, la jeune fille, qui le désirait vêtir ainsi qu'un vrai prince, lui donnait de riches étoffes, des bijoux, des boîtes de laque parfumées d'essence rare. Elle lui fit accepter une bague sans qu'il la pût refuser, tant elle y apporta d'astuce charmante : « En tirant son gand, elle laissa tomber la bague à terre en un temps où il n'y auoit que moi auprès d'elle, et lorsque ie l'eus ramassée et que ie lui pensai présenter, elle me dit que cet anneau ne pouvoit estre en meilleures mains et qu'elle vouloit que ie le gardasse pour l'amour d'elle. » Ils quittèrent alors Londres pour la campagne, pendant l'été; et cette première maîtresse, qui fut une exquise et merveilleuse créature, inventa pour leurs baisers un retrait d'esthètes avant William Morris et Oscar Wilde. Elle fit porter son lit dans une grotte assez spacieuse, ombragée par de grands arbres; contre la roche, des tapisseries étaient suspendues où couraient en guirlande les myrthes et les roses; des personnages taillés dans la pierre répandaient perpétuellement l'eau des sources en de larges coquilles de marbre; et cachés aux regards de tous, même de la suivante complice, les deux amants voyaient frisson-

ner les arbres et trembler la silhouette des collines à travers la chantante nappe d'eau qui les séparait du monde. Ils vivaient ainsi dans une mutuelle fête qu'ils dissimulaient jalousement, et personne ne pouvait s'approcher de leur mystérieuse joie sans qu'ils essayassent de la cacher. La suivante qui leur était si favorable faillit, une fois, surprendre Tristan qui pleurait pour quelque futile raison ; mais aussitôt l'espiègle jeune fille «feignit de se ioüer à lui jetter de l'eau au visage ; et c'estoit pour empêcher que sa confidente ne s'apperceust pas que i'eusse pleuré ». Las ! l'enchantement fut court, et pour échapper aux vengeances de la famille, Tristan dut s'enfuir encore, n'ayant pas le droit d'être heureux longtemps.

Il passa d'abord en Norvège, y acheta des fourrures, puis revint en Angleterre et presque aussitôt en France. Après diverses rencontres de faux Polonais qui le trichent aux cartes, d'un avare libéral qui lui donne quelque argent vite perdu, de bons moines qui l'hébergent de leur mieux, d'un de ses parents qui l'accueillit assez mal, il vint à Paris, y joua, perdit, séduisit la fille de son hôte, et, pour ne pas l'épouser, reprit sa route. Comme il voulait aller en Espagne pour se présenter à Jean de Vénasque, connétable de Castille, son parent, il s'arrêta près de Poitiers, chez un neveu de Scévole de Sainte-Marthe, et ensuite chez Scévole lui-même, dont il devint le lecteur. Le poète avait alors plus de cent ans ; charmé par la gentillesse de Tristan, il lui ouvrit sa vaste bibliothèque, et le page disgrâcié y put lire à son gré les Latins et les Italiens, sans compter Du Laurens et Ambroise Paré qui lui enseignèrent l'anatomie. Par émulation et pour imiter les fils de Scévole, il commença à écrire des vers. Sa reconnaissance fut vive, et plus tard, quand le docte vieillard mourut, Tristan paya sa dette en un sonnet :

> O destins enuieux du bien de l'Univers !
> N'auriez-vous point détruit avecque ce grand homme
> Les neuf divinitez qui font faire des vers.
> (*La Lyre.*)

Auparavant, il avait cédé à ses instincts de vagabondage et avait quitté Scévole. Il devint secrétaire d'Emmanuel Philbert des Prés, marquis de Villars, personnage considérable, qui fut chargé d'importantes négociations en Italie. C'était là une étrange maison,

et le grave ambassadeur se divertissait sans aucune pruderie. La dame de Villars était plus sévère et même un peu acariâtre ; elle avait pour favori un nain italien fort méchant, qui fut le héros de diverses aventures où Tristan put concevoir assez bien l'idée du burlesque. Le nain, appelé Anselme, était l'ennemi particulier d'un coq d'Inde qui ne laissait point passer son adversaire dans la basse-cour sans le maltraiter et le larder de coups de bec. Pour en finir, Anselme, après un duel au couteau, tua la pauvre bête, et en marmonnant : « *Ah ! traditore, sapeua ben che saray ammazzato* », l'entraîna dans sa chambre et s'en régala. « Il en avait usé comme les Topinambous et les Margaiats, qui font bonne chère de leurs ennemis. » De pareils drames excitaient le rire du marquis de Villars : mais sa plus grande joie était de voir représenter des farces où Tristan mettait à profit Straparole, Pogge et Bouchet, ses lectures d'alors. Quand, dans *La Farce de l'accouchée*, un jardinier, râblé et velu, sortait de dessous les jupes d'un page jouant le rôle de la femme en couches, le bon seigneur s'esclaffait à entendre dire par les assistants émerveillés : « Voylà un fort beau garçon ; il a desia du poil au derrière. » Ces plaisanteries ne sont point très fines ; mais, outre qu'elles valent mieux que les grivoiseries d'un Marot, elles aident à comprendre le théâtre comique du dix-septième siècle, j'entends celui qui n'est pas classique, celui de Tristan et de Scarron par exemple.

Le page disgrâcié passa ensuite au service de Henri de Lorraine, duc de Mayenne, frère utérin de Philbert des Prés. Sur ces entrefaites, Louis XIII vint à Bordeaux ; un gentilhomme reconnut Tristan, qui avait adressé des vers au roi, et le poète, reprenant son nom et ses qualités, fut mis à la suite de Gaston. Le roman s'arrête en 1621, avec la vie errante du sire de Soliers. L'auteur avait promis de poursuivre cette biographie, qu'il ne termina jamais. « Ie vais, dit-il en finissant, vous rendre raison du dégoust que i'ay pour toutes les professions du monde et ce qui m'a fait prendre en haine beaucoup de diverses societez. »

Dès lors, les renseignements précis sur son existence font presque entièrement défaut. Il fut jusqu'en 1646 gentilhomme de Gaston, qui le négligea fort. Tristan essayait en vain d'attirer sur lui l'attention de son maître et d'en obtenir quelque secours :

Grand homme, on verra ton histoire
Parmy le recueil de mes vers ;
Ils font résonner de ta gloire
Les quatre coins de l'Univers ;
Mais quoy, la France est estonnée
Que d'une âme grande et bien née,
Ma lyre ne recoiue rien ;
A quelque bas prix qu'on la mette
Possible méritay-ie bien
Les apointements d'un trompette.

(Epigramme insérée dans les *Muses illustres*, de François Colletet.)

Il but toutes les amertumes du poète courtisan, pour quoi il n'était pas né : il n'avait aucune inclination au maquerellage, office ordinaire de cette espèce de gens, et ne pouvait être

Flatteur, espion ni traître,
Ni débiteur de poulets.

(*Vers héroïques.*)

Avec cela, il était malade. La phthisie dont il mourut après seize ans de fièvre, de toux et de consomption, l'avait atteint dès 1639, ainsi qu'il dit dans la préface de sa *Panthée*. En 1646, il entra dans la maison de Henri de Guise, duc de Lorraine, qui paraît avoir été pour lui un maître plus libéral. En même temps, le comte de Saint-Aignan, « la gloire des Mécènes » selon Colletet le fils, s'intéressait à lui. Il est probable aussi que les familiers de l'hôtel de Rambouillet le tinrent en considération : Monsieur de Chaudebonne, Madame de Sayntot, Madame de Longueville, la duchesse d'Aiguillon, Condé, Marie-Louise de Gonzague, reine de Pologne, en un mot la plupart des correspondants de Voiture sont de ceux à qui il dédie le plus volontiers ses vers. Parmi les gens de lettres, il fréquenta Scarron, et surtout Saint-Amant et Faret, que Saint-Evremont lui donne pour interlocuteurs dans la comédie des *Académistes*.

Sa réputation était grande : celle d'un dramaturge presque illustre, aux tragédies de qui La Calprenède inventait une suite, *La Mort des Enfants d'Hérode* (1639), et qui avait publié plusieurs pièces : *La Mariamne*, *Panthée* (1639), *La Folie du Sage*, *La Mort de Sénèque*, *La Mort de Crispe* (1645), et d'un bon poète lyrique, auteur de nombreux livrets épars et de trois recueils importants : *Les Amours* (1638 , *La Lyre* (1641), *Les Vers héroïques* (1648). Mais il était néanmoins plu-

tôt misérable, et quand il fut choisi, en 1648 comme successeur de Monsieur de Comby à l'Académie, il put dire mélancoliquement à ses collègues, dans son compliment très bref : « Ie vous remercie donc très humblement, Messieurs... Et vous proteste que ie me trouve aujourd'hui vengé par les propres mains de la Vertu de tous les mauvais traitements de la Fortune. (1) » Il mourut « pulmonique » en 1655, à l'hôtel de Guise, soigné par Quinault, qu'il instruisait à la poésie, comme Scévole de Sainte Marthe l'avait instruit lui-même. Ses dernières années avaient été assombries encore par la perte d'une femme qu'il aimait beaucoup et d'un fils également très cher. Cependant, il avait, jusqu'à la fin fidèle aux lettres, publié encore *Le Parasite* (comédie, 1654), *Osman* (tragédie, 1655), et *Les Heures dédiées à la Sainte-Vierge* (1653). Malgré le débit de ces livres, c'était la pauvreté de Job, à croire les *Menagiana* : « M. Quinault était valet de M. Tristan. M. de Montausier disoit qu'en mourant il lui avoit laissé son esprit de poète; qu'il aurait bien voulu lui laisser aussi son manteau, mais qu'il n'en avoit point (2). » Il est douteux s'il possédait même où se faire enterrer : le duc de Guise y pourvut.

Mais de cette existence tourmentée et hasardeuse, c'est à peine si l'œuvre écrite, sauf *Le Page disgrâcié*, permet de deviner toutes les angoisses et toutes les humiliations secrètes. A peine quelques épigrammes, quelques passages d'épîtres familières, livrent-ils le mystère de ces douleurs honteuses ; et une seule fois peut-être, dans les stances sur *La Servitude*, la rancœur et le dégoût transparaissent :

Irois-je voir en barbe grise
Tous ceux qu'il fauorise ;
Epier leur réveil et troubler leur repas ?
Irois-je m'abaisser en mille et mille sortes
Et mettre le siège à vingt portes
Pour arracher du pain qu'on ne me tendroit pas ?
(*Vers héroïques.*)

(1) *Recueil des harangues prononcées par Messieurs de l'Académie française dans leurs réceptions et en d'autres occasions différentes depuis l'establissement de l'Académie jusqu'à présent.* Paris, 1692.

(2) Cf. pour la seconde partie de la vie de Tristan : Pellisson, *Histoire de l'Académie françoise.* — D'Olivet, *Histoire de l'Académie françoise.* — Les frères Parfaict, *Histoire générale du Théâtre françois.* — L'abbé Goujet, *Bibliothèque françoise.* — Bayle, *Dictionnaire Historique.*

C'est qu'il fut vraiment un poète qui dédaigna de pleurer et d'apitoyer sur soi-même, et quand il crut l'heure venue de s'endormir définitivement, il accepta sans se plaindre l'inévitable loi :

C'est fait de mes Destins ; je commence à sentir
Les incommoditez que la vieillesse apporte.
Déjà la pâle Mort, pour me faire partir,
D'un pied sec et tremblant vient frapper à ma porte.

Ainsi que le soleil sur la fin de son cours
Paroît plûtost tomber que descendre dans l'Onde ;
Lorsque l'homme a passé les plus beaux de ses jours,
D'une course rapide il passe en l'autre Monde.

Il faut éteindre en nous tous frivoles désirs,
Il faut nous détacher des terrestres plaisirs
Où sans discrétion notre appétit nous plonge.

Sortons de ces erreurs par un sage Conseil ;
Et cessans d'embrasser les images d'un songe
Pensons à nous coucher pour le dernier sommeil.
(*Vers héroïques.*)

Ce sont là de graves et fières paroles, dignes d'un sage antique. Comment ne pas s'étonner que le même poète soit aussi le plus galant et le plus précieux du monde, et qu'il l'ait été toute sa vie. Les titres seuls de certains poèmes des *Amours* annoncent un esprit compliqué, qui devrait beaucoup aux Italiens (encore qu'il se défende d'aimer les pointes dans la préface de *Mariamne*) et serait le précurseur de Marivaux ou de tel de nos contemporains : *Les vaines imprécations*, *L'excusable erreur*, *La négligence avantageuse*, *Les secrettes consolations*. *Les fâcheux obstacles*. Ecoutez-le dire combien il souffrit pour s'être baigné dans la même eau que Rosélie :

Je trouue dans ce bain mille pointes de fer,
Et ce qui fut naguère un ciel pour Rosélie
Dès que j'y suis entré n'est plus rien qu'un enfer.
(*Les Amours.*)

Cela est à peine ridicule, tant l'imagination est jolie, et on ne saurait non plus lui tenir rigueur quand il veut écarter d'une belle personne les *Médecins téméraires*.

Il vous est bien permis d'approcher de sa couche,
Mais non pas de tenir plus d'un instant vos mains
En des lieux où des rois voudraient mettre la bouche.
(*Les Amours.*)

Et ce ne sont pas seulement des élégances de jeu-

nesse : Tristan demeurera semblable à lui-même jusqu'en ses livres d'édification, et il pourra bien louer sainte Geneviève avec autant d'afféterie qu'Elise ou bien Astrée.

Votre enfance sage et modeste
Donnoit ioye à la cour céleste
Des deuoirs que vous lui rendiez,
Et prenoist si peu de licence
Que les moutons que vous gardiez
Auoient beaucoup moins d'innocence
(*Heures de la Sainte-Vierge.*)

Mais il lui arrivera en cherchant l'inattendu et le surprenant de rencontrer la beauté, et il n'est le second de personne quand, par la force de l'image et l'arrangement des mots, il fait surgir dans le sonnet de *La belle Gueuse*, une admirable apparition de lumière et de splendeur juvénile :

O que d'apas en ce visage
Plein de jeunesse et de beauté,
Qui semblent trahir son langage
Et démentir sa pauureté !

Ce rare honneur des Orphelines
Couuert de ces mauuais habits,
Nous découure des perles fines
Dans une boëste de rubis.

Ses yeux sont des saphirs qui brillent
Et ses cheueux qui s'éparpillent
Font montre d'un riche trésor :

A quoi bon sa triste requeste,
Si pour faire pleuuoir de l'or
Elle n'a qu'à baisser la teste.
(*Vers héroïques.*)

Les sots s'aviseront qu'il n'y a en tout cela rien de ce qu'ils nomment âme ou sentiment ; il est vrai qu'il suffit d'aimer, ainsi qu'ils jargonnent, pour composer des poèmes sans pareils. Tristan, je pense, n'aurait eu cure de leur opinion, lui qui écrivait d'un officier qui se crut poète parce qu'il était amoureux : « Possible auoit-il ouy dire qu'Amour est un Maistre en toutes sciences qui fait même voler les plus pesants animaux » (*Le Page disgrâcié*). Mais comme, malgré l'abus qu'on a fait de ces mots depuis quelque temps, ils ne correspondent pas nécessairement à la niaiserie élégiaque, l'exemple, à mon gré, est excellent pour montrer que rien n'empêche, en principe, un poète d'avoir du cœur pourvu qu'il continue à être un poète

et ne devienne pas un simple imbécile, parlant on ne sait quel idiome barbare et fangeux. Personne ne lui refuserait une âme toute frémissante de tendresse, n'eût-il trouvé que ce touchant adieu d'Eurydice à Orphée :

> Tu n'aurois point failly, si j'estois moins aimée.

Mais en outre, comme Théophile, comme Saint-Amant quelquefois, il sut, bien avant Lamartine et Hugo, intéresser le monde extérieur à la mélancolie des hommes, et le bruissement des feuilles, l'éclat du ciel, la voix des eaux se mêlent dans ses vers aux plaintes et aux désirs des âmes en peine. *L'illustre Pasteur* vient répéter aux arbres son amour dédaigné ; il ne sait pour quel crime il est puni, lui qui n'a violé jamais « l'horreur sacrée et vénérable » des forêts, ni profané l'eau pure des sources :

> Ai-ie troublé vos eaux avec l'eau de mes larmes
> Et percé de mes cris votre Bois innocent ?

Tout cependant lui est hostile et l'ombre même lui refuse le sommeil :

> Ne dois-ie plus gouster après cette auanture
> Ny la douceur des jours ny le repos des nuyts ?
> (*La Lyre.*)

Le chef-d'œuvre, peut-être, c'est *Le Promenoir des deux amans*: il ne serait pas impossible que Tristan s'y fût souvenu de ses rares amours d'Angleterre, et la Clymène qu'il accompagne vers le lac silencieux et tranquille n'est autre sans doute que sa petite maîtresse d'autrefois :

> L'ombre de cette fleur vermeille
> Et celle de ces joncs pendans
> Paroissent être là-dedans
> Les songes de l'eau qui sommeille.
>
> Croy mon conseil, chère Climène ;
> Pour laisser arriver le soir,
> Ie te prie, allons nous asseoir
> Sur le bord de cette fontaine.
>
> Ie tremble en voyant ton visage
> Flotter avecque mes désirs.
> . . . .
> (*Les Amours.*)

On n'a pas mieux exprimé, ni par des analogies plus saisissantes, la fragilité de toute joie. Comprendre ainsi la nature, n'est-ce point reconnaître son propre

rêve, transposé dans les êtres vivants et fraternels ? Le sentiment du pittoresque n'est plus alors le signe d'une âme vaine, mais d'une noble sympathie qui recherche éperduement à travers le monde, comme une Isis en larmes, les éléments de la beauté. Il y a de la passion en lui quand Tristan parle de *La Mer*; il l'a contemplée à toutes les heures du jour, il en a saisi le mystère, la force et la douceur, il l'a aimée, à marée basse :

L'eau qui s'est durant son reflus
Insensiblement éuadée,
Aux lieux qu'elle ne couure plus
A laissé la vase ridée.
C'est comme un grand champ labouré :
Nos soldats d'un pas assuré
Y marchent sans courir fortune ;
Et s'auançant bien loin du bord
S'en vont jusqu'au lict de Neptune
Considérer le dieu qui dort.

Il a admiré les jeux variés de la lumière et de l'ombre :

Souuent de la pointe où ie suis,
Lorsque la lumière décline,
I'aperçois des iours et des nuits
En même endroit de la marine.
C'est lorsqu'enfermé de broüillard
Cet astre lance des regards
Dans un nuage épais et sombre
Qui réfléchissans à costé,
Nous font voir des montagnes d'ombre
Avec des sources de clarté.

Il a entendu aussi hurler les tempêtes nocturnes et imaginé l'effroi du pilote entraîné vers la mort par les chevaux farouches du vent :

Il se perd dans l'obscurité
Et si quelque foible clarté
Lui paroist parmy les ténèbres,
Dans le ciel tout tendu de deuil
Il croit voir des flambeaux funèbres
Allumés dessus son cercueil.

(*Vers héroïques.*)

L'image de la mort ne lui est point étrangère : il se la représente parfois avec l'horreur chrétienne du Moyen Age, et cette méditation sur le *Memento homo* rappelle, au milieu du dix-septième siècle, la grimaçante et terrible peinture de François Villon :

Souuien-toy de l'heure dernière
Et de l'horreur du monument
Où ta dépouille prisonnière
Ne sera plus rien que poussière
Et n'aura plus de sentiment.

Là ce corps qui si difficile
Demandoit tant de mets diuers,
Descharné, relant (1), immobile,
N'est rien qu'une charogne vile
Qui repaist et loge les vers.

(*Heures de la Vierge.*)

Jusqu'ici, contrairement aux promesses formelles de la biographie, Tristan ne se montre guère comme un poète burlesque. Il eut cependant le rire lyrique, désordonné et grandiose, si différent de l'esprit et si supérieur à l'esprit. Mais ce rire éclate peu dans les poésies proprement dites ; non qu'il en soit tout à fait absent, ainsi que le prouve cette véhémente apostrophe *A une gouuernante importune :*

Vieux singe au visage froncé
De qui tous les pages se rient,
Et dont le seul nom prononcé
Fait taire les enfants qui crient !

Tes membres saisis d'un frisson
Tremblent de la même façon
Que font les feuilles en automne ;
Tu ne fais plus rien que cracher
Et toute la terre s'étonne
De te voir encore marcher.

(*Les Amours.*)

Le morceau certes ne manque point de saveur. Mais c'est surtout au théâtre que la verve de Tristan se donna carrière. Dans *Le Parasite*, les personnages traditionnels du Glouton et du Matamore se démènent et gesticulent avec une extraordinaire ampleur de fantaisie. L'intrigue est presque nulle ; mais quelle n'est point la grandeur bouffonne de ce Fripesauces qui renierait son maître pour une côtelette ou un verre de vin, et qui se fait gloire de sa voracité :

O ! ie croy que ma faim n'eust iamais de pareille !
Ie sens dans mes boyaux plus de deux milions
De chiens, de chats, de rats, de loups et de lions,
Qui présentent leurs dents, qui leurs griffes estendent
Et grondans à toute heure à manger me demandent.

(1) C'est le substantif *relent* pris adjectivement.

I'ay beau dedans ce gouffre entasser iour et nuit,
Pour assouuir ma faim ie trauaille sans fruit.
Un grand iarret de veau nageant sur un potage,
Un gigot de mouton, un cochon de bas âge,
Une langue de bœuf, deux ou trois saucissons,
Dans ce creux estomac, souflez, sont des chansons.
Un flacon d'un grand vin plein d'un rubis liquide,
Si tost qu'il est passé laisse ma langue aride;
Ie la tire au dehors, le polmon tout pressé
Comme les chiens courans après qu'ils ont chassé.

Cela gronde, se gonfle, aboie. Et quels poignants regrets quand il faut se séparer de la bonne chère :

Adieu, bœuf de poitrine et cimier agréable,
Adieu beau mouton gras au goust si délectable,
Adieu cochons rostis, adieu chapons bardez,
Adieu petits dindons tant bardez que lardez;
Adieu leureaux, perdrix et pigeonneaux en paste,
Dont un diable incarné ne veut plus que je taste;
Adieu tarte à la crême, adieu pouflain sucré :
Puissiez-vous étrangler ceux qui m'en ont sevré.

Le Capitan n'est pas moins admirable que Fripesauces ; il veut bien se battre « à coups de bombe », mais la moindre trique lui fait peur. Toujours ne s'en va-t-il qu'après les plus truculentes rodomontades. Quand on lui refuse la main de Lucinde, il prétend mettre le feu à la maison et s'écrie :

I'irai sous ces débris pour les soufler au vent,
Les cendres d'Alcidor iront en Tartarie,
Et celles de Manille iront en Barbarie ;
Les cendres de Lucinde aux rives du Mogor
Et celles de Lysandre au royaume d'Onor.

CASCARET (*valet du Capitan.*)
Celles de Fripesauce ?

LE CAPITAN
En la Magellanique.

CASCARET
Et celles de Phénice ?

LE CAPITAN
A la côte d'Afrique.

CASCARET
Du chien ?

LE CAPITAN
Vers le détroit nommé Behelmandel.

CASCARET
Et les cendres du chat ?

LE CAPITAN
S'en iront au bordel.

CASCARET
C'est pour faire à Paris un merveilleux esclandre ;
Mille fils de putains naistroient de cette cendre.

L'imagination de Tristan est capable cependant de fantaisies moins triviales et plus relevées : la tragi-comédie *La Folie du Sage* en témoigne. En une Sardaigne aussi chimérique que la Bohême de Shakespeare, le roi s'amourache d'une sujette, fille d'un sage omniscient que l'idée du déshonneur domestique rend quasi fou. Dans sa déraison, le vieil Ariste est plus sensé que jamais; il parle avec une éloquence bizarre, semi-baroque semi-sublime, au médecin qui le vient visiter :

.... Qui ie suis ? ie m'en vais te l'apprendre.
Un suiet merueilleux fait d'un âme et d'un corps,
Un pourceau par dedans, un singe par dehors :
Un chef-d'œuvre de terre, un miracle visible,
Un animal parlant raisonnable et risible.
Un petit Uniuers en qui les éléments
Apportent mille maux et mille changements;
Une belle, superbe et fresle architecture
Qui doyt son ordonnance aux mains de la Nature,
Où des os tenant place et de pierre et de bois
Forment les fondements, le feste et le parois ;
Un mixte composé de lumière et de fange
Où s'attachent sans fin le blasme et la loüange,
Un vaisseau plain d'esprits et plain de mouuements
Reuestu de tendons, de nerfs, de ligaments,
De cuir, de chair, de sang, de mouëlle et de graisse
Qui se mine à toute heure et se destruit sans cesse,
Où l'âme se retire et fait ses fonctions,
S'imprime les vertus ou trompe aux passions,
A qui tousiours les sens ses messagers volages
Des objets recognus raportent les images.

LE MÉDECIN

Mais, seigneur...

ARISTE.

Un joüet de la mort et du temps
Du froid, de la chaleur, du foudre et des autans
Et sur qui la Fortune establit son empire,
Tandis qu'il peut soufler jusqu'à ce qu'il expire.

Les mêmes personnes qui se vantent de respecter les vaudevilles, orgueil de notre littérature, pourraient reprocher à l'auteur de tels vers son ignorance des lois scéniques : songez qu'il ne redoute point de complaire à son génie et, comme l'en accuse M. F. Brunetière, (1) de « faire briller sa virtuosité ». Tristan fut cependant un dramaturge original et puissant, même au sens restreint où l'on emploie ordinairement ce mot. Dans *La Mariamne*, il avait voulu presque négli-

(1) Cf. F. Brunetière. *Conférences de l'Odéon.*

ger le détail et ne faire impression que par la vigueur des caractères et l'intensité tragique de la crise où se débattent Mariamne et Hérode. Les deux personnages principaux, l'épouse contrainte au lit de celui qui a été le bourreau de ses parents et le roi sanglant, jaloux et tendre, qui la fait mourir pour la pleurer, ont pendant trois quarts de siècle, jusqu'en 1704, émerveillé le peuple de France, par leur noblesse et leur folie. Ils valaient les Rodrigue et les Chimène, qui eurent un meilleur destin, et aucune femme de Corneille ne fut plus superbe que Mariamne repoussant les caresses de l'ennemi héréditaire :

> Si mon corps est captif, mon âme ne l'est pas :
> Ielaisse la contrainte aux seruiles personnes.
> Ie sors de trop d'ayeuls qui portoient des couronnes
> Pour auoir la pensée et le front différents
> Et devenir esclave en faueur des tyrans.
> Qu'Hérode m'importune ou d'amour ou de haine,
> On me verra touiours viure et mourir en Reine.

Et par moments le frénétique Hérode se laisse aller à des faiblesses que Jean Racine eût rendues célèbres. Il croit que Mariamne excite à le tuer, mais il est désarmé même contre la perfidie la plus noire :

> Et sa bouche pourtant auec un seul baiser
> Quand elle auroit tout dit pourroit tout apaiser.

Pyrrhus ne parlerait pas autrement ; et Phèdre doit beaucoup à Fauste de *La Mort de Crispe*, « innocente et coupable », autant que Camille aux imprécations d'Hérode contre les Juifs (1).

Il y avait plus en Tristan qu'un précurseur de la tragédie classique : *La Mort de Sénèque*, où il adapte au théâtre le quinzième livre des *Annales* de Tacite, n'est pas inférieur aux drames historiques de Shakespeare : le Néron hagard qui interroge les conjurés lui-même, en présence de ses affranchis et de Poppée, Epicharis arrogante et virile, Sabine Poppée acharnée et affolée, oublient, pour devenir les fauves que recèle toute chair humaine, les convenances de la tragédie :

EPICHARIS.

> Elle (*la terre*) peut sans horreur porter Epicharis,
> Puisqu'elle porte bien la femme aux trois maris.

---

(1) M. Brunetière a indiqué rapidement quelques-uns des emprunts faits à Tristan par Corneille et Racine.

SABINE.
Ta langue pour ce mot sera bien tost couppée.
EPICHARIS.
Que deuroit-on coupper à Sabine Poppée ?

La réplique, brutale et populacière, eût écorché les lèvres des poètes qui vinrent par la suite : mais nulle périphrase non plus n'aurait mieux signifié le caprice de ventre qui ruait Néron vers Poppée.

Ainsi le sire de Soliers saisit impérieusement, comme Hugo et comme Orphée, toute la lyre. Mais il ne chantait point « à l'usage de tout le monde ». Et il avertissait le lecteur que, « s'il y a ici de mauvais vers, ils ne sont pas toutefois de la Iuridiction des esprits vulgaires ». Il fut puni vivant par la misère, et mort par le mépris, d'une aussi insupportable témérité ; on l'injuria par delà la tombe pour avoir proclamé la suprématie du Verbe, et seul, par un hasard inouï, M. de La Mesnardière, qui lui succéda à l'Académie, trouva, sans avoir prononcé son nom, l'unique louange qui pût flatter sa mémoire : « Les lauriers et autres arbres qui jouïssent comme eux d'une verdure perpétuelle sont infructueux et stériles, et les livrées qu'ils portent de l'Immortalité sont la noble raison qui les prive de la fécondité des autres plantes.»

PIERRE QUILLARD.



DERNIERES PAGES (1).

LE CONTE ET LE POÈME (2).

Selon moi, le conte est évidemment le plus beau champ d'exercice qui puisse s'offrir au talent, dans les vastes domaines de la prose pure. Mais si j'avais à dire en quel mode le génie trouve à déployer le plus heureusement sa puissance, je n'hésiterais pas à lui conseiller la composition d'un poème en vers rimés, n'excédant pas en longueur ce que comporte une heure de lecture suivie (3), — car ce n'est que resserrée dans ces limites que la poésie la plus haute et la plus vraie peut réellement s'affirmer. Qu'il suffise de noter, à ce propos, que, en tous les genres de composition, l'unité d'effet ou d'impression est un point de la plus grande importance, — et il est clair que cette unité ne peut pas être absolument sauvegardée dans les productions dont la lecture demande plus d'une séance. Nous pouvons soutenir la lecture d'une composition en prose — cela tient à la nature même de la prose — beaucoup plus longtemps que nous ne pourrions le faire, même avec toute sorte de bonne volonté, quand il s'agit

(1) Traduction inédite. — V. *Mercure de France*, Nos 23, 24, 26 et 28.

(2) Ces pages, introduction à une étude sur les *Contes* de Hawthorne, ne sont guère qu'une variante des idées exprimées dans le début de la *Genèse d'un poème*; mais de là un intérêt qui, pour n'être pas celui de la nouveauté, n'en est pas moins évident.

(3) Dans la *Genèse*, il fixe la longueur du poème admissible à cent vers environ.

d'un poème. Le poème, s'il comble rigoureusement les exigences du sentiment poétique, induit l'âme en une exaltation où elle ne saurait longtemps se soutenir. Les excitations violentes sont nécessairement brèves. Un long poème est donc un paradoxe. Sans l'unité d'impression, les effets les mieux calculés ratent. Les poèmes épiques furent les fruits d'un sens incomplet de l'Art, et leur règne est aboli. Un poème *trop* bref peut produire une impression vive, mais jamais intense ou durable; sans une certaine continuité d'effort (1), — sans la durée, sans la répétition des coups, — l'âme n'est jamais profondément émue. Il faut la goutte d'eau qui tombe sur la pierre. Béranger a écrit des choses brillantes, — piquantes et spirituelles, — mais comme tous les corps instables, elles manquent de *momentum*, et ainsi n'arrivent pas à satisfaire le Sentiment Poétique. Ce sont des étincelles dont l'incontinuité ne peut pas profondément impressionner. L'extrême brièveté dégénère en épigrammisme; mais le péché d'extrême longueur est encore plus impardonnable.

Si j'étais appelé à désigner le genre de composition qui, après le poème tel que je l'ai suggéré, répond le mieux aux exigences d'un haut talent, — lui offre le plus avantageux champ d'exercice, — je parlerais sans hésitation des contes en prose (2), pareils à ceux dont M. Hawthorne nous a donné des exemples. J'allègue la courte nouvelle qui se lit en une demi-heure, en une ou deux heures au plus. L'ordinaire roman est inadmissible à cause de sa longueur, pour les mêmes raisons que j'ai déjà exposées en substance. Comme il ne peut être lu d'une traite, il est privé, par conséquent, de l'immense force qui résulte de la

(1) *Genèse* : « ... Une certaine quantité de durée est absolument indispensable pour la production d'un effet quelconque. » (Trad. C. B.)

(2) Il applique au *conte* ses principes touchant le poème : cette partie est plus inattendue.

totalité (1). Des intérêts étrangers interviennent durant les pauses de la lecture, qui modifient, annulent ou contredisent, plus ou moins, les impressions données par le livre. Mais la simple cessation de la lecture serait suffisante, à elle seule, pour détruire la véritable unité. Dans le conte court, au contraire, l'auteur peut imposer la plénitude de son intention. Pendant l'heure de la lecture, l'âme du lecteur est à la merci de l'écrivain. Il n'y a plus ni extérieures ni extrinsèques influences — résultant de la fatigue ou de l'interruption.

Un habile artiste littéraire a construit un conte. S'il est sage, il n'a pas approprié ses pensées à la convenance des incidents ; mais ayant conçu, avec un soin précis, un certain *effet* (2) unique qu'il veut enchâsser, il invente alors tels incidents, — il combine alors tels événements les plus aptes à mettre en valeur son effet préconçu. Si sa phrase initiale ne tend pas à la saillie de cet effet, il a bronché dès le premier pas. Dans toute la composition, pas un mot ne doit être écrit dont la tendance, directe ou indirecte, ne se rapporte à un dessein prémédité (3). C'est par de tels moyens, c'est grâce à ce souci et à cette adresse, qu'un tableau se trouve enfin achevé qui laisse sur l'esprit de celui qui le contemple avec sympathie une impression de pleine satisfaction. L'idée du conte apparaît pure parce que rien ne l'a troublée, but qu'un roman ne peut pas atteindre. Une brièveté excessive serait une objection, là comme dans le

(1) *Genèse* : « Car, si deux séances sont nécessaires, les affaires du monde s'interposent, et tout ce que nous appelons *l'ensemble*, totalité, se trouve détruit du coup. » (Trad. C. B.)

(2) Cf. *Genèse d'un poème :* « Pour moi, la première de toutes les considérations, c'est celle d'un *effet* à produire. »

(3) Cf. *Genèse*, préambule de Baudelaire : « Un de ses axiomes favoris était encore celui-ci : Tout dans un poème comme dans un roman, dans un sonnet comme dans une nouvelle, doit concourir au dénouement. Un bon auteur a déjà sa dernière ligne en vue quant il écrit la première. »

poème ; mais l'excessive longueur serait encore plus répréhensible.

Nous avons dit que le conte a une supériorité même sur le poème. En fait, si, dans le poème, le *rythme* intervient comme un secours essentiel pour le développement de la plus haute idée poétique, — l'idée du Beau, — l'artificialité du rythme est cependant un infranchissable obstacle au développement complet de la pensée ou de l'expression, lesquelles ont pour base la *Vérité*. Mais la Vérité est souvent, et dans une très large mesure, le but d'un conte. Quelques-uns des plus beaux contes sont des contes fondés sur le raisonnement. Donc, le champ de ces sortes de compositions, s'il ne s'étend pas dans des régions aussi élevées de la montagne de l'Esprit, apparaît, du moins, tel qu'un plateau bien plus étendu que le domaine du pur poème. Ses produits ne sont jamais aussi riches, mais ils sont plus nombreux et plus appréciables de la foule. Bref, le conteur en prose peut plier à son thème une vaste variété de modes ou inflexions de pensée et d'expression (1) — (le mode déductif, par exemple, le sarcastique, l'humoristique), lesquels sont non seulement contradictoires à la nature du poème, mais absolument défendus par le rythme, qui est son spécial et indispensable adjutoire. On peut ajouter ici, par parenthèse, que l'auteur qui vise au Beau pur dans un conte en prose se met dans une situation fort désavantageuse, — car le Beau est beaucoup plus facile à atteindre dans un poème. Il n'en est pas de même si l'on veut la terreur, ou la passion, ou l'horreur, ou une multitude d'autres impressions. C'est donc du préjugé qu'est née l'ordinaire animadversion que l'on manifeste

(1) *Genèse:* « Or, l'objet Vérité, ou satisfaction de l'intellect, et l'objet Passion, ou excitant du cœur, sont, quoiqu'ils soient aussi, dans une certaine mesure, à la portée de la poésie, — beaucoup plus faciles à atteindre par le moyen de la prose. » (Trad. C. B.)

contre ces *contes à effet*, dont on trouve plus d'un beau spécimen dans les premiers numéros du *Blackwood*. Les impressions produites se développaient dans leur légitime sphère d'action et constituaient un intérêt également légitime, quoique parfois exagéré. Ils furent goûtés par tous les hommes de talent, même par ceux qui les condamnèrent, d'ailleurs sans justes motifs. Le vrai critique ne demande qu'une chose : que le but visé soit atteint, et atteint en plein, par les moyens les plus avantageux et les plus pratiques (1).

EDGAR POE.



(1) *Genèse* : «... La fin doit être atteinte par les moyens qui peuvent le mieux y conduire. » (Trad. de G. Mourey.)

LE SOLEIL S'EST COUCHÉ

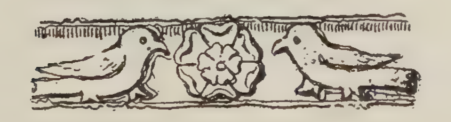
Ce soir, tes yeux en peine ont la pâleur des fleurs
Que je cueillis avec des soins mélancoliques
Pour sécher d'un parfum tes cils mouillés de pleurs,
Et ton cœur ne sait plus de joyeuses musiques.

Tu souriais naguère, ô blonde sœur d'exil !
Mais tout gémit, ce soir, et le printemps s'étonne
De voir l'été paraître au seuil de cet avril
En ténébreux déguisement couleur d'automne.

Le soleil endormi rêve dans l'océan...
Ne livre pas aux vents du large ta pensée ;
Ce soir, le ciel sans lune est un gouffre béant :
Ta main froide est l'aveu que ton âme est glacée.

Pour asile à tes yeux, ce soir, j'ouvre les miens ;
Leurs clartés sont, ma sœur ! des souvenirs d'étoiles...
Ah ! si l'Espoir au loin met en péril tes biens,
Puissent les vents prendre en pitié ses blanches voiles !

JULIEN LECLERCQ.



PETITS APHORISMES

SUR LA SOCIÉTÉ

I

Les conventions sociales sont des compromis entre la justice et l'intérêt.

2

La société n'a pas de morale : elle n'a que des mœurs.

3

La société fait les lois suivant ses instincts, et les viole suivant ses besoins.

4

On prend les hommes pour ce qu'ils se donnent ; on en a pour ce qu'ils sont ; on les juge pour ce qu'ils devraient être.

5

Tout ce que nous valons comme hommes, nous le déprécions comme individus sociaux.

6

Plus une société est fortement constituée, plus les individus qui la composent le sont faiblement.

7

Le travail dégrade l'homme plus qu'il ne l'ennoblit.

8

Les animaux que l'homme a associés à son travail semblent accablés du même poids qui oppresse leur tyran.

9

Il n'y a de vraiment digne que le travail libre, celui que l'homme entreprend poussé par son seul instinct d'activité, sans y être contraint par la nécessité de gagner sa vie.

10

Le travail forcé a cette conséquence néfaste de dégoûter l'homme du travail.

11

Le monde moderne périra pour avoir à la fois trop travaillé et mal travaillé.

12

La moitié au moins de l'effort moderne est dissipé à la construction de tours de Babel inutiles.

13

Les pyramides sont le plus vénérable monument de la sottise humaine.

14

Tout travail qui n'a pas pour but exclusif la satisfaction des besoins physiques ou intellectuels de l'homme n'est pas autre chose que le rocher de Sisyphe.

15

« S'il n'y avait aucune vertu, dit Vauvenargues, nous aurions pour toujours la paix. »

Le contraire est, au moins, aussi vrai : s'il n'y avait aucun vice, nous n'aurions jamais la guerre. Ce qu'il faut dire, c'est que c'est un mélange de vices et de vertus qui fomente la guerre. Je me méfie même un peu de ces vertus guerrières. On les tient encore pour telles dans notre état de civilisation, mais chacun sent déjà qu'elles sont illogiques et barbares.

16

La force ne prime pas le droit, le droit étant lui-même une force : mais le droit des forts prime le droit des faibles.

17

La concurrence est l'âme de la vie sociale, mais c'en est l'âme damnée.

18

Il y a des gens qui rendent service comme on prête à usure.

19

On se défie de soi ; on se méfie des autres.

20

Eviter les inconvénients de la franchise sans tomber dans les complaisances de la flatterie est un des plus délicats problèmes de la morale sociale.

21

La vérité est toujours bonne à dire, lorsqu'elle flatte ; mais c'est généralement alors qu'on ne la dit pas. On préfère flatter par le mensonge.

22

Il est très facile de se taire, mais il est très difficile de savoir se taire.

23

La politesse est l'hypocrisie de la bienveillance.

24

A défaut de l'originalité de l'esprit, on arbore celle des mœurs.

25

L'excentricité est la fausse monnaie de l'originalité.

26

Un imbécile en quête d'originalité est pire que le dernier mouton de Panurge.

27

Ceux qui vivent seuls sont des délicats de l'âme, mais des grossiers du cœur.

28

Un solitaire a des manies, il n'a pas de passions.

29

Si tu vis seul, la calomnie s'acharnera sur toi : mais si tu ne vis pas seul, ce sera bien pis.

30

Celui qui s'ennuie seul avec lui-même doit bien penser qu'il ennuie aussi les autres.

31

Etre avide de distractions, c'est avouer qu'on n'en trouve pas en soi-même.

32

Rien n'est pire que la solitude pour les sots, rien n'est pire aussi pour l'homme d'esprit : il n'y a que les sages qui la goûtent.

33

Aimez-vous l'humanité : lisez l'histoire, vous la haïrez. Haïssez-vous l'humanité : lisez l'histoire, vous l'aimerez.

SUR LA POLITIQUE

La politique est l'art de se servir des hommes en leur faisant croire qu'on les sert.

SUR LA SOTTISE

1

L'homme d'esprit garde le souvenir de ses sottises, le sot celui de celles des autres.

2

La solidarité des sots est la pierre angulaire de l opinion.

3

La nature fut clémente pour les sots en les dotant aussi de fatuité.

4

La sincérité n'est point de mise avec les sots : ils la croient toujours dictée par l'envie.

5

Il y a des abîmes de sottise, comme il y a des puits de science ; quand on se penche au-dessus d'eux pour les sonder, on reste effrayé de la profondeur de l'être humain.

6

La prospérité des sots est plus une injure pour notre bon sens que celle des méchants pour notre conscience.

7

Modérer ses appétits, surtout ses appétits spirituels, est la première condition d'une bonne hygiène.

8

Maintiens-toi toujours la tête libre, comme le ventre.

9

La santé intellectuelle exige que l'on ne soumette point son cerveau à des efforts trop violents: autrement on risque les hernies, les protubérances, les inflammations, les engorgements, les

lésions, anomalies que l'on déguise sous les euphémismes d'originalité, de talent, de génie, mais qui n'en sont que plus justement honnies des tous les gens sensés.

10

Les dérangements cérébraux sont les plus dangereux : ils font école.

11

Certaines personnes déploient une habileté prodigieuse à se tirer des mauvais pas que la plus vulgaire prudence leur aurait évités.

12

Les hommes déchaînent souvent de grands maux pour la défense de petits intérêts.

13

L'homme fait plus vite son deuil des désillusions qu'il ne se corrige des illusions.

14

Nous ne voulons comprendre que ce que nous sentons; et ce que nous ne sentons pas, nous le réprouvons, comme si nous n'avions pas une raison pour suppléer à l'insuffisance de nos sens.

15

On est banal chaque fois qu'on accepte les opinions d'autrui sans, au moins, se les être faites à nouveau.

16

Contentez-vous de peu, on vous plaindra ; ne vous contentez de rien, on vous enviera.

17

Il est très facile de tromper le peuple, même par des paroles, et très difficile de le détromper, même par des actions.

18

L'imbécillité contemporaine détourne du présent les esprits délicats; ils se réfugient dans le passé, où la plèbe révoltante des sots, emportée par l'oubli, n'offusque plus leur regard, et où subsiste seule la compagnie des hommes intelligents et valables.

Louis Dumur.

« *L'ART IMPRESSIONNISTE* »

« A mon ami Gustave Geffroy » : — cette simple dédicace inscrite au seuil de l'*Art Impressionniste* marque la place de Georges Lecomte dans la famille des écrivains d'art.

Tout jeune — 24 ans à peine — Georges Lecomte a déjà affirmé son tempérament personnel, très net, dans des productions très diverses.

Auteur dramatique, il a donné *La Meule*, cette pièce d'une haute portée sociale, dominée par une philosophie douloureuse et apitoyée, toute frissonnante d'émotion bien humaine, si éloquente en son agencement logique, qui obtint un vif succès, malgré quelques excessivités de mise en scène, imprévues par l'auteur et nullement nécessaires, du reste, à la signification de la pièce ; cette année, il dota le Théâtre Libre de *Mirages*, drame en cinq actes dont la hauteur de pensée et l'intensité scénique produisirent une impression très grande le jour de la lecture, et que M. Antoine s'est vu, à regret, dans la nécessité de reculer de mois en mois, puis enfin de remettre à la saison prochaine, tant cette pièce importante exige de soins, d'études et de forces.

Des nouvelles parues çà et là, d'une vision émue, discrètement ironiques et toujours riches en au-delà, de rythmes très variés, gemmées de beaux vocables et d'images expressives, nous ont plu infiniment.

Les études d'art, tant à *La Cravache* dont il fut rédacteur en chef qu'à *Art et Critique*, à *L'Art Moderne* de Bruxelles, aux *Entretiens Politiques et Littéraires*, à *L'Art dans les Deux-Mondes*, où il fit l'année dernière des campagnes appréciées, révélaient un amateur passionné et compétent du Beau, un érudit en matière d'art et un homme de goût. Dès l'année 1887, il se manifestait défenseur de la peinture claire, décorative et caractéristique; ses pages colorées, vibrantes, souplement évocatrices de belles lignes et de tons fastueux, s'adaptaient au tempérament

spécial de chaque peintre et à la nature de l'œuvre. Georges Lecomte était donc tout désigné pour écrire une étude générale du mouvement impressionniste, et son livre n'est qu'une synthèse, très logiquement ordonnée, de ses opinions.

Ceux qui, comme nous, ont lu ses récentes études sur l'Art contemporain parues dans la *Revue de l'Évolution* et la *Revue Indépendante*, la conférence qu'il fit en mars, au *Cercle des XX*, à Bruxelles, qui ont pu apprécier la largeur de vues avec laquelle il s'élève des manifestations particulières aux mouvements d'ensemble, pour en dégager les dominantes, ne seront point étonnés de la valeur artistique de ce volume.

C'est « d'après la collection privée de M. Durand-Ruel », d'après les échantillons significatifs réunis par un affable et fin connaisseur (il fallait bien une base à cette étude, et l'écrivain eût aimé que ce fût le Luxembourg), que l'enthousiaste Georges Lecomte, bien secondé par les illustrations de Lauzet, a défini cet art naïf et complexe, qui rencontre aujourd'hui la gloire et des acheteurs, après vingt-cinq ans de luttes, parmi les dédains et les fous rires.

L'Impressionnisme se plaindrait injustement de la destinée, car il a trouvé sur sa route des amis qui sont des talents : leur sincère éloquence a beaucoup fait pour son triomphe.

Comme Gustave Geffroy, l'analyste de la *Série de meules* de Claude Monet, comme J.-K. Huysmans, Théodore Duret, Octave Mirbeau, critiques d'avant-garde, Georges Lecomte apparaît dans son plaidoyer somptueux un avocat passionné, incisif, ardent, coloriste et convaincu.

Le livre s'ouvre par un brillant morceau d'ensemble sur l'*Impressionnisme*. Georges Lecomte y résume nettement la nouvelle méthode picturale, l'effort nouveau vers le plein air d'un art épris de modernité, les patientes et successives recherches de trente ans, les influences visibles de quelques précurseurs avérés.

Et, à tout seigneur. . . D'abord voici Manet, qu'attend bientôt « la consécration officielle du Louvre » ; — puis son groupe, Degas et Renoir, traducteurs de la vie contemporaine, le doyen Camille Pissarro, Sisley, Claude Monet, Cézanne, Miss Mary Cassatt, Madame Berthe Morisot, peintres de l'ambiance lumineuse et du milieu exact.

Après de pittoresques descriptions des œuvres qui

font du home d'un amateur « un glorieux Temple de l'Art », Georges Lecomte, préocccupé par les tendances nouvelles de la dernière heure, conclut ainsi :

« Une mystérieuse peinture de rêve succédera momentanément à ces splendides évocations de nature dont la plupart dépassent déjà, par leurs synthèses savantes, l'immédiate et fausse réalité. Telle Aurore de M. Pissarro, telle Marine de M. Claude Monet nous semblent, en effet, aussi suggestives que représentatives. De leurs chaudes harmonies se dégage la Pensée ; le rêve s'en essore. Le grand mystère de la Nature est par elles rendu. . . »

Ce seul fragment nous renseigne sur le style de Georges Lecomte, qui ressemble à la manière même des *Peintres* qu'il préconise, comme elle plus pittoresque que philosophique, avant tout descriptif, et cependant inspirateur de réflexions originales. Ce style a la force, une force claire et sonore, savante et jeune, où chante la beauté des verbes qui détaillent et qui résument, ce style d'artiste littéraire rend aussi bien la robustesse rurale d'un Camille Pissarro que la subtilité féminine d'un Renoir. Il y a là des pages qui évoquent des toiles. Peut-être pourrait-on souhaiter, sous cette éloquence généralisatrice, un peu plus de précision technique et critique dans le détail. Mais, tel qu'il est, cet éloquent et somptueux livre vient à point, l'année même où M. Durand-Ruel révèle au public les initiateurs Renoir et Camille Pissarro. . .

HENRY GAUTHIER-VILLARS.



PHILOSOPHIE DE LA CENSURE

Ce n'est pas un recueil sans intérêt, ce volume récemment paru où sont donnés différents rapports des censeurs dramatiques sous le second Empire (1). On peut même négliger l'inénarrable sottise de la Censure elle-même, bien qu'elle ait une certaine saveur de

(1) *La Censure sous Napoléon III*, par ***. Rapports inédits et in-extenso (1852 à 1866). Préface de *** et interview de M. Edmond de Goncourt (Savine).

courtisanerie peureuse et bigote mélangée d'un bizarre fumet de vanité professorale : — la lâcheté des auteurs dramatiques, tel est plutôt, inaperçu du compilateur, inaperçu de tous les journalistes qui ont chroniqué sur ces documents, le vrai sujet du livre de M.***.

Que la Censure demande quelques suppressions de mots qui paraissent sales ou trop durs et que l'auteur consente à ces suppressions qui n'amputent que de verrues, souvent, l'intégralité de son œuvre, il n'y a pas à lui en vouloir ; ainsi M. de Goncourt dut laisser quelques bribes de la peau de *Germinie Lacerteux* aux ongles de la médiocre Harpie. Mais, d'ordinaire, cela va plus loin : la Censure dicte et l'auteur corrige.

Alfred de Musset fut, après M. Dumas fils, l'un des premiers à capituler. Deuxième rapport sur *André del Sarto* : « ... Aux théories trop exaltées et paradoxales, qui d'ailleurs ont parfois été affaiblies dans leur expression, l'auteur a opposé des répliques en forme de correctifs qui en atténuent la portée ; des détails trop vifs ont été supprimés ou adoucis... » *Diane de Lys*, par M. Dumas fils ; deuxième rapport : « L'auteur ayant remanié son œuvre a demandé un nouvel examen. Les modifications ont été capitales ; elles ont porté sur les principales situations qui nous avaient paru rendre la pièce inadmissible... » Ce rapport est tout à fait typique ; si *Diane de Lys* ne porte pas au faux-titre cette mention : en collaboration avec la Censure, ce ne peut être que par oubli ou ingratitude.

Le Verrou de la Reine, par Dumas père : « Cette pièce est la réduction en trois actes de la comédie *La Jeunesse de Louis XV*..., refusée sur notre rapport du 9 novembre 1853 ».

Deuxième rapport sur *Le Mariage d'Olympe*, par Emile Augier : « L'auteur du *Mariage d'Olympe*, auquel nous avons communiqué nos réserves... a fait droit à celles qui concernent le dénouement et les détails du dialogue indiqués sur les manuscrits. »

Souvent le directeur se fait le complice de la Censure. A propos d'un drame historique en vingt-cinq tableaux, *Paris* : « Le directeur est entré pleinement dans nos vues, mais il s'est trouvé en présence des résistances de l'auteur. Il a passé outre .. »

M. Paul Foucher est bien plus conciliant. Il consent,

dans sa *Notre-Dame de Paris*, drame tiré du roman de Victor Hugo, à « séculariser » Claude Frollo ; l'archidiacre devient un imagier, et l'auteur s'engage à lui enlever « tout caractère ecclésiastique ».

Pour la *Tireuse de cartes*, Victor Séjour autorise la Censure à modifier elle-même tout ce qui lui avait déplu dans le drame ; elle le bouleverse entièrement et l'auteur approuve.

Je sais bien que l'indocilité des dramaturges n'eût servi de rien. La Censure est plus entêtée qu'une mule ; elle ne cède jamais, — mais cela, parce qu'elle sait que la majorité des auteurs préfère l'argent à la dignité, la recette à l'indépendance. Si jamais aucune concession n'avait été faite à la Censure, son rôle serait devenu si odieux qu'une impopularité certaine la balayait. Il est encore temps, pour ceux que cela intéresse, de prendre ce parti.

R. G.

THÉATRES

THÉATRE MODERNE

Le Chevalier du Passé, *tragédie moderne en 3 actes et en vers libres, de* M. EDOUARD DUJARDIN deuxième partie de la *Légende d'Antonia*) (1) ; *Décor de* MAURICE DENIS.

L'argument du *Chevalier du Passé* est aussi simple que celui d'*Antonia*, sinon davantage. Antonia est devenue, après la mort de l'Amant, une courtisane :

> J'ai donné aux passants que m'amenait le sort
> Ce qu'ils voulaient, l'extase, la joie, la mort.

Cependant la mémoire de l'Amant n'est point défunte en elle ; au plus calme des heures nocturnes, la prostituée s'absente de l'actuel ignoble pour revivre l'autrefois, et, loin du présent, échappée au souvenir des réalités quotidiennes, seule enfin avec la Chimère fidèle qui la guide et la garde, elle évoque l'Amant, et voici qu'une fois il apparaît, le Chevalier du Passé :

---

(1) La première partie, *Antonia*, fut représentée sur la scène du Théâtre d'Application le 20 avril 1891 (V. *Mercure de France*, t. 2, p. 362).

Je suis celui qui n'étais plus.
Du fond des temps révolus,
Du plus loin des souvenirs les plus anciens,
Je viens.

Le rêve d'Antonia, le constant et unique rêve qui gît au plus secret de son cœur, s'accomplirait-il ? La vie « se rouvre pour elle », l'ancien bonheur va renaître. . Mais l'aube point, la clarté du jour « où toute vérité se reconnaît » et qui abolit le cher songe où s'exaltait la pauvre âme déchue : car l'Amant s'éloigne d'elle, qui n'est plus que la forme, la semblance de celle qu'il aima :

..... tu n'es plus
Celle que tu fus....
. . . .
Le jour revient, la vie revient ;
Adieu ! Le cours des choses indissolublement te tient.
Le passé est détruit, ton âme
D'autrefois est morte, tu es une autre femme ;
L'Amante avec l'Amant a connu le trépas.
O douloureuse créature, cherche ! et tu trouveras
Le chemin, le dur et divin chemin
Par où ta vie aura son lendemain.
Au milieu du sort qui t'envoûte,
Cherche ! et tu trouveras la route ;
Elle peut refleurir un jour, ton âme absoute ..

Antonia obéit à ces graves suggestions de sa conscience : elle quitte le lieu de mensonge et d'avilissement où elle vécut, et s'en va vers de nouvelles destinées.

Cette seconde partie de la *Légende d'Antonia* est de conception moins large que la première. L'Amante ne pouvait, jadis, en face du Tentateur, n'être point l'Eve curieuse et faible dévolue au péché : elle était alors *la* femme ; à la mort de l'Amant, elle *choisit* la prostitution : la conséquence n'était point fatale, peut-être même moins logique que telle ou telle autre, et cet acte libre de sa volonté individualise Antonia, qui n'est plus qu'*une* femme.

De même, il n'y a plus ici l'ombre d'un symbole, et à peine les personnages abstraits qu'on nous montre sont-ils synthétiques.

Le Chevalier du Passé se réduirait donc à un cas sentimental traité par la simplification : procédé excellent en soi, mais dangereux. Tout ce qui, en effet, constitue l'intérêt immédiat d'une action dramatique, le geste individuel, étant écarté, il est de nécessité

absolue de le remplacer pas autre chose, une conception spéciale de la vie, une philosophie un peu neuve, une vision très lucide des arcanes de l'âme, puis une langue nombreuse en images, riche, évocatoire. Or, il faut bien reconnaître que M. Dujardin perçoit d'une façon assez ordinaire l'éternel conflit sentimental ; que sa philosophie, sans nouveauté, est encore incertaine, une sorte de fatalisme tout à coup infirmé par un mot chrétien : « Elle peut refleurir un jour, ton âme absoute »; et qu'enfin sa langue fluente et inharmonique manque de « suggestivité ».

L'œuvre est néanmoins intéressante en tant que signe ; la voie est ouverte à ceux qui détiennent en toute puissance des qualités rudimentaires ou frustes chez M. Dujardin, et le mérite lui restera d'avoir été le précurseur non dans la voie d'un théâtre symbolique — le symbolisme de la *Légende d'Antonia* étant d'ailleurs plus que contestable — mais dans celle d'une « simplification » au moyen de quoi les modernes se rapprocheraient des classiques, sans toutefois les recommencer.

Il est inutile, je crois, de revenir sur cette évidence que M. Dujardin ferait mieux de ne pas écrire en vers — si ses vers sont des vers — et que, à la juger opportune, l'assonance réitérée serait tout aussi sensible dans une belle prose. Je ne reparlerai point — l'ayant dit déjà l'année dernière — du comique irrésistible d'abstractions se mouvant en redingotes, avec des cravates de fantaisie, dans un décor de rêve : pourquoi pas des parapluies ! La parole d'éternité que prononce tel personnage laissant dépasser de sa poche, selon un mauvais goût de petit gommeux, la corne de son mouchoir, perd un peu de sa valeur. Cette question du costume mâle est un point difficile du théâtre de M. Dujardin, mais il est incontestable que des deux ou trois solutions possibles il a élu la pire.

Mlle Mellot, en progrès, s'est beaucoup donnée, et elle a honorablement tenu son rôle. M. Lugné-Poé manque décidément de souplesse dans la voix ; et puis, je sais bien que l'Amant de la *Légende d'Antonia* est un crucifié et que les bras en croix sont ici comme un symbole, mais invinciblement je le revoyais en évêque, dans *Théodat*, où les bras en croix n'étaient peut-être pas de toute rigueur... Quant aux Floramyes, elles furent déplorables.

THÉATRE LIBRE

Mélie, *pièce en un acte, en prose, d'après la nouvelle de* M. JEAN REIBRACH, *par* M. GEORGES DOCQUOIS; — **Les Fenêtres**, *pièce en trois scènes, en prose, par* MM. JULES PERRIN *et* CLAUDE COUTURIER; — **Péché d'amour**, *pièce en un acte, en prose, par* MM. MICHEL CARRÉ *et* GEORGES LOISEAU.

Mélie est une piécette réaliste vraiment réaliste — sans cependant être tout à fait exempte du convenu naturaliste. Elle est d'ailleurs mal équilibrée, d'une désespérante longueur d'exposition. Fallait-il tant jaspiner — à parler comme dans la pièce — pour présenter cette fille du peuple qui va se marier ? Mais elles sont toutes ainsi : elles ont eu ou ont encore une amie, ancienne camarade d'atelier, qui fait la noce, et, si elles sont non pas jolies, fraîches seulement, elles n'ignorent point qu'il leur suffirait de vouloir pour avoir aussi de beaux atours, ne plus travailler, et se dérober à la vie malheureuse que, huit fois sur dix, leur réserve le mariage. Tout le long début de la pièce, si peu nouveau, eût donc pu être réduit à douze répliques, et le drame ne commence réellement que lorsque le fiancé, pendant le repas en famille, la veille du mariage, lit ce fait-divers lamentable : une femme affolée de misère tuant ses cinq enfants avant de se suicider. Toute la famille, fiancé compris, s'indigne contre la « mère dénaturée », d'où une belle scène de colère révoltée chez la fille du peuple qu'on va marier demain : elle approuve l'acte de la pauvre femme, et, pour ne se jamais trouver dans son cas, plante là famille et futur et court rejoindre son amie la noceuse. La pièce vaut surtout par la vérité du détail et la précision de la langue. Il est en effet très rare que l'auteur ne force point la note et ne détonne pas lorsqu'il emploie l'argot.

Mlle Nau eut un beau mouvement de révolte, M. Gémier a délicieusement ânonné le fait-divers, et M. Janvier a su ne pas charger un rôle de pochard : M. Janvier est d'ailleurs toujours d'une surprenante exactitude.

Si Maurice Maeterlinck n'exsitait pas, on se serait dit, en écoutant *Les Fenêtres* : « Il y a là un effort vers quelque chose de neuf ». Mais M. Maeterlinck existe; il donne, beaucoup plus intense, ce même « frisson » qu'on tâche à provoquer ici; de plus, chez lui,

et de façon très apparente dans *L'Intruse*, *Les Aveugles*, *Pélléas et Mélisande*, il n'est pas un geste, pas un fait, pas un lieu, qui ne soit significatif et la représentation matérielle de la psychique de l'œuvre; l'action extérieure est concomitante à l'action occulte, et de la correspondance continue et indéfectible du concret et de l'abstrait le drame acquiert une extraordinaire puissance. MM. Jules Perrin et Claude Couturier, en somme, ont assez mal imité leur maître. Ils lui ont emprunté ses procédés : l'attente, le silence, l'obscurité, la répétition d'un motif, la phrase à double sens ; quelques-uns même de ses accessoires : la lampe qui s'éteint, le rideau qui flotte, la porte qui s'ouvre; mais ils n'ont pas atteint à son art, qu'ils ont comme vulgarisé pour le réduire à l'entendement du public. Il est certain que si la pièce avait cessé là où le drame s'achève réellement, quand l'architecte Laurier, accusé d'un crime et acquitté d'hier, est pris, alors qu'un courant d'air éteint sa lampe, d'une frayeur qui prouve sa culpabilité, la moitié des spectateurs de la répétition générale, composés de gens de lettres et de journalistes, n'eût déjà rien compris, et il est supposable que les neuf dixièmes du vrai public eussent été dans le même cas. Aussi les auteurs ont-ils accumulé les preuves, jusqu'à la maladresse, jusqu'à ce geste qui est un aveu formel de Laurier à sa femme. Ces moyens sont par trop gros : les fenêtres, c'est-à-dire la série d'actes inconscients par lesquels Laurier livre son âme aux regards de sa femme, sont une suite de portes cochères, et, pour comble, il ouvre lui-même la dernière toute grande.

MMmes Nancy Vernet et Barny ont un peu manqué de simplicité ; M. Antoine fut bien l'homme possédé d'une idée fixe, absent des choses immédiates : mais cette attitude même ne nous dit-elle pas que Laurier est coupable ? Combien cet assassin eût été plus intéressant en jouant l'insouciance, la liberté d'esprit, la parfaite innocence d'âme — alors que par l'entrebâillement des « fenêtres » on l'eût reconnu criminel ! MM. Janvier et Gémier furent excellents chacun dans un bout de rôle.

Péché d'amour, un jeune prêtre, qui, aimant sa sœur adoptive et lui ayant fait un enfant, abandonne les ordres pour l'épouser, est un acte conçu en mélodrame, écrit en mélodrame, et qui fut joué en mélodrame

par MMmes Marie Laure, Jeanne Dulac, MM. Laroche et Verse.

ALFRED VALLETTE.

LES LIVRES (1)

L'Art Impressionniste, *d'après la collection privée de M. Durand-Ruel*, par GEORGES LECOMTE. *Trente-six eaux-fortes, pointes-sèches et illustrations dans le texte de* A.-M. LAUZET (Typ. Chamerot et Renouard). — V. page 345.

Le Chevalier du Passé, *tragédie moderne en 3 actes*, 2me *partie de la Légende d'Antonia*, par EDOUARD DUJARDIN (Vanier). — V. page 349.

La Fin des Bourgeois, par CAMILLE LEMONNIER (Dentu). — En ce temps assez peu génial, avoir du « tempérament » est le don suprême : passer pour en avoir est identique, et prouver en avoir, aux yeux de la majorité de la critique et des snobs, s'obtient en écrivant des choses toujours à peu près les mêmes, sur le même plan et dans la même langue. Simple affaire de procédé, à la portée du dernier cancre de lettres. Comme tel industriel s'approprie la trouvaille de l'inventeur en la modifiant un rien, il suffit à l'écrivain de s'assimiler la manière de quelqu'un en l'adultérant vaguement. Or, si le constant souci de faire œuvre d'artiste, trop apparent pour qu'on le lui dénie, défend M. Lemonnier du reproche d'être fécond — car on le lui reprocherait volontiers — on se rattrape sur sa « diversité », laquelle dénoncerait à la fois une faiblesse de « tempérament » et un penchant à l'imitation. Raisonnement de sophiste. L'accusation s'applique merveilleusement à nombre de contemporains, qui ne sont divers que parce que, manquant en effet de tempérament, ils subissent toutes les influences. C'est tout juste le contraire qu'affirme la variété dans l'œuvre de M. Lemonnier : la pro-

(1) Aux prochaines livraisons : *Baisers d'Ennemis* (Hugues Rebell) ; *La Dragée haute* (Féline de Comberousse) ; *Les Vibrations* (Amédée Amoric) ; *Dicts et Symboles* (Gaston Le Poil) ; *Vers l'Etoile* (Emile Vitta) ; *L'Adolescent confidentiel* (Michel Féline) : *L'Invisible* (J. de Tallenay) ; *Une Transformation de l'Orchestre* (Charles Henry) ; *La Jeunesse de demain* (F. Vanden Bosch) ; *Les Dons funestes* (Charles Saunier) ; *Printemps sombre* (Charles Cudell) ; *La Passante* (Adrien Remacle) ; *Tryptique des Châtelaines* (Tristan Klingsor) ; *Contes chrétiens* : *Le Baptême de Jésus, ou les quatre degrès du scepticisme* (T. de Wyzewa) ; *Rimes de Mai* (Henri Corbel) ; *La Bataille de Tire-tes-Grègues* (Maxime Oget) ; *Deux Gloires* (F. de Julliot) ; *Les Grands Enterrements* (Bazouge) ; *La Fin des Dieux* Henri Mazel) ; et les livres annoncés déjà.

position doit être retournée quant à lui, chez qui la diversité naît de la richesse du fonds. Mais dans un œuvre aussi touffu que le sien, qui va de la plus minutieuse analyse aux plus hautes généralisations, il est des rencontres fatales avec ceux que leur défaut de souplesse cantonne à jamais dans un genre, ou les habiles qui savent *arriver* plus vite et sans fatigue en se spécialisant dans telle fabrication brevetée S. G. D. G. Il ne faut pas oublier que M. Lemonnier écrivait *Happe-Chair* en même temps que M. Zola *Germinal*, et il est assez peu surprenant que, dans *La Fin des Bourgeois*, certaines des affaires brassées par les Rassenfosse rappellent les opérations de Saccard, dans *La Curée* : le bourgeois et les affaires du bourgeois sont les mêmes partout. D'ailleurs, aucune comparaison possible, sinon, et rien que par place, dans la technique, soit la moins importante partie d'une œuvre. Il ne s'agit plus ici d'un épisode, d'un moment de la vie du bourgeois, mais d'une évolution totale, de la révolution de la bourgeoisie depuis sa naissance jusqu'à sa dissolution. M. Lemonnier montre cette famille des Rassenfosse, d'une souche de sublimes brutes, conquérant la richesse et la puissance par le travail opiniâtre, puis n'ayant plus qu'un seul souci, s'enrichir toujours — mais par les affaires — et jouir. Ils spéculent, agiotent, trafiquent, combinent de sales machinations, sans s'occuper des misères du peuple d'où ils sortent, qu'ils pressurent et qui les hait ; mais le vice les sape, la jouissance matérielle, leur bonheur de gavés les corrompt physiquement autant que moralement ; ils s'amoindrissent, déchoient, se désagrègent, s'éteignent en une lignée de dégénérés : c'est la fin des fins — et s'il reste au monde un peu du sang de cette famille bourgeoise, c'est qu'une de ses filles, Ghislaine, plus saine que les autres, a couché avec un domestique dont elle a un fils bien portant et robuste, qui vivra. — Œuvre d'une haute signification sociale, forte, bien équilibrée, écrite dans la langue riche qu'on sait. Des épisodes grandioses, et quelques-uns d'un superbe lyrisme. Jean Chrétien Ier et l'aieule Barbe sont d'inoubliables figures, de même que ces types de dégénérés : la petite hystérique Simone, Régnier le Bossu, le glouton apoplectique Antoine Quadrant.

A. V.

Dans la Fournaise, par Théodore de Banville (Charpentier). — Comme les héros grecs que les dieux frappaient de flèches bienveillantes, Théodore de Banville fut emporté, l'an dernier, subitement, sans que la maladie eût eu le temps d'altérer cette pensée, unique en notre âge, de fière joie, de fantaisie et de lyrisme. Il aima la joie parce qu'elle était pour lui synonyme de lumière et de beauté ; mais si volontairement il exclut de son œuvre tout ce qui en aurait troublé la glorieuse splendeur, il n'était point sans ressentir autant que les pessimistes déclarés les misères de notre condition. Quelques-uns se sont obstinés à tort à ne voir en lui que le poète des *Odes funambulesques*, en laissant de côté, je ne sais pourquoi, l'auteur des *Exilés* et de cette admirable

Florise, qu'il faudra bien qu'on joue quelque jour. Cette œuvre posthume, *Dans la Fournaise*, mettra-t-elle fin à leur erreur têtue? Je l'espère et n'ose le croire. La Fournaise, c'est Paris ridicule et tragique où grimacent, se ruent et pantèlent les bêtes pitoyables, les hommes hagards et féroces, les dieux qui meurent.

Il ne sied pas d'apprécier sommairement une suite de poèmes qui résume toute une vie d'art sincère et désintéressé; mais, avec la douleur ravivée qu'une telle bouche se soit tue, je transcrirai ici une page de ce suprême livre :

Soleil couchant

. . . .
Dans le ciel qui se fait un jeu d'associer
La douce rose avec des crudités d'acier;
Dans le ciel éclatant de sang, d'or et de soufre
Se tord de désespoir tout un peuple qui souffre;
Ce sont les Dieux, les rois, les guerriers, les vainqueurs,
Ceux qui donnent pour nous tout le sang de leurs cœurs.
. . . .
Des animaux, chevaux, grands lions, aigles roux
Brillent dans un éclair d'orage et de courroux;
Et devant tous les rois apparaît, la première,
Une figure blanche et faite de lumière,
Dont le visage clair et pénétré de jour
Epand une clarté de douceur et d'amour.
Et les Dieux dans le ciel brûlant qui s'irradie
Se tordent, frémissants, mordus par l'incendie.
Sentant s'ouvrir pour eux le gouffre incandescent,
Ils exhalent enfin leur plainte, et s'adressant
A l'homme qui n'a plus d'espoir ni de bravoure,
Cependant que la flamme atroce les entoure
Et dévore leurs fronts vermeils et leurs cheveux,
Ils disent : Nous mourons parce que tu le veux!

P. Q.

Montmartre, par C. Chaigneau (Comptoir d'Edition). — L'histoire simple de M. Chaigneau fera la joie des bonnes femmes spirites; on y parle de couples androgyniques, de force radiante; la maman d'un jeune homme qui semble à première vue raisonnable revient de l'autre monde pour dicter un message cryptographique et le faire insérer à la 4e page d'un journal; enfin il y a des apparitions, du bruit sous les meubles, de la télépsychie, des déclamations sur l'âme et l'avenir de l'humanité. — Victor Charme est venu à Paris pour étudier la médecine; un jour, il escalade la butte par la rue Foyatier et s'extasie; après plusieurs pélerinages, il s'appuie contre la rampe, retire son chapeau, et d'une voix claire appelle l'amour et la sœur idéale (il est 10 heures du matin, le moment est précis); et voilà que du bout de la rue Saint-Jacques la sœur idéale se met à courir; elle grimpe les escaliers, se précipite, la petite folle, tant le magnétisme a de puissance; — comme elle est honnête, cependant, l'honnête

jeune homme l'épouse, et tout porte à croire qu'ils feront beaucoup d'enfants.

M. Chaigneau, pardonnez-moi de me moquer; le grand tort de votre histoire, voyez-vous, c'est sans doute d'être moderne; les occultistes ont beau nous récréer avec des tourbillons de radiances et le monde des harmonies eternelles, nous n'oublions point qu'ils prêchent en redingote et en tube de soie : nous les trouvons ridicules un peu à la manière des pasteurs protestants. Ce qui fait le prestige des petites princesses de la légende, c'est justement l'incertitude de leur vie; nous les évoquons au lointain des siècles, parmi des décors irréels et charmants; elles sont des figures de rêve, les vagues et délicieuses apparitions d'un clair de lune mystique. Devant elles, une jeune institutrice, même peintre de fleurs et songeant de grand art(!), même fille d'un capitaine de cuirassiers *tué à Reischoffen*, est un être bien matériel, d'une idéalisation bien relative. Si vous ne le saviez comme moi, je vous dirais encore que le prince Charmant n'allait point à la clinique de Lariboisière, qu'il n'écrivait point de thèse sur les « Rétinites symptomatiques » ; malgré votre évident désir de nous intéresser au symbole de ce *couple-citoyen*, j'ai peur que vous n'ayez manifesté trop de lyrique enthousiasme dans la phraséologie nébuleuse de l'hermétisme. — Vous avez vu trouble, M. Chaigneau; je ne vous rappelle pas à l'évidence pour vous êtes désagréable, mais examinez donc maintenant votre lanterne; je suis sûr que vous allez y reconnaître la traditionnelle vessie.

C. Mki.

L'Athènes de la Sprée, par Luc Gersal (Savine). — Il s'agit d'une physiologie de Berlin. Sujet délicat entre tous par ces temps de chauvinisme. L'auteur, d'un caractère aimablement bonhomme, semble-t-il, s'est tiré à merveille de ce mauvais pas. Il a vécu longtemps dans les lieux qu'il décrit, a pénétré profondément ce monde toujours factice d'une capitale encore neuve, et il parle après mûres réflexions. Une pointe d'esprit gaulois (du bon), de la diplomatie et une grande science du détail lui permettent de nous montrer le Berlinois justement triomphant sans que nous puissions nous fâcher, et de nous le faire apercevoir ensuite sous ses mauvais jours sans qu'il s'en fâche (espérons-le). Théodore Randal (dont le *Mercure* a publié dernièrement un remarquable article) a fourni aux études de *Luc Gersal* des notes complémentaires sur le socialisme en Allemagne très curieuses. En somme, les *Croquis berlinois* forment une série de tableaux d'intérieur consciencieusement peints, et tous ceux que le *Déroulédisme* n'aveugle pas pourront faire leur profit de cette œuvre écrite *en bon français*... sous tous les rapports.

***

Contes à la Reine, par Robert de Bonnières (Ollendorff). — M. de Bonnières, qui aime les sous-titres autant que les sous-entendus, pourrait écrire un conte appelé : « *Le Bibliographe,* ou *Qu'il est utile quelquefois de lire un livre jusqu'au*

bout devant que d'en juger, ou encore *Qu'il ne faut point se fier avec trop de bonhomie à la devise de l'enseigne*. Il a inscrit au seuil de son livre deux vers de mauvais augure :

Héros légers dont les flûtes légères
Ne doivent rien aux Muses étrangères.

Quelle âme hardie ne doit pas être l'âme du lecteur qu passe outre néanmoins, au risque d'affronter tout à l'heure un monstre ancien et peut-être immortel, l'esprit français. Mais quelle surprise aussi de ne pas rencontrer la vilaine bête, en gardant tout le long de la route la délicieuse terreur qu'elle ne vienne à apparaître et à faire fuir aussitôt tout charme et toute poésie : il suffit qu'on la devine prête à l'agression pour penser à elle et se réjouir ainsi qu'elle soit absente, ou du moins honteuse d'elle-même et comme terrée. N'ayez crainte : vous n'entendrez point ici le rire matois de Marot et de Désaugiers, que d'aucuns préfèrent à la hautaine tristesse de Vigny, le patriotisme intellectuel consistant, comme l'autre, à ériger en mérite supérieur les plus médiocres qualités et les plus haïssables défaillances de la race. Vous éprouverez au contraire, en fréquentant ce recueil de poèmes, un plaisir de nouveau et d'inédit et même d'exotisme, mais d'exotisme chronologique ; la langue que parle M. de Bonnières nous est devenue presque aussi étrangère que l'islandais ou le tamoul : qu'on imagine un contemporain de La Bruyère qui n'eût pas trop oublié le parler de Ronsard et qui, sans archaïsme brutal, choisirait seulement dans le vocabulaire du passé les mots qui nous sont encore usuels, et dans la syntaxe les tournures les plus aisées, les plus logiques et les plus significatives, et nous raconterait des histoires vieilles et nouvelles, les belles légendes qui, depuis l'origine des âges, enchantent les enfants et les hommes, et que chaque génération adapte à sa mode. J'admets que ce soit Perrault qui conte *Mulot et Mulotte* ou *Le Follet :* c'est la même sobriété d'images et de couleur. Mais déjà la sonorité des vers avertirait que le poète est d'une autre époque. De jadis il a retenu l'élégance, la finesse et la pureté de diction ; cela et rien de plus. Encore qu'avec raison il se refuse à l'émotion banale et au désespoir facile, il n'affecte point cette méprisable désinvolture gauloise qui raille toute délicatesse de cœur et admire la vie avec stupidité. Quand Sauge-Fleurie, la petite fée, se donne au prince, sachant qu'elle mourra pour avoir aimé un homme, toute à la hâte de goûter la joie unique et meurtrière, elle refuse la couronne, les bijoux et les merveilleux habits en un simple et touchant discours :

Est-il pour moi besoin de tant d'apprêt ?
N'aimez-vous point la belle solitude...

. . . .

Lazare ressuscité, désormais

Certain du néant qui rassure,

boit, mange, fornique et se plonge dans la crapule ; cependant passe saint Pierre qu'on mène pendre, tranquille et ravi, malgré le supplice prochain et les injures de la foule, et

celui qui sait la tombe vide songe que l'autre fut le plus aimé :

« Qu'importe que la Mort le leurre
Puisqu'il ne le saura jamais,
Et que, mort dans la joie immense
Qu'on ne trouve qu'entre tes bras,
Jamais tu ne l'éveilleras,
O Dieu d'amour et de clémence ! »

Mulot et Mulotte, bien qu'ils aient accepté la vie avec résignation et n'aient point trop pâti d'elle, refusent à la fée de tenter la chance d'une nouvelle jeunesse. Ils sentent obscurément l'angoisse d'être des hommes, et leur réponse est aussi poignante qu'un aphorisme de Schopenhauer. Mais la plus exquise pièce de ce livre, la seule où le plaisir ne vit point inquiet et précaire par l'appréhension du monstre, c'est *L'Epitaphe d'une Courtisane.* On a gravé sur la stèle un Peigne, un Miroir, un Collier et des vers où il est dit combien Vénus fut dure à celle qui sommeille là :

Aussi plus que le rude glaive,
Les lourds paniers, les socs tranchants,
Ces menus objets sont touchants
Sur ce monument qu'on élève,

Et plus que l'humide filet,
La rame votive ou la Parque.
Ce collier qu'a noué la Parque,
O vaine, ô faible Æa, me plaît ;

Car ce Collier que l'on t'envie,
Ce Miroir, ce Peigne ont été,
Plus qu'eux et comme ta Beauté,
Instruments d'une dure vie !

Ne dirait-on, pour la grâce, un fragment de l'Anthologie grecque, et peut-on ne pas goûter, sans se reconnaître balourd, cette pitié presque ironique et point déclamatoire ?

P. Q.

Le Policier, par OSCAR MÉTÉNIER (Charpentier). — Les œuvres de Méténier s'adressent au grand public. Ce ne sont pas exclusivement des lectures d'amateurs comme celles de Rosny ou de Lemonnier, et telles que l'auteur les a voulues nous devons les juger, sans parti pris, c'est-à-dire en nous plaçant au point de vue du grand public, lequel existe puisqu'il achète. Or, le *Policier* n'est pas seulement une œuvre intéressante comme lecture... de lecteur, ce livre nous découvre un Oscar Méténier nouveau, un Méténier *anarchiste* ! En s'aidant de la candeur de quelques vieux clichés, en faisant à quelques doux principes romantiques et romanesques certaines petites concessions, l'auteur du *Policier* vous flanque ni plus ni moins la société bourgeoise la tête en bas.... et le triomphe, c'est qu'*elle* ne s'en aperçoit pas en le lisant. C'est fini du clan pleurnichard et imbécile des héros de Richebourg, de Montépin, de Bouvier, etc. Le beau ténébreux est remplacé par le *marlou*, la jeune fille vertueuse mais persécutée

se trouve heureusement rafraîchie par la noceuse du *Moulin Rouge*, et quant au père noble, il n'apparaît que pour servir de prétexte à l'apologie de l'assassinat. Je ne sais pas si c'est prémédité chez Méténier, en tous les cas cette totale absence de moralité du fond est bien faite pour nous ravir si la trop grande crânerie de la forme nous déconcerte parfois.

A retenir du *Policier* un abattage monstre de la préfecture, et la manière délicieuse dont l'auteur dit : ce « *brave garçon* » en parlant d'un souteneur de Montmartre.

***

La Chanson de la Bretagne, par Anatole Le Braz (Rennes, Caillière). — M. A. Le Braz est un poète breton, et il a voulu, dans son livre, nous donner la sensation de son pays, âpre et doux, farouche et mélancolique à la fois. Souvent il a réussi : dans la *Chanson de la Bretagne* il y a maints beaux vers descriptifs, qui nous évoquent de graves, et aussi de gracieux paysages où passent des hommes énergiques et vigoureux en même temps que naïfs et tendres. Mais les meilleurs poèmes de M. Le Braz sont, nous semble-t-il, ceux qu'il a écrits sur des thèmes populaires : on sait combien la Bretagne est riche en légendes ; et de ces légendes est venue une inépuisable littérature de contes et de chansons. De quelques-unes de ces chansons, M. Le Braz a fait des poèmes pleins d'un charme un peu mystérieux, et aux thèmes dont il s'est servi il a su donner une forme délicate, tout en leur gardant leur fraîcheur et leur simplicité. La légende de la *Lépreuse*, celles de *Jeanne Larvor*, de *Jeanne Lezveur*, de *Jean l'Arc'hantec*, plusieurs *Sônes*, sont la plus agréable partie de ce livre dont nous aimerions à voir disparaître quelques taches : où, par exemple, l'auteur nous répète trop souvent qu'il est Celte, où il y a çà et là des métaphores excessives et des images peu exactes, et où certaines strophes, d'une langue lâche, ressemblent trop à des strophes improvisées. Nous ne doutons pas que M. Le Braz ne puisse se corriger de telles fautes.

A.-F. H.

Portraits d'Écrivains, par René Doumic (Paul Delaplane). — Les écrivains étudiés sont : Alexandre Dumas fils, Emile Augier, Victorien Sardou, Octave Feuillet, Edmond et Jules de Goncourt, Emile Zola, Alphonse Daudet, J.-J. Weiss. L'auteur, très consciencieux, doué de l'objectivité qui fait le vrai critique, analyse avec impartialité et perspicacité le caractère des écrivains et juge libéralement la valeur de leurs œuvres. Cela suffit à le faire estimer. L'estime devient de l'admiration lorsque je songe qu'il a eu le courage de lire tout Dumas fils, tout Augier, tout Sardou... — de l'admiration, et de l'épouvante à l'idée qu'une tâche semblable, vu le malheur des temps, aurait pu m'incomber. J'aime encore mieux lire M. Doumic, bien que nous n'ayons peut-être pas une commune idée esthétique. Le chapitre V excepté, je ne ferais pourtant que peu d'objections à son très subtil dépeçage des Goncourt.

R. G.

La Bohême diplomatique, par le comte Prozor (Perrin). — M. le comte Prozor, qui, par de consciencieuses traductions les premières faites en notre langue, contribua fort à propager parmi nous les œuvres d'Ibsen, nous donne aujourd'hui un roman où sont dessinées de manière assez vive et assez amusante quelques silhouettes de ces importants nomades, bohêmes aristocrates, qu'on nomme diplomates, et où nous aimons à lire, attribué à l'un d'eux, un tel aveu : « Est-ce que les ambassadeurs savent seulement ce qui se négocie par-dessus leurs têtes ?.. A moins qu'ils ne l'apprennent par un journal... Rouage inutile, mon bon ami, rouage inutile... »

A.-F. H.

Le Rythme poétique, par Robert de Souza. (Perrin et Cie). — Dans le marais poétique où chacun coasse selon la force de ses poumons et le caprice de son génie, il est de mode depuis quelques années de discuter les questions de métrique, de parler nombre, rhythme, assonance, allitération, hiatus, apocope, quelquefois à tort et à travers ; mais toujours chacun de ceux qui parlent est rongé par le désir secret et légitime d'imposer à autrui comme une règle absolue sa méthode particulière de chant. Le reste des hommes passe le long des berges et ne comprend rien à tout cela ; pour lui toutes ces bêtes bruyantes sont des grenouilles, de simples grenouilles, et à moins d'être soi-même grenouille on ne peut distinguer nettement une rainette d'une grenouille-taureau. Au contraire de la plupart d'entre nous, M. de Souza connaît la valeur des mots techniques qu'il emploie, et son livre est fortement soutenu par de bonnes lectures et de sagaces réflexions personnelles. J'avouerai cependant qu'il intéresse plus comme une tentative désintéressée que comme une œuvre d'utilité pratique et immédiate. Qu'un philologue considère l'évolution du vers francais depuis son origine jusqu'à nos jours, qu'il constate l'apparition, la mort ou la survivance de telle ou telle forme, sans avoir d'autre souci que de dire *comment* les choses se sont passées : soit, le chercheur et le savant profiteront à le lire, s'il est consciencieux et bien informé. Qu'un esthète survienne qui essaie d'interpréter les faits recueillis par le philologue et montre que ces accidents ne sont accidents qu'en apparence, et que les formes abandonnées ont péri soit par un vice congénital ou bien parce que ceux qui les employèrent manquaient de talent, qu'il prétende découvrir le *pourquoi*, j'y consens encore. Mais ce qui me semble aventureux et vain, c'est d'édifier par avance, même en partant de l'évolution antérieure, la théorie d'un vers futur. Jamais les arguments les plus spécieux, les plus logiques, ne détermineront la naissance d'une œuvre : un poème est une création organique et vivante, et nul ne peut dire ce qu'il sera avant qu'il ne soit, pas plus qu'on ne connaît exactement l'art de faire des enfants mâles ou femelles.

Nous nous heurtons d'abord à deux lois contradictoires, toutes deux rigoureusement exactes : « Le rhythme n'est perçu que par la répétition », et « Tout rhythme trop souvent répété

devient une habitude et n'est plus perçu en tant que rhythme. » Selon que l'une des deux lois s'impose plus vivement au poète, l'ordonnance sévère ou la liberté l'emporte, et, pour nous restreindre à ce siècle, nous avons successivement le vers monotone du premier empire, le vers parfois désarticulé outre mesure des romantiques, puis le retour du Parnasse à plus de régularité, et enfin les velléités actuelles d'émancipation. M. de Souza, tant qu'il interprète les faits anciens ou présents, est en général un observateur avisé et un esthète délicat (encore pourrait-on lui chercher noise parfois; p. ex. le vers de Racine est peut-être, contrairement à ce qu'il pense, d'une variété plus réelle que celui de La Fontaine). Mais dès qu'il en vient à formuler une loi positive, cette loi est insuffisante ou discutable. Selon lui : « *Ce n'est que le jeu des accents* **forts** *et des accents* **faibles** *qui peut achever d'animer le mouvement rythmique.* » Par accent, M. de Souza entend l'accent oratoire et non le simple accent tonique : ne voit-il pas qu'ainsi, il songe seulement à l'élément pathétique du vers, ce par quoi il cesserait d'être une transposition de la vie pour devenir la vie elle-même, et qu'en acceptant cette loi unique on arriverait à la négation même de l'art, tandis que certaines déclamations du vers rendues obligatoires non par la passion ou la logique, mais par une nécessité musicale voulue du poète, créent vraiment un autre monde par une audacieuse transfiguration de la vie ?

P. Q.

Balzac socialiste (Extrait de la « *Revue socialiste* »), par Robert Bernier (Sevin). — Il y a quelques années, on feuilletait les auteurs célèbres, anciens et modernes, pour trouver en leurs œuvres des traces de la manie alors dominante, l'anti-cléricalisme; et on en trouvait — jusque dans Pascal, jusque dans Bossuet ! Aujourd'hui que la mode est au socialisme, il sied que ces mêmes auteurs nous soient affirmés tels que des socialistes, — au moins inconscients. Dirais-je de ce genre d'étude qu'il me semble particulièrement inutile ? Si je voulais prouver Balzac monarchiste ou théocratique, catholique ou athée, anarchiste ou républicain, — par un habile choix de phrases j'en viendrais à bout facilement, et je convaincrais les gens faciles à convaincre. D'ailleurs, comme tous les hommes d'une très vaste intelligence, Balzac devait avoir, non pas une, mais cinq ou six cents opinions : que le socialisme se trouvât dans cette collection, cela est fort admissible, — et, en son ingénieuse et paradoxale étude, M. Bernier a raison.

R. G.

Nobles et Noblesse, par De Nimal (Savine). — Recueil de faits et surtout d'anecdotes touchant l'ancienne noblesse française et la nouvelle. Des appendices intéressants; beaucoup de renseignements curieux ; encore plus de scandaleux racontars. L'auteur n'a pas compris ceci : une société aristocratique est à peu près au-dessus des lois; elle n'a que des *usages* et vit dans une relative anarchie : c'est pourquoi les

vices et les passions (aussi bien que l'héroïsme et le libre esprit d'initiative) s'y développent très heureusement, — loin des vertus moyennes et des vices moyens, également vomitoires.

R. G.

Expiation, par Guy de Charnacé (Savine). — Ce roman est de la plus ridicule banalité ; pour preuve de notre dire, nous en citerons le premier alinéa : « Les hommes de ma génération se souviennent encore du drame lugubre où sombra la carrière d'un des jeunes diplomates les plus distingués du règne de Louis Philippe. Le cercueil d'une jeune femme, admirablement belle, mariée *in extremis*, et celui d'un enfant nouveau-né, se dirigeaient un soir, à la lumière des torches, vers le cimetière d'un village italien. Un homme accablé par la douleur et par le remords suivait, seul, le funèbre convoi. A la même heure, une autre femme, sœur de cette morte, victime, elle aussi, de cette triste situation qui fit si grand bruit en 18.., tombait presque sans vie dans la dernière scène. »

A.-F. H.

Comic-Salon, par Willy, dessins de Christophe (Léon Vanier). — A Henry Gauthier la providence a ajouté Vil-art, et c'est par un sentiment de respect excessif pour un illustre poëte qui se nommait tout simplement Gautier que l'auteur de *Comic-Salon* signe Willy des œuvres peu recommandables. Dans la science du calembour M. Willy est d'une érudition profonde, et il n'est pas une page de lui où l'on ne constate qu'il ait beaucoup lu et retenu ; malheureusement, il ne sait pas faire un choix, et c'est, surtout, aux auteurs anciens des plus mauvais almanachs qu'il emprunte. Il doit à son savoir le bon accueil que lui fit la presse quotidienne, mais il nous étonne que, doué d'un talent aussi productif, il s'adresse avec un désintéressement inopportun à certaines revues sans rubriques pour son emploi. C'est là une erreur dont il reviendra. M. Willy, dans ses écrits, ménage ses lecteurs. *Comic-Salon*, par exemple, engendre plutôt cette mélancolie qui est de la tristesse indifférente que le rire qui distrait et détourne des travaux graves. Ce genre de lectures est utile surtout à ceux qui écrivent et qu'inspirent les toutes petites vanités de ce monde. Il arrive parfois que l'on se trompe sur la valeur des styles, et je dois à M. Willy de reconnaître aujourd'hui combien je me suis mépris vers mes douze ans sur l'importance d'une publication périodique, la *Lanterne de Boquillon*, que je lisais assidûment à cause d'opinions républicaines et anti-cléricales que j'affichais au lendemain de ma première communion. Je parlerais volontiers des dessins de M. Christophe, mais mon ami Albert Aurier fait ici la critique d'art et je ne veux pas empiéter sur son domaine.

J. L.

Les Illuminés, par Jac Ahrenberg et Fernande de Lysle (H. Simonis Empis). — Scènes de la vie des Hihulites, dit le sous-titre ; et peut-être le seul intérêt de ce roman est-il

de nous révéler l'existence d'une secte de salutistes, de méthodistes aux prédications ambulantes, dans les villages perdus et les neiges de la Finlande — L'histoire, qui pourrait être curieuse, est parfaitement insignifiante, écrite pour les jeunes filles de six ans, et d'une moralité incontestable ; paysans, maquignons, pasteur ivrogne, amourette contrariée, vieux serviteur débitant des proverbes et coup de fusil pour le dénouement. — Mme Fernande de Lysle, dont je me garderai de médire, — j'ai toujours peur de m'attaquer à une jolie femme, — présentera sans doute sa petite affaire à la commission des livres de prix ; je ne crains point pour elle, mais, si j'étais l'éditeur, quand même, j'ajouterais des images.

C. Mki.

Soleil d'Afrique, par Jean de Villeurs (Lemerre). — Le colonel de P... est, au dire de M. François Coppée, dans la Préface de ce livre, un « superbe colonel ». Peut-être ; mais, comme poète, il n'a aucun talent, et il devrait bien s'abstenir de montrer au public les niaiseries que, sous le pseudonyme de Jean de Villeurs, il écrit entre deux commandements.

A.-F. H.

Les Ames noires, par Georges Poulet (Lemerre). — Si l'auteur de ce livre y montrait quelque part les dangereuses qualités d'artiste et de poète, il serait infailliblement poursuivi, sous le chef d'outrages aux bonnes mœurs, et s'en irait pour de longues années dans les geôles de notre libre République. Mais des vers tels que

Car la semence humaine est la même en tous lieux...
(Le vol)

Sachons donc arrêter le travail qui s'opère
Dans les flancs fécondés par un amour ardent.
Qui nous retient la main ?...
(Père)

cette apostrophe à Pasiphaé :

Etreins de tes cuisses vermeilles
Les flancs de ton beau lévrier...
(Pasiphaé)

l'apologie du vampirisme :

J'aime les vierges refroidies
Que la Mort jalouse a roidies...
(Vampire)

le proxénétisme maternel offrant à un jeune cavalier une gamine de quinze ans :

S'abandonnant sans les comprendre
A tes baisers les plus savants...
....
Si tu la veux, je te la vends.
(Courtage)

toutes ces petites drôleries trouveront la magistrature indulgente et tacitement sympathique, à cause de leur louable et obstinée platitude. Dieu est grand ! s'écrierait Raoul Ponchon.

P. Q

RÉÉDITIONS

Versiculets, par ALFRED POUSSIN, *Préface* de JEAN RICHEPIN, *Notice* d'ALFRED VALLETTE, avec deux *Portraits* de l'auteur (dans 50 exemplaires de luxe, un seul dans les exemplaires ordinaires), par EVERT VAN MUYDEN (Genève : Imprimerie Centrale Gènevoise, — Paris : Léon Vanier). — Je ne sais pas de livre qui reflète mieux son auteur que ces *Versiculets* dont voici une troisième édition, et c'est une histoire tragi-comique que la leur : ils la racontent eux-mêmes. Chaque fois qu'il les réimprime, Poussin les élague et y ajoute; ainsi ont disparu de la seconde édition quelques pièces assez factices qu'on lit dans la première, et il est exact de dire que la troisième, encore expurgée, n'est plus faite que de moments d'une vie — déjà longue. Il n'est point jusqu'aux continuelles modifications des dédicaces qui ne soient significatives de quelque incident — accident serait plus juste — de cette vie à la fois bohème et très ordonnée. Et le livre offre un mélange de naïveté, de pessimisme sans amertume, de fierté parfois défaillante, d'amour de l'art, de détestation du Mufle, de mélancolie point pleurnicharde, d'esprit çà et là. Poussin eût excellé dans un genre secondaire bien délaissé aujourd'hui, l'épigramme. En voici deux :

LE SILENCE D'OR

Je vous demandais, Excellence,
Un louis sur votre trésor;
Mais, sachant bien que le silence est d'or,
Vous jugez bon de garder le silence.

A UN GREC DE LA DÉCADENCE

Je ris bien lorsque tu flagelles
Musset, qu'on admire partout :
Ses vers inspirés ont des ailes,
Et les tiens n'ont que des ficelles
Et des pieds à dormir debout.

La prosodie d'Alfred Poussin, tout à fait simple, ne relève de personne, et s'il a des vers malheureux, par exemple celui-ci :

J'embrassai tout enfant le culte d'Apollon,

il en a qui dénotent sinon la science, du moins le sentiment du rythme. Mais les *Versiculets* valent surtout en tant que confession : chacune de leurs courtes pièces est une échappée sur une vie absolument unique en notre ère bourgeoise — ainsi, du reste, que l'auteur lui-même le reconnaît :

Si ma conduite est étrange et permet
A quelques-uns de la trouver blâmable,
— Je leur réponds pour couper court et net :
Je ne suis pas votre semblable.

A. V.

L'Anarchie dans l'Évolution socialiste. — Esprit de Révolte, par PIERRE KROPOTKINE (au bureau de la *Ré-*.

volte, 140, rue Mouffetard). — Deux brochures de propagande montrant la nécessité et l'imminence d'une révolution nouvelle.

P. Q.



JOURNAUX ET REVUES

De notre collaborateur Laurent Tailhade, dans **L'Initiation** (juin) :

« En ce temps de banquisme, de niaiserie et de stupéfiante ignorance ; en ce temps où le groin du public s'oriente vers les boniments péladasinesques, la peinture d'Henri de Groux et la musique d'Achille de Bussy ; où le félibrige international conduit sous un même pennon Belges, Suisses et Levantins, heureux de saluer chez M. Moréas le plus parfait virtuose en logomachie que Ronsard ait enfanté, c'est une vive joie pour les esprits curieux des choses littéraires que l'apparition d'un poète exempt de manginisme, d'un poète qui ne se proclame roman, symboliste, ni renéghilien, dont les humanités s'effectuèrent ailleurs qu'à la bibliothèque en de brèves séances, et qui, premier que de composer des vers, se donna le soin d'apprendre la grammaire. Tel est M. Edouard Dubus, dont le récent volume enrichit d'un frêle et fin joyau la bibliothèque de *La Plume*, où les *Dédidaces* de Paul Verlaine et cette merveille de M. Retté : *Thulé des Brumes*, l'avaient glorieusement précédé : *Quand les violons sont partis*.... Le titre, d'élégance légère, avec un ressouvenir de fête galante et ce qu'il faut d'accent cavalier en un jeune poète, évoque d'emblée le milieu quintessencié, les parcs lunaires d'*intermezzo*, les mirages

Conseilleurs de jolis projets un peu hardis

où se développent les quarante poèmes d'Edouard Dubus, poèmes si variés de facture, mais reliés entre eux par une même et robuste inspiration.

« L'amour de la femme emplit ce livre de printemps, de la femme tantôt perfide comme la nixe d'Henri Heine, buvant de sa lèvre morte le rouge sang des cœurs et berçant de chansons insidieuses le sommeil des pêcheurs engloutis ; tantôt fardée et peinte comme une vierge byzantine

Droite en son vêtement d'impassibilité

parmi les jardins coruscants des verrières et l'outremer ingénu des lettres onciales ; tantôt fugitive et doucement pleurée sur les modes sangloteurs de Paul Verlaine, le maître immédiat de M. Dubus. C'est la femme tout entière avec son inconsciente nocuité, ses grâces animales et tout ce que sa parure, sa laideur, sa bêtise et sa méchanceté versent d'affolement aux plus nobles cerveaux.

« La tristesse des couchants « pavoisés de pourpre », l'or rosé du matin « où la bougie agonise », les brises des « sai-

sons jolies », les lis « pareils à de vivantes opales », tout ce décor d'apothéose et de féerie auquel M. Charles Morice reproche avec quelque dureté, mais non sans raison peut-être, d'avoir longuement servi aux artifices parnassiens, tout ce décor enluminé de pourpres hiératiques, ce décor fleuri, composite et chantourné encadre un seul drame de jeunesse, le *planctus* éternel du désir inconsolé.

....

« Quel succès prédire au recueil d'Edouard Dubus ? Parmi les abominables gentillesses des imbéciles rimeurs contemporains, cette voix pure, fraîche et déjà promise aux magnificences lyriques, *os magna sonaturum*, se fera-t-elle entendre par delà les « Brékékékex » des grenouilles romanes et le renâclement des bourriques symbolistes ? Il serait audacieux de l'espérer. D'ailleurs la chose semble de minime importance, les vers de notre Dubus étant de ceux qui peuvent attendre les consécrations futures et la justice du lendemain. »

De Nieuwe Gids (Juin). — *Het vraagstuk van den Krans*, par Ch. M. van Deventer ; — *La Conquête du Pain*, critique du livre de Kropotkine, par F. J. van Uildriks ; — *Nederlandsche Politiek*, par P. L. Tak, un des défenseurs du radicalisme en Hollande ; — *Kcediefje* ; *Ziele bewegen*, par Delang ; — *Dragamosus* (première partie), par Ary Prins, récit historique presque entièrement descriptif et qui témoigne d'une grande puissance de vision ; une particularité : le verbe, au lieu d'être à l'imparfait, est souvent à l'infinitif ; d'ailleurs, style un peu fatigant et où l'on sent trop l'effort ; — deux poèmes en prose : *Het Idiootje* et *Goudzang*, par Frans Erens ; — *Een Sociaal Weekblad*, par F. van der Goes, qui fait aussi la critique d'un drame de M. W. G. van Nouhuijs : *Het Goudvischje*, représenté avec un gros succès pendant la dernière saison.

Dans **Les Hommes d'Aujourd'hui** (N° 405) : *José-Maria de Heredia*, dessin de F.-A. Cazals, biographie par Paul Verlaine. — « ..... Quelle forme magistrale drapant quelle grandesse fastueuse et généreuse ! Une clarté, une sonorité, un éclat de cristal ! Des couleurs, des formes, des attitudes du plus pur Antique, du plus fier xve siècle castillan, de la plus raffinée et capricieuse Renaissance qu'aient vues resplendir, chatoyer, régner, les bords du Loir et de l'Arno ! Et ces parfums des Iles et ces merveilleux paysages volcaniques aux fleurs violentes, aux pampres d'émeraude, de topaze et d'or ! Tous les oiseaux prestigieux, toutes les mers enchanteresses ! Encore, l'âme loyale et dure des vieux Ricoshombres dans la haute aisance du gentilhomme, non sans, parfois, telle grâce brève du gentleman ! »

Les Entretiens Politiques et Littéraires (juin) s'ouvrent par un article de M. Stéphane Mallarmé, *Vers et Musique en France*, originairement publié en français dans le *National Observer*, et contiennent un curieux inédit de Laforgue : *Pierrot fumiste*. — En tête de la livraison de juillet,

M. Francis Vielé-Griffin donne cette avertissement : « Nous élargissons le cadre de ce périodique en en respectant les les proportions premières : et si, d'une part, la Théorie socio-politique y doit trouver une plus large place, l'Art, dans son expression absolue — le Poème — s'y manifestera, nous l'espérons, dignement. » Et, pour commencer, voici un poème de M. Emile Verhaeren : *La Mort*, et une lettre d'Elisée Reclus « Aux compagnons rédacteurs des *Entretiens*. »

Amusant numéro de **La Plume** (15 juin), consacré, sous la rédaction en chef de F.-A. Cazals, aux *Soirées de la Plume* et contenant, avec des poésies et des chansons, 99 portraits inédits. — Dans la livraison du 1er juillet, fragment d'un livre de Paul Verlaine qui paraîtra prochainement chez Léon Vanier : *Mes Prisons;* des *Notes sur le Poète anglais Owen Stirck*, et un portrait d'Owen St.rck par Louise Abbéma ; poésie de Stuart Merrill : *A la femme d'Automne;* un poème en prose écrit en français par un étranger, M. Harold Swan, articles d'Adolphe Retté, Emile Watyn, Charles Bonnier; William Ritter, ce dernier sur Louis Duchosal à propos de son livre récent : *La forêt enchantée.* — Le numéro du 15 juillet est consacré à la Magie, sous la direction de M. Papus.

L'Ermitage (juin) publie la traduction, par M. Henry Bérenger, d'une étude sur Walt Whitman due à un jeune ecrivain anglais, M. Havelock Ellis. Nous avons cité (numéro de mai, p. 85) l'*Autobiographie de Walt Whitman* insérée par M. Vielé-Griffin dans les *Entretiens Politiques et Littéraires.* Nous extrairons de l'étude de M. Havelock Ellis ce portrait physique du poète américain :

« Whitman était arrivé à Washington, jeune, dans la perfection de la force physique (« Voici un *homme* », disait de lui le sagace Lincoln, à qui Whitman était inconnu, et qui le vit par hasard passer devant sa fenêtre) ; il en repartit vieux et affaibli, ayant atteint le sommet de sa vie, pour redescendre ensuite le chemin qui décline. Sa puissance physique resta pourtant imposante, alors et toujours. Il est décrit après cette époque comme ayant six pieds de haut et pouvant porter des poids d'environ deux cents livres; avec des sourcils fortement arqués; les yeux d'un bleu clair, plutôt petits, émoussés et mornes (ce trait est assez curieux, car on associe généralement les grandes imaginations créatrices avec les larges yeux brillants); la bouche largement coupée, avec de larges oreilles aussi et des sens exceptionnellement affinés. Le teint particulier de sa face, tel que l'a dépeint son principal biographe, Bucke, était d'un marron brun brillant; la couleur de son corps était « d'un rose délicat mais bien accentué », comme le teint britannique ou germain ; sa démarche était d'un éléphant. Aucune description, disent ses biographes le Dr Bucke et après lui M. Kennedy, ne peut donner une idée de l'extraordinaire puissance de séduction physique de cet homme, même sur ceux qui ne furent en contact avec lui que pour un moment.... »

Pousser l'honnêteté biographique jusqu'à noter la couleur du corps d'un poète est d'un assez joli ragoût; mais les biographes eussent peut-être mieux fait de négliger ce détail, et de révéler par quel mystère une personne qui a les yeux « plutôt petits, émoussés et mornes », de larges oreilles et la démarche d'un éléphant, est douée de puissance de séduction *physique.*

A. V.

La Révolte (25 juin) publie un intéressant fragment inédit de Michel Bakounine, *La chaîne des Temps*. Le résultat de la Révolution française a été tout *négatif;* elle a cependant rendu un service immense, en enlevant pour l'avenir toute possibilité de gouvernement : « Elle a tué en principe, sinon encore dans le fait, le cauchemar des siècles, le maudit *principe d'autorité.* »

P. Q.

La troisième livraison de **L'Idée Libre** (juin) contient des poésies et des proses de MM. Edouard Schuré, Alber Jhouney, Emile Besnus, Jules Bois, Maurice Pottecher, B. Guinaudeau, et de très intéressantes *Notes littéraires sur l'Allemagne moderne*, par M. Henri-Albert Haug. L'Allemagne sort aujourd'hui seulement de « la torpeur intellectuelle où la plongèrent ses victoires ». Ce sont des étrangers qui reconstituent sa littérature « en debâcle ». « Sous la triple influence de Zola, Tolstoï et Ibsen, ces trois pseudo-naturalistes (idéalistes abstraits, les a nommés M. de Hartmann), on a repris courage, et les premiers signes d'un renouveau littéraire ont apparu... Mais les louables efforts de MM. Conrad et Bleibtren pour créer en leur revue, *Die Gesellschaft*, un mouvement de réalisme national, n'ont encore abouti qu'à des œuvres grossières et inutiles. Le comte Tolstoï n'est guère populaire que depuis la *Sonate à Kreutzer.* S'il n'a pas fait école directement, son évangélisme, violemment discuté, a ramené l'attention sur des questions d'éthique, grosses d'œuvres nouvelles. En sa patrie d'adoption, Henrik Ibsen fut plus intimement compris. Ses drames sociaux, habilement mis en lumière par quelques admirateurs, MM. Otto Brahm, Paul Schlenther (pour ne citer qu'eux), représentés d'abord sur des scènes spéciales, sont maintenant du domaine public... » En somme, là-bas, comme ici, « les esthéticiens jacassent et les hypothèses s'entrechoquent ». M. Kurt Grottewitz suit M. Huret avec une *Enquête sur l'avenir littéraire* (*Magazin für Litteratur*) ; M. Hermann Bahr étudie « les formes d'art qui naîtront au-delà du naturalisme » ; M. Ola Hansson essaie de fixer la future esthétique, mais il s'arrête à ceci : « La sensibilité moderne est encore dans son devenir ». — M. Henri-Albert Haug donne un aperçu des récentes productions et présente successivement M. Heinz Tovote, triplement influencé par Guy de Maupassant, Alphonse Daudet et Paul Bourget ; — M. Gérard Hauptmann, un dramaturge qui marcha sur les traces d'Ibsen et a conquis une originalité

complète ; — M. Sudermann ; — MM. Arno Holz et J. Schlaf, de qui le *Papa Hamlet* dont la *Revue Blanche* vient de publier une traduction : « Volontiers, chez nous, on les taxerait de fumistes... Mais M. Holz est encore un esthéticien et même un poète intéressant... Avec MM. Liliencron, Jules Hart, Karl Henkell, Maurice de Stern, Bierbaum (dont nous insérons cinq poèmes en prose dans la présente livraison, p. 310), il tâtonne très efficacement sur la voie d'un lyrisme nouveau ». — L'orientation nouvelle de M. Ola Hansson, de qui nous avons également publié naguère huit poèmes (n° 30, p. 103 : *Les Chants d'Ofeg*), paraît être de « Rechercher l'âme dans le domaine inexploré de l'Inconscient » ; Nietzsche et Lombroso ont été ses éducateurs. — M. Hermann Bahr est un enthousiaste de M. Barrès : il promet un roman de psychologie nouvelle, « d'une psychologie qui analysera les plus secrètes impulsions de l'âme, ira cueillir l'idée au seuil même de l'inconscient, pour la poursuivre pas à pas, à travers un labyrinthe d'influences diverses, jusqu'à sa maturité complète ». — M. Henry-Albert Haug étudie enfin, dans les revues, les préoccupations de l'époque : on abandonne assez généralement le positivisme, et si — toujours comme ici — on ne saurait définir exactement où l'on va, les tendances sont cependant et sans aucun doute idéalistes.

A. V.

La **Cronaca d'Arte** cesse de paraître ; ses services sont, dès ce jour, assurés par la **Vita Moderna**. Nous ferons bon accueil à la seconde de ces revues (dont nous avons déjà parlé), tout en regrettant la première.

M. Ludovic Malquin est un des philosophes et des théoriciens de l'Anarchie les plus remarqués. S'il n'a pas encore beaucoup d'autorité, cela viendra : son petit article de **L'En-Dehors** du 26 juin, intitulé *Notre Avenir*, était excellent.

R. G.

La Revue de l'Évolution (1er juillet) donne une traduction, par M. Alexandre Cohen, de l'*Histoire de Saïdjah et d'Adindah*, du hollandais Multatuli ; des notes et impressions de M. Duc-Quercy sur la Hollande socialiste : «... Elle nous apparaît si hiératique, si parfaitement immuable dans ses formes, que la pensée ne vient pas d'un possible rajeunissement. — Eh bien, notre ignorance ou notre optique nous trompent. Dans ces villes oubliées, dont les maisons closes suent l'or amassé au temps des splendeurs, un souffle nouveau circule ; de très modernes batailles s'y livrent de littérature et d'art, et par-delà les cités, au cœur des provinces, en ces champs immensément plats où frissonne la moire des canaux, tout un peuple de terriens s'agite, saisi de fièvre, et lui aussi entraîné, selon le mot de Taine, dans le « grand branle universel ».

« On croit le moment bon pour le dire avec sincérité et avec naïveté : à cette heure il y a deux classes d'écrivains, ceux qui ont du talent, — les Symbolistes ; ceux qui n'en

ont pas, — les Autres. » Joli et brillant comme un paradoxe, ce mot par lequel Remy de Gourmont commence un article sur *Le Symbolisme*, dans la **Revue Blanche** (juin). La même revue a publié dans ses deux derniers numéros la burlesque, incohérente et très poignante histoire de *Papa Hamlet*, traduite de l'allemand par Jean de Néthy. MM. Arno Holz et Johannes Schlaf la firent paraître à Leipzig, en 1889, comme traduite du norvégien de M. Bjarne P. Holmsen, avec une introduction par le Dr Bruno Franzius. La fumisterie réussit, et le *Temps* du 12 mars 1889, « rendant justice à la saisissante originalité de cette nouvelle, *qui a fait assez grand bruit en Norvège*, ajoute aux fragments qu'il en cite des passages empruntés à la biographie imaginaire de son auteur ». La nouvelle vient d'être traduite en norvégien par M. Harald Hanson.

« Le mois littéraire appartient à Remy de Gourmont », dit la « Revue des Revues » de la *Revue de l'Evolution*. Voici, en effet, dans les **Essais d'Art libre** (juin), encore un article de notre collaborateur : *L'Art libre et l'Esthétique individuelle :* «... L'Art est antérieur à l'Esthétique... L'Esthétique doit être une explication et non une théorie de l'Art... L'Art est libre de toute la liberté de la conscience ; il est son propre juge et son propre esthète ; il est personnel et individuel, comme l'âme, comme l'esprit : et, l'âme libérée de toute obligation qui n'est pas morale, l'esprit libéré de toute obligation qui n'est pas intellectuelle, l'Art est libéré de toute obligation qui n'est pas esthétique... Mais, l'Art étant « anormal, illogique et incompréhensible », on peut tolérer que des gens très intelligents et capables de l'effort d'objectivité en éclairent un peu — oh ! très peu — les obscurités, et dévoilent au public distrait les secrets de la magique Lanterne.. » — Dans la même livraison, une nouvelle de M. Hugues Rebell : *La Divine expérience*, un article de M. Henri Mazel : *L'Anarchisme :* des vers de M. P.-N. Roinard : *La Voyante*, etc.

Signalons encore : **Revue Indépendante** (juin) : *Le Parnasse et les Parnassiens. Notes d'un témoin*, par M. L. Xavier de Ricard ; la traduction d'un conte de M. Holger Drachmann : *Elle mourut et on l'enterra* ; de M. Camille Mauclair, *La Baigneuse aux Cygnes;* de M. Bonnamour, *Préface d'un livre inédit*. — **Chimère** (juin) : un article de M. Paul Redonnel sur le *Socialisme Intégral*, de Benoît Malon ; des poésies de MM. Pierre Féline, Raoul Gineste, Joseph Loubet. — **Revue Jeune** (juillet) : de M. Pierre Loti, une *Lettre aux Jeunes*, et de M. Maurice Pujo une *Réponse à M. Pierre Loti*. — **Magasin Littéraire** (Gand-juin): *Ballades Russes*, de M. Hector Hoornaert. — **Saint-Graal** (juin-juillet) : *Le Bon Conseil*, de Léon Bloy ; des vers de MM. Emmanuel Signoret, Paul Verlaine, Retté, Henri Degron, Gabillard, des poèmes en prose de MM. Gustave Robert, Henri Mazel, Joachim Gasquet. — **Revue du Siècle** (Lyon-juin) : *De la Rime pour les yeux dans le vers français*, par M. Puitspelu ;

Le Portrait de la Marquise, de M. Camille Roy. — **Chat-Huant** (Bordeaux-10 juillet) : un dessin de M. Henri Gouné illustrant une poésie signée J. L., *La Trompette*. — **Nouvel Echo**, des poésies de M. Claude Couturier.— **L'Art social**, un excellent article de P. N. Roinard : *De la sincérité en Art*. – **La Syrinx** (juin): traduction d'une poésie de M. Eugenio de Castro, des poésies de MM. Paul Souchon, Henri Michel, Joachim Gasquet, Léon Leclère, René Seyssaud, Marius André, et de M. Camille Rousset une page de prose un peu mièvre : *La Reine au Bois rêvant*.

A. V.

CHOSES D'ART

Trocadéro. — Le musée de sculpture comparée s'est enrichi, en ces derniers mois, de plusieurs moulages : le portail de l'église d'Aulnay, extraordinaire avec ses théories de monstres et de saints (XIIe siècle) ; le portail de Carennac et le portail de Charlieu, l'un très simple et très pur, le second, une merveilleuse dentelle (art roman) ; les portes de la cathédrale d'Aix (fin de l'ogival) ; une clôture de chapelle de la cathédrale d'Évreux (Renaissance ou presque) ; la clôture du chœur de Rodez (Renaissance) ; la cheminée de l'hôtel de ville d'Orléans ; enfin la cheminée du palais de justice de Bruges, antérieurement au Louvre. R. G.

« Cher Monsieur,

« Après avoir remercié le *Mercure* de la petite note parue dans le dernier numéro, sur ma conférence, — souffrez que je m'explique au sujet de cette ligne : « Parler de Puvis de Chavannes, c'est bien ! mais de Monsieur Rochegrosse ? » Ce reproche m'a été fait assez généralement. Je suis lapidé de « Rochegrosse ». Cette grosse roche m'écrase....

« Mon intention — j'ai dû n'être pas clair ? — était d'opposer au vigoureux et expressif romantisme de Henri de Groux celui de la foule des peintres qui exposent aux Champs-Elysées et au Champs-de-Mars. Et parmi ceux-ci, j'ai choisi M. Rochegrosse parce que la « grande » presse l'a toujours très complaisamment loué.

« Ses œuvres montrent qu'il a compris les « contrastes harmoniques » de Delacroix, — et n'a pas la science utile pour les appliquer. Ils existent chez M. Rochegrosse, mais au lieu de se « rencontrer » franchement (comme dans *L'Entrée des Croisés à Constantinople*), ils sont neutralisés par un empâtement de tons intermédiaires traités en gammes : *les éléments*

d'harmonie existent, sans produire l'harmonie. Cela fait que *La Fin de Babylone*, par exemple, m'apparaît dans son ensemble comme une toile spacieuse, pléthorique et chaotique, — et que j'y vois pourtant, çà et là, d'ingénieuses recherches de couleurs qui, affranchies de leurs liaisons encombrantes, résulteraient en quelque harmonie.

« C'est ce que j'ai voulu dire.

« Croyez-moi, etc.

CHARLES-HENRY HIRSCH. »

« *6 Juillet 1892*. »



ENQUÊTES ET CURIOSITÉS

Questions

La Vallière. — Quel est l'auteur d'un opuscule, sorti vraisemblablement des presses de Garnier, de Troyes, et intitulé : *Vie de la duchesse de La Valiere*. Premiers mots : « Mademoiselle de la Valiere étoit de la province de Touraine. Sa qualité est fort contestée... » Derniers : « ... Mêler mal-à-propos les choses saintes avec la galanterie. »

A. Z.

Réponses

Barbey d'Aurevilly. — Le *Momus Normand* est un petit recueil de littérature que publia, à Caen, le frère du romancier, Léon d'Aurevilly ; il forme en tout 128 pages in-8°, imprimées au cours de l'année 1832. Nous n'en connaissons que trois numéros, les seuls que possède la Bibliothèque Nationale ; c'est de la fort médiocre littérature, mais peut-être pourrait-on attribuer à Barbey d'Aurevilly une nouvelle (signée : *Le vicomte de T.*) assez curieuse, *Le Moine de Saire, chronique normande*. Il y est question des Ravalet, cette tragique famille qui hantait M. d'Aurevilly et sur laquelle il écrivit *Une page d'histoire*.

R. G.

Stendhal. — Je copie un passage de ma préface de *Lamiel* pour répondre à la question du *Mercure* : « Quand Beyle publia, en 1839, la *Chartreuse de Parme*, il annonça, comme étant sous presse, un roman en deux volumes intitulé : *Amiel*. »

Et en note. — « Beyle changea plusieurs fois le titre de son roman ; tout d'abord, ce devait être : *Un Village de Normandie* (voir appendice IX), puis *Amiel*, *L'Amiel*, et enfin il s'arrêta à *Lamiel*. »

C'est le titre que porte le manuscrit, comme on peut le

voir dans *Stendhal et ses amis*, de Henri Cordier, et dans le *Catalogue officiel de la Bibliothèque de Grenoble*, publié par le ministère de l'Instruction publique.

CASIMIR STRYIENSKI.

Curiosités

Barbey d'Aurevilly. — Encore, mais seulement pour préciser un petit détail biographique ; — petit, mais qui influa fâcheusement sur la vie du grand écrivain. On sait qu'il n'avait pas toujours été pauvre, mais il ne se ruina pas : on le ruina. Sa fortune, placée en actions d'une société industrielle, disparut dans une faillite. J'ai trouvé l'un des prospectus de cette société ; en voici le titre : *Compagnie des Granits de Normandie, sous la raison sociale... constituée le 26 mai 1838, à Paris, quai de Jemmapes, 38. Assemblée générale du 22 janvier 1841, etc.* A cette date, la Compagnie paraissait assez prospère, mais, grave symptôme, elle émettait ses dernières actions ; est-ce à ce moment ou avant que Barbey d'Aurevilly souscrivit ? En tout cas, sa ruine est postérieure à 1841 : la date se retrouverait facilement.

LUCIEN D.

Périphrase.

La mode encor sourit aux coupables beautés,
Qui d'un lien permis fuyant les voluptés,
Traitant l'amour de rêve et de folle imposture,
Dans ses plus saintes lois outragent la Nature ;
D'un stratagème affreux empruntent le secours,
A leurs sens déréglés donnent un nouveau cours,
Transforment en hymen leur monstrueux veuvage
Et sur leur propre sexe exercent leurs ravages.

(*Les Satiriques des* XVIIIe et XIXe *siècles :* IIIe Satire de J. Despaze ; Paris, 1840.)

A. Z.

ÉCHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

Le Latin Mystique.

Liste des souscriptions (suite ; v. nos trois précédentes livraisons) :

EXEMPLAIRES SUR PAPIER POURPRE-CARDINALICE (à 35 fr.) : Librairie Flammarion ; M. Henry Hornbostel.

EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE (à 20 fr.) : Mme H. de Bonnières.

Exemplaires sur papier fort, teinté (à 10 fr.) : MM. Eugène Rouart, Henry Gauthier-Villars, Dr Ch. Andry, Jules Destrée, José Tible Machado, Louis Denise, Ernest Tissot, Edouard Aude, A. Valdivia, Léon Parson, J. Roumanille.

(*V. annonces, en tête du présent numéro.*)

« Nîmes, le 30 juin 1892.

« Mon cher Vallette,

« En réponse à quelques mots me concernant, dans un article de Monsieur Julien Leclercq, voudriez-vous dire dans le *Mercure de France* que si j'ai été et si je suis encore *anti-Juif*, je n'ai jamais été *anti-sémite* parce que je suis israélite.

« Croyez, etc.

« Bernard Lazare. »

Nous avons dit, dans nos *Échos* de juin, que Gabriel Randon travaille à un roman-pamphlet, l'*Imposteur*, où il suppose Jésus-Christ ressuscité, se promenant à travers notre époque parmi des aventures et des personnages identiques aux aventures et aux personnages évangéliques. — Il paraît que notre confrère M. Stuart Merrill a dès longtemps entrepris semblable tâche. Il voudra bien nous excuser de citer, relativement à cette question, un passage — d'ailleurs charmant — de la lettre qu'il nous adresse d'Amérique, où il réside actuellement :

« J'apprends que M. Gabriel Randon va publier un roman sur le Christ—un Christ ressuscitant dans notre vie moderne. Si vous le voyez, auriez-vous l'obligeance de l'informer que depuis longtemps j'ai commencé un pareil roman, sous le titre : *Un Messie* ? J'en ai souvent parlé à Mockel, à Retté et à d'autres. Ceci pour prévenir tout malentendu, non entre M. Randon et moi, mais entre les critiques. L'idée flotte en l'air en ce moment, et nous l'avons tous deux saisie. Du reste, j'imagine que nos deux romans diffèrent beaucoup. En tout cas, M. Randon, avec son beau talent que je connais, ne peut manquer de nous donner une grande œuvre, peut-être un chef-d'œuvre. Pour ma part, je lui souhaite le succès qu'il mérite. Je devrai malheureusement me condamner à ne pas lire son livre avant l'achèvement du mien. »

D'où nous concluons que cette même idée, ne pouvant germer que différemment dans deux esprits originaux, produira deux belles œuvres au lieu d'une.

La jolie collection de la Bibliothèque Artistique et Littéraire compte un volume de plus : *La Passante*, d'Adrien Remacle, avec un frontispice inédit par Odilon Redon. — Tirage : 20 ex. sur japon impérial, à 20 fr., et 400 ex. sur simili-Hollande, à 3 fr.

M. Ch. A., *à Lyon.* — Qu'entendez-vous exactement par « emboîtage » ?

De M. l'avocat général Cruppi (Tribunaux, *Figaro* du 13 juillet) :

« Aujourd'hui, le cadavre de Mme Lassimonne est une chose morte ; l'accusée est devant vous, belle, charmante, avec une attaque de nerfs. »

MERCVRE.



ERRATA

(*TOME V.*)

P. 18. — L'OFFRANDE FUNÉRAIRE A HYMNIS, vers 20, lire :.. *les mâts du port...*

P. 99. — SUR LE RESPECT, l. 29, lire : *Auber.*

P. 220. — EUGÈNE BOSDEVEIX, l. 20, lire : .. *désespéré, sans l'accent du désespoir...*

P. 221. — IBID., l. 12, lire :... *jusqu'à minuit, Eugène Bosdeveix...*

P. 268. — LES LIVRES, l. 26, lire :... *Golaud qui les épie, armé...*

P. 272. — IBID., l. 22, lire :... *qui tombe à l'infini...*



Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — TÉLÉPHONE.



TABLE DES MATIÈRES

(*TOME V*)

N° 29. — MAI 1892.

CHARLES MORICE	**Edouard Dubus**	1
ERNEST RAYNAUD.	*Consolation à Maurice du Plessys*	10
REMY DE GOURMONT. . . .	*Litanies de la Rose*	11
PIERRE QUILLARD.	*L'Offrande funéraire à Hymnis.*	18
THÉODORE RANDAL.	*Pathologie du Devoir*	19
A.-FERDINAND HEROLD. . .	Le Vitrail des Saintes : *Ursula. — Beatrix — Odilis. — Suzanna. — Bertilla. — Agatha*.	28
JULES RENARD.	Cocotes en papier : *A grandes Guides — Qu'est-ce que c'est ?*	31
JULIEN LECLERCQ	*A la Seule*	34
RAOUL MINHAR.	Pages quiètes : *Le Vieux dans sa barbe*.	35
CHARLES MERKI.	Simples notes : *La Boutique d'histoire naturelle*	38
GASTON DANVILLE	Contes d'Au-delà : *Le Rêve de la Mort*	46
LOUIS DUMUR.	Petits aphorismes : *Sur la Sensibilité*.	54
SAINT-POL-ROUX.	*L'Enfer familial*.	57
R. G	Les Premiers Salons : *Indépendants. — Rose † Croix. — Exposition de Mme Jeanne Jacquemin*.	60
HERMÈS	*Boèce au moyen-âge*.	66
JEAN COURT.	Théâtre d'Art : *Les Noces de Sathan. — Vercingétorix. — Le Premier chant de l'Iliade*	70

MERCVRE	*Les Livres*	72
—	*Journaux et Revues*	80
—	*Choses d'Art*	90
—	*Echos divers et Communications*	92
—	*Petite Tribune des Collectionneurs*	94

Il a été tiré, pour être offerte à nos abonnés avec le présent numéro, une eau-forte de *La Fin d'un Jour*, pastel de Mme JEANNE JACQUEMIN (A.-M. LAUZET sc.).

N° 30. — JUIN 1892.

A.-FERDINAND HEROLD	*Sur le Respect*	97
OLA HANSSON (JEAN DE NÉTHY *trad.*)	*Les Chants d'Ofeg*	103
JEAN LORRAIN	*Les Héroïnes*	114
JULES RENARD	Cocotes en papier : *Jean-Jacques*	116
REMY DE GOURMONT	Les Poètes hétéroclites : I. *Claude d'Esternod*	121
TOLA DORIAN	*Repose, Douleur, — Rapsodie des larmes*	133
LOUIS DUMUR	Petits aphorismes : *Sur le Bien. Sur la Charité. Sur la Vengeance. Sur la Souffrance*	135
PIERRE QUILLARD	**Henri de Régnier**	139
RACHILDE	*L'Araignée de Cristal*	147
SAINT-POL-ROUX	*Autour de la Conférence de Camille Mauclair sur Maurice Maeterlinck*	156
ALFRED VALLETTE	*Sur* « Un Hollandais à Paris en 1891 »	162
R. G	*Autres et derniers Salons*	166
A. V.	Théâtre Libre : *Simone. — Les Maris de leurs filles*	170
MERCVRE	*Les Livres*	173
—	*Journaux et Revues*	182
—	*Choses d'Art*	185
—	*Enquêtes et Curiosités*	187
—	*Echos divers et Communications*	189

N° 31. — JUILLET 1892

REMY DE GOURMONT. . . .	*La Fête Nationale.*	193
ALBERT SAMAIN.	*L'Infante.*	198
RAOUL MINHAR.	Pages quiètes : *L'Emprise.*.	200
GABRIEL VICAIRE.	*Ronde.*	204
CHARLES MERKI.	*Des Accapareurs.*	205
LOUIS DUMUR.	Petits aphorismes : *Sur la Justice. Sur la Conscience. Sur l'Honneur. Sur la Liberté*	213
JULES RENARD.	Mascarons : I. **Eugène Bosdeveix.**	219
GASTON DANVILLE.	Contes d'Au-Delà : *La Lampe.*	223
G.-ALBERT AURIER.	*La Montagne du Doute.* . . .	231
PIERRE QUILLARD	*Le Théâtre de la douleur et de l'amour.*	238
QUASI.	Mimes : *La Princesse Eliacine. — Aphorismiculets.* . .	246
ERNEST TISSOT.	*Comment on nous juge en Italie.*	249
JULIEN LECLERCQ.	*Epître confraternelle à Pierre Quillard.*	253
L'IMAGIER.	*Le Livret de l'Imagier (III).* .	257
G.-A. A.	Deux Expositions : *Berthe Morisot.—Deuxième Exposition des Peintres Impressionnistes et Symbolistes.*	259
ALFRED VALLETTE.	Théâtre Libre : *La Fin du vieux temps*	263
MERCVRE.	*Les Livres.*	265
—	*Journaux et Revues*	276
—	*Choses d'Art.*	280
—	*Musique*	281
—	*Enquêtes et Curiosités.*	282
—	*Echos divers et Communications*	285
—	*Petite Tribune des Collectionneurs.*	287

N° 32. — AOUT 1892

EDMOND BARTHÉLEMY. . .	Etudes d'Art religieux : *La Tradition du Crucifiement en Orient.*	289
JULES RENARD.	Poil de Carotte : *L'Hameçon. — Le Toiton.*	303
A.-FERDINAND HEROLD. . .	*La Délivrée.*	308

O.-J. Bierbaum (Jean de Néthy *trad.*)	Poèmes vécus : I. *Rêve.* — II. *Le Soir.*—III. *Vampire.* —IV. *Le Pourpre.*— V. *Le Golgotha.*	310
Pierre Quillard	Les Poètes Hétéroclites : II. *François Tristan L'Hermitte de Soliers.*	317
Edgard Poe	Dernières Pages : *Le Conte et le Poème.*	334
Julien Leclercq	*Le Soleil s'est couché.*	339
Louis Dumur	Petits aphorismes : *Sur la Société. Sur la Politique. Sur la Sottise.*	340
Henri Gauthier-Villars.	« *L'Art Impressionniste* »	345
R. G.	*Philosophie de la Censure.*	347
Alfred Vallette	Théâtre Moderne : *Le Chevalier du Passé.* — Théâtre Libre : *Mélie.* — *Les Fenêtres.* — *Pêché d'amour.*	349
Mercvre	*Les Livres.*	354
—	*Journaux et Revues.*	366
—	*Choses d'Art.*	372
—	*Enquêtes et Curiosités.*	373
—	*Echos divers et Communications.*	374
—	*Errata (t. V).*	376
	Table chronologique des matières (t. V).	I
	Table alphabétique par noms d'auteurs (t. V).	V





TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

(*TOME V*)

G.-ALBERT AURIER

La Montagne du Doute.............................. 231
DEUX EXPOSITIONS : Berthe Morisot. — Deuxième Exposition des Peintres Impressionnistes et Symbolistes.. 259

EDMOND BARTHÉLEMY

ETUDES D'ART RELIGIEUX : La Tradition du Crucifiement en Orient.............................. 289

O.-J. BIERBAUM

(Traduction de **Jean de Néthy**)

POÈMES VÉCUS : I. Rêve. — II. Le Soir. — III. Vampire. — IV. Le Pourpre. — V. Le Golgotha......... 310

JEAN COURT

THÉATRE D'ART : Les Noces de Sathan. — Vercingétorix. — Le Premier Chant de l'Iliade.................... 70

GASTON DANVILLE

CONTES D'AU-DELA : Le Rêve de la Mort............... 46
— La Lampe........................ 223

TOLA DORIAN

Repose, Douleur. — Rapsodie des Larmes.............. 133

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

LOUIS DUMUR

Petits Aphorismes : Sur la Sensibilité.................. 54
— Sur le Bien. Sur la Charité. Sur la Vengeance. Sur la Souffrance.... 135
— Sur la Justice. Sur la Conscience. Sur l'Honneur. Sur la Liberté... 213
— Sur la Société. Sur la Politique. Sur la Sottise...................... 340

HENRY GAUTHIER-VILLARS

« L'Art Impressionniste »........................... 345

REMY DE GOURMONT

Litanies de la Rose.................................. 11
Les Premiers Salons : Indépendants. — Rose✝Croix. — Exposition de Mme Jeanne Jacquemin.. 60
Les Poètes Hétéroclites : I. Claude d'Esternod....... 121
Autres et Derniers Salons : Champ-Elysées. — Champ-de-Mars. — Arts Libéraux. — Deuxième Exposition Impressionniste et Symboliste (Le Barc de Boutteville). 166
La Fête Nationale......... 193
Philosophie de la Censure.......................... 347

OLA HANSSON

(Traduction de **Jean de Néthy**)

Les Chants d'Ofeg................................... 103

HERMÈS

Boèce au moyen-âge.................................. 66

A.-FERDINAND HEROLD

Le Vitrail des Saintes : *Ursula.* — *Béatrix.* — *Odilis.* *Suzanna.* — *Bertilla.* — *Agatha*.................... 28
Sur le Respect...................................... 97
La Délivrée.. 308

L'IMAGIER

Le Livret de l'Imagier (III)......................... 257

JULIEN LECLERCQ

A la Seule.. 34
Epître confraternelle à Pierre Quillard............... 253
Le Soleil s'est couché............................... 339

JEAN LORRAIN

Les Héroïnes.... 114

CHARLES MERKI

SIMPLES NOTES : La Boutique d'histoire naturelle.... 38
Des Accapareurs.... 205

RAOUL MINHAR

PAGES QUIÈTES : Le Vieux dans sa barbe.... 35
— L'Emprise.... 200

CHARLES MORICE

Edouard Dubus.... 1

EDGAR POE

DERNIÈRES PAGES : Le Conte et le Poème.... 334

QUASI

MIMES : I. La Princesse Eliacine. — II. Aphorismiculets. 246

PIERRE QUILLARD

L'offrande funéraire à Hymnis.... 18
Henri de Régnier.... 139
Le Théâtre de la douleur et de l'amour.... 238
LES POÈTES HÉTÉROCLITES : II. François Tristan L'Hermitte de Soliers.... 317

RACHILDE

L'Araignée de cristal.... 147

THEODORE RANDAL

Pathologie du Devoir.... 19

ERNEST RAYNAUD

Consolation à Maurice du Plessys.... 10

JULES RENARD

COCOTES EN PAPIER : A Grandes Guides. — Qu'est-ce que c'est?.... 31
— Jean-Jacques.... 116

MASCARONS : I. **Eugène Bosdeveix** 219
POIL DE CAROTTE : L'Hameçon. — Le Toiton 303

SAINT-POL-ROUX

L'Enfer familial 57
Autour de la Conférence de Camille Mauclair sur Maurice Maeterlinck 156

ALBERT SAMAIN

L'Infante 198

ERNEST TISSOT

Comment on nous juge en Italie 249

ALFRED VALLETTE

Sur « Un Hollandais à Paris en 1891 » 162
THÉATRE LIBRE : Simone. — Les Maris de leurs Filles.. 170
— La Fin du vieux temps 263
THÉATRE MODERNE : Le Chevalier du Passé.-THÉATRE LIBRE : Mélie. — Les Fenêtres. — Péché d'amour 349

GABRIEL VICAIRE

Ronde 204

DESSIN

—

JEANNE JACQUEMIN et A.-M. LAUZET

LA FIN D'UN JOUR, eau-forte de A.-M. Lauzet d'après le pastel de Mme Jeanne Jacquemin (parue avec la livraison de mai et brochée en tête du présent volume).



MERCVRE DE FRANCE

TOME SIXIÈME